MÉMOIRES

DE

Benvenuto Cellini

Orfèvre et Sculpteur florentin

TRADUITS PAR

LÉOPOLD LECLANCHÉ

ET ORNÉS DE BOIS GRAVÉS PAR JULES GERMAIN

TOME PREMIER



PARIS

SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE FRANCE

10, RUE DE L'ODÉON, 10

MÉMOIRES

DE

Benvenuto Cellini

Orfèvre et Sculpteur florentin

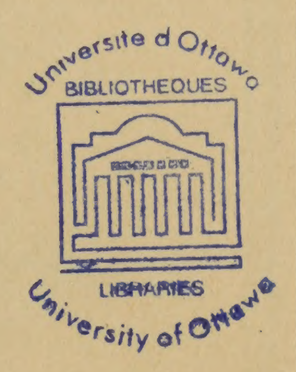
TRADUITS PAR

LÉOPOLD LECLANCHÉ

ET ORNÉS DE BOIS GRAVÉS PAR JULES GERMAIN

TOME PREMIER





PARIS
SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE FRANCE
10, RUE DE L'ODÉON, 10

1919





LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

(1500 — 1515)

Préambule. — Origine de Florence. — Ancêtres de l'auteur. — Mariage d'Andrea Cellini et d'Elisabetta Granacci. — Les deux jumeaux. — Cosa. — Naissance de Cellini. — Comment il fut nommé Benvenuto. — Le scorpion. — La salamandre et le soufflet. — Leçons de flûte. — Le miroir. — Le petit soprano. — La croix rouge et les boules rouges. — Épigramme prophétique. — Apprentissage. — Michelagnolo Bandinelli. — L'orfèvre Marcone.

Tout homme qui a produit quelque œuvre de mérite devrait, pourvu qu'il fût droit et sincère, écrire sa vie de sa propre main ; mais une si belle entreprise demande à n'être point commencée avant que l'on ait passé quarante ans. Cette vérité m'a frappé aujourd'hui que, retiré à Florence, ma patrie, je chemine vers la fin de ma cinquante-huitième année, aujourd'hui qu'en songeant aux nombreuses iniquités qui affligent l'espèce humaine, je me trouve moins que jamais chargé de ces iniquités (il me semble même que de ma vie je n'ai joui d'un plus grand contentement d'esprit et d'une meilleure santé) aujourd'hui enfin qu'au souvenir de quelques instants heureux vient se joindre celui de

maux tellement inimaginables, que je suis saisi à la fois d'épouvante et d'admiration en voyant que j'ai pu arriver à cet âge de cinquante-huit ans avec lequel, grâce à Dieu, je marche si heureusement en avant.

Quand on s'est fait connaître au monde par des travaux de quelque distinction, il devrait suffire de s'être montré homme et de s'être illustré; mais il faut vivre comme les autres, de sorte que dans nos actions vient toujours se mêler un peu de cette sotte gloriole qui a plusieurs sources différentes, dont la première est le désir de proclamer que l'on est de bon et antique lignage. Je dirai donc que je me nomme Benvenuto Cellini et que je suis fils de maestro Giovanni, dont le père s'appelait Andrea et le grand-père Cristofano Cellini. Ma mère, Maria-Elisabetta, était fille de Stefano Granacci. Tous deux étaient de Florence.

On lit dans les chroniques laissées par d'anciens Florentins dignes de foi, comme l'atteste Giovanni Villani, que Florence fut bâtie à l'imitation de la belle ville de Rome. En effet, près de Santa-Croce, on rencontre quelques vestiges du Colysée et des Thermes. Le Capitole était à l'endroit où se trouve aujourd'hui le Mercato-Vecchio. La Rotonda est encore entièrement sur pied ; ce temple, jadis construit en l'honneur de Mars, est maintenant dédié à notre saint Jean. On voit très-bien et l'on ne peut nier qu'il en fut ainsi; toutefois avouons que ces édifices sont beaucoup plus petits que ceux de Rome. Ils furent bâtis, dit-on, par Jules-César et des gentilshommes romains qui, après avoir vaincu et pris Fiesole, élevèrent une ville dans cet endroit, en se chargeant chacun de construire un de ces monuments remarquables.

Jules-César avait un brave capitaine, nommé Fiorinus, lequel était de Cellino, château situé à deux milles de Monte-Fiascone. Ce Fiorinus, afin que les troupes profitassent du voisinage de l'Arno, établit son camp au-dessous de Fiesole, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Florence. Les soldats et, en un mot, toutes les gens qui avaient affaire à lui disaient : « Allons à Fiorenze, » soit à cause du

nom de Fiorinus que portait notre capitaine, soit parce que l'endroit où il avait ses logements produisait une immense quantité de fleurs. Ce nom de Fiorenze ayant paru très-beau à Jules-César, il le donna à la ville en la fondant, parce que les fleurs sont de bon augure, et aussi pour faire honneur à son vaillant capitaine, auquel il voulait d'autant plus de bien qu'il l'avait tiré d'un lieu très-humble et qu'il l'avait formé lui-même. — D'un autre côté, de doctes inventeurs et chercheurs d'étymologies prétendent que Florence a reçu le nom de Fluentia, parce que l'Arno *flue* à travers la ville. Cela nous semble dénué de toute probabilité, car il en est de même du Tibre pour Rome, du Pô pour Ferrare, de la Saône pour Lyon, de la Seine pour Paris, et certes les noms de ces villes ont tout autre origine. — Nous maintenons donc et nous croyons que nous descendons d'un vaillant homme, comme nous l'avons avancé. Nous trouvons ensuite que Ravennes, la plus ancienne ville d'Italie, possède de nos Cellini, gentilshommes de haute distinction. Il y en a encore à Pise, et j'en ai rencontré dans beaucoup d'autres endroits de la chrétienté. Dans ce pays même, il reste quelques Cellini qui ont embrassé la carrière des armes; ainsi, il y a peu d'années qu'un jeune homme imberbe, nommé Luca Cellini, se battit avec Francesco de Vicorati, habile et vaillant soldat qui, plusieurs fois déjà, avait combattu en champ clos. Ce Luca, les armes à la main, vainquit et tua son adversaire avec tant de valeur, qu'il remplit d'admiration le monde qui s'attendait à tout le contraire : aussi puis-je être glorieux d'appartenir à une telle famille.

Maintenant combien j'ai acquis d'honneur à ma maison, je le dirai en temps et lieu[1]. Né dans une humble condition, je suis beaucoup plus fier d'avoir fondé ma maison avec quelque lustre, que si, sorti de haut lignage, je l'eusse

1. Dans le texte, on lit : « Ora quanto io m'abbia acquistato qualche onore alla casa mia, *li quali a questo nostro vivere di oggi per le cause che si sanno, e per l'arte mia quali non è materia da gran cose,* al suo luogo io le dirô. » — Les commentateurs florentins avouent ne pas comprendre le passage souligné.

souillée et ternie par mes vices. Sur ce, je vais dire comment il plut à Dieu que je vinsse au monde.

Mes ancêtres habitaient le val d'Ambra : ils y avaient de grands biens où, pour échapper aux factions, ils s'étaient retirés et vivaient en petits seigneurs. Tous suivaient la carrière des armes et étaient fort braves. Dans ce temps, un de leurs fils, le plus jeune, nommé Christofano, eut un furieux démêlé avec certains de leurs voisins et amis. Les chefs de l'une et de l'autre maison s'en étaient mêlés ; mais ayant vu que les choses s'envenimaient au point de donner à craindre que les deux familles ne se détruisissent complètement, les plus âgés décidèrent d'un commun accord que l'on éloignerait Christofano et l'autre jeune homme, principe de la querelle. Ce dernier fut envoyé par ses parents à Sienne ; les nôtres firent partir Cristofano pour Florence, où ils lui achetèrent une petite maison dans la Via-Chiaria, près du monastère de Sant'-Orsola, et de très-bonnes terres au pont Rifredi.

Cristofano prit à Florence une femme qui lui donna plusieurs garçons et plusieurs filles. Celles-ci ayant été dotées, les fils se distribuèrent le reste des biens, à la mort de leur père. Un de ces derniers, nommé Andrea, eut pour lot la maison de la Via-Chiara et quelque autre chose de peu d'importance. Du mariage de cet Andrea naquirent quatre enfants mâles. Le premier s'appelait Girolamo ; le second, Bartolommeo ; le troisième, qui fut mon père, Giovanni ; le quatrième, Francesco.

Andrea Cellini était fort versé dans l'architecture de son temps et vivait de cet art. Giovanni, mon père, s'y appliqua plus qu'aucun de ses frères ; et comme, à en croire Vitruve, pour y exceller il faut être un peu musicien et bien dessiner, il devint bon dessinateur et commença à cultiver la musique. Il apprit en même temps à très bien jouer de la viole et de la flûte. Tel était son amour pour l'étude, qu'il sortait peu de la maison. Il avait pour voisin Stefano Granacci, qui avait plusieurs filles d'une rare beauté. Dieu permit que Giovanni vit une d'elles qui se nommait Elisa-

betta. Elle lui plut au point qu'il la demanda en mariage. Grâce au voisinage, les deux pères se connaissaient parfaitement ; aussi l'alliance fut-elle facile à conclure : chacun d'eux pensait avoir très-bien arrangé ses affaires. Ce fut seulement après avoir célébré la noce que les deux bons vieillards se mirent à parler de la dot. Une discussion amicale s'éleva alors entre eux. Andrea disait à Stefano : — « Mon fils Giovanni est le plus vaillant jeune homme de Florence et d'Italie, et, si j'avais voulu le marier auparavant, j'aurais eu une des meilleures dots qui se donnent à Florence aux gens de notre condition. » — Stefano répliquait : — « Tu as mille fois raison, mais moi, j'ai cinq filles et autant de garçons : de sorte que, mon compte fait, je ne puis lâcher rien de plus. » — Giovanni, qui les avait écoutés sans être aperçu, se montra à l'improviste et dit : — « O mon père, j'ai désiré et aimé cette jeune fille, mais non leurs écus. Malheur à celui qui veut rebâtir sa fortune avec la dot de sa femme ! Tout à l'heure vous vantiez mon habileté, comment alors ne serais-je pas capable de subvenir aux dépenses de ma maison et aux besoins de ma femme, avec une somme moindre que celle que vous demandez ? Sur ce, je vous dis que la femme est à moi, et, quant à la dot, je veux qu'elle soit à vous. » — Ces paroles ayant irrité Andrea Cellini, qui était assez colère de son naturel, Giovanni partit avec sa femme au bout de quelques jours, et ne parla plus de la dot.

Les deux époux jouirent de leur jeunesse et de leur saint amour, pendant dix-huit ans, avec le vif désir d'avoir des enfants. Au bout de la dix-huitième année, la maladresse des médecins fut cause que la femme de Giovanni avorta de deux jumeaux. Elle redevint enceinte et mit au monde une fille à qui l'on donna le nom de Cosa, en mémoire de la mère de mon père. Deux ans plus tard, elle eut une nouvelle grossesse, pendant laquelle se manifestèrent chez elle des envies exactement semblables à celles qui avaient marqué la précédente. Comme on fait grande attention à ces envies, on était si convaincu qu'elle aurait encore une fille,

qu'on avait décidé de la nommer Reparata, en souvenir de mon aïeule maternelle. L'accouchement eut lieu la nuit qui suivit le jour de la Toussaint, à quatre heures et demie, précisément l'an 1500.

La sage-femme savait que l'on attendait une fille. Dès qu'elle eut lavé et enveloppé l'enfant dans de superbes langes blancs, elle alla sans bruit trouver mon père, et lui dit : — « Je vous apporte un beau présent que vous n'attendiez pas. » — Mon père, vrai philosophe, était alors en train de se promener. — « Ce que Dieu me donne, lui répondit-il, m'est toujours cher; » — et ayant écarté les langes, il vit de ses yeux le fils inespéré. Aussitôt il joignit ses vieilles mains, leva les yeux au ciel, et s'écria : — « Seigneur, je te remercie à plein cœur ! Cet enfant m'est bien cher, qu'il soit le bienvenu. » — Tous les assistants lui demandèrent quel nom il fallait donner au nouveau-né. Sa seule réponse fut : — « Qu'il soit le bienvenu (*Benvenuto*). » — Tel est le nom que je reçus au saint baptême, et sous lequel j'ai vécu, grâce à Dieu.

J'étais âgé de trois ans environ, que mon aïeul Andrea Cellini vivait encore et avait déjà passé la centaine. Un jour, on avait changé un tuyau d'un évier, et il en était sorti un énorme scorpion sans que l'on s'en fût aperçu. Il était descendu à terre et s'était caché sous un banc. Je le vis, courus à lui et m'en emparai. Il était si grand, que ma main laissait passer d'un côté sa queue, et de l'autre ses deux pinces. On m'a raconté que, tout joyeux, je sautai vers mon aïeul en lui disant : — « Vois, grand-père, ma belle petite écrevisse. » — Il reconnut de suite que c'était un scorpion, et, dans son amour pour moi, il manqua tomber mort de frayeur. Il me le demandait avec forces caresses ; mais je ne le serrais que plus étroitement, en pleurant, car je ne voulais le donner à personne. Mon père, qui était encore à la maison, accourut aux cris. Dans sa stupéfaction, il ne savait comment s'y prendre pour que cet animal venimeux ne me fît point mourir, lorsqu'une paire de ciseaux frappa sa vue. Il s'en arma et, tout en me cajolant, il coupa la queue

et les pinces du scorpion. Dès qu'il m'eut sauvé de ce danger, il considéra cet événement comme un bon augure.

Vers ma cinquième année, mon père se trouvait un jour dans un cellier, où l'on avait coulé la lessive. Il jouait de la viole et chantait, seul, auprès d'un bon feu de bois de chêne, car il faisait très-froid. En regardant les tisons, il vit, par hasard, un petit animal semblable à un lézard, qui se livrait à de joyeux ébats au milieu des flammes les plus ardentes. Mon père, ayant reconnu de suite ce que c'était, appela ma sœur et moi, nous montra l'animal et m'appliqua un rude soufflet, qui me fit verser un déluge de larmes. Il les essuya doucement et me dit : — « Cher petit enfant, je ne te frappe point pour te punir, mais seulement pour que tu te souviennes que ce lézard que tu aperçois dans le feu est une salamandre, animal qu'aucune personne connue n'a jamais vu. » — Là-dessus, il m'embrassa et me donna quelques quattrini.

Mon père commença à m'enseigner la flûte et la musique vocale. Bien que je fusse à cet âge où les bambins s'amusent encore avec un sifflet ou quelque autre jouet du même genre, ces leçons me causaient un déplaisir inexprimable : ce n'était donc que par pure obéissance que je chantais et jouais de la flûte [1].

A cette époque, mon père faisait d'admirables orgues en bois, les clavecins les meilleurs et les plus beaux qu'on eût jamais vus, des violes, des luths et des harpes d'une beauté et d'une perfection rares. Il était ingénieur et il excellait dans l'art de construire les ponts, les moulins à

1. La dernière phrase de ce paragraphe, écrite en marge de ce manuscrit original, a remplacé le passage suivant qu'on a pu déchiffrer malgré les ratures : « Il logea dans un cabinet de sa boutique Francesco dell' Aiole, grand organiste, excellent musicien et habile compositeur. Cet Aiole m'enseignait le chant et la composition. Mon père et mon frère, me trouvant de grandes dispositions, fondaient sur moi de hautes espérances. Quant à moi, je ne m'occupais de musique qu'avec toute la répugnance imaginable. Je ne me plaisais qu'à dessiner, à modeler en terre, et à d'autres études du même genre. Cela m'était du reste très-facile, parce que mon père avait été très-bon dessinateur et possédait une foule de beaux talents. »

foulons et toutes sortes d'instruments et de machines. Il fut le premier qui travaillât bien l'ivoire. Mais, comme son talent sur la flûte avait peut-être été la première cause de sa liaison avec ma mère, il s'en occupait plus que de raison, si bien que les fifres de la Seigneurie le prièrent de jouer avec eux. Il le fit d'abord pour son plaisir ; puis, cédant aux vives sollicitations dont on l'accablait, il consentit à entrer dans leur compagnie. Laurent de Médicis, et Pierre, son fils, qui tous deux lui voulaient beaucoup de bien, voyant que pour le fifre il abandonnait son talent et son art, lui enlevèrent cette place. Mon père en fut très-mécontent et se trouva grièvement molesté. Il retourna aussitôt à son art, et fit en os et en ivoire un miroir d'une brasse de diamètre environ, orné de figures et de feuillages d'un fini et d'un dessin vraiment admirables. Ce miroir représentait une roue : au milieu était la glace ; à l'entour sept encadrements circulaires contenaient les sept Vertus, sculptées en ivoire et en os teint en noir. Le miroir et les Vertus étaient disposés de façon qu'en tournant la roue les Vertus se trouvaient toujours droites, grâce à un contrepoids placé sous leurs pieds. Comme mon père était quelque peu versé dans la langue latine, il avait gravé autour de ce miroir un vers latin qui disait : De quelque côté que tourne la roue de la fortune, la Vertu reste debout.

Rota sum, sumper, quoquo me verto, stat Virtus.

A peu de temps de là, mon père fut réinstallé dans son emploi de fifre. Quelques-uns de ces faits eurent lieu avant ma naissance ; mais, comme je me souviens parfaitement de les avoir entendu raconter, je n'ai pas voulu les passer sous silence. A cette époque, les musiciens dont je viens de parler étaient tous des artisans très-estimés, plusieurs d'entre eux appartenaient même aux nobles corporations de la soie et de la laine : aussi mon père ne dédaigna-t-il pas d'embrasser cette profession. Sa plus grande ambition pour moi était que je devinsse un éminent joueur de flûte. Quant à

moi, le plus vif déplaisir que je pusse éprouver était, quand il abordait ce sujet, de l'entendre me dire que, si je voulais, grâce aux dispositions qu'il me voyait, je pourrais être le premier homme du monde.

Ainsi que je l'ai déjà noté, mon père était tout dévoué à la maison Médicis : aussi Pierre, lors de son expulsion de Florence, lui confia-t-il quantité de choses de haute importance. Le magnifique Piero Soderini, étant ensuite arrivé au pouvoir, prit mon père à son service comme musicien ; puis, ayant reconnu son merveilleux génie, il le chargea de diriger, en qualité d'ingénieur, des travaux considérables. Enfin, tant que Soderini resta à Florence, il voulut à mon père tout le bien imaginable.

A cette époque, comme j'étais très-jeune, mon père me faisait porter sur les épaules d'un serviteur, pour jouer de la flûte avec les musiciens du palais devant la Seigneurie. Un huissier me tenait dans ses bras pendant le concert, où je remplissais l'office de soprano. Le gonfalonier aimait à me faire babiller. Il me donnait des sucreries, et disait à mon père : — « Maestro Giovanni, en même temps que la musique, aie soin de lui enseigner les autres arts que tu possèdes. » — A quoi mon père répondait : — « Je ne veux pas qu'il fasse autre chose que jouer de la flûte et composer ; car, si Dieu lui prête vie, j'espère faire de lui le premier homme du monde dans cette profession. » — A ces mots, un des vieux seigneurs qui étaient présents répliqua : — « Maestro Giovanni, fais ce que te dit le gonfalonier ; pourquoi cet enfant n'arriverait-il jamais à être autre chose qu'un bon joueur de flûte ? »

Il se passa ainsi quelque temps jusqu'au rappel des Médicis. Dès qu'ils furent de retour, le cardinal, qui plus tard monta sur le trône pontifical sous le nom de Léon X, fit beaucoup de caresses à mon père. Pendant l'exil des Médicis, on avait enlevé les boules des armoiries qui ornaient leur palais, et on avait peint à leur place les armes de la commune, c'est-à-dire une grande croix rouge. Au retour des Médicis, la croix rouge fut effacée et les boules furent

rétablies dans l'écu, sur un champ d'or, avec de magnifiques ornements. Mon père, qui était doué d'un esprit naturellement poétique et même quelque peu prophétique, ce qui à coup sûr lui venait de Dieu, écrivit sous ces armoiries, dès qu'elles furent livrées aux regards du public, les quatre vers suivants :

> Quest' arme che sepolta è stata tanto
> Sotto la santa croce mansueta,
> Mostra or la faccia gloriosa e lieta,
> Aspettando di Pietro il sacro ammanto.

Toute la ville de Florence lut cet épigramme. Peu de jours après, mourut le pape Jules II. Le cardinal de Médicis se rendit alors à Rome et, contre l'attente universelle, fut élu pape, sous le nom de Léon X. Mon père lui ayant envoyé ses quatre vers prophétiques, le pape l'invita à venir à sa cour, en lui assurant qu'il s'en trouverait bien. Mon père ne voulut point quitter Florence, et, au lieu d'être récompensé, fut privé de sa place par Jacopo Salviati, lorsque celui-ci fut nommé gonfalonier. Cela fut cause que je m'appliquai à l'orfèvrerie ; je passais une partie de mon temps à l'étude de cet art, et l'autre à jouer de la flûte, bien contre mon gré [1] . . . .

. . . .

A ces mots, je le priai de me laisser dessiner un certain nombre d'heures par jour, m'engageant, pour le contenter, à consacrer toutes les autres à la flûte. — « Ainsi donc, s'écria-t-il, tu n'as aucun plaisir à jouer de cet instrument? » — Je lui répondis que non, parce que la profession de musicien me paraissait trop au-dessous de ce que je rêvais.

Mon bon père, au désespoir, me fit entrer dans l'atelier du père du chevalier Bandinelli, qui se nommait Michelagnolo. Cet habile orfèvre était de Pinzi di Monte[2]. Il n'avait point une origine illustre, car son père était charbonnier.

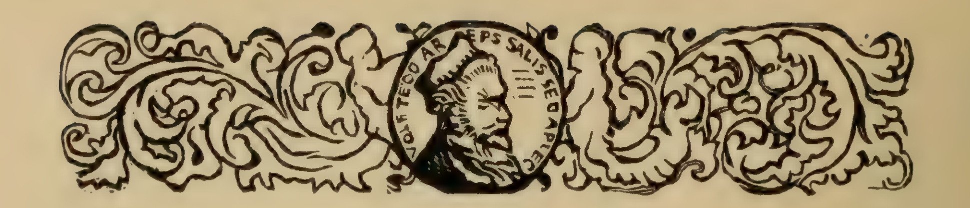
1. Cette lacune existe dans le manuscrit original.

2. Michelagnolo de Viviano était originaire de Gaiuole, suivant Vasari, qui le présente comme le premier orfèvre de Florence.

Le Bandinelli, du reste, n'est point à blâmer d'avoir, le premier, jeté les fondements de sa maison, s'il l'a fait avec honneur. Quoi qu'il en soit, je n'en ai rien à dire. A peine eus-je passé quelques jours chez Michelagnolo, que mon père, ne pouvant plus vivre sans me voir, me rappela près de lui. Alors, à mon grand chagrin, je me remis à jouer de la flûte jusqu'à quinze ans. Si je consentais à raconter les événements extraordinaires qui marquèrent ma vie jusqu'à cet âge, et les grands dangers auxquels je fus exposé, je frapperais le lecteur d'étonnement ; mais je veux être bref, et j'ai tant à dire que je les laisserai de côté.

A l'âge de quinze ans, j'entrai, contre la volonté de mon père, dans l'atelier d'un orfèvre appelé Antonio di Sandro, et surnommé Marcone. C'était un très-bon praticien, fort homme de bien, noble et franc dans toutes ses actions. Mon père ne voulut pas qu'il me donnât un salaire comme aux autres apprentis, puisque j'apprenais cet art de ma propre volonté : il voulait que je pusse dessiner tout à mon gré. Je le faisais bien volontiers, et mon digne maître en était vraiment charmé. Il avait un fils unique naturel auquel il ordonnait souvent de me venir en aide. Grâce à mon désir d'avancer et à mes dispositions, j'arrivai en peu de mois à rivaliser avec les bons et même les meilleurs ouvriers, et je commençai à recueillir les fruits de mes travaux. Je ne laissais pas cependant, pour complaire à mon père, de jouer parfois de la flûte ou de sonner du cor, et jamais il ne m'entendait sans répandre des larmes accompagnées de profonds soupirs. Afin de le rendre heureux, souvent j'allais jusqu'à essayer de lui persuader que moi-même je me livrais avec grand plaisir à ces études.





CHAPITRE II

(1515 — 1518)

Rixe. — Exil. — Séjour à Sienne et à Bologne. — Retour à Florence. — Andrea Cellini et le musicien Pierino. — Prédiction. — Mort tragique. — Fuite de la maison paternelle. — Séjour à Pise. — Maestro Ulivieri della Chiostra. — Le Campo-Santo. — Les antiques. — Retour à Florence. — Maladie. — Encore la flûte.

Dans ce temps-là, mon frère, qui par sa bravoure et son audace devint un des meilleurs soldats de l'admirable Jean de Médicis, père du duc Cosme, avait quatorze ans environ. Moi, j'étais de deux ans plus âgé que lui. Un dimanche, vers la vingt-deuxième heure, il se trouvait entre la porte San-Gallo et la porte Pinti, et là il avait défié, l'épée à la main, un jeune homme d'une vingtaine d'années. Il le serrait avec tant de vigueur, que, même après l'avoir grièvement blessé, il semblait ne pas vouloir s'arrêter. Parmi les nombreux témoins du combat étaient plusieurs parents du blessé ; lorsqu'ils s'aperçurent que la chose tournait mal, ils s'armèrent de pierres dont l'une atteignit la tête de mon pauvre jeune frère et le renversa à terre comme mort. Je me rencontrais là par hasard, sans amis et sans armes. J'avais crié de toutes mes forces à mon frère de se retirer, qu'il en avait assez fait ; mais, dès que je le vis tomber, je saisis son épée, je me plaçai devant lui, et je fis face aux épées et aux pierres. Je ne le quittai point d'une semelle jusqu'au moment où quelques vaillants soldats arrivèrent de la porte San-Gallo et nous arrachèrent à ces furieux, en admirant que tant de valeur fût unie à une si grande jeu-

nesse. Je portai mon frère demi-mort à la maison, où il ne reprit ses sens que bien difficilement. Lorsqu'il fut guéri, les Huit, qui déjà avaient condamné nos adversaires à un bannissement de plusieurs années, nous exilèrent aussi pour six mois à dix milles de la ville. Je dis alors à mon frère : — « Viens avec moi, » — et nous nous séparâmes de notre pauvre père, qui, à défaut d'argent qu'il n'avait pas, nous donna sa bénédiction.

J'allai à Sienne trouver un galant homme que l'on appelait maestro Francesco Castoro. Déjà, lorsqu'une autre fois je m'étais enfui de la maison paternelle, j'avais demeuré quelques jours chez cet honnête orfèvre, jusqu'à ce que mon père m'y eût envoyé chercher : aussi Francesco me reconnut-il et m'employa-t-il de suite. Dès que je me fus mis à l'œuvre, il me donna une maison pour tout le temps que je devais passer à Sienne. Je m'y retirai avec mon frère, et j'y travaillai plusieurs mois ; mon frère avait quelque teinture des lettres latines; mais il était si jeune, qu'il n'avait pas encore l'amour de l'étude et ne songeait qu'à s'amuser.

A la prière de mon père, le cardinal de Médicis, qui plus tard fut pape sous le nom de Clément VII, obtint notre rappel à Florence. Un certain élève de mon père, poussé par sa propre méchanceté, conseilla au cardinal de m'envoyer à Bologne, pour me perfectionner sur la flûte, à l'école d'un grand maestro, nommé Antonio, lequel était vraiment habile dans son art. Le cardinal dit à mon père que, s'il y consentait, il me donnerait des lettres de recommandation et de crédit. Mon père mourait d'envie de voir ce projet réalisé, et comme moi, de mon côté, j'avais le désir de courir le monde, je partis sans peine.

Arrivé à Bologne, je me mis à travailler avec maestro Ercole del Piffero, et je commençai à gagner de l'argent, ce qui toutefois ne m'empêchait pas d'aller chaque jour à ma leçon de musique. En peu de semaines, je fis beaucoup de progrès dans ce maudit flûter, mais de bien plus grands encore dans mon état d'orfèvre, parce que, ne recevant

aucun secours du cardinal de Médicis, j'entrai chez Scipione Cavaletti, miniaturiste bolonais, qui demeurait dans la rue Nostra-Donna del Baraccan. Là, je dessinai et je travaillai pour un juif nommé Grazia-Dio, avec lequel je gagnai beaucoup d'argent.

Au bout de six mois je revins à Florence. Mon retour contraria vivement le fifre Pierino qui avait été élève de mon père; néanmoins, pour plaire à celui-ci, j'allai souvent chez Pierino sonner du cor et jouer de la flûte avec son frère Girolamo, bon et digne garçon qui était de quelques années plus jeune que lui et d'un caractère tout opposé au sien. Un jour, mon père se rendit chez Pierino pour nous entendre ; mon jeu lui ayant plu infiniment, il dit : — « Je ferai pourtant de toi un merveilleux musicien en dépit de ceux qui ont voulu m'en empêcher. » — A cela Pierino répondit et avec raison : — « Votre Benvenuto tirera plus d'honneur et de profit de l'orfèvrerie, s'il s'y applique, que de cette fifrade. » — A ces paroles, mon père, voyant que je partageais cet avis, entra dans une telle colère, qu'il s'écria : — « Je savais bien que c'était toi qui t'opposais à mes plus chers désirs, toi qui m'as fait priver de ma place au palais, en me payant de cette basse ingratitude qui est la récompense ordinaire des grands bienfaits. C'est moi qui t'ai procuré un emploi, et c'est toi qui m'as fait perdre le mien ; je t'ai enseigné la musique et tout ce que tu sais, et tu empêches mon fils d'obéir à mes volontés; mais garde bonne mémoire de ces paroles prophétiques : avant non quelques années, non quelques mois, mais seulement quelques semaines, tu seras englouti en punition de ta honteuse ingratitude. » — « Maestro Giovanni, répliqua Pierino, la plupart des hommes en vieillissant courent à la folie comme vous avez fait, je ne m'étonne plus à cette heure que vous ayez gaspillé si libéralement toute votre fortune, sans songer que vos enfants devaient un jour en avoir grand besoin. Quant à moi, j'ai l'intention d'agir tout différemment, je veux laisser à mes fils de quoi secourir un jour les vôtres. » — A quoi mon père répondit : — « Un

mauvais arbre n'a jamais porté de bons fruits, tout au contraire, et de plus, je te dis que tu es un méchant homme et que tes fils seront fous et pauvres, et viendront demander la charité à mes enfants, qui seront habiles et riches. » — Là-dessus ils se séparèrent en grommelant l'un contre l'autre.

Je pris le parti de mon excellent père, et je lui dis, en sortant avec lui de la maison de Pierino, que je le vengerais des injures de ce ribaud, pourvu qu'il me permît de m'appliquer au dessin. — « Cher enfant, me dit mon père, moi aussi j'ai été bon dessinateur, mais en récompense de mes peines, mais pour l'amour de moi ton père qui t'ai donné le jour, qui ai soigné ton enfance, qui t'ai enseigné les principes de tant d'arts honorables, ne me promettras-tu pas de prendre quelquefois ta flûte et ton cornet et d'en jouer avec plaisir ? » — Je lui répondis que je le ferais volontiers pour l'amour de lui. — « Acquiers des talents, me dit-il alors, ce sera la meilleure vengeance que tu pourras tirer des injures de mes ennemis. »

Un mois ne s'était pas encore écoulé depuis cette scène, lorsqu'un jour Pierino, se trouvant avec plusieurs de ses amis dans une chambre du rez-de-chaussée de sa maison de la rue Dello Studio, au-dessus d'une voûte qu'il faisait construire, se mit à parler de mon père, son ancien maître, et à répéter les paroles que celui-ci lui avait dites en lui pronostiquant qu'il serait englouti. Aussitôt, soit que la voûte eût été mal jetée, soit par la volonté de Dieu qui n'attend pas au dernier jour pour châtier, il fut englouti. Les pierres et les briques qui le suivirent dans sa chute lui fracassèrent les deux jambes à la fois. Ses amis qui étaient avec lui restèrent sur les bords du précipice sains et saufs ; mais grande fut leur frayeur et leur stupéfaction, surtout en pensant aux paroles ironiques que Pierino venait de prononcer à l'instant.

Dès que mon père eut appris cette nouvelle, il courut chez Pierino, et, en présence de Niccolaio de Volterra, son père, lequel était trompette de la république, il lui dit : —

« Oh ! Pierino, mon cher disciple, je suis bien affligé de ton malheur, mais tu dois te souvenir que je t'en ai averti, il y a peu de temps. Ainsi s'accompliront mes prédictions sur tes enfants et les miens. » — Quelques jours après, l'ingrat Pierino mourut de ses blessures. Il laissa une femme impudique qui vint à Rome quelques années plus tard me demander l'aumône. Je ne la lui refusai point, tant il est dans ma nature d'être charitable, et puis je ne pouvais songer sans larmes à la prospérité dont jouissait Pierino quand mon père lui prédit que ses fils viendraient un jour implorer notre pitié. — Mais en voilà bien assez sur ce sujet, j'ajouterai seulement que personne ne doit jamais se moquer des pronostics d'un homme de bien qu'il aura injurié, parce que souvent ce n'est plus un mortel qui parle, mais la voix de Dieu même.

Grâce à mes travaux d'orfèvrerie, je fus en état d'aider mon bon père. Ainsi que je l'ai dit plus haut, mon jeune frère Cecchino avait reçu quelque teinture des lettres latines, parce qu'on désirait faire de lui un grand jurisconsulte, comme de moi un grand musicien ; mais on ne put vaincre ses dispositions naturelles, pas plus que les miennes. Je m'appliquai au dessin, et mon frère, qui était bien taillé, d'une tournure gracieuse et d'humeur tout à fait guerrière, partit sous les ordres de l'illustre seigneur Jean de Médicis. Un jour, j'étais absent de la maison paternelle lorsqu'il y revint. Comme sa garde-robe était moins bien montée que la mienne, mes sœurs, qu'il rencontra, lui donnèrent, en cachette de mon père, une cape et un justaucorps fort beaux et tout neufs, qui m'appartenaient et que j'avais acheté de mes économies, malgré les secours que je donnais à mon père et à mes bonnes et honnêtes sœurs. Quand je me trouvai ainsi trompé et dépouillé de mes habits, mon frère, à qui je voulais les reprendre, avait disparu. Je demandai alors à mon père pourquoi il m'avait laissé faire un si grand tort, à moi qui n'épargnais aucune peine pour l'aider. A cela il me répondit que j'étais son fils bien-aimé ; que, loin d'avoir perdu quelque chose, j'avais

fait un véritable gain, attendu que c'était un devoir commandé par Dieu même de partager ce qu'on a avec celui qui ne possède rien. Enfin, il ajouta que, si pour l'amour de lui, je pardonnais cette injure, Dieu me comblerait de toutes sortes de biens. Je répliquai à mon pauvre père affligé, comme une jeune tête sans expérience ; puis ayant pris le peu d'argent et d'habits qui me restaient, je me dirigeai vers une des portes de la ville, ignorant quelle était celle qui conduisait à Rome.

Je me trouvai bientôt à Lucques, d'où je me rendis à Pise. J'avais alors seize ans environ. Arrivé à Pise, près du pont du milieu, à l'endroit que l'on nomme la Pietra del Pesce, je m'arrêtai devant la boutique d'un orfèvre : je regardais attentivement ce que le maître faisait, lorsqu'il me demanda qui j'étais et quelle profession j'exerçais. Je lui répondis que j'étais un peu de son métier. Aussitôt, cet homme de bien m'invita à entrer dans sa boutique et me donna du travail en me disant : — « Ta bonne mine me fait croire que tu es un bon et brave garçon ; » — et, à l'instant, il me mit entre les mains de l'or, de l'argent et des pierres précieuses. A la fin de la journée, il me mena dans sa maison, où il vivait honorablement avec ses enfants et sa femme, qui était d'une beauté remarquable.

Je songeai à la douleur et à l'inquiétude que mon père pouvait éprouver à cause de moi. Je lui écrivis donc que je demeurais chez un excellent homme nommé maestro Ulivieri della Chiostra, et que je travaillais avec lui à une foule de beaux et importants ouvrages. J'ajoutai qu'il ne devait point se tourmenter, puisque je ne pensais qu'à m'instruire, et enfin que j'espérais revenir bientôt près de lui avec des talents qui lui vaudraient à la fois honneur et profit.

Mon bon père répondit de suite à ma lettre : — « Mon fils, l'amour que je te porte est si grand, que, n'eussent été les convenances que j'observe par-dessus tout, je serais immédiatement accouru près de toi ; car il me semble que j'ai perdu la vue depuis que je ne te vois plus chaque jour,

comme j'en avais l'habitude. Je veillerai à ce que ma maison soit tenue honorablement jusqu'à la fin. Quant à toi, applique-toi à acquérir des talents. Enfin, n'oublie jamais et suis religieusement ce simple précepte : Il faut être honnête et probe dans la maison où l'on veut rester. » — Cette lettre tomba entre les mains de mon maître Ulivieri, qui la lut en cachette. Il me l'avoua plus tard et me dit : — « Benvenuto mio, ta bonne mine ne m'avait point trompé, comme me le confirme cette lettre de ton père, qui est un brave et digne homme. Ainsi, agis comme si tu étais dans ta propre maison et avec ton père. »

Je profitai de mon séjour à Pise pour visiter le Campo-Santo. J'y trouvai une foule d'antiquités d'une rare beauté, telles que les sarcophages de marbre ; en maints endroits de la même ville je rencontrai beaucoup d'autres monuments antiques, auxquels je consacrai assidûment toutes les journées que le travail de la boutique me laissait libres. Mon maître se plaisait à venir me voir dans la petite chambre qu'il m'avait donnée. Il ne tarda pas à s'apercevoir que tous mes instants étaient bien employés ; aussi m'aimait-il comme s'il eût été mon père. Pendant l'année que je passai à Pise, je profitai beaucoup, et j'exécutai quelques belles pièces d'orfèvrerie, qui m'inspirèrent un ardent désir d'aller encore plus loin.

Pendant ce temps, mon père me pressait tendrement de revenir à Florence, et, dans chacune de ses lettres, il me recommandait de ne pas laisser de côté la musique, qu'il m'avait enseignée avec tant de peine. A cette seule idée, je perdais entièrement l'envie de retourner près de lui, tant j'avais en haine cette maudite flûte. Il me semblait, vraiment, avoir passé dans le paradis l'année que je restai à Pise, sans jouer une seule fois de ce détestable instrument.

A la fin de l'année, mon maître Ulivieri eut besoin d'aller à Florence pour vendre des balayures d'or et d'argent. Comme le mauvais air qui règne à Pise m'avait donné un peu de fièvre, j'accompagnai mon maître à Florence ; mon

père lui fit l'accueil le plus gracieux, et le pria, à mon insu, de ne pas me remmener à Pise.

Pendant les deux mois environ que dura ma maladie, mon père me soigna avec un véritable dévouement. Il répétait sans cesse que ma guérison lui paraissait se faire attendre depuis mille ans, tant il avait le désir de m'entendre jouer de la flûte. Comme il savait quelque peu de médecine et de latin, il me tâtait lui-même le pouls, et il y remarquait une telle altération dès qu'il me parlait de musique, que souvent il me quittait effrayé, avec les larmes aux yeux. Désespéré de son chagrin, je dis à une de mes sœurs de m'apporter une flûte, persuadé que, malgré la fièvre, l'instrument étant peu fatigant, je n'en serais pas plus malade. Je jouai aussitôt avec un si beau doigté et tant de netteté, que mon père, arrivant à l'improviste, me bénit mille fois et me dit qu'il lui semblait que j'avais fait d'énormes progrès pendant mon absence. Il me pria de persévérer et de ne pas laisser perdre un si admirable talent.

Dès que je fus guéri, je retournai chez le brave orfèvre Marcone, mon ancien maître, qui me fit gagner de l'argent avec lequel j'assistai mon père et ma famille.





CHAPITRE III

(1518 — 1523)

Pietro Torrigiano. — Les cartons de Michel-Ange et de Léonard de Vinci. — Etudes. — Le fermoir de ceinture. — Gian-Battista Tasso. — Voyage à Rome. — Le Firenzuola. — La salière. — Pagolo Arsago. — Dispute. — Retour à Florence. — Le chiavacuore. — Rixe. — Le conseil des Huit. — Le soufflet et le coup de poing. — Grande bataille. — Fuite.

Dans ce temps vint à Florence un sculpteur nommé Pietro Torrigiano[1]. Il arrivait d'Angleterre, où il avait demeuré plusieurs années ; comme il était intime ami de mon maître, il ne passait pas un jour sans aller chez lui. Ayant vu mes dessins et mes travaux il me dit : — « Je suis venu à Florence pour emmener le plus de jeunes gens que je pourrai, mon roi m'a confié une vaste entreprise, et je voudrais être aidé par des Florentins. Ta manière de travailler et tes dessins sont moins d'un orfèvre que d'un sculpteur ; or, j'ai à

1. Pietro Torrigiano naquit en 1470 et mourut en 1522. Malgré sa vie aventureuse, cet artiste a produit des œuvres dignes de la fameuse école de Bertoldo, où il fit son apprentissage. Après avoir acquis une grande réputation en Angleterre, il passa en Espagne, où il laissa, entre autres choses, une statue de saint Jérôme que Francisco Goya mettait au-dessus des sculptures de Michel-Ange lui-même. Le duc d'Arcos, raconte Vasari, lui commanda une statue de la sainte Vierge, et pour l'obtenir fit tant de promesses, que Torrigiano crut sa fortune faite. Quand le travail fut terminé, le duc d'Arcos ne voulut payer que trente ducats. Torrigiano, outré de colère, brisa sa statue à coups de marteau. L'Espagnol irrité accusa d'hérésie le pauvre artiste. Jeté en prison, interrogé chaque jour et ballotté d'un inquisiteur à un autre, Torrigiano tomba dans le désespoir et se laissa mourir de faim.

exécuter de grands ouvrages en bronze, si tu consens à me suivre, je te ferai à la fois riche et habile. »

Ce Torrigiano était un fort bel homme, et d'une audace extrême ; à ses gestes étonnants, à sa voix sonore et à un certain froncement de sourcils capable d'épouvanter les plus braves, on l'aurait pris plutôt pour un farouche soldat que pour un sculpteur. Il parlait sans cesse de ses hauts faits avec ces animaux d'Anglais.

Un jour, il vint à parler de Michel-Ange Buonarroti, à propos d'un dessin que j'avais fait d'après un carton de ce divin maître [1].

Ce carton fut le premier chef-d'œuvre où Michel-Ange déploya son merveilleux génie. Il le fit en concurrence de celui de Léonard de Vinci, qui, comme le sien, était destiné à la salle du conseil du palais de la Seigneurie. Chacun de ces cartons représentait un épisode de la guerre de Pise [2]. L'admirable Léonard de Vinci avait choisi pour sujet un groupe de cavaliers se disputant un drapeau. Il s'acquitta de sa tâche aussi divinement qu'on puisse l'imaginer [3]. Michel-Ange Buonarroti représenta des soldats florentins se baignant dans l'Arno, lorsque tout à coup, la trompette ayant sonné le rappel, tous s'empressent de courir aux armes. Les gestes, les attitudes, les mouvements de ces personnages nus sont tels, que ni les anciens ni les modernes n'ont jamais rien produit d'aussi parfait. Je répéterai cependant que l'œuvre de Léonard était aussi d'une beauté extraordinaire. Ces deux cartons restèrent, l'un dans le palais Médicis, l'autre dans la salle du pape. Tant qu'ils existèrent, ils servirent de modèle au monde entier des artistes. Bien que le divin Michel-Ange ait fait ensuite la chapelle du

1. Nous n'avons pas la témérité d'essayer de donner en quelques lignes une notice sur Michel-Ange. Nous renvoyons à la biographie que Vasari, son ami et son élève, a tracée avec tant de fidélité.

2. Cellini se trompe. Le carton de Vinci représentait le combat d'Anghiari où Niccolo Piccinino fut vaincu par les Florentins.

3. Léonard naquit à Vinci, dans le Valdarno, en 1452, et mourut en 1519.

pape Jules, jamais il n'arriva à la moitié de cette hauteur, jamais son talent ne retrouva la vigueur qui distingue ces premières études.

Maintenant retournons à Pietro Torrigiano, qui, mon dessin à la main, me dit : — « Dans notre enfance, ce Buonarroti et moi nous allions travailler dans la chapelle de Masaccio [1], à l'église del Carmine. Il avait coutume de se moquer de tous ceux qui dessinaient. Un jour qu'il m'ennuyait de ses plaisanteries, je devins furieux, et je lui appliquai un si terrible coup de poing sur le nez, que je sentis l'os et les cartilages se briser sous ma main comme une oublie, de sorte que toute sa vie il en portera la marque. » — Ces paroles soulevèrent tant de haine chez moi, qui chaque jour admirais les chefs-d'œuvre du divin Michel-Ange, que, loin d'avoir le désir de suivre Torrigiano en Angleterre, je ne pouvais plus souffrir sa présence.

Je m'appliquai continuellement à Florence à étudier le style sublime de Michel-Ange, et jamais je ne m'en suis écarté. A cette époque, je me liai étroitement avec un jeune homme de mon âge, qui, lui aussi, travaillait à l'orfèvrerie. Il se nommait Francesco et était fils de Filippo Lippi et petit-fils de l'excellent peintre Fra Filippo [2]. Nous conçûmes

1. Masaccio ou Tommaso Guidi naquit à San-Giovanni, dans le Florentin, en 1401 ou 1402, et mourut en 1443. Après avoir étudié à Florence, il passa à Pise et de là à Rome, où il laissa une foule de chefs-d'œuvre qui ouvrirent à la peinture une voie nouvelle. Lorsque Cimabue, Giotto, Stefano, Orcagna, Paolo Uccello et Masolino da Panicale, décidés à rompre avec les types traditionnels, eurent scruté la nature et arraché à la science tous ses secrets, Masaccio s'empara de leurs acquisitions, les rassembla en faisceau, les embellit, les augmenta et les remit à ses successeurs, qui devaient s'en servir pour porter l'art à son apogée. C'est ce que confirment Vasari et Cellini quand ils racontent que les Vinci, les Raphaël, les Michel-Ange, allèrent étudier les fresques de la chapelle del Carmine. On peut dire que Masaccio d'une main lie le présent à l'avenir et de l'autre se rattache au passé.

2. Fra Filippo Lippi naquit à Florence vers l'an 1400 et mourut en 1469. Sa sortie du cloître, son esclavage en Barbarie, où il fut vendu par des corsaires, la manière étrange dont il recouvra la liberté, ses amours avec Lucrezia Buti, la belle novice du couvent de Santa-Margherita, et enfin sa mort, occasionnée par le poison, sont connus de tout le monde. — On admire dans ses productions une franchise et une fermeté, un tact, un

l'un pour l'autre une si vive affection, que nous ne nous quittions ni la nuit ni le jour. Sa maison était pleine de livres renfermant les précieuses études que son vaillant père avait dessinées d'après les antiquités de Rome. J'en fus vraiment enthousiaste pendant les deux années environ que je vécus avec Francesco.

Vers ce temps-là, je fis un bas-relief en argent de la grandeur de la main d'un enfant. C'était un fermoir de ceinture d'homme que l'on portait alors de cette dimension. J'y avais ciselé des feuillages à l'antique entremêlés d'enfants et de grotesques. J'exécutai cet ouvrage dans la boutique de Francesco Salimbene. Tous les orfèvres qui le virent me vantèrent comme le plus habile des jeunes ouvriers du métier.

Sur ces entrefaites, un sculpteur en bois, exactement de mon âge, nommé Gian-Battista Tasso, me dit, en sortant de dîner avec moi, que, si je voulais aller à Rome, il m'accompagnerait volontiers. Comme j'étais encore en querelle avec mon père à cause de la flûte, je poussai le Tasso, en lui disant : — « Tu es plus propre à parler qu'à agir. » — « Moi aussi, me répondit-il, je suis brouillé avec ma mère ; si j'avais assez d'argent pour aller à Rome, je ne me donnerais même pas la peine de retourner fermer ma propre boutique. » — A ces mots, je ripostai que, s'il n'avait pas d'autre motif pour rester, je me trouvais à la tête d'une somme suffisante pour nous mener tous deux jusqu'à Rome. Tout en causant ainsi, nous arrivâmes, sans nous en douter, à la porte San-Piero-Gattolini. Je dis alors à mon camarade : — « Tasso mio, c'est Dieu lui-même qui nous a conduits à cette porte, sans que toi ni moi nous en soyons

goût et une adresse qui dénotent tout à la fois une âme de poète et de philosophe, une main d'une extrême habileté à manier l'outil, et un œil exercé à vivifier l'ensemble le plus grandiose aussi bien que les détails les plus minutieux. Son fils Filippo fut élève de Botticelli. Vasari lui attribue l'honneur d'avoir introduit les grotesques dans la peinture moderne. Mais ce mérite appartient au Padouan Squarcione, qui vivait plus de soixante ans avant lui, et qui était allé jusqu'en Grèce pour étudier les chefs-d'œuvre de l'antiquité.

aperçus. Maintenant que je suis ici, il me semble que j'ai fait la moitié du chemin. » — Pendant que nous continuions de cheminer, d'un commun accord nous nous écriâmes : — « Que diront ce soir nos vieux parents? » — Mais nous convînmes aussitôt de ne plus y songer, avant d'être à Rome, et, attachant nos tabliers derrière notre dos, nous marchâmes, presque sans souffler mot, jusqu'à Sienne. Dès que nous fûmes arrivés dans cette ville, Tasso me dit qu'il s'était blessé au pied, et refusa d'aller plus loin. Il me pria de lui prêter de l'argent pour s'en retourner. Je lui répondis : — « Il ne m'en resterait plus assez pour continuer. Tu aurais dû faire tes réflexions avant de quitter Florence, et si ce sont tes pieds qui t'arrêtent, nous trouverons un cheval de retour pour Rome, et alors tu n'auras plus d'excuse. » — Je pris en effet un cheval, et voyant que Tasso restait muet, je m'acheminai vers la porte de Rome. S'étant aperçu que ma résolution était inébranlable, il se mit en grommelant à me suivre de loin clopin-clopant. Quand je fus près de la porte, j'eus pitié de mon pauvre compagnon, je l'attendis et le pris en croupe, en lui disant : — « Que diable nos amis diraient-ils de nous si, après être partis pour Rome, nous n'osions pas aller au delà de Sienne? » — Le bon Tasso avoua que j'avais raison, et comme il était d'un caractère enjoué, il commença à rire et à chanter, et ce fut ainsi, en chantant et en riant, que nous fîmes notre entrée à Rome. — J'avais alors justement dix-neuf ans, car j'étais né avec le siècle, et nous nous trouvions en 1519.

A peine débarqué, je me mis en boutique chez un maître que l'on appelait le Firenzuola, quoique son véritable nom fût Giovanni. Il était de Firenzuola en Lombardie, et il excellait dans les gros ouvrages d'orfèvrerie. Je lui montrai le modèle de ce fermoir de ceinture que j'avais fait à Florence, chez Salimbene. Il en fut émerveillé, et se tournant vers un Florentin nommé Giannotto Giannotti, que depuis plusieurs années il avait pour ouvrier, il lui dit : — « A la bonne heure! voilà un de ces Florentins qui savent quelque

chose; mais toi, tu es de ceux qui ne savent rien. »

Je voulus alors parler à Giannotto que je reconnus, car, avant son départ pour Rome, nous allions souvent dessiner ensemble, et nous avions même été camarades intimes. Mais les paroles de son maître l'avaient piqué tellement au vif, qu'il prétendit ne point me connaître et ignorer qui j'étais. Indigné, je lui dis : — « Oh! Giannotto, jadis mon intime ami, avec qui en tel et tel endroit j'ai dessiné, mangé, bu et dormi; je me soucie fort peu que tu te portes caution de moi vis-à-vis de cet honnête homme, car j'espère que je saurai, avec mes mains et sans ton aide, montrer qui je suis. » — Lorsque j'eus achevé de parler, le Firenzuola, qui était un homme de cœur, se tourna vers Giannotto, et lui dit : — « N'as-tu pas honte, vil coquin, de te conduire ainsi avec un ancien camarade? » — puis, encore tout ému, il ajouta en s'adressant à moi : — « Entre dans ma boutique et tâche, comme tu l'as dit, que tes mains montrent qui tu es. »

Aussitôt il me chargea d'exécuter une magnifique pièce d'argenterie, destinée à un cardinal. — C'était un petit coffre, copié d'après celui de porphyre qui est devant la porte de la Rotonda. Je l'enrichis de si beaux petits masques de mon invention, que mon maître allait le montrer à tous ses confrères, en se vantant de ce qu'un si admirable morceau était sorti de sa boutique. Ce coffret avait une demi-brasse de dimension environ, et il était disposé de façon à pouvoir servir de salière. De lui me vint le premier argent que je gagnai à Rome; j'en envoyai une partie à mon bon père, et je gardai l'autre pour subvenir à mes besoins. J'en profitai pour étudier les antiques. J'attendis que ma bourse fût vide pour retourner travailler à la boutique.

Mon ami Gian-Battista Tasso, après un court séjour à Rome, retourna à Florence. — Quant à moi, j'entrepris un nouvel ouvrage; dès qu'il fut achevé, cédant aux suggestions d'un Milanais, nommé maestro Pagolo Arsago, j'eus la fantaisie de changer de maître. Firenzuola, mon premier patron, eut alors une violente querelle avec cet Arsago. Il lui adressa en ma présence quelques paroles injurieuses. Je

pris aussitôt la défense de mon nouveau maître, et je dis à Firenzuola que j'étais né libre et que libre je voulais vivre; qu'il ne pouvait se plaindre d'Arsago, et encore moins de moi, puisqu'il me devait encore quelques écus ; enfin, que, comme ouvrier libre, j'entendais aller où bon me semblait, du moment que je ne faisais de tort à personne. Mon nouveau maître dit qu'il ne m'avait point appelé, et que je l'obligerais en retournant chez Firenzuola. A cela je répliquai que, sachant ne lui causer aucun tort, et qu'ayant fini les ouvrages commencés, je prétendais dépendre de moi-même et non des autres, et que quiconque voulait m'employer devait s'adresser à moi. Là-dessus, Firenzuola s'écria : — « Quant à moi, je ne veux pas te prier, et, en outre, aie soin de ne plus te présenter devant moi sous aucun prétexte. » — Je lui rappelai l'argent qu'il me devait, mais il tourna ma réclamation en dérision. Je lui dis alors que, si je savais me servir de mes outils, dans mon métier, comme il l'avait vu, je saurais non moins bien tirer parti de mon épée pour recouvrer le prix de mon travail. A ces mots s'arrêta un vieillard, que l'on appelait maestro Antonio de San-Marino. C'était le premier orfèvre de Rome. Il avait été autrefois le maître de Firenzuola. Ayant entendu mes raisons, que je disais de façon qu'on pouvait parfaitement les entendre, il me prit sous sa protection et engagea Firenzuola à me payer. La dispute fut vive, car ce Firenzuola était bien plus adroit ferrailleur qu'habile orfèvre. Cependant la justice et la raison devaient l'emporter, et je les appuyai avec tant de valeur, que je fus payé. Plus tard, Firenzuola et moi devînmes amis, et je tins, à sa prière, un de ses enfants sur les fonts baptismaux.

Je travaillai donc chez maestro Pagolo Arsago. Je gagnai avec lui beaucoup d'argent, dont j'envoyai toujours la plus grande partie à mon père. Au bout de deux ans, ses sollicitations me déterminèrent à retourner à Florence. Je rentrai chez Francesco Salimbene, auprès duquel je réalisai de gros bénéfices. Je n'épargnais ni peines ni fatigues pour me perfectionner dans mon art. Je renouai amitié avec Francesco

Lippi, et, bien que je me fusse lancé dans les plaisirs pour me distraire des ennuis que me causait ma maudite flûte, je ne laissais pas de consacrer quelques heures du jour ou de la nuit à de sérieuses études[1].

A cette époque je ciselai en argent un *chiavacuore* : c'était une ceinture large de trois doigts, en demi-relief et ornée de figurines en ronde bosse, dont les nouvelles mariées avaient alors coutume de se parer. Je fis cet ouvrage pour Raffaello Lapaccini. Il me fut très-mal payé, mais l'honneur qu'il me valut fut bien plus grand que le prix que j'en pouvais justement espérer.

Parmi les différents orfèvres avec qui j'avais travaillé à Florence, je trouvai quelques hommes de bien comme mon premier maître Marcone, mais j'en rencontrai d'autres qui, malgré leur réputation d'honnêtes gens, me volèrent effrontément, et tant qu'ils purent : dès que je m'en aperçus, je me débarrassai d'eux en les tenant pour de misérables coquins. Toutefois un orfèvre nommé Giovanbattista Sogliani me céda gracieusement une partie de sa boutique qui était située au coin de Mercato-Nuovo, près de la banque des Landi. J'y fis quantité de beaux petits joyaux, et je gagnai beaucoup d'argent, de sorte qu'il me fut facile d'aider largement ma famille.

Mon succès éveilla l'idée de deux mauvais maîtres que j'avais eus. Ils se nommaient Salvadore et Michele Guasconti, avaient trois grandes boutiques d'orfèvrerie et faisaient de nombreuses affaires. Voyant qu'ils cherchaient à

1. Dans le manuscrit original, Cellini a rayé le passage suivant, que l'on peut cependant encore déchiffrer : « Je me trouvais à Florence avec Girolamino, frère de Pierino, Giovannino, frère de Daniello, et Giovan Francesco Porri. Nous formions le meilleur quatuor de cornets que l'on eût entendu jusqu'alors. Je faisais cela par amour de la bonne musique, et aussi pour complaire à mon pauvre vieux père, à qui je prolongeai ainsi la vie de plusieurs années. Heureux qui pouvait nous avoir ou nous entendre ! Un soir, entre autres, après avoir donné une sérénade à Filippo Strozzi, nous allâmes tous les quatre dans la Via-Larga, et là nous avions recommencé à sonner, lorsque nous fûmes accostés par un certain personnage ennuyeux de la famille des Benci, qui, avec un huissier de la Seigneurie et une autre espèce de sbire...

me nuire, je m'en plaignis à un brave homme, à qui je dis qu'il devrait bien leur suffire de m'avoir friponné à l'aide de leur masque trompeur d'honnêteté. Ces paroles étant parvenues à leurs oreilles, ils se vantèrent de m'en faire cruellement repentir ; comme je ne sais de quelle couleur est la peur, je m'inquiétai peu de leurs menaces. Un jour, il advint qu'un de ces drôles, contre la boutique duquel j'étais appuyé, m'appela et osa m'adresser d'insolents reproches. Je lui répondis que, si lui et les siens s'étaient bien conduits avec moi, j'aurais parlé d'eux comme l'on parle de gens respectables, et que, grâce à la manière dont ils avaient agi, ils ne devaient se plaindre que d'eux-mêmes et non de moi. Pendant que je parlais, un de leurs cousins, nommé Gherardo Guasconti, à leur instigation peut-être, saisit le moment où passait près de nous un âne chargé de briques, et il le poussa sur moi avec tant de force qu'il me fit beaucoup de mal. Je me retournai à l'instant, et voyant qu'il riait, je lui lançai un si rude coup de poing sur la tempe, qu'il perdit connaissance et tomba comme mort. — « Voilà, criai-je à ses cousins, comment se traitent les lâches gredins de votre espèce ! » — Puis, comme ils faisaient mine de vouloir se jeter sur moi, car ils étaient nombreux, la colère m'emporta, je tirai un petit couteau, et je leur dis : — « Si l'un de vous sort de la boutique, qu'un autre coure chercher un confesseur, car un médecin n'aura que faire ici. » — Ces paroles leur causèrent une telle épouvante, qu'aucun d'eux n'osa bouger pour secourir le cousin.

Je ne fus pas plutôt parti que pères et fils coururent au tribunal des Huit, et m'accusèrent de les avoir assaillis, à main armée, dans leur boutique, crime sans exemple à Florence. Les Huit me citèrent devant eux ; je comparus. — Ils m'accueillirent avec une verte réprimande, soit parce que j'étais en cape [1], tandis que mes adversaires étaient en

1. Varchi, contemporain de Benvenuto, dit qu'à Florence on réputait homme de mauvaise vie et coupe-jarret celui qui, sans être soldat, ne portait que la cape pendant le jour.

manteaux et en chaperons, soit parce que ceux-ci avaient eu soin d'aller d'abord chez nos juges leur parler en particulier, ce que j'avais négligé de faire, ignorant l'usage et me reposant sur la bonté de ma cause.

Je dis au tribunal que, violemment irrité par la grave insulte de Gherardo, je ne lui avais cependant donné qu'un soufflet, qu'ainsi je ne croyais pas avoir mérité leur sévère réprimande. A peine eus-je lâché le mot soufflet, que Prinzivalle della Stufa, l'un des Huit, dit : — « C'est un coup de poing et non un soufflet que tu lui as donné. » — Aussitôt la sonnette retentit, et on nous fit tous sortir. Prinzivalle, pour me disculper, dit alors à ses collègues : — « Admirez, signori, la simplicité de ce pauvre jeune homme, qui s'accuse d'avoir donné un soufflet qu'il considère comme moins grave qu'un coup de poing. (Dans le Mercato-Nuovo, un soufflet est puni d'une amende de vingt-cinq écus, tandis que pour un coup de poing la peine est presque nulle.) C'est un garçon de talent qui, par son travail, soutient sa pauvre famille. Plût à Dieu qu'il y eût beaucoup de jeunes gens comme lui dans notre ville où ses pareils sont malheureusement trop rares ! » — Parmi mes juges il y avait de vieilles têtes encapuchonnées de la faction de Savonarola, qui, gagnées par les obsessions et les mensonges de mes adversaires, auraient voulu m'envoyer en prison et me frapper de la plus forte peine ; mais le bon Prinzivalle remédia à tout. On ne m'infligea qu'une petite amende de quatre boisseaux de farine, au profit du monastère delle Murate. Les Huit, nous ayant rappelés, m'ordonnèrent d'obéir à leur sentence et de ne pas prononcer un mot sous peine d'encourir leur disgrâce. Enfin, après une rude mercuriale, ils m'envoyèrent chez le greffier. Je me retirai en murmurant toujours : — « Mais, c'est un soufflet et non pas un coup de poing, » — de sorte que les Huit ne purent s'empêcher d'éclater de rire. Le greffier nous ordonna, de la part du tribunal, de donner caution. Quand je vis que moi seul j'étais condamné à l'amende de quatre mesures de farine, je me crus assassiné. Cependant, j'envoyai chercher,

pour me cautionner, un de mes cousins, le chirurgien maestro Annibal, père de messer Librodoro Librodori. Il refusa de venir. Indigné, frémissant de rage, je devins comme un aspic, et j'adoptai un parti désespéré. Ici, on va voir combien nous sommes non-seulement influencés, mais encore violentés par notre étoile. Je suis un peu irascible de ma nature; aussi le souvenir des grandes obligations que cet Annibal avait à ma famille accrut-il ma colère au point que je fus tout à fait poussé au mal.

J'attendis que les Huit fussent allés dîner : alors, étant resté seul et voyant qu'aucun sbire ne m'observait, je sortis du palais et courus à ma boutique, où je m'armai d'un poignard; puis je volai jusqu'à la maison de mes adversaires. Je les trouvai à table. Le jeune Gherardo, première cause de la querelle, se précipita aussitôt sur moi. Je lui portai à la poitrine un coup de poignard qui traversa de part en part son pourpoint, son collet et la chemise, mais sans lui effleurer la peau et lui causer le moindre mal. A la facilité avec laquelle mon arme pénétra et au craquement des habits déchirés par le fer, je crus avoir blessé grièvement mon ennemi, qui de terreur tomba à terre. — « Traîtres, m'écriai-je, voici le jour où je vais tous vous tuer. » — Le père, la mère et les sœurs, pensant que l'heure du jugement dernier avait sonné, se jetèrent à genoux, en implorant à grands cris miséricorde. Voyant qu'ils n'osaient se défendre et que Gherardo gisait sur le sol comme un cadavre, je jugeai honteux de les toucher, mais toujours furieux, je sautai au bas de l'escalier. Dans la rue je trouvai le reste de la famille, qui se composait d'une douzaine d'individus au moins. L'un avait une pelle de fer, l'autre un gros tuyau de même métal, ceux-ci des marteaux ou des enclumes, ceux-là des bâtons. Je me lançai au milieu d'eux comme un taureau furieux, et du choc j'en culbutai quatre ou cinq ; je les suivis dans leur chute, en continuant de jouer du poignard à droite et à gauche. Ceux qui étaient restés debout se ruèrent sur moi, en manœuvrant, à deux mains, marteaux, bâtons et enclumes ; mais Dieu, dont l'intervention

secourable se manifeste parfois, voulut que je ne fisse ni ne reçusse le moindre mal. Je ne laissai sur le champ de bataille que ma barrette. Mes adversaires, qui d'abord s'étaient enfuis, s'en étaient emparés, la frappèrent à qui mieux mieux de leurs armes. Enfin, lorsqu'ils se mirent à compter leurs morts et leurs blessés, ils se trouvèrent tous en parfaite santé.

Quant à moi, je pris ma course vers Santa-Maria-Novella, où je rencontrai Frate Alesso Strozzi. Bien que je ne connusse point ce digne religieux, je lui avouai que j'avais commis une grande faute, et je le suppliai, au nom de Dieu, de me sauver la vie. Le bon frate me dit de ne rien craindre, que j'étais en toute sécurité dans sa cellule, lors même que je me serais rendu coupable des plus énormes crimes du monde.

Une heure après, les Huit, s'étant réunis extraordinairement, firent publier contre moi un des plus terribles bans dont on ait jamais entendu parler. Les peines les plus graves étaient promises à toute personne qui me donnerait asile ou ne me dénoncerait pas, sans égard pour le lieu de refuge et la qualité des gens qui m'auraient caché.

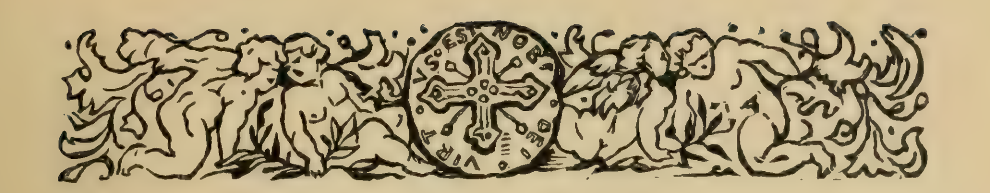
Mon pauvre père, en entrant dans la salle des Huit, se jeta à genoux et implora miséricorde pour son jeune et malheureux fils. Alors un de ces enragés, secouant la crête de son chaperon, se dressa sur ses pieds, et dit à mon père avec force injures : — « Lève-toi et sors de suite. Demain nous l'enverrons en exil, escorté de nos hallebardiers. » — Mon père leur répondit avec assurance : — « Vous ferez ce que Dieu vous aura ordonné, et rien de plus. » — « Dieu en a, certes, ordonné ainsi, » répliqua l'autre. — « J'aime à croire que vous n'en savez rien, » — lui riposta mon père; puis il sortit et vint me trouver avec le fils de Giovanni Landi, jeune homme de mon âge, dont le nom était Piero. Nous nous aimions tous deux plus que si nous eussions été frères. Piero avait sous son manteau une admirable épée et une magnifique cote de mailles. Après m'avoir raconté où en était l'affaire et ce que lui avaient dit les Huit, mon père

m'embrassa sur le front et sur les deux yeux, et me bénit du fond du cœur en me disant : — « Que Dieu te soit en aide ! » — Il me présenta ensuite l'épée et la cotte de mailles, m'aida de sa propre main à les revêtir et ajouta : — « Oh ! mon bon fils, c'est avec ces armes que tu dois vivre ou mourir ! » — Piero Landi, qui était présent, ne cessait de pleurer. Il me donna dix écus d'or. Je le priai de m'arracher quelques petits poils de la barbe, mon premier duvet. Frate Alesso me déguisa en religieux, et chargea un frère convers de m'accompagner.

Je sortis du couvent par la porte al Prato, et j'allai jusqu'à la place San-Gallo, en marchant le long des murs. Je gravis ensuite la côte de Monticini, où je trouvai dans une des premières maisons le Grassuccio, frère de messer Benedetto de Monte-Varchi. Dès que je fus défroqué et redevenu homme, nous montâmes sur deux chevaux qui étaient préparés pour nous, et nous atteignîmes Sienne pendant la nuit.

Le Grassuccio retourna à Florence, alla saluer mon père et lui annonça que j'étais arrivé à bon port. Mon père en fut au comble de la joie. Les minutes lui semblèrent des siècles, jusqu'à ce qu'il eût retrouvé celui des Huit qui l'avait injurié. Enfin, l'ayant rencontré, il lui dit : — « Voyez-vous, Antonio, que Dieu seul savait ce qui devait advenir à mon fils ! » — « Eh bien, répliqua l'autre, dis-lui qu'il nous retombe entre les mains. » — « Je remercierai Dieu qui l'en a tiré, » répondit mon père.





CHAPITRE IV

(1523 — 1524)

Arrivée à Rome. — Lucagnolo de Jesi. — Le Fattore. — Donna Porzia Chigi. — Le lis de diamants. — Rivalité. — Les deux cornets. — Les bo...rie et les coglionerie. — L'aiguière de l'évêque de Salamanque. — Paulino. — Faustina. — Le concert. — Le songe. — Querelle de Cellini avec l'évêque de Salamanque. — Commandes. — La médaille de Léda.

A Sienne j'attendis l'estafette de Rome, et je partis avec elle. Lorsque nous eûmes passé la Paglia, nous rencontrâmes le courrier qui portait la nouvelle de l'élection du nouveau pape Clément VII.

A mon arrivée à Rome, j'entrai dans la boutique de maestro Santi, qui, depuis la mort de cet orfèvre, était tenue par un de ses fils. Celui-ci ne travaillait pas lui-même, mais il avait confié la direction de toutes les affaires à Lucagnolo de Jesi, jeune campagnard qui, dès son enfance, avait travaillé avec maestro Santi. Lucagnolo était de petite taille, mais bien proportionné. Jamais jusqu'alors je n'avais rencontré un meilleur ouvrier : il avait une extrême facilité et dessinait très-bien. Il ne faisait que de la grosserie, c'est-à-dire des vases, des bassins et autres pièces du même genre. Lorsque je fus établi dans cette boutique, j'entrepris, pour un Espagnol, l'évêque de Salamanque, des chandeliers qui furent exécutés aussi ridiculement que le permettait un ouvrage de cette nature.

Gianfrancesco, surnommé le Fattore[1], vaillant peintre,

1. Giovan-Francesco Penni, surnommé le Fattore, naquit à Florence, et mourut, à l'âge de quarante ans environ, en 1528. « L'aménité de son

élève de Raphaël d'Urbin, était intimement lié avec l'évêque de Salamanque. Il me poussa si avant dans les bonnes grâces de ce seigneur, que j'en reçus de nombreuses commandes qui me valurent de gros profits.

A cette époque, j'allais dessiner tantôt dans la chapelle[1] de Michel-Ange, tantôt chez le Siennois Agostino Chigi, où se trouvaient une foule de magnifiques peintures de l'illustre Raphaël. Le palais d'Agostino [2] étant habité par son frère messer Gismondo Chigi, je ne pouvais y entrer que les jours de fête. Les Chigi étaient très-fiers quand ils voyaient de jeunes artistes comme moi venir chercher dans leurs palais des sujets d'études. La femme de messer Gismondo, qui était gracieuse au possible et belle au delà de toute expression, m'ayant souvent aperçu chez elle, m'aborda un jour, regarda mes dessins et me demanda si j'étais peintre ou sculpteur. Je lui appris que j'étais orfèvre. Elle me dit que je dessinais trop bien pour un orfèvre ; puis, s'étant fait apporter par une de ses caméristes un lis composé de magnifiques diamants montés en or, elle me le montra, en me priant de l'estimer. Je l'évaluai à huit cents écus. Elle me dit que je ne m'étais point trompé, et me demanda ensuite si je me sentais capable de faire une belle monture à ses diamants. Je lui répondis affirmativement, et aussitôt je traçai en sa présence un petit dessin ; je l'exécutai d'autant mieux que je prenais plaisir à m'entretenir avec cette belle et charmante femme.

Au moment où j'achevais ce dessin survint une belle et

caractère, dit Vasari, ses dispositions pour la peinture et ses autres qualités furent cause que Raphaël le prit dans sa maison et lui prodigua tous ses soins, de même qu'à Jules Romain. Raphaël considéra toujours ces deux artistes comme ses enfants, et, à sa mort, il le prouva en les instituant ses héritiers. » Le Fattore fut un des collaborateurs les plus dévoués et les plus intelligents de son illustre maître, et l'un des derniers soutiens de l'école romaine. Il contribua à l'avancement de l'école napolitaine, en lui léguant son excellent élève, le Pistoia.

1. La chapelle Sixtine, où se trouve le Jugement dernier de Michel-Ange.

2. Connu aujourd'hui sous le nom de la Farnesina.

noble Romaine qui était descendue de l'étage supérieur où elle demeurait. Elle demanda à madonna Porzia ce qu'elle faisait là ; celle-ci lui répliqua en riant : — « Je m'amuse à regarder dessiner ce jeune homme, en qui la bonté est alliée à la beauté. » — A ces paroles je devins rouge, et, avec une certaine hardiesse que tempérait une légère modestie, je ripostai : — « Quel que je sois, madonna, je serai toujours prêt à vous servir en tout. » — « Tu sais bien que je veux que tu me serves, » — me dit-elle en rougissant aussi; puis, elle me remit le lis pour l'emporter, et, de plus, me donna vingt écus d'or, qu'elle tira de sa bourse, en ajoutant : — « Monte-moi ces diamants sans t'écarter du dessin que tu viens de me faire, et conserve-moi l'or de l'ancienne monture. » — « Si j'étais ce jeune homme, dit alors la noble dame romaine, je m'enfuirais volontiers avec ce trésor. » — Madonna Porzia lui répondit que le talent est rarement accouplé avec le vice, et que, si j'agissais ainsi, je démentirais fortement l'honnêteté que respirait ma figure. — Là-dessus, elle prit par la main sa compagne, et me dit avec un ravissant sourire : — «Addio, Benvenuto! » — Je restai encore quelque temps dans le palais à travailler à un dessin que j'avais commencé d'après un Jupiter de Raphaël d'Urbin. Lorsque je l'eus achevé, je partis. J'exécutai sans retard un petit modèle en cire pour montrer ce que serait mon lis une fois terminé. Je le portai à madonna Porzia, que je rencontrai avec la dame romaine dont j'ai déjà parlé. Elles furent toutes deux grandement satisfaites de mon travail : leurs éloges m'enhardirent au point que je leur promis que l'ouvrage serait moitié mieux que le modèle. Je me mis donc à la besogne. Douze jours me suffirent pour mener à fin ce petit joyau, qui, comme je l'ai dit, était en forme de lis. Je l'ornai de petits masques, de figures d'animaux et d'enfants, et, de plus, je l'émaillai précieusement, de sorte que les diamants qui le composaient en étaient améliorés de plus de la moitié.

Lucagnolo, ce vaillant homme dont j'ai parlé plus haut, se montra fort mécontent lorsqu'il me vit occupé de ce lis.

Maintes fois il me répéta que j'aurais plus d'honneur et de profit à l'aider à faire de grands vases d'argent, comme j'avais commencé. Je lui répondis que les commandes de grands vases d'argent ne me manqueraient jamais, tandis que je ne trouverais pas tous les jours des ouvrages semblables à celui que j'avais entre les mains : j'ajoutai qu'il me vaudrait non moins d'honneur que de grands vases d'argent, et qu'en outre il serait beaucoup plus lucratif. A ces mots, Lucagnolo se moqua de moi, et me dit : — « Tu verras ce qu'il en est, Benvenuto. Nous nous sommes mis à l'œuvre en même temps, j'arriverai à fin aussitôt que toi ; tu connaîtras alors, par expérience, le bénéfice que me procurera mon vase, et le gain que tu retireras de ton joyau. » — Je lui dis que j'acceptais avec plaisir la lutte avec un homme de si grand talent, et que l'on verrait qui de nous se trompait. Là-dessus, nous baissâmes tous deux la tête avec un fier dédain, et nous déployâmes tant d'ardeur au travail, qu'au bout de dix jours environ, chacun de nous avait terminé sa tâche.

L'ouvrage de Lucagnolo était un énorme vase d'argent destiné à être placé près de la table du pape et à recevoir, pendant le repas, les petits os et les épluchures de fruits. C'était un meuble de luxe plutôt que d'utilité. Il était orné de deux belles anses, d'une foule de masques petits et grands, et de feuillages aussi élégants et aussi gracieux qu'on puisse l'imaginer. Je dis à Lucagnolo que jamais je n'avais vu de plus beau vase. Croyant qu'il m'avait amené à reconnaître qu'il avait raison, il me répondit : — « Ton joyau ne me semble pas moins beau, mais bientôt nous verrons la différence qu'il y a entre eux. » — Sur ce, il prit son vase et le porta à Clément VII. Le pape en fut satisfait, et ordonna qu'on lui payât de suite le prix que l'on donne ordinairement pour les ouvrages de cette sorte.

Pendant ce temps, je portai mon lis à madonna Porzia. Elle me dit, tout émerveillée, que j'avais dépassé de beaucoup mes promesses ; que j'étais libre d'exiger tout ce que bon je jugerais ; qu'un château lui semblait un prix à peine

digne de mon mérite, et que dans l'impossibilité où elle était de me le donner, ajouta-t-elle en riant, elle me priait de lui demander quelque chose qui fût en son pouvoir. Je lui répondis que si sa seigneurie était satisfaite, j'avais obtenu le plus haut prix de mon travail que j'eusse ambitionné. Je lui fis une révérence, et lui affirmai en riant que je ne voulais point d'autre récompense. Madonna Porzia, se tournant alors vers son amie, lui dit : — « Voyez-vous qu'à son talent s'allient non les vices, mais les vertus que nous lui avions bien supposées? »

« Benvenuto mio, ajouta-t-elle, n'as-tu jamais entendu dire que le diable rit quand le pauvre donne au riche ? » — « Le diable, répliquai-je, a tant de chagrin, que je veux le voir rire une fois. » — Je me retirai, pendant qu'elle se hâtait de me dire qu'elle se refusait à lui octroyer cette grâce.

Lorsque j'arrivai à la boutique, Lucagnolo tenait un cornet renfermant l'argent qui lui avait été remis pour prix de son vase. — « Compare un peu, me dit-il, ce que tu as reçu pour ton joyau avec ce que j'ai eu pour mon vase. » — Je le priai de conserver son cornet intact jusqu'au lendemain, et j'ajoutai que si, comme je l'espérais, mon ouvrage dans son genre ne le cédait point au sien, je me flattais de lui en faire voir la récompense.

Le jour suivant, madonna Porzia envoya à la boutique son majordome. Il m'appela dehors, et me remit un cornet plein d'écus, de la part de sa maîtresse, en me disant, avec force paroles courtoises dignes de la signora, qu'elle ne voulait pas que le diable pût rire, et que l'argent qu'elle m'envoyait n'était pas l'entier payement de ce que méritait mon travail.

Lucagnolo brûlait du désir de comparer son cornet au mien. Dès que je fus rentré dans la boutique, où se trouvaient douze ouvriers et plusieurs voisins qui étaient curieux de connaître le résultat du défi, Lucagnolo prit son cornet, rit d'un air moqueur, poussa trois ou quatre ouf ! ouf ! triomphants, et versa avec grand fracas sur le comptoir

vingt-cinq écus en jules. Il pensait que j'avais tout au plus quatre ou cinq écus en monnaie.

Étourdi par les cris, par les regards et par les rires des assistants, je jetai un timide coup d'œil dans mon cornet ; je n'y aperçus que de l'or. Alors, les yeux baissés et sans souffler mot, j'élevai à deux mains mon cornet au-dessus de ma tête, et je laissai tomber mon argent sur le comptoir, comme d'une trémie de moulin. J'avais une somme moitié plus forte que celle de Lucagnolo : aussi tous les spectateurs, qui jusqu'alors tenaient leurs regards braqués sur moi avec dédain, se tournèrent-ils vers mon adversaire, en lui disant : — « Lucagnolo, les écus de Benvenuto font mieux à l'œil que les tiens, car ils sont d'or et moitié plus nombreux. »

Je crus que, de rage et de honte, Lucagnolo allait tomber mort sur le coup. Il avait droit au tiers de mon argent (en vertu de l'usage qui attribue les deux tiers du prix de la main-d'œuvre à l'ouvrier, et l'autre tiers au maître de la boutique) ; mais l'envie l'emporta chez lui sur l'avarice, bien que l'on dût s'attendre à tout le contraire, car il était fils d'un paysan de Jesi. Il maudit son art et ceux qui le lui avaient enseigné, et jura que dorénavant il renoncerait aux grands ouvrages, et ne s'occuperait plus que de petites *bo...rie,* puisqu'on les payait si bien. Non moins indigné à mon tour, je lui dis que chaque oiseau avait son ramage, qu'il parlait comme on parle dans les tannières d'où il était sorti ; puis, je lui protestai que je me tirerais très-bien des *coglionerie* qu'il faisait, mais que lui ne réussirait jamais à faire mes *bo...rie.* Enfin, je le quittai furieux, en lui annonçant que bientôt je lui prouverais que je disais vrai. Les assistants lui donnèrent tort à haute voix, le tenant pour un vilain qu'il était, et moi, pour un galant homme, ainsi que je l'avais montré.

Le lendemain, j'allai remercier madonna Porzia, et je lui dis que sa seigneurie, au lieu de faire rire le diable, lui avait fait renier Dieu de nouveau. Nous en rîmes tous les deux de bon cœur, et elle me confia plusieurs travaux aussi beaux que lucratifs.

Pendant ce temps, je cherchai, par l'entremise d'un élève de Raphaël d'Urbin, à obtenir que l'évêque de Salamanque me chargeât d'exécuter une de ces grandes aiguières dont on se sert pour l'ornement des crédences. Comme ce prélat désirait en avoir deux d'égale dimension, il en commanda une à Lucagnolo, et l'autre à moi. Le dessin de ces aiguières nous fut fourni par le peintre Giovanfrancesco.

J'abordai ce travail avec une ardeur merveilleuse. Un Milanais, que l'on appelait maestro Giovanpiero della Tacca, m'avait cédé un petit coin dans sa boutique. Je fis alors le compte de l'argent dont je pouvais avoir besoin pour mes affaires, et j'envoyai tout le reste à mon pauvre père. Au moment où on le lui remit à Florence, il se trouva par hasard avec un de ces enragés qui faisaient partie des Huit, à l'époque où je commis ce petit désordre que j'ai relaté plus haut. Cet homme était précisément celui qui avait juré de m'envoyer en exil avec une escorte de hallebardiers. Comme les enfants de cet enragé étaient de fort mauvais sujets, mon père lui dit à ce propos : — « Il peut arriver des malheurs à tout le monde, surtout aux gens qui se laissent aller à la colère quand ils sont injuriés, ainsi que cela est arrivé à mon fils; mais par le reste de sa vie vous pourrez juger si j'ai su lui donner une vertueuse éducation. Plaise au ciel que vos enfants n'agissent avec vous ni pis ni mieux que le mien ne se conduit envers moi ! C'est à Dieu que je dois d'avoir su l'élever, et, lorsque la force m'a manqué, il est intervenu lui-même pour l'arracher de vos mains irritées, bien que vous vous refusiez à le croire. »

En m'écrivant cette affaire, mon père me pria, pour l'amour de Dieu, de jouer quelquefois de la flûte, afin que je ne perdisse point ce beau talent qui lui avait coûté tant de peines à m'inculquer. Sa lettre était remplie de choses si tendres, si paternelles, qu'elles m'arrachèrent de douces larmes. Je me promis sincèrement de le contenter avant qu'il mourût, et Dieu nous accorde toutes les grâces que nous lui demandons avec un cœur fidèle.

Pendant que je travaillais au beau vase de l'évêque de Salamanque, j'avais pour tout aide un jeune apprenti que je n'avais pris que grâce à de vives sollicitations d'amis, et presque contre mon gré. Il avait quatorze ans environ, se nommait Paulino, et était fils d'un citoyen romain qui vivait de ses rentes. Ce Paulino était l'enfant le mieux élevé, le plus honnête et le plus beau que j'eusse jamais vu. Ses manières polies et prévenantes, son extrême beauté et son dévouement m'inspirèrent pour lui la plus forte affection que puisse renfermer la poitrine d'un homme. Cette excessive amitié fut cause que pour voir plus souvent briller un rayon de gaieté sur son merveilleux visage, qui d'ordinaire respirait la mélancolie, je me mettais quelquefois à donner du cornet. Tous ses traits s'épanouissaient alors d'un rire si pur et si gracieux, que je ne m'étonne plus aucunement des folies des dieux du ciel, que nous trouvons consignées dans les livres des Grecs. Si Paulino eût vécu de leur temps, il leur en aurait peut-être fait faire de plus grandes encore. Paulino avait une sœur nommée Faustina, dont la beauté était telle, que je doute qu'elle ait jamais été égalée par celle de la Faustina si vantée par les historiens de l'antiquité. Le père de Paulino me menait quelquefois à sa Vigna, et, autant que je pouvais en juger, ce brave homme désirait que je devinsse son gendre. Cela était cause que je m'occupais de musique plus que je ne l'avais fait jusqu'alors.

A cette époque, Gianiacomo, de Cesena, excellent fifre de la maison du pape, envoya le trombone Lorenzo, de Lucques, qui est aujourd'hui au service de notre duc, me demander si je voulais me joindre à eux, le 1er août, pour exécuter sur mon cornet la partie de soprano dans quelques beaux motets de leur choix. La musique est si admirable en soi, et j'étais si heureux de pouvoir faire plaisir à mon vieux père, que j'acceptai cette proposition, malgré le vif désir que j'avais d'achever le vase de l'évêque de Salamanque. Pendant une semaine entière, nous eûmes chaque jour une répétition de deux heures. Le 1er août, nous nous rendîmes

au Belvédère, et tandis que sa Sainteté dînait, nous jouâmes les motets que nous avions étudiés. Clément VII déclara qu'il n'avait jamais entendu une musique plus suave et plus harmonieuse. Il appela Gianiacomo, s'enquit d'où et de quelle façon il s'était procuré un si bon cornet pour soprano, puis lui demanda des renseignements précis sur moi. Gianiacomo m'ayant nommé, le pape lui dit : — « C'est donc le fils de maestro Giavanni ? » — Lorsqu'on lui eut répondu affirmativement, il ajouta qu'il voulait que je fisse partie de ses musiciens. — « Très saint Père, lui dit Gianiacomo, je ne puis me flatter de l'attacher à votre service, parce que sa véritable profession est l'orfèvrerie. Il excelle dans cet art, et il en tire plus de profit que ne lui en donnerait la musique. » — « Je désire d'autant plus l'avoir, répondit le pape, qu'il possède un talent que je ne lui soupçonnais pas. Veille à ce qu'il ait le même traitement que vous autres, et dis-lui de ma part qu'il entre à mon service et que je ne le laisserai pas manquer de travail dans son autre profession. » — Le pape remit ensuite à Gianiacomo cent écus d'or renfermés dans un mouchoir, et lui dit : — « Distribue-les de façon qu'il en ait sa part. » — Gianiacomo prit congé du pape, vint vers nous et nous répéta ponctuellement toutes les paroles de sa Sainteté ; puis il divisa l'argent entre huit que nous étions, et me dit en me donnant ma part : — « Je vais te faire inscrire au nombre de nos camarades. » — « Laissez passer aujourd'hui, lui repartis-je, demain vous aurez ma réponse. » — Sur ce, je les quittai, en examinant s'il fallait accepter cette offre qui menaçait de m'être si préjudiciable, en me détournant des études de mon art. La nuit suivante, mon père m'apparut en songe. Les larmes aux yeux, il me priait, pour l'amour de Dieu et de lui, de prendre la place que l'on me proposait. Il me semblait que je ne lui répondais que par le refus le plus absolu. Alors, je crus le voir revêtir une figure qui me frappa de terreur, et il me cria : — « Si tu n'acceptes pas, tu auras la malédiction paternelle ; si tu acceptes, je te bénirai éternellement. » — M'étant éveillé, je courus de

suite, dans mon épouvante, me faire inscrire. J'en informai mon vieux père, à qui l'excès de la joie causa une maladie qui faillit être mortelle. Dès qu'il fut guéri, il m'écrivit que lui aussi avait eu un songe presque semblable au mien.

Il me sembla qu'après avoir ainsi obéi aux désirs de mon père, tout devait tourner pour moi à bonne et glorieuse fin. Ce fut donc avec la plus grande ardeur que je travaillai à l'achèvement du vase de l'évêque de Salamanque. Ce prélat était un homme magnifique et fort riche, mais difficile à contenter. Chaque jour il envoyait voir ce que je faisais, et quand par hasard son messager ne me trouvait pas chez moi, il entrait dans une fureur sans bornes et jurait qu'il m'ôterait mon ouvrage pour le donner à un autre. Cette maudite musique était la cause de tout cela. Cependant je travaillai, nuit et jour, avec tant d'assiduité à mon vase, que, l'ayant amené à un état présentable, je le montrai à mon évêque ; mais il en conçut un si vif désir de le voir terminé, que j'eus lieu de me repentir de ma complaisance. Enfin, au bout de trois mois, j'achevai ce vase, qui était orné de petits animaux, de feuillages et de masques aussi beaux qu'on puisse les imaginer. Je chargeai aussitôt mon apprenti Paulino d'aller le montrer à Lucagnolo, ce vaillant homme dont j'ai parlé plus haut. Mon beau Paulino, avec sa grâce infinie, lui dit : — « Messer Lucagnolo, pour tenir sa promesse, Benvenuto vous envoie une de ses *coglionerie,* en attendant que vous lui montriez une de vos *bo...rie.* » — Lucagnolo prit le vase et, après l'avoir attentivement examiné, dit à Paulino : — « Mon bel enfant, dis à ton maître qu'il est un habile homme, que je le prie de me tenir pour son ami et de ne plus songer au passé. » — L'honnête et charmant Paulino s'acquitta soigneusement de ce message. Le vase fut ensuite porté à l'évêque de Salamanque, qui voulut qu'on le fît estimer. Lucagnolo prit part à cette expertise. Il vanta beaucoup mon travail, et le poussa à un prix que j'étais loin d'espérer. Mon évêque, s'étant emparé de mon vase, s'écria en véritable Espagnol : — « Je jure

Dieu qu'autant il me l'a fait attendre, autant il en attendra le payement! » — Ces paroles me mécontentèrent vivement, et je me mis à maudire l'Espagne et tous ceux qui lui voulaient du bien. Ce vase avait, entre autres beaux ornements, une anse d'une seule pièce, d'un travail extrêmement délicat, laquelle, au moyen d'un ressort, se maintenait droite au-dessus de l'orifice. Un jour, le monsignore ayant montré mon vase, par vanité, à quelques-uns de ses gentilshommes espagnols, il arriva que l'un d'eux, après le départ de l'évêque, saisit l'anse avec si peu de ménagement, que le ressort ne put résister à sa force brutale et se brisa entre ses doigts. Honteux de sa maladresse, il pria l'argentier de le porter sur-le-champ à l'orfèvre qui l'avait fait, en lui promettant tout ce qu'il exigerait pour qu'il le réparât sans retard. Le vase se retrouva donc entre mes mains. Je m'engageai à le raccommoder avec célérité et je tins ma promesse. On me l'avait remis avant mon dîner. A la vingt-deuxième heure, celui qui me l'avait laissé arriva, tout en sueur, tant il avait couru, parce que le monsignore lui avait de nouveau demandé le vase, pour le montrer à d'autres gentilshommes. — « Vite, vite, apporte le vase ! » — me répétait incessamment l'argentier, sans me permettre de proférer un mot. Moi, qui n'entendais ni me dépêcher, ni le lui rendre, je lui dis que je ne voulais point aller vite. Il entra alors dans une telle fureur, qu'il fit mine de tirer son épée d'une main, et de l'autre de forcer ma boutique. Mais je l'arrêtai, l'arme au poing, et lui dis hardiment : — « Je ne veux pas te le donner ! va dire à monseigneur, ton maître, que j'exige le prix de mon travail avant qu'il sorte de ma boutique. » — Ayant vu que ses bravades n'avaient rien obtenu, il se mit à me prier, comme on prie la croix du Rédempteur, en me certifiant que, si je le lui donnais, il s'emploierait si bien pour moi, que je serais payé. Ces paroles n'ébranlèrent aucunement ma résolution, et je continuai à lui répéter la même chose. A la fin, désespérant du succès, il partit à toutes jambes, après avoir juré de revenir avec une bande d'Espagnols, pour me couper en morceaux. Pendant ce

temps, moi, qui ajoutais quelque peu foi à leurs assassinats, je me promis de me défendre valeureusement, et je préparai mon excellente escopette de chasse, en me disant à moi-même : — « Puis-je encore céder ma vie à celui qui s'empare de mon bien et du fruit de mon travail ? » — Je ruminais ainsi, lorsque apparut une troupe d'Espagnols avec le majordome, qui, avec cette insolence qu'on ne rencontre qu'en Espagne, leur ordonna d'entrer chez moi, de prendre le vase et de m'appliquer la bastonnade. A ces mots je leur montrai la gueule de mon escopette et sa mèche allumée, en leur criant à haute voix : — « Bandits ! traîtres ! est-ce ainsi qu'on pille les maisons et les boutiques des citoyens de Rome ? Pas un de vous, voleurs, n'approchera de cette porte, sans que je le tue avec mon escopette ! » — Puis, dirigeant le canon de mon arme vers le majordome, prêt à faire feu, je lui dis : — « Et toi, brigand, qui les excites, je veux que tu meures le premier ! » — Aussitôt, il donna de l'éperon à un genet qu'il montait, et s'enfuit ventre à terre. Tous les voisins accoururent à ce tapage, et quelques gentilshommes romains qui passaient me crièrent : — « Tue-les, ces chiens, tue-les, nous t'aiderons ! » — Ces paroles furent d'un tel effet, que le reste de la troupe, en proie à une terrible panique, suivit l'exemple du majordome. On fut forcé de raconter à monseigneur ce qui s'était passé ; cet homme hautain réprimanda vertement ses gens, tant pour s'être laissés aller à de tels actes de violence, que pour n'avoir point été jusqu'au bout après avoir commencé. Dans ces entrefaites, survint le peintre qui avait pris part au commencement de l'affaire. Monseigneur le chargea de me dire, de sa part, que, si je ne lui portais pas le vase à l'instant, mes oreilles seraient le plus grand morceau qui resterait de moi, et que, si je le lui portais, il me le payerait de suite. Ces menaces ne me causèrent pas la moindre frayeur, et je donnai à entendre que j'irais en parler au pape. Cependant la colère de l'évêque se calma, et toutes mes craintes disparurent. Quelques gentilshommes romains m'ayant garanti que je ne recevrais aucune injure et que je

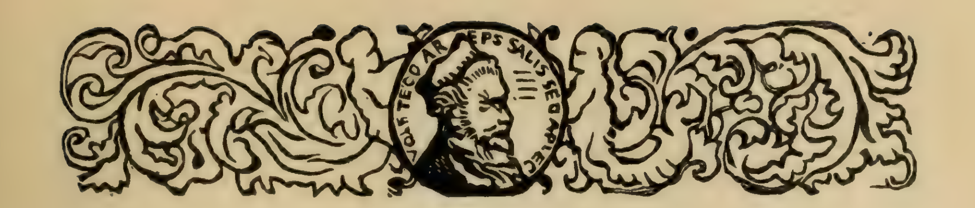
serais payé de mon travail, je pris un long poignard, ma bonne cotte de mailles, et, suivi de mon Paulino, qui portait le vase d'argent, je me rendis au palais de monseigneur, où je trouvai tous ses gens rangés en haie. Il s'agissait, ni plus ni moins, de passer au milieu du Zodiaque : l'un avait la mine du lion ; l'autre, du scorpion ; celui-là, du cancer. Enfin, nous arrivâmes à ce maudit évêque, qui nous défila le chapelet d'injures le plus digne d'un prêtre et d'un Espagnol que l'on puisse imaginer. Je ne daignai ni lever les yeux sur lui, ni lui répondre un mot. Il n'en devint que plus furieux. Alors, il demanda de quoi écrire et m'ordonna de signer de ma main que j'avais été contenté et payé par lui. Je le regardai en face, et lui répondis que je le ferais très-volontiers, lorsque j'aurais reçu mon argent. Il s'échauffa de plus belle, et les bravades et les disputes roulèrent grand train. A la fin, j'eus mon argent, je donnai mon reçu, et je me retirai joyeux et satisfait. Le pape Clément, à qui un autre que moi avait montré mon vase, apprit cette aventure. Il s'en divertit beaucoup, m'accabla d'éloges, et dit en public qu'il me voulait le plus grand bien : aussi monseigneur de Salamanque eut-il un vif regret de ses bravades. Pour se rapatrier avec moi, il chargea le peintre dont j'ai déjà parlé de me dire qu'il désirait me confier plusieurs travaux importants ; je répondis que je les exécuterais volontiers, mais que je voulais en être payé avant de les commencer. Ces paroles parvinrent aux oreilles du pape, et il en rit de bon cœur en présence du cardinal Cibo, auquel il conta au long ma querelle avec l'évêque de Salamanque. Il se tourna ensuite vers un de ses officiers, et il lui enjoignit d'avoir soin que j'eusse toujours de l'ouvrage pour le palais.

Le cardinal Cibo m'envoya chercher, et, après de nombreux compliments, il me donna à faire un vase plus grand que celui de l'évêque de Salamanque. Je fus également employé par le cardinal Cornaro et d'autres cardinaux, surtout par Ridolfi et Salviati. De toutes parts les commandes m'arrivaient : de sorte que je gagnai beaucoup d'argent.

Madonna Porzia me conseilla d'ouvrir une boutique à mon compte. Je suivis cet avis, et cette gracieuse et excellente femme ne cessa de me confier quelque travail fort lucratif. Si j'ai montré que je n'étais point un homme dépourvu de talent, c'est presque à elle seule que j'en suis redevable.

Je me liai intimement avec le signor Gabriello Ceserino, gonfalonier de Rome. Je fis pour lui maints ouvrages, entre autres, un qui est remarquable. C'était une de ces grandes médailles d'or que l'on portait sur le chapeau ; elle représentait Léda avec son cygne. Le signor Gabriello, enchanté de mon travail, me dit qu'il voulait le faire estimer pour me le payer le juste prix. Comme ma médaille était exécutée avec un soin extraordinaire, les connaisseurs l'évaluèrent bien au delà de ce qu'il imaginait. Toutefois elle restait entre ses mains, et je ne recevais rien pour prix de mon travail. Bref, il en fut pour cette médaille comme pour le vase de l'évêque de Salamanque. Mais, afin que des choses de ce genre ne m'empêchent pas de raconter des faits plus importants, je ne m'y arrêterai point davantage.





CHAPITRE V

(1524)

Cartel. — Dénoûment pacifique. — Le graveur Lautizio. — Le ciseleur Caradosso. — L'émailleur Amerigo. — La peste. — La chasse aux pigeons. — L'escopette. — Les chercheurs d'antiques. — Trafic de pierres gravées. — Le chirurgien Giacomo de Carpi. — La Faustina. — La petite servante. — Maladie. — Guérison. — Les pirates. — Le saut périlleux. — Les réunions d'artistes à Rome. — Diego l'Espagnol. — Les corneilles.

J'ai entrepris d'écrire l'histoire de ma vie : je suis donc un peu forcé de consigner ici la relation, sinon minutieuse, du moins succincte, de certains faits qui cependant sortent de la sphère de ma profession.

Un matin de la fête de Saint-Jean, notre patron, je me trouvai à dîner avec plusieurs de mes compatriotes, dont les uns étaient peintres, les autres sculpteurs ou orfèvres. Au nombre de ces artistes étaient le peintre Rosso [1] et Gian-

1. Le Rosso naquit à Florence, et mourut en France, l'an 1541. Après avoir étudié le carton de Michel-Ange et les productions des anciens maîtres, il fut appelé en France par le roi François Ier. Il exécuta, à Fontainebleau, de nombreux ouvrages, dont il ne reste plus que des fragments effacés, restaurés ou perdus par de maladroites retouches. Il fut un des maîtres qui exercèrent le plus d'influence sur l'art français, influence pernicieuse, quoi qu'on en dise, car elle enleva toute originalité à notre école, qui, avec des éléments étrangers au sol, mais dont l'ensemble nous était propre, avait su former un art vraiment national. — Le Rosso était en haute faveur près de François Ier, qui lui avait donné un riche canonicat. Son caractère ombrageux et vindicatif causa sa ruine. Il s'attira des querelles fâcheuses, fit appliquer la question à son ami Francesco di Pellegrino qu'il accusa injustement de vol, et, pour expier cette faute, il eut recours au poison.

francesco, élève de Raphaël d'Urbin. Comme il ne régnait parmi eux aucune contrainte, tous riaient et plaisantaient, ainsi que le permet une si nombreuse réunion d'hommes, le jour d'une si belle fête. Vint à passer un soldat, jeune bravache éventé, de la troupe du signor Rienzo de Ceri. Au bruit que nous faisions, il se mit à nous railler et à proférer maintes injures contre la nation florentine. Moi, qui avais invité tous ces gens de bien et de talent, je me considérai comme l'offensé : sans souffler mot et sans qu'aucun de mes convives me vît, je rejoignis donc mon matamore. Il était avec une mauvaise coureuse, et continuait encore ses moqueries pour la divertir. Je lui demandai s'il était cet insolent qui disait du mal des Florentins. — « Oui, me répondit-il aussitôt, je suis celui-là. » — « Hé bien ! moi, je suis celui-ci ! » ripostai-je en lui appliquant ma main sur le visage. Nous dégaînâmes à l'instant ; mais nous n'eûmes pas plutôt commencé le combat, que nous fûmes séparés par plusieurs personnes qui, ayant vu et reconnu que j'avais raison, prirent mon parti.

Le lendemain, mon adversaire m'envoya un cartel que j'acceptai très-gaiement, en disant que cette affaire me semblait bien plus prompte à expédier qu'un ouvrage d'orfèvrerie. J'allai de suite trouver un vieux brave, nommé Bevilacqua, qui passait pour avoir été la première lame d'Italie. Plus de vingt fois il était entré en champ clos, et toujours il en était sorti à son honneur. Ce digne homme était fort de mes amis. L'art que j'exerçais nous avait mis en relation, et déjà il m'avait prêté son assistance dans plusieurs démêlés des plus terribles : aussi me dit-il joyeusement : — « Benvenuto mio, si tu avais une affaire avec Mars, je suis certain que tu t'en tirerais avec honneur ; car, depuis tant d'années que je te connais, jamais je ne t'ai vu chercher une mauvaise noise. » — Il épousa donc ma querelle, et nous mena, les armes à la main, sur le terrain ; mon adversaire ayant cédé, je sortis honorablement de cette affaire, sans avoir répandu une goutte de sang. Je passe sous silence d'autres aventures de ce genre, malgré l'attrait qu'elles

peuvent offrir ; mais je préfère m'occuper de mon art, pour lequel j'ai entrepris d'écrire, et ce sujet ne me fournira que trop à parler.

Bien que je fusse poussé par une honnête émulation à produire quelque pièce d'orfèvrerie qui égalât ou même surpassât celles de l'habile Lucagnolo, je ne renonçai jamais néanmoins à la joaillerie. Ces deux arts me rapportaient beaucoup de profit et encore plus d'honneur ; dans l'un et dans l'autre je faisais continuellement des ouvrages qui ne ressemblaient à aucun de ceux de mes concurrents.

A cette époque il y avait à Rome un vaillant homme de Pérouse, nommé Lautizio [1]. Il n'exerçait qu'un seul art, mais aussi il y était unique au monde. — Chaque cardinal, à Rome, a un cachet où sont gravées ses armes, accompagnées de nombreuses figures. Ces cachets sont à peu près de la dimension de la main d'un enfant de douze ans. Lorsqu'ils sont bien faits, ils se payent cent écus et même plus. Je portais une louable envie au talent que Lautizio déployait dans ce genre de travail, qui cependant a si peu de rapports avec les autres branches de l'orfèvrerie, comme le prouvait, du reste, ce Lautizio, qui ne savait faire que des cachets. Je me livrai donc à l'étude de cet art, où je rencontrai d'énormes difficultés ; mais, sans jamais me laisser rebuter par la fatigue, je travaillai sans relâche à profiter et à apprendre.

Il y avait encore à Rome un autre éminent artiste, Milanais de nation, que l'on appelait messer Caradosso [2]. Il faisait de petites médailles ciselées et quantité d'objets du

1. Benvenuto parle au long de ce Lautizio dans le chapitre VI de son *Traité de l'Orfèvrerie*.

2. Ambrogio Foppa, surnommé Caradosso, naquit à Pavie. Il apportait à ses ouvrages un soin extraordinaire, mais aussi une lenteur extrême. Un jour, un seigneur espagnol, irrité de ce qu'il ne lui livrait point un bijou à l'époque convenue, l'appela Cara de Oso, c'est-à-dire visage d'ours. Foppa, qui ne comprenait point l'espagnol, trouvant ce nom harmonieux, se l'appliqua. Il voulut ensuite le quitter, lorsqu'il en apprit la signification ; mais il était trop tard : ses compatriotes le lui conservèrent malgré lui. L'histoire même ne le désigne jamais autrement. Il est cité comme un artiste du plus haut talent par Vasari, *Vie du Francia*, t. III.

même genre. Il exécuta, en outre, quelques Paix en demi-relief, et des Christs de la dimension d'un palme, en plaques d'or très-minces et d'un travail si admirable, que je le considérais comme le plus grand maître que j'eusse jamais vu dans son art : aussi étais-je jaloux de lui plus que de tout autre. A Rome se trouvaient encore quelques graveurs de médailles en acier, vrais guides et modèles de ceux qui veulent exceller dans la gravure des monnaies. Ce fut avec une ardeur extrême que je cherchai à me rendre habile dans toutes ces différentes professions. Je ne négligeai pas davantage le bel art d'émailler, que je ne vis jamais bien pratiqué que par un de nos Florentins, nommé Amerigo[1]. Je n'ai pas connu cet artiste personnellement, mais j'ai été à même d'admirer ses merveilleux ouvrages. Selon moi, personne au monde n'a jamais approché de leur divine perfection. Les travaux de l'émailleur sont d'une difficulté extrême ; car, pour les mener à fin, il faut les soumettre à l'action du feu, qui souvent les gâte et les détruit totalement. Néanmoins, je m'appliquai aussi de tout mon pouvoir à cet art. Mon apprentissage fut rude ; mais j'y prenais tant de plaisir, que les difficultés mêmes me semblaient un délassement, grâce à un don particulier de l'auteur de la nature, qui m'avait doué d'une constitution si bonne et si robuste, que je pouvais, sans en abuser, faire tout ce qui me plaisait. Les professions dont je viens de parler diffèrent tellement entre elles, que celui qui excelle dans l'une ne va presque jamais aussi loin dans l'autre. Quant à moi, je ne négligeai rien pour obtenir une habileté égale dans toutes ces branches de l'art, et je montrerai en temps et lieu que j'ai réussi à atteindre mon but.

A cette époque, j'avais vingt-trois ans environ lorsque éclata à Rome une peste si terrible, qu'elle emportait chaque jour des milliers d'hommes. Un peu effrayé de ces ravages, je me donnai quelques divertissements, autant par goût que

1. Benvenuto parle encore avec grand éloge de cet Amerigo dans son *Traité d'Orfèvrerie*.

par divers motifs que je vais expliquer. J'avais l'habitude d'aller, les jours de fête, visiter les monuments antiques, soit pour les dessiner, soit pour les modeler en cire. Comme une multitude de pigeons avaient construit leurs nids dans ces édifices, qui sont tous en ruine, il me prit fantaisie de les tirer avec mon escopette. Pour fuir le commerce des hommes et le fléau qui m'avait épouvanté, je mettais donc mon arme sur l'épaule de mon Paulino, et je m'enfonçais avec lui au milieu des ruines, d'où je revenais souvent avec une cargaison de pigeons énormes. Je ne tirais qu'à balle, de sorte que je devais uniquement à mon adresse les bonnes chasses que je faisais. J'avais fabriqué moi-même mon escopette dont le canon, à l'intérieur et à l'extérieur, était aussi poli que le miroir le plus net. Je composais aussi de la poudre extrêmement fine, avec laquelle je découvris les plus admirables secrets qui avaient été trouvés jusqu'à ce jour. Pour ne pas être trop prolixe, je me contenterai d'en fournir cette seule preuve, qui étonnera tous les gens experts en la matière : avec une quantité de poudre égale au cinquième du poids de ma balle, je frappais un but à la distance de deux cents pas. Le charme que la chasse avait pour moi semblait devoir me détourner de mon art et de mes études. D'un côté, cela était vrai ; mais, d'un autre côté, je gagnai à cet exercice plus que je ne perdais. En effet, chaque fois que j'allais à la chasse, l'air me fortifiait sensiblement. Dès que je me livrais à cette distraction, la mélancolie, qui m'était naturelle, disparaissait, mon cœur se dilatait, et ensuite ma besogne marchait beaucoup mieux que lorsque j'étais complètement absorbé par mes études : de sorte qu'en fin de jeu, mon escopette me rapportait plus de profit que de dommage.

C'est encore en me livrant à cet amusement que je fis connaissance avec certains chercheurs d'antiques, dont le métier consistait à épier les paysans lombards qui, à une certaine époque de l'année, venaient à Rome pour travailler aux vignes. Ces paysans, en piochant la terre, ne manquaient jamais de trouver des médailles, des agates, des

plasmes, des cornalines, des camées, parfois même des pierres fines, telles que des émeraudes, des saphirs, des diamants et des rubis. Ils les cédaient à vil prix à mes chercheurs, à qui souvent j'en donnais plus d'écus d'or qu'ils ne leur avaient coûté de jules. J'en faisais ensuite un trafic qui, tout en me rapportant un bénéfice d'au moins mille pour cent, avait l'avantage de me concilier l'amitié de tous les cardinaux de Rome. Entre autres curiosités remarquables qui tombèrent entre mes mains, je citerai une tête de dauphin, grosse comme une fève ; malgré la beauté du travail, l'art y était surpassé de beaucoup par la nature. C'était une émeraude d'une eau si pure, que la personne qui me l'acheta dix écus la revendit une centaine, après l'avoir simplement fait monter en anneau comme une pierre ordinaire. J'eus encore la plus belle topaze que l'on eût jamais vue, l'art y égalait la nature ; elle était de la dimension d'une énorme noisette, et représentait la tête de Minerve. On ne pourrait rien imaginer de mieux. Je mentionnerai aussi un camée, où l'on avait gravé Hercule enchaînant Cerbère : il était d'une exécution si parfaite, que notre divin Michel-Ange dit qu'il n'avait de sa vie rencontré une pareille merveille. Parmi les nombreuses médailles de bronze qui vinrent en ma possession, il y avait une tête de Jupiter qui, pour la dimension et la beauté, était sans égale ; le revers était orné de figurines, non moins bien gravées que la tête du dieu. J'aurais encore quantité de choses intéressantes à dire sur ces curiosités, mais je les passe sous silence, de peur d'être entraîné trop loin.

Ici, je vais un peu retourner en arrière, mais ce sera sans m'écarter de mon sujet. Ainsi que je l'ai noté plus haut, la peste avait éclaté à Rome, lorsqu'un chirurgien fameux, nommé maestro Giacomo de Carpi, arriva dans cette ville. Cet habile homme, entre autres cures, entreprit celle des cas les plus désespérés du mal de Naples. Comme cette maladie affectionne à Rome particulièrement les prêtres, surtout les plus riches, maestro Giacomo ne tarda pas à acquérir une grande renommée. Ses remèdes consistaient

en fumigations, dont les résultats semblaient merveilleux. Avant de commencer un traitement, il avait soin de stipuler, pour ses honoraires, un prix qui montait non à quelques dizaines d'écus, mais à plusieurs centaines.

Maestro Giacomo avait une profonde intelligence du dessin. Un jour, en passant par hasard devant ma boutique, il vit les croquis que j'y avais exposés, entre autres, ceux de certains vases bizarres que j'avais composés pour mon plaisir. Ces vases ne ressemblaient à aucun de ceux que l'on avait vus jusqu'alors. Maestro Giacomo me pria de lui en exécuter plusieurs en argent, d'après ces modèles : j'y consentis d'autant plus volontiers qu'ils étaient de mon invention. Il me les paya très-généreusement ; cependant l'honneur que j'en tirai fut encore cent fois plus grand que le profit, car tous les orfèvres s'accordèrent à dire qu'ils n'avaient jamais rien vu de plus beau ni de mieux exécuté. Dès que je les eus terminés, maestro Giacomo les montra au pape, et le lendemain il plia bagage. Il était fort instruit, et discourait admirablement sur la médecine. Le pape désirait l'attacher à sa maison ; Giacomo lui déclara qu'il ne voulait être au service de personne, et que ceux à qui ses soins étaient nécessaires n'avaient qu'à le suivre. C'était un rusé matois, et il agit sagement en quittant Rome ; car, peu de mois après son départ, tous les malades qu'il avait médicamentés tombèrent dans un état cent fois pire que celui où il les avait trouvés. A coup sûr, il aurait été assommé s'il fût resté à Rome. Il montra mes vases à plusieurs seigneurs, et entre autres à l'excellentissime duc de Ferrare ; il leur conta qu'ils lui avaient été donnés à Rome par un grand personnage qu'il n'avait consenti à soigner qu'à ce prix ; le malade lui aurait répondu qu'ils étaient antiques, qu'il le suppliait en grâce d'exiger tout autre chose, que rien ne lui coûterait, pourvu qu'il gardât ses vases. — « Alors, ajoutait maestro Giacomo, je fis semblant de ne pas vouloir le traiter, et je finis ainsi par les obtenir. » — Cela me fut rapporté à Ferrare par messer Alberto Bendedio, qui me fit voir, avec grande cérémonie, plusieurs

copies en terre de mes vases. Je me contentai de rire, sans souffler mot. Messer Alberto Bendedio, qui était d'un caractère irritable, s'écria aussitôt avec colère : — « Tu ris, je crois, hein ? eh bien ! je te dis, moi, que depuis mille ans, il n'est pas né un homme capable seulement de les copier ! » — Pour ne pas nuire à leur réputation, je fis mine de les admirer avec un silencieux et profond étonnement. Plusieurs seigneurs me dirent, à Rome, que ces ouvrages leur paraissaient être antiques et d'une rare beauté. Quelques-uns d'entre eux étant de mes amis et leurs éloges m'ayant enhardi, je leur avouai que j'étais l'auteur des vases. Ils ne voulurent point me croire. Alors, pour leur prouver ma véracité, je fus forcé de produire des témoins, et, en outre, de faire de nouveaux dessins; car maestro Giacomo, dans son astuce, avait jugé à propos d'emporter les croquis originaux. Ce petit travail me fut très-avantageux.

La peste exerça ses ravages pendant quelques mois à Rome : plusieurs de mes camarades en étant morts, je pris le parti de me séquestrer. Grâce à ce moyen, j'avais réussi à rester sain et sauf, lorsqu'un soir, un de mes amis amena souper chez moi une courtisane bolonaise nommée Faustina. Cette femme, malgré ses trente ans, était très-belle. Elle avait avec elle une petite servante âgée de treize à quatorze ans. Comme la Faustina appartenait à mon ami, je ne l'aurais pas touchée pour tout l'or du monde. Elle eut beau m'assurer qu'elle était éperdument éprise de moi, je me refusai à tromper mon ami. Mais dès qu'ils furent au lit, j'enlevai la petite servante, qui était complètement novice, de sorte qu'il lui serait arrivé malheur si sa maîtresse l'eût su. Je passai donc la nuit bien plus agréablement que je ne l'aurais fait avec la Faustina. A l'heure du repas, au moment où j'allais manger, pour réparer mes fatigues, car j'avais couru plusieurs milles, je ressentis un violent mal de tête, mon bras gauche se couvrit de bubons, et il se forma un charbon sur la partie externe de ma main gauche. Tous ceux qui étaient chez moi furent frappés de terreur : mon ami et ses deux femelles s'enfuirent.

Je demeurai seul avec un pauvre petit apprenti qui ne consentit jamais à m'abandonner. J'avais le cœur affreusement oppressé, et j'étais convaincu que j'allais mourir. Sur ces entrefaites, passa dans la rue le père de mon apprenti, qui était attaché en la personne du cardinal Jacoacci, en qualité de médecin. — « Venez, mon père, lui cria le brave garçon, venez voir Benvenuto, qui est retenu au lit par une petite indisposition. » — Sans songer à ce que pouvait être cette indisposition, le médecin accourut près de moi. Dès qu'il m'eut tâté le pouls, il vit et sentit, à son grand regret, ce dont il s'agissait. — « Oh ! traître d'enfant ! dit-il aussitôt à son fils, tu m'as ruiné ! Comment pourrai-je maintenant me présenter devant le cardinal ? » — « Mon maître, lui répliqua son fils, vaut cent fois mieux que tous les cardinaux de Rome. » — Alors, le médecin se tourna vers moi, et me dit : — « Puisque je suis ici, je consens à te soigner ; seulement je t'avertis d'une chose, c'est que, si tu as couché avec une femme, tu es mort. » — « Cela m'est justement arrivé cette nuit, » lui avouai-je. — « Et avec quelle espèce de créature ? » demanda-t-il. — « Avec une toute jeune fille, » lui répondis-je. Aussitôt, s'étant aperçu qu'il avait lâché de sottes paroles, il se hâta de me dire : — « Comme les jeunes filles n'ont point encore l'haleine empestée, et que les remèdes auront été administrés sans retard, il n'y a pas lieu de tant s'effrayer ; j'espère te guérir radicalement. »

A peine fut-il parti après m'avoir pansé, qu'un de mes meilleurs amis, nommé Giovanni Rigogli, entra. Désolé de la gravité de ma maladie et de l'isolement où mon camarade m'avait laissé, il me dit : — « Ne crains rien, Benvenuto mio, je ne te quitterai pas un instant jusqu'à ce que tu sois guéri. » — Je lui recommandai de ne pas s'approcher de moi, parce que j'étais perdu ; puis, je le priai de vouloir bien prendre, dans une cassette près de mon lit, une somme assez ronde, et, aussitôt que Dieu m'aurait enlevé de ce monde, de l'envoyer à mon pauvre père, en lui écrivant que, moi aussi, j'avais été victime du fléau régnant. Giovanni

dit que jamais il ne se résoudrait à me délaisser, et que, quoi qu'il arrivât, il savait très-bien ce qu'il convenait de faire pour un ami. Enfin, avec l'aide de Dieu et grâce à de merveilleux remèdes, ma santé commença à s'améliorer, et bientôt je sortis sain et sauf de cette rude maladie.

J'avais encore à la main une plaie ouverte, remplie de charpie et garnie de bandages, lorsque je partis de Rome, monté sur un petit cheval sauvage qui m'appartenait. Il avait les poils longs de plus de quatre doigts, était exactement de la taille d'un gros ours, et ressemblait vraiment à cet animal J'allai dans cet équipage trouver le peintre Rosso, qui était du côté de Civita-Vecchia, dans un domaine du comte dell' Anguillara, nommé Cervetera. Mon ami Rosso fut ravi de me voir : — « Je viens, lui dis-je, faire chez vous ce que vous avez fait chez moi, il y a quelques mois. » — Il se mit aussitôt à rire, me serra dans ses bras, m'embrassa, et me pria d'être discret sur nos folies, à cause du comte. Ce seigneur m'accabla de caresses, et je passai un mois environ dans la joie et le bonheur, buvant force bons vins et faisant une chère exquise.

Chaque jour j'allais seul sur le rivage de la mer ; là, je descendais de cheval, et je m'amusais à ramasser des cailloux et des coquillages aussi rares que beaux. La dernière fois que j'entrepris cette promenade, je fus assailli par une troupe d'hommes déguisés, qui étaient descendus d'une fuste moresque. Ces bandits croyaient m'avoir acculé dans un certain endroit où toute voie de salut semblait impossible, lorsque moi, voyant qu'il n'y avait guère à espérer d'échapper au fer ou à l'eau, je résolus de risquer le tout pour le tout. Je montai sur mon petit cheval dont j'ai parlé plus haut, et, grâce à Dieu, je lui fis faire un saut véritablement incroyable, auquel je dus mon salut; ce dont je remerciai vivement le ciel. Je contai mon aventure au comte, qui mit ses gens en campagne ; mais les fustes avaient déjà gagné le large. Le lendemain je retournai à Rome, joyeux et bien portant.

La peste avait presque entièrement disparu, de sorte que ceux qui se retrouvaient en vie se fêtaient à qui mieux

mieux. De là naquit une société composée des peintres, des sculpteurs et des orfèvres les plus distingués qu'il y eût à Rome. Le fondateur de cette société était Michelagnolo de Sienne, sculpteur, qui ne le cédait en habileté à aucun maître de sa profession[1]. C'était le meilleur et le plus gai compagnon du monde. Il était le plus âgé de nous; mais, à son air robuste, on l'aurait pris pour le plus jeune. Nous nous réunissions souvent, au moins deux fois par semaine. Je ne dois pas laisser ignorer que Jules Romain[2] et Gianfrancesco, ces illustres élèves du grand Raphaël d'Urbin, faisaient partie de notre compagnie.

Plusieurs fois déjà, nous nous étions rassemblés, lorsque notre digne chef nous invita à souper chez lui un dimanche, et enjoignit à chacun de nous d'amener sa *corneille;* tel était le nom dont Michelagnolo avait baptisé ces dames. Il fut convenu que celui qui ne se conformerait pas à cet ordre serait condamné à payer à souper pour tous les autres. Les membres de la société qui n'avaient point d'accointance avec ces créatures, furent obligés de s'en procurer une, à grands frais, pour échapper aux railleries des autres convives. Je croyais pouvoir compter sur une jeune et belle

1. « Michelagnolo de Sienne, dit Vasari, après avoir passé ses plus belles années en Esclavonie, fut appelé à Rome par Baldassare Peruzzi, qui le chargea d'exécuter le mausolée du pape Adrien VI... » Peu de temps après, il mourut âgé de cinquante ans environ.

2. Giulio Pippi, plus connu sous le nom de Jules Romain, mourut en 1546, à l'âge de cinquante-quatre ans. C'est le principal et le plus renommé des élèves de Raphaël. Après la mort de son maître, qui l'institua son héritier, avec le Fattore, il fut proclamé le prince de l'école. Obligé de quitter Rome pour échapper à la colère du pape, qui, justement indigné des dessins qu'il avait fournis au livre du licencieux Arétin, voulait le faire pendre, il se réfugia à Mantoue. Federigo Gonzaga le nomma préfet des eaux et surintendant des bâtiments, et lui confia la direction des plus importantes entreprises. Jules profita de sa position pour donner à l'école mantouane une impulsion toute nouvelle et modifier complètement ses goûts et ses traditions. C'est à Mantoue, dans le château ducal, dans le palais du T, dans la cathédrale, splendides édifices construits et décorés par lui, qu'on peut seulement juger de toutes les ressources, de toute la richesse, de toute la fougue de sa verve, de son imagination et de son génie. La mort le surprit au moment où il allait rentrer avec honneur à Rome pour terminer l'édification de Saint-Pierre.

fille, nommée Pantasilea, laquelle était fort amoureuse de moi, mais je fus forcé de la céder au Bacchiacca[1], l'un de mes plus intimes amis, qui avait été et était encore éperdument épris d'elle. La Pantasilea fut quelque peu piquée en voyant qu'au premier mot, je l'avais abandonnée au Bacchiacca. Elle pensa que je méprisais l'ardent amour qu'elle me portait : aussi, peu de temps après, pour se venger de l'injure qu'elle avait reçue, me suscita-t-elle une grave affaire, dont je parlerai en son lieu.

L'heure de présenter sa corneille à la compagnie approchait, et je n'en avais pas. Manquer d'une si sotte chose me semblait par trop ridicule. Ce qui ajoutait encore à mon embarras, c'est que je ne voulais pas mener sous mon bras, dans cette brillante réunion, quelque mauvaise petite corneille déplumée. Enfin, j'imaginai de me tirer de ce mauvais pas à l'aide d'une folie qui devait augmenter la gaieté de l'assemblée. J'envoyai chercher un jeune homme de seize ans, qui demeurait près de chez moi. Il était fils d'un Espagnol qui fabriquait des ustensiles de cuivre. Ce garçon se nommait Diego. Il étudiait les lettres latines, et se faisait remarquer par son ardeur au travail. Il était doué d'une beauté rare, et avait surtout un teint merveilleux. Le galbe de sa tête l'emportait de beaucoup sur celui de l'Antinoüs antique. Je l'avais dessiné souvent, ce qui avait grandement profité à ma réputation. Il ne fréquentait personne, de sorte qu'il n'était point connu. Il était fort négligé dans sa toilette, car il ne se préoccupait absolument que de ses études. L'ayant donc fait appeler, je le priai de mettre des habits de femme que j'avais tout préparés. Il y consentit sans peine, et s'habilla promptement ; puis, à l'aide de divers ornements, je réussis à ajouter encore à l'éclat de sa beauté. Je

1. Francesco Ubertino, surnommé Bacchiacca, naquit à Florence, et vécut jusqu'en 1557. Il excellait à peindre les grotesques et les figures en petite proportion. Il envoya le plus grand nombre de ses ouvrages en Angleterre. Vers la fin de sa vie, il entra au service du duc Cosme, et fit pour ce prince des dessins, sur des sujets riants et gracieux, pour des tentures et pour des lits. Ces dessins furent reproduits en broderie et en tapisserie par son frère Antonio et par le Flamand Marc Rost.

lui attachai aux oreilles deux grosses perles précieuses. Ces anneaux étaient brisés, de sorte qu'ils lui serraient seulement les oreilles qui paraissaient percées. Je lui couvris le cou de magnifiques colliers d'or et de splendides joyaux. J'ornai également de bagues ses belles mains. Je le pris ensuite doucement par l'oreille, et je le conduisis devant un grand miroir. Dès qu'il se fut vu, il s'écria dans un joyeux étonnement : — « Seigneur, est-ce bien là Diego ? » — « Oui, lui répondis-je, voilà ce Diego à qui je n'ai jamais demandé aucune faveur, mais, à présent, je le prie de m'accorder une grâce. Je voudrais qu'il vînt, sous ce déguisement, souper avec cette aimable société dont je lui ai parlé plusieurs fois. » — Cet honnête et sage jeune homme perdit alors toute assurance, baissa les yeux, et resta ainsi quelque temps sans prononcer une parole ; puis, se redressant tout à coup, il dit : — « Je suivrai Benvenuto, partons. » — Je lui mis alors sur la tête un voile, que l'on appelle, à Rome, *panno da state*. Nous arrivâmes les derniers au rendez-vous. Tout le monde vint nous saluer. Michelagnolo était placé entre Jules Romain et Gianfrancesco.

Lorsque j'eus enlevé le voile qui cachait le visage de mon beau compagnon, Michelagnolo, qui, comme je l'ai déjà dit, était un des hommes les plus gais du monde, saisit Jules d'une main, Gianfrancesco de l'autre, les força tous deux à se courber et se jeta lui-même à genoux, en disant : — « Miséricorde ! accourez tous ! Voyez, voyez comment sont faits les anges du paradis ! On dit qu'il y a de beaux anges, mais, voyez, voyez qu'il y a aussi de belles anges ! » — Et il s'écria :

O Angiol bella, o Angiol degna,
Tu mi salva, tu mi segna.

A ces mots, ma charmante créature leva en riant la main, et lui donna une bénédiction papale, accompagnée de quelques paroles plaisantes. Alors Michelagnolo lui dit en se redressant : — « On baise les pieds au pape, mais on baise les joues aux anges, » — et il l'embrassa. Une vive rougeur

monta aussitôt au visage du jeune homme, qui n'en fut que plus beau. Dans la salle se trouvaient une multitude de sonnets que nous avions faits et envoyés à Michelagnolo; Diego les lut avec une expression qui centupla leur mérite.

Mille propos réjouissants se succédèrent, mais comme ce n'est pas mon affaire de les répéter, je n'en rapporterai qu'un, et encore parce qu'il vient de Jules Romain, ce merveilleux peintre. Après avoir regardé tous les convives, et surtout les femmes, il s'adressa à Michelagnolo et lui dit: — « Michelagnolo mio, ce nom de corneilles, dont vous avez baptisé ces dames, leur convient fort bien aujourd'hui, quoiqu'elles soient un peu moins belles que des corneilles, auprès d'un des plus beaux paons que l'on puisse imaginer. »

Le souper servi, Jules demanda la permission de nous placer lui-même à table. Sa requête lui ayant été accordée, il prit les femmes par la main, les conduisit à leurs sièges, et assigna celui du milieu à mon bel enfant; puis il mit les hommes en face, et moi au centre, en me disant que j'avais mérité cet honneur. Derrière les femmes était un magnifique espalier de jasmins naturels, sur lequel leurs figures, et surtout celle de Diego, se détachaient d'une manière si ravissante qu'il est impossible de l'exprimer.

Ce souper, où la chère était d'une recherche et d'une abondance extrêmes, se passa le mieux du monde.

Le repas fut suivi d'un concert où d'admirables voix se marièrent au son des instruments. Comme chaque musicien avait sa partie écrite, mon angélique compagnon désira chanter la sienne. Il s'en tira au moins aussi bien que les autres, et remplit la société d'étonnement, au point que Jules et Michelagnolo, au lieu de continuer leurs plaisanteries, ne tinrent plus que des discours qui témoignaient de leur sérieuse et profonde admiration. Après le concert, un certain Aurelio d'Ascoli, qui improvisait merveilleusement, se mit à faire l'éloge des femmes en termes divins.

Pendant ce temps, les deux donzelles entre lesquelles

était ma beauté ne cessaient de babiller. L'une lui racontait comment elle avait tourné à mal, l'autre lui demandait des détails sur sa première faute, quelles étaient ses amies, depuis combien de temps elle était à Rome, et mille sornettes semblables. Si je devais m'arrêter sur des bagatelles de ce genre, je relaterais les étranges épisodes auxquels donna lieu cette Pantasilea, qui avait conçu pour moi une si ardente passion ; mais comme ces choses m'entraîneraient loin de mon but, je les passe sous silence. Mon compagnon, que nous avions nommé Pomone, finit par s'ennuyer des insipides bavardages de ses sottes voisines. Pour s'en débarrasser, il se tournait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; enfin la femme que Jules avait amenée lui demanda si elle se sentait indisposée. — « Oui, répondit-il, je crois être grosse de plusieurs mois, et je souffre à de certains endroits. » — Aussitôt les deux corneilles, dans leur compassion pour Pomone, lui palpent le corps et découvrent que c'est un garçon. Alors, elles retirent précipitamment leurs mains, et n'épargnèrent à Diego aucune de ces injures que l'on adresse souvent aux jeunes gens d'une rare beauté.

On se leva ensuite de table au milieu des cris et des rires.

Le brave Michelagnolo demanda la permission de m'infliger une pénitence à sa façon ; à peine l'eut-il obtenue, qu'il m'éleva dans ses bras, en criant à tue-tête : — « Viva il signore ! viva il signore ! » — et il ajouta que c'était la punition que je méritais pour un si beau trait. Ainsi finit notre joyeux souper, avec la journée, et chacun regagna son logis.





CHAPITRE VI

(1524)

Damasquinures. — Origine du mot *grotesque*. — Concurrence entre Cellini et Caradosso. — La Pantasilea et Luigi Pulci. — Vengeance. — La colique de Bacchiacca. — Un contre douze. — Benvegnato et Benvenuto. — Réconciliation. — Mort de Luigi Pulci.

Je serais trop long, si je voulais passer en revue les nombreux ouvrages que j'exécutai pour toutes sortes de gens. Je me contenterai de dire, en ce moment, que je m'appliquais soigneusement et sans relâche à me perfectionner dans les différents arts dont j'ai parlé plus haut. Je les menais donc tous de front ; mais, comme je n'ai pas encore occasion de décrire quelque morceau notable, j'attendrai pour le faire qu'il soit temps, et ce sera bientôt.

Sur ces entrefaites, Michelagnolo, le sculpteur siennois, commença le tombeau du pape Adrien, et Jules Romain entra au service du marquis de Mantoue. Mes autres camarades allèrent çà et là à leurs affaires, de sorte que notre société se trouva presque entièrement dissoute.

A cette époque, il me tomba entre les mains certains petits poignards turcs, dont la poignée, la lame et la gaîne étaient en acier, et ornées de beaux feuillages orientaux gravés au burin et incrustés d'or. Ce genre de travail appartient à un art qui diffère beaucoup de ceux que j'avais jusqu'alors pratiqués ; néanmoins, j'éprouvai un vif désir de m'y essayer, et j'y réussis si bien, que j'exécutai quelques ouvrages infiniment plus beaux et plus solides que ceux des

Turcs. Il y avait à cela plusieurs raisons. L'une était que je fouillais mes aciers plus profondément, l'autre que les feuillages turcs ne sont composés que de feuilles de colocasie et de petites fleurs de corona solis, qui, tout en n'étant pas dépourvues d'élégance, ne plaisent cependant pas autant que les nôtres.

En Italie, nous imitons différentes sortes de feuillages. — Les Lombards en font de très-beaux, en représentant des feuilles de lierre et de couleuvrée, avec leurs élégants enroulements, qui sont d'un effet si heureux. Les Toscans et les Romains ont été encore mieux inspirés dans leur choix, en reproduisant la feuille d'acanthe, ou branche-ursine, avec ses festons et ses fleurs contournés de mille façons et gracieusement entremêlés d'oiseaux et d'animaux. C'est là où l'on voit qui a bon goût. Ils ont aussi recours aux plantes sauvages, telles que celles que l'on appelle mufle-de-lion. Nos vaillants artistes accompagnent ces fleurs d'une foule de ces beaux et capricieux ornements que les ignorants appellent grotesques. Ils ont été ainsi nommés par les modernes, parce que des curieux découvrirent à Rome les premiers modèles de décorations de ce genre, dans des cavernes qui autrefois étaient des chambres, des étuves, des cabinets d'étude ou des salles de même nature, et qui alors se trouvaient enfouies, grâce à l'exhaussement du sol qui s'était opéré pendant des siècles. Comme ces constructions souterraines sont appelées à Rome *grotte*, les décorations qu'elles renferment prirent le nom de grotesques, qui n'est pas leur vrai nom. En effet, de même que les anciens se plaisaient à composer des animaux imaginaires, tenant à la fois de la chèvre, de la vache et de la cavale, auxquels ils donnaient le nom de monstres; de même, ils formaient avec leurs feuillages des espèces de monstres : c'est donc le nom de monstres, et non celui de grotesques, qu'il faut appliquer à ces bizarres créations. Les feuillages incrustés que j'exécutais dans ce genre étaient beaucoup plus beaux que ceux des Turcs.

Vers cette époque on découvrit dans de petites urnes

antiques, remplies de cendres, des anneaux de fer, incrustés d'or et dans chacun desquels était enchâssée une petite coquille. Les savants prétendirent que ces anneaux étaient des amulettes qui communiquaient à ceux qui les portaient le don de se conduire dignement dans la bonne et la mauvaise fortune. A la prière de plusieurs seigneurs de mes amis, j'exécutai quelques-uns de ces anneaux. Ceux qui sortirent de mes mains étaient en acier très-pur, gravés et incrustés d'or avec soin : aussi étaient-ils charmants à voir. La façon seule d'un de ces petits anneaux me fut quelquefois payée plus de quarante écus.

Dans ce temps-là il était de mode que tout seigneur ou gentilhomme portât sur sa barrette une petite médaille d'or, où se trouvait gravée une devise ou toute autre fantaisie. Je conduisis à fin un grand nombre de ces ouvrages dont l'exécution offrait d'énormes difficultés.

Caradosso, ce vaillant homme dont j'ai déjà parlé, fit quelques-unes de ces médailles. Comme il y introduisait plusieurs figures, il n'exigeait pas moins de cent écus d'or. Sa lenteur, encore plus que sa cherté, fut cause que des seigneurs me commandèrent maints travaux, et entre autres une médaille que je gravai en concurrence de l'habile Caradosso. Elle renfermait quatre figures qui m'avaient coûté des soins infinis. Les gentilshommes à qui elle était destinée, après l'avoir comparée à celle de l'admirable Caradosso, me dirent que la mienne était bien mieux exécutée, de beaucoup plus belle, et que je pouvais demander tout ce qui me plairait, parce que je les avais tellement contentés, qu'ils voulaient que ma satisfaction fût aussi complète. Je leur répondis que ma plus grande ambition avait été d'égaler les ouvrages de l'illustre Caradosso, et que, si leurs seigneuries pensaient que j'eusse réussi, je me regardais comme parfaitement récompensé. Là-dessus, je pris congé d'eux. Ils m'envoyèrent de suite un si riche présent qu'il ne me resta rien à désirer. Ce succès accrut mon ardeur, au point qu'il arriva ce que je relaterai plus loin.

Maintenant, je vais un peu laisser de côté ma profession, pour raconter un de ces fâcheux accidents qui marquèrent le cours de ma vie orageuse. J'ai parlé plus haut de mes réunions d'artistes et de la plaisante scène qu'occasionna cette Pantasilea, qui m'ennuyait de son amour de mauvais aloi. Irritée au plus haut point de la joyeuse folie du souper, où Diego l'Espagnol avait joué un rôle, elle s'était juré d'en tirer vengeance, et bientôt il se présenta une occasion où ma vie courut le plus grand danger. Voici comment.

Il était venu à Rome un jeune homme nommé Luigi Pulci, lequel était fils de ce Pulci qui eut la tête tranchée pour avoir abusé de sa propre fille. Luigi avait un merveilleux génie pour la poésie, possédait à fond la littérature latine, écrivait avec élégance, et se faisait remarquer par la grâce de ses manières et sa rare beauté. Il avait quitté le service de je ne sais quel évêque, et il était rongé du mal de Naples. A l'époque où il habitait Florence, on avait coutume, durant les nuits d'été, de se rassembler dans les rues et d'y exécuter des concerts. Il était de ceux qui improvisaient avec le plus de talent. Ses chants étaient si beaux, que le divin Michel-Ange Buonarroti, dès qu'il savait où il se trouvait, ne manquait jamais d'aller l'écouter avec le vaillant orfèvre Piloto[1] et moi. C'est ainsi que je vins à connaître Luigi Pulci.

Plusieurs années plus tard il me retrouva à Rome, me confia son piteux état, et me supplia de lui prêter secours, pour l'amour de Dieu. Son remarquable talent, sa qualité de compatriote, et enfin mon cœur facile à émouvoir, furent cause que je le reçus dans ma maison, où un bon traitement, aidé de sa jeunesse, ne tarda pas à rétablir sa santé.

1. Vasari cite, en maints endroits de son livre, l'orfèvre Piloto, comme l'ami de Michel-Ange, de Perino del Vaga et de plusieurs autres maîtres illustres ; mais, en même temps, il le présente comme l'un des chefs d'une bande dont la principale occupation, dit-il, était de quolibeter des artistes distingués, en jouant au palet le long des murs ou en buvant dans les tavernes : aussi n'est-il pas étonnant, ajoute Vasari, que Piloto ait été assassiné par un jeune homme, à cause de sa mauvaise langue.

Tout en se soignant, il étudiait sans relâche, grâce aux livres que je lui procurais en aussi grand nombre que je pouvais. Sensible à mes bienfaits, il me remercia souvent, les larmes aux yeux, en m'assurant que, si jamais Dieu lui envoyait quelque bonheur, il saurait me prouver sa gratitude. Je lui répondis que je n'avais pas fait pour lui ce que j'aurais voulu, mais ce que j'avais pu; que le devoir des hommes était de s'entr'aider; que je me bornais à lui recommander de rendre le même service à ceux qui auraient besoin de lui, comme il avait eu besoin de moi, et enfin que je le priais seulement d'être mon ami et de me tenir pour le sien.

Luigi se mit alors à fréquenter la cour de Rome, où bientôt il trouva moyen de faire son chemin. L'évêque de Gurck, qui était âgé de quatre-vingts ans, le prit à son service. Ce vieillard avait pour neveu un gentilhomme vénitien nommé messer Giovanni, qui, sous prétexte d'être passionné pour les talents de Luigi Pulci, contracta avec lui une si étroite intimité, qu'il semblait en avoir fait son second lui-même. Luigi lui ayant parlé de moi et des grandes obligations qu'il m'avait, messer Giovanni voulut me connaître. Or, il advint qu'un soir je donnais à Pantasilea un petit régal auquel j'avais invité plusieurs de mes amis. Au moment où nous allions nous mettre à table, messer Giovanni et Luigi Pulci entrèrent; après quelques cérémonies, ils restèrent à souper avec nous. Cette dévergondée de Pantasilea eut à peine vu le beau Luigi, qu'elle conçut des desseins sur lui. Après le souper, je tirai Luigi à part, et je le priai, au nom de la gratitude qu'il professait pour moi, d'éviter toute liaison avec cette fille éhontée. — « Eh ! Benvenuto mio, s'écria-t-il, me prenez-vous donc pour un insensé ? » — « Non, lui répondis-je, mais pour un jeune homme inexpérimenté ; du reste, je vous assure, sur Dieu, que je ne me soucie pas le moins du monde de cette femme, mais je serais désolé que vous vous rompissiez le cou à cause d'elle. » — A ces mots il jura qu'il suppliait Dieu de lui rompre le cou si jamais il lui parlait. Ce pauvre

jeune homme dut adresser cette prière à Dieu avec un cœur bien fervent, car il se rompit le cou comme je le dirai tout à l'heure.

La passion de messer Giovanni pour Luigi Pulci dégénéra en un commerce infâme. Chaque jour Luigi se montrait paré de nouveaux habits de soie et de velours. On s'apercevait facilement qu'il s'était abandonné tout entier au vice, et qu'il laissait se perdre ses précieux talents. Il affectait de ne pas me voir et de ne pas me connaître, parce que je lui avais représenté vertement qu'il se livrait à d'abominables vices, qui lui feraient rompre le cou comme il l'avait dit lui-même. Son messer Giovanni lui avait acheté cent cinquante écus un magnifique cheval moreau, admirablement dressé ; aussi Luigi allait-il tous les jours caracoler dans le voisinage de cette coquine de Pantasilea.

Je ne l'ignorais point, mais je ne m'en inquiétais nullement. Je me disais que chacun suivait sa pente naturelle, et je continuai à m'occuper de mes travaux.

Un dimanche soir, pendant l'été, nous fûmes invités à souper par le sculpteur Michelagnolo de Sienne. Le Bacchiacca était un des convives. Il avait amené la Pantasilea, que l'on plaça à table entre lui et moi. Au plus beau du souper, la Pantasilea se leva en disant qu'elle voulait sortir, parce qu'elle était un peu souffrante, mais qu'elle rentrerait à l'instant. Pendant que nous mangions et devisions joyeusement, son absence se prolongea plus que de raison. Je prêtai l'oreille, et il me sembla que l'on ricanait tout bas dans la rue. J'avais à la main un couteau de table. La fenêtre était si près de moi, qu'il me suffit de me lever un peu pour apercevoir Pantasilea avec Luigi Pulci ; puis, j'entendis ce dernier qui disait : — « Oh ! si ce diable de Benvenuto nous voyait, malheur à nous ! » — « N'ayez pas peur de lui, répondit la Pantasilea, écoutez le bruit qu'ils font, ils pensent à tout autre chose qu'à nous. » — A ces mots, certain de les avoir bien reconnus, je sautai par la fenêtre, je saisis Luigi par sa cape, et, à coup sûr, je l'aurais tué

avec mon couteau, s'il n'eût été monté sur un petit cheval, auquel il donna de l'éperon, en me laissant sa cape entre les mains, pour sauver sa vie. La Pantasilea se réfugia dans une église voisine. Tous les convives se levèrent aussitôt, accoururent vers moi, et me supplièrent de ne causer du tourment ni à moi ni à eux pour une catin. Je leur répondis que pour elle je n'aurais pas bougé, mais que je ne pouvais pardonner à ce scélérat qui semblait faire si peu de cas de moi. Ces braves gens eurent beau redoubler leurs instances, je ne me laissai pas fléchir.

Je pris mon épée, et je m'en allai seul vers les Prati. La maison où nous avions soupé était voisine de la porte du château qui conduisait aux Prati. Je suivais donc ce chemin, lorsque je m'aperçus que le soleil se couchait. Je rentrai alors dans Rome à pas lents. La nuit était arrivée, mais on n'avait pas encore fermé les portes de la ville. Vers les deux heures, je rôdai près de la maison de Pantasilea, résolu, si j'y rencontrais Luigi Pulci, à leur jouer à tous deux un mauvais coup. M'étant assuré qu'il n'y avait au logis qu'une servante nommée la Canida, j'allai déposer chez moi ma cape et le fourreau de mon épée ; puis, je revins à la maison de Pantasilea, qui était située derrière les Banchi, sur le bord du Tibre. Vis-à-vis était le jardin d'un tavernier, nommé Romolo. Le jardin était enclos d'une épaisse haie d'épines dans laquelle je me cachai debout, bien décidé à attendre que Pantasilea rentrât chez elle avec Luigi.

Au bout de quelques instants, arriva mon ami Bacchiacca qui, soit qu'il eût deviné où j'étais, soit qu'on le lui eût appris, m'appela à voix basse du nom de compère, que nous avions coutume de nous donner en plaisantant. Il me supplia, pour l'amour de Dieu, de renoncer à mon dessein, et ce fut presque en pleurant qu'il me dit : — « Compère, je vous en prie, ne faites point de mal à cette pauvrette, car elle n'a rien au monde à se reprocher. » — « Si vous ne vous retirez à la minute, lui répondis-je, je vous fends la tête avec cette épée. » — Mon pauvre compère, épouvanté,

fut assailli d'une si pressante colique, qu'à quelques pas de là il fut obligé de la satisfaire. Le ciel était couvert d'étoiles qui répandaient une brillante clarté.

Tout à coup j'entendis les pas de plusieurs chevaux qui s'avançaient de côté et d'autre. Bientôt parurent Luigi et la Pantasilea, en compagnie d'un certain messer Benvegnato de Pérouse, camérier du pape Clément : quatre vaillants capitaines pérugins et d'autres braves et jeunes militaires les suivaient. Il y avait en tout plus de douze épées. Quand je vis cela, ne sachant pas par quel chemin m'enfuir, je cherchai à m'enfoncer autant que possible dans la haie. Les épines aiguës me causaient une vive douleur, et me rendaient comme un taureau furieux. J'étais presque résolu à faire un saut et à prendre ma course, lorsque Luigi, qui avait le bras passé autour du cou de Pantasilea, lui dit : — « Je t'embrasserai pourtant en dépit de ce traître de Benvenuto. »

Doublement aiguillonné par les épines et par les discours de l'impudent jeune homme, je m'élançai hors de la haie, et je tirai mon épée en criant : — « Vous êtes tous morts ! » — Mon arme frappa sur l'épaule de Luigi, mais, comme les vilains satyres qui le protégeaient l'avaient bardé de fer et de cottes de mailles, le coup, qui était très-violent, glissa et alla atteindre Pantasilea au nez et à la bouche. Elle tomba à terre avec son galant. Le Bacchiacca se mit alors à fuir, avec ses chausses à mi-jambes et en jetant les hauts cris. Quant à moi, j'avais hardiment fait face à mes adversaires, lorsque ces braves, ayant entendu un grand bruit partir de la taverne, s'imaginèrent qu'il y avait là une armée de cent personnes. Ils avaient néanmoins résolument mis le fer au poing, mais deux chevaux s'étant effrayés causèrent un tel désordre, que deux des meilleurs cavaliers furent désarçonnés, et que les autres prirent la fuite. Ayant vu que l'affaire tournait ainsi à bien, je décampai lestement, heureux d'en être sorti en mon honneur, et sans vouloir tenter la fortune plus que de raison. Dans ce terrible hourvari, quelques-uns des soldats et des capitaines s'étaient blessés

eux-mêmes avec leurs épées. Le camérier du pape, messer Benvegnato, avait été renversé et foulé aux pieds par son propre mulet ; de plus, un de ses valets, qui avait tiré son épée, tomba avec lui et le blessa grièvement à la main ; aussi messer Benvegnato jurait-il plus que tous les autres, en disant, dans son jargon pérugin : — « Per lo corpo di Dio ! je veux que Benvegnato enseigne à vivre à Benvenuto. » — En conséquence, il me députa un de ses capitaines, peut-être plus hardi que les autres, mais trop jeune pour posséder le même aplomb. Celui-ci vint donc me trouver chez un gentilhomme napolitain qui, ayant vu de mes ouvrages et entendu parler de mon aptitude pour les armes, qui étaient sa passion, m'avait pris en grande amitié. Me voyant ainsi protégé et me trouvant d'ailleurs dans mon élément, je fis à mon capitaine une réponse telle qu'il eut lieu, je crois, de se repentir de sa visite.

Quelques jours après, Luigi, sa catin et les autres, étant presque guéris de leurs blessures, messer Benvegnato, dont la colère s'était calmée, pria mon gentilhomme napolitain de me faire faire la paix avec Luigi, et il lui assura que ces braves militaires, qui n'avaient rien à démêler avec moi, désiraient beaucoup me connaître. Mon gentilhomme répondit qu'il me mènerait où l'on voudrait et qu'il opèrerait volontiers une réconciliation, pourvu que, ni d'un côté ni d'un autre, on ne prononçât une parole de récrimination, sous peine de manquer à l'honneur, que l'on se contenterait de boire et de s'embrasser, et enfin que lui seul aurait le droit de parler pour terminer le différend. Ainsi fut fait. Un jeudi soir, mon gentilhomme me conduisit chez messer Benvegnato, où nous trouvâmes encore à table tous les militaires qui avaient pris part à la bagarre. Mon gentilhomme était escorté de plus de trente braves bien armés, que messer Benvegnato était loin d'attendre. Il entra dans la salle devant moi, et dit : — « Dieu vous garde, signori, je viens à vous avec Benvenuto, que j'aime comme mon propre frère : nous nous mettons entièrement à votre disposition. » — Messer Benvegnato, à la vue de tant de

monde, qui remplissait la salle, répondit : — « Nous vous demandons la paix, et rien de plus. » — Puis il promit que le gouverneur de Rome ne m'inquiéterait nullement. La paix conclue, je retournai de suite à ma boutique, mais je ne pouvais passer une heure sans que ce seigneur napolitain vînt me trouver ou m'envoyât chercher.

Quant à Luigi Pulci, ses blessures s'étant guéries, il se montra continuellement sur son cheval moreau, qui manœuvrait si bien. Un jour qu'après une petite pluie, il caracolait devant la porte de Pantasilea, son cheval glissa, tomba et lui fracassa la jambe droite. Peu de jours après, il mourut dans la maison de Pantasilea. Son serment solennel reçut ainsi son accomplissement, ce qui prouve que Dieu a l'œil ouvert sur les bons et sur les méchants, et rétribue chacun selon son mérite.





LIVRE DEUXIÈME

CHAPITRE PREMIER

(1524. — 1527.)

Siège de Rome. — Mort du connétable de Bourbon. — Siège du château de Santo-Agnolo. — Cellini, artilleur. — Ses exploits. — L'enseigne du Soleil-Rouge. — Le gabion. — Un colonel coupé en deux. — Absolution. — Les joyaux du pape. — Le prince d'Orange. — Le cardinal Orsini. — Fin de siége.

Le monde entier était en armes. Le pape Clément demanda plusieurs troupes de soldats au seigneur Jean de Médicis, qui les lui envoya ; mais ces auxiliaires commettaient tant d'excès à Rome, que les marchands ne pouvaient rester sans danger dans leurs boutiques. Je me retirai donc dans une bonne et grande maison située derrière les Banchi. Là, je travaillais pour mes amis ; mais les ouvrages que je fis alors étaient si peu importants, que je n'en parlerai pas. La musique et d'autres amusements de ce genre étaient mes principales occupations.

Le pape Clément, d'après le conseil de messer Jacopo Salviati, licencia les cinq compagnies que lui avait envoyées le seigneur Jean de Médicis, qui venait de mourir en Lom-

bardie. Bourbon n'eut pas plutôt appris qu'il n'y avait plus de soldats à Rome, qu'il y conduisit son armée à marches forcées. Tous les habitants prirent les armes.

J'étais intimement lié avec Alessandro, fils de Piero del Bene. Lors de la venue des Colonna à Rome, il m'avait chargé de garder sa maison. Dans cette nouvelle et infiniment plus grave conjoncture, il me pria de lui rendre le même service, de lever une compagnie de cinquante hommes, et de me mettre à leur tête, comme j'avais fait du temps des Colonna. Je rassemblai donc cinquante jeunes gens d'un courage à toute épreuve, et nous entrâmes dans la maison d'Alessandro, où nous fûmes bien payés et bien traités.

L'armée de Bourbon étant arrivée sous les murs de Rome, Alessandro del Bene m'invita à l'accompagner pour aller examiner l'ennemi. Nous prîmes avec nous un de nos plus solides camarades, et nous rencontrâmes en chemin un jeune homme, nommé Cecchino della Casa, lequel se joignit à nous. Nous nous dirigeâmes vers les murailles du Campo-Santo, et de là nous vîmes cette terrible armée qui s'efforçait de pénétrer dans la ville. A l'endroit où nous nous trouvions, les assiégeants avaient déjà tué plusieurs jeunes gens ; on se battait avec un acharnement extrême : nous étions enveloppés d'un nuage d'une épaisseur inimaginable. Je me tournai vers Alessandro et je lui dis : — « Retirons-nous le plus promptement possible, car ici la position n'est pas tenable, voyez, l'ennemi escalade les murs et les nôtres s'enfuient. » — Alessandro épouvanté s'écria : — Plût à Dieu que nous ne fussions point venus ! » — et il allait partir à toutes jambes, lorsque je lui dis : — « Puisque vous m'avez amené ici, il faut faire quelque action digne d'un homme. » — Aussitôt, je dirigeai mon arquebuse vers le groupe de combattants qui me parut le plus nombreux et le plus serré, et je visai un personnage qui dominait tous les autres. Il y avait un nuage de poussière si épais, que je ne pus distinguer s'il était à cheval ou à pied. Je dis ensuite à Alessandro et à Cecchino de faire feu, et je les postai de

manière à esquiver les balles des assiégeants. Lorsque chacun de nous eut tiré deux fois, je m'approchai de la muraille avec précaution, et je vis qu'il régnait parmi les ennemis une confusion extraordinaire, occasionnée par une de nos arquebusades qui avait tué le connétable de Bourbon. Comme on le sut plus tard, il n'était autre que ce personnage que j'avais aperçu dominant ceux qui l'entouraient.

Nous battîmes en retraite en traversant le Campo-Santo, puis nous entrâmes par San-Piero, et nous sortîmes derrière l'église de Santo-Agnolo. Enfin, nous arrivâmes à la porte du château, non sans d'énormes difficultés, car le signor Rienzo de Ceri et le signor Orazio Baglioni blessaient et tuaient tous ceux qui abandonnaient la défense des murailles. Lorsque nous fûmes près de la porte, une partie des assiégeants avait déjà envahi la ville et se trouvait sur nos talons. Le gouverneur du château ordonna de baisser la herse, mais nous eûmes le temps d'entrer. Je fus aussitôt pris par le capitaine Pallone de Médicis qui, parce que j'étais de la maison du pape, me força, à mon grand regret, de quitter Alessandro. Au moment où je montais sur les fortifications, le pape Clément entrait dans le château par les corridors. Il n'avait pas voulu sortir plus tôt du palais de San-Piero, ne pouvant croire que l'ennemi réussirait à se rendre maître de la ville.

Une fois dans le château, je m'approchai de quelques pièces d'artillerie confiées à la garde d'un bombardier florentin, nommé Giuliano. Ce pauvre diable, le visage collé à un créneau, voyait saccager sa maison et maltraiter sa femme et ses enfants. Dans la crainte de frapper les siens, il n'osa mettre le feu à ses pièces. Il avait jeté sa mèche à terre, et se déchirait le visage en se lamentant ; d'autres bombardiers en faisaient autant. Dans cette conjoncture, je saisis une mèche, et, avec l'aide de quelques hommes plus calmes, je braquai plusieurs sacres et fauconneaux aux endroits nécessaires, et je tuai beaucoup de monde à l'ennemi. Si je n'avais pas pris ce parti, les assiégeants, qui le matin étaient entrés dans Rome, auraient marché droit au

château, et ils auraient pu facilement s'en emparer, car l'artillerie ne leur faisait aucun mal. Je continuai de tirer; aussi maints cardinaux et maints seigneurs ne m'épargnèrent-ils pas les bénédictions et les encouragements. Je ne reculai donc devant rien pour faire de mon mieux : il me suffit de dire que le matin je sauvai le château et que je ramenai les autres bombardiers à leur devoir. Je restai à l'œuvre toute la journée.

Le soir, pendant que l'armée entrait dans Rome, par le quartier des Trasteverins, le pape conféra le commandement de tous les bombardiers à un grand seigneur romain, que l'on appelait messer Antonio Santa-Croce. La première chose que fit ce gentilhomme fut de venir à moi; il m'accabla de compliments et me confia cinq excellentes pièces d'artillerie qui étaient placées au sommet du château, précisément à un endroit que l'on nomme l'Agnolo, et qui donne à la fois sur les Prati et sur Rome. Messer Antonio mit sous mes ordres les hommes nécessaires pour manœuvrer mes pièces, puis il me paya d'avance, m'approvisionna de pain et de vin, et me pria de continuer comme j'avais commencé. J'avais peut-être plus de dispositions pour ce métier que pour celui d'orfèvre : cette besogne me plaisait au point que je m'en acquittais mieux que de mes travaux accoutumés.

La nuit étant arrivée, et les ennemis s'étant rendus définitivement maîtres de Rome, je fus témoin d'un de ces spectacles extraordinaires dont j'ai toujours été avide, je veux parler de l'incendie que les gens qui n'étaient point dans le château n'ont pu voir ni imaginer. Je ne m'arrêterai cependant pas sur ce sujet, et je reprends l'histoire de ma vie et des choses qui s'y rapportent.

Le métier d'artilleur, que j'exerçai durant un mois entier que dura le siège du château, m'occasionna plusieurs graves accidents tous dignes d'être racontés; mais, pour être bref et ne pas trop m'écarter de ce qui concerne ma profession, je laisserai de côté le plus grand nombre de ces événements. Je me bornerai à relater les plus remarquables, que je ne puis passer sous silence.

Un jour, messer Antonio Santa-Croce me fit descendre de mon poste de l'Agnolo, pour canonner certaines maisons voisines du château, où l'on avait vu entrer des ennemis. Pendant que je tirais, un coup de canon donna sur l'angle d'un créneau, et en détacha une masse assez considérable pour ne pas me causer grand mal ; car, grâce à sa dimension, elle me frappa d'aplomb en pleine poitrine. Je tombai par terre privé d'haleine et comme mort, mais j'entendais tout ce que les assistants disaient. Messer Antonio Santa-Croce entre autres se lamentait vivement. — « Hélas ! s'écria-t-il, nous avons perdu notre meilleur auxiliaire. » — Un musicien de mes amis, qui avait plus de dispositions pour la médecine que pour la flûte, arriva au bruit. Il courut aussitôt, les larmes aux yeux, chercher un flacon d'excellent vin grec, il fit ensuite rougir une tuile sur laquelle il mit une forte poignée d'absinthe, qu'il arrosa de ce bon vin grec ; puis, lorsque l'absinthe fut convenablement imbibée, il me l'appliqua sur la poitrine, à l'endroit où j'avais été touché. La vertu de cette absinthe fut si puissante, qu'elle me rendit immédiatement mes forces. Je voulus parler, mais je ne pus y réussir parce que des imbéciles de soldats m'avaient rempli la bouche de terre, croyant m'avoir administré la communion. Ils m'avaient plutôt excommunié, car cette terre m'empêchait de revenir à moi, et me faisait souffrir plus que le coup que j'avais reçu. Cependant, je me tirai sain et sauf de ce mauvais pas, et je retournai à mon artillerie, que je dirigeai avec tout le soin et toute la sollicitude imaginables.

Le pape Clément avait envoyé demander du secours au duc d'Urbin, qui était avec l'armée vénitienne. Sa Sainteté avait chargé son ambassadeur de dire au duc qu'il pouvait compter que le château ne serait point rendu tant que, chaque soir, on y allumerait au sommet trois feux, que l'on accompagnerait de trois coups de canon, trois fois répétés. J'eus mission d'exécuter ces signaux. Pendant le jour, je canonnais les endroits où je pensais devoir faire le plus de ravage. Le pape, voyant que je m'acquittais de ma besogne

avec tout le soin désirable, m'avait pris en grande amitié. Le secours du duc d'Urbin n'arriva point ; mais, comme il ne m'appartient pas de traiter de semblables sujets, je n'en parlerai pas davantage.

Pendant que je me livrais à ce diabolique exercice, plusieurs prélats, surtout le cardinal de Ravenne et le cardinal Gaddi, venaient me visiter à mon poste. Maintes fois je leur dis de ne pas se montrer près de moi, parce que leurs barrettes rouges s'apercevaient de loin et pouvaient nous attirer quelques volées des édifices qui se trouvaient dans le voisinage, comme la tour de Bini. Ils ne tinrent point compte de mes avertissements, de façon qu'à la fin je leur fis fermer la porte, ce qui me valut leur inimitié.

J'avais encore souvent près de moi le signor Orazio Baglioni, qui me voulait beaucoup de bien. Un jour que nous causions ensemble, son attention fut attirée par une hôtellerie située hors de la porte du château, dans un endroit appelé Baccanello. Cette hôtellerie avait pour enseigne un soleil rouge peint entre deux fenêtres, lesquelles se trouvaient alors fermées. Le signor Orazio, ayant remarqué cette dernière particularité, présuma qu'entre les deux fenêtres, précisément derrière le soleil, il y avait une table de militaires faisant ripaille : — « Benvenuto, me dit-il, si tu étais capable d'envoyer avec ton demi-canon un boulet à une brasse de ce soleil, je crois que tu ferais une bonne besogne ; car il vient de là un grand bruit qui annonce des personnages de haute importance. » — « Je m'engagerais bien, lui répondis-je, à frapper au beau milieu du soleil, mais voici, près de la bouche de mon canon, un gabion rempli de pierres, que la force de l'explosion et l'ébranlement de l'air ne manqueraient pas de jeter à terre. » — « Ne perds pas de temps, Benvenuto, me répliqua le signor Orazio ; d'abord ce gabion est placé de façon à ne pouvoir tomber : et ensuite, lors même qu'il tomberait et que le pape serait dessous, il y aurait moins de mal que tu ne penses : ainsi donc, feu ! feu ! » — Moi, sans réfléchir davantage, je touchai, selon ma promesse, au centre du soleil. Le gabion,

comme je l'avais annoncé, tomba, et précisément entre le cardinal Farnese et messer Jacopo Salviati. S'il ne les écrasa pas tous deux, c'est qu'ils venaient de s'éloigner un peu l'un de l'autre en se disant des injures, parce que le cardinal Farnese avait accusé messer Jacopo d'être la cause du sac de Rome. Aux cris qui s'élevèrent de la cour qui se trouvait au-dessous de nous, le signor Orazio descendit en toute hâte. Quant à moi, m'étant avancé pour voir ce qui se passait, j'entendis dire que l'on ferait bien de tuer le bombardier. Je me tins pour averti, et je braquai au sommet de l'escalier deux fauconneaux, déterminé à mettre le feu à l'un des deux, si l'on se hasardait à monter. Le cardinal Farnese ordonna probablement à ses gens de me faire un mauvais parti. Je les attendis la mèche à la main. Ayant reconnu quelques-uns d'entre eux, je leur criai : — « Vils sacripants, si vous ne décampez à l'instant, et si l'un de vous ose mettre le pied sur cet escalier, j'ai là deux fauconneaux qui vous pulvériseront. Allez dire au cardinal que j'ai obéi à mes chefs, et que nous travaillons à défendre vos prêtres, et non à leur faire mal. » — A peine se furent-ils retirés que le signor Orazio Baglioni arriva en courant. Je lui criai de ne point avancer, sinon que je le tuerais, attendu que je savais très-bien qui il était. Il n'osa bouger, et ce fut, non sans éprouver quelque crainte, qu'il me dit : — « Benvenuto, je suis ton ami. » — « Signor, répondis-je, montez seul, et venez comme il vous plaira. » — Ce gentilhomme, dont la fierté était extrême, s'arrêta un instant, et me dit d'un air mécontent : — « Je suis bien tenté de ne pas monter et d'exécuter précisément le contraire de ce que j'avais envie de faire pour toi. » — A cela je répondis que, si l'on m'avait jugé apte à défendre les autres, je n'étais pas moins capable de me défendre moi-même. Il me dit alors qu'il se présenterait seul. Lorsqu'il fut monté, il avait le visage si bouleversé, que je portai la main à mon épée, en le regardant de travers. Bientôt il se dérida, et me dit gracieusement : — « Benvenuto mio, je te veux tout le bien imaginable, et je te le prouverai en temps et lieu. Plût à Dieu que tu eusses tué

ces deux ribauds, car l'un est cause de nos malheurs, et l'autre nous attirera peut-être pis ! » — Il me recommanda ensuite, si l'on m'interrogeait, de nier que j'eusse été présent lorsque j'avais fait feu, et il ajouta que, du reste, je n'avais rien à redouter. La rumeur fut grande et dura longtemps, mais je ne veux pas parler davantage sur cette affaire[1].

Je donnais tous mes soins à mon artillerie, et jamais je n'étais sans faire quelque coup d'éclat ; aussi avais-je acquis au plus haut point la faveur et les bonnes grâces de Sa Sainteté. Pas un jour ne s'écoulait sans que je tuasse quelqu'un des assiégeants. Une fois entre autres, le pape se promenait sur le bassin circulaire, lorsqu'il aperçut, dans les Prati, un colonel espagnol qu'il reconnut à certains signes, parce qu'il l'avait eu jadis à son service. Pendant qu'il parlait de cet officier en le regardant, moi qui ne savais rien de cela, j'étais à mon poste de l'Angiolo, d'où je voyais un homme, complètement vêtu de rouge, qui, une petite zagaie à la main, surveillait les travaux des tranchées. Après avoir ruminé les moyens de l'atteindre, je pris un galifalco, espèce de demi-coulevrine plus longue qu'un sacre ; j'en ôtai la charge, que je remplaçai par une forte quantité de poudre fine, mêlée avec de la poudre commune, et je visai ensuite attentivement l'homme rouge, en ayant soin de calculer une merveilleuse parabole ; car il était à une telle distance, que l'on ne pouvait espérer d'arriver autrement à lui, avec une semblable pièce d'artillerie. Je fis feu, et, au moment où mon officier, par une sorte de forfanterie espagnole, brandissait son épée devant lui, mon boulet le prit si bien au milieu du corps, qu'après qu'il eut frappé l'épée, on vit l'homme coupé en deux. Le pape, qui ne s'attendait pas à une telle chose, en fut aussi satisfait

1. Dans le manuscrit original, huit lignes complètement biffées terminent ce paragraphe; mais, sous les ratures, on peut lire ce qui suit : « Qu'il suffise de dire que je fus sur le point de venger mon père des mille injures que Jacopo Salviati lui avait faites, comme il s'en plaignait. Toujours est-il que je lui causai une terrible frayeur. Quant au Farnese, je n'en veux rien dire maintenant. On verra plus loin combien j'aurais eu raison de le tuer. »

qu'émerveillé, tant parce qu'il croyait impossible qu'aucune pièce portât si loin, que parce qu'il ne concevait point comment cet homme avait été coupé en deux. Il m'envoya chercher et m'interrogea. Je lui expliquai la manière dont j'avais tiré; mais ni l'un ni l'autre nous ne réussîmes à deviner la cause de l'étrange événement dont nous venions d'être témoins.

Je m'agenouillai, et je priai Sa Sainteté de m'absoudre de cet homicide et de tous ceux que j'avais commis dans ce château, pour le service de l'Église. Le pape leva aussitôt la main, traça sur moi le signe de la croix, et me dit qu'il me bénissait et me pardonnait tous les homicides que j'avais commis, et tous ceux que je commettrais pour la défense de l'Église apostolique.

Je pris ensuite congé de Sa Sainteté, et je remontai à mon poste, où je ne cessai de tirer avec tant de bonheur, que presque aucun de mes coups n'était perdu. Mon dessin, mes études, ma musique, étaient complètement laissés de côté. Je ne songeais qu'à jouer de mon artillerie. Si je voulais raconter en détail toutes les choses que je fis dans cet infernal métier, j'étonnerais le monde; mais, pour n'être pas trop long, je les passe sous silence, sauf quelques-unes des plus remarquables qu'il est nécessaire de relater.

Jour et nuit je pensais à ce que je pouvais faire pour la défense de l'Église. J'avais remarqué que les assiégeants, pour relever leurs sentinelles, passaient par la porte de Santo-Spirito, qui se trouvait à une distance raisonnable; mais, comme j'étais forcé de tirer obliquement, je ne leur causais pas tout le mal que j'aurais voulu. Néanmoins, chaque jour, je leur tuais un bon nombre d'hommes. Les ennemis, ayant reconnu que ce passage devenait trop dangereux pour eux, placèrent, pendant une nuit, sur le toit d'une maison, plus de trente gabions qui me masquaient la vue. Après avoir réfléchi à mon affaire un peu plus mûrement que je n'avais fait jusqu'alors, je braquai mes cinq pièces d'artillerie contre ces gabions, et j'attendis la vingt-deuxième heure, moment où les assiégeants relevaient par-

ticulièrement leurs gardes. Ils se croyaient en parfaite sécurité, de sorte qu'ils marchaient plus lentement et plus nombreux que de coutume. Je mis alors le feu à mes pièces, et non-seulement je jetai à bas leurs gabions, mais encore je leur tuai plus de trente hommes. Je renouvelai la même manœuvre deux autres fois, et avec tant de succès, que les soldats qui s'étaient gorgés de butin dans le sac de Rome essayèrent à diverses reprises de se mutiner pour aller jouir en paix du fruit de leurs travaux. Cependant, un valeureux capitaine, nommé Gian d'Urbino, arrêta ce désordre. Alors, pour relever leurs sentinelles, ils furent forcés, à leur grand déplaisir, de suivre un autre chemin, qui avait plus de trois milles, tandis que le premier n'avait qu'un demi-mille. Cet exploit me valut les bonnes grâces de tous les seigneurs qui se trouvaient dans le château. Je l'ai raconté, parce qu'il eut d'importantes conséquences, mais ce sera le dernier, car ces faits sont trop étrangers à la profession en vue de laquelle je me suis mis à écrire. Si je voulais embellir le récit de ma vie de semblables aventures, j'en aurais trop à dire. Je n'en rapporterai plus qu'une seule en temps et lieu.

Je saute donc par-dessus quelques événements, afin de raconter comment le pape Clément me fit appeler et s'enferma avec le Cavalierino et moi, pour mettre en sûreté les tiares et les nombreux et précieux joyaux de la chambre apostolique. Le Cavalierino avait été jadis palefrenier de Filippo Strozzi. Il était Français et de très-vile extraction. Néanmoins il avait su devenir le favori du pape, qui l'avait comblé de richesses, et se fiait à lui comme à soi-même. Lorsque nous fûmes tous trois renfermés, Sa Sainteté et le Cavalierino placèrent devant moi les tiares et toutes les pierreries de la chambre apostolique. Le pape m'ordonna de les démonter, ce que je fis. J'enveloppai ensuite chaque pierre dans un petit morceau de papier, puis nous les cousîmes sous la doublure des vêtements du pape et du Cavalierino. Tout l'or, qui pesait environ deux cents livres, me fut laissé, avec ordre de le fondre le plus secrètement possible.

Je montai à mon poste de l'Angiolo, où se trouvait ma

chambre, que je pouvais fermer de façon à éviter d'être dérangé par personne. J'y construisis, en briques, un petit fourneau à vent, au fond duquel j'établis un assez grand cendrier en forme de plat, où tombait peu à peu l'or que je jetais sur les charbons. Pendant que ce fourneau fonctionnait, je n'étais pas une minute sans chercher les moyens de nuire à nos ennemis. Comme leurs tranchées étaient à une petite portée de trait, je leur faisais beaucoup de dommages avec de la mitraille, que j'avais trouvée parmi les anciennes munitions du château. J'avais un sacre et un fauconneau dont l'embouchure était un peu gâtée : je les bourrais jusqu'à la gueule avec cette mitraille, qui ravageait les tranchées d'une manière incroyable. Tout en fondant mon or, je tenais constamment ces deux pièces prêtes à tirer.

Un jour, un peu avant l'heure des vêpres, je vis passer sur le bord de la tranchée un mulet monté par un personnage qui parlait aux pionniers. J'eus soin de tirer avant qu'il fût arrivé en face de moi. J'avais si bien visé qu'un morceau de mitraille le frappa précisément au visage. Le mulet reçut le reste de la décharge, et tomba mort. J'entendis partir de la tranchée un bruit extraordinaire ; alors je mis le feu à mon autre pièce, qui ne laissa pas aussi de causer de grands dégâts. Le personnage que j'avais blessé était le prince d'Orange. On le transporta à l'abri de la tranchée, dans une hôtellerie voisine, où bientôt accourut toute la noblesse de l'armée. Le pape Clément, ayant appris ce que j'avais fait, me manda à l'instant. Je lui donnai tous les détails qu'il réclamait, et je lui dis que le blessé devait être un officier de très-haute importance, attendu que, autant que l'on pouvait en juger, tous les chefs de l'armée s'étaient rassemblés dans l'hôtellerie où on l'avait déposé. Le pape, en homme sagace, appela le commandant de l'artillerie, messer Antonio Santa-Croce, et lui dit d'enjoindre à tous les canonniers de braquer contre l'hôtellerie leurs pièces, qui étaient très-nombreuses, et de faire feu dès qu'ils entendraient un coup d'arquebuse. Sa Sainteté ajouta que la mort

de tous les chefs entraînerait la désorganisation complète de l'armée, qui déjà était ébranlée, et enfin que Dieu peut-être aurait entendu nos prières et nous délivrerait ainsi de ces impies ribauds. Nous disposâmes donc nos pièces, suivant l'ordre de Santa-Croce. Nous attendions le signal, lorsque le cardinal Orsini, instruit de ce qui se passait, engagea une violente dispute avec le pape, déclara que, pour rien au monde, on ne devait agir ainsi, parce qu'on était sur le point d'entrer en accommodement; que, si l'on tuait les chefs, l'armée n'étant plus retenue par aucun frein, forcerait le château et compléterait notre ruine. Il termina en disant que les cardinaux s'opposaient absolument à ce que l'on tirât. Le pauvre pape, désespéré, en se voyant entouré d'ennemis au dedans comme au dehors, consentit à laisser tout à leur discrétion. On nous transmit donc contre-ordre. Lorsque j'appris que l'on venait nous défendre de tirer, je ne pus me contenir, et je mis le feu à un demi-canon que j'avais sous la main. Le projectile alla frapper un pilastre de la cour de l'hôtellerie, près duquel je voyais un groupe de plusieurs personnes. Ce coup fit tant de mal aux ennemis qu'ils furent sur le point de déserter la maison. Le cardinal Orsini voulait me faire pendre ou massacrer; mais le pape prit chaudement mon parti. Je sais quelles paroles ils échangèrent à ce sujet; mais, comme je ne fais pas profession d'écrire l'histoire, je les passe sous silence pour ne parler que de ce qui me regarde.

Dès que j'eus fondu l'or, je le portai au pape, qui me remercia beaucoup, et chargea le Cavalierino de me remettre vingt-cinq écus en s'excusant de ne pouvoir me donner davantage. Peu de jours après, on signa l'accommodement.





CHAPITRE II

(1527. — 1529.)

Cellini, capitaine. — Retour à Florence. — Voyage à Mantoue. — Maestro Niccolo, de Milan. — Jules Romain. — Le reliquaire. — Le sceau du cardinal Gonzaga. — Départ de Mantoue. — Arrivée à Florence. — La bossue. — Mort du père de Cellini. — Souper de famille. — La médaille d'Hercule. — La médaille d'Atlas. — Rappel à Rome.

Je pris, avec le signor Orazio Baglioni et trois cents hommes, le chemin de Pérouse. Lorsque nous fûmes arrivés dans cette ville, le signor Orazio voulut me confier le commandement de la compagnie; mais je le refusai, parce que je désirais d'abord aller voir mon père et racheter mon exil de Florence. Le signor Orazio me dit alors que j'étais nommé capitaine. Il me conféra ce grade en présence de ser Pier Maria di Lotto, envoyé des Florentins, auquel il me recommanda comme son ami.

Je partis donc pour Florence avec plusieurs camarades. La peste y sévissait avec une rage inexprimable. A mon arrivée, je trouvai mon père qui pensait ou que j'avais été tué dans le sac de Rome, ou que je reviendrais nu. Heureusement il en fut tout le contraire : j'étais vivant et j'avais une bourse bien garnie, un valet et un bon cheval. Mon vieux père éprouva une telle joie que je crus qu'il allait mourir au milieu des baisers et des caresses dont il m'accablait. Je lui racontai toutes les diaboliques aventures du siége de Rome, et je lui donnai une bonne somme d'argent que j'avais gagnée militairement. Après de nouvelles

caresses, mon père courut chez les Huit pour racheter mon exil. Il rencontra par hasard un de ceux qui m'avaient condamné, précisément celui qui avait promis de me faire escorter par les hallebardiers. Mon père profita de l'occasion pour se venger par quelques paroles que justifiaient les faveurs du signor Orazio Baglioni. Sur ces entrefaites, je dis à mon père que le signor Orazio Baglioni m'avait nommé capitaine, et qu'il fallait que je commençasse à m'occuper de lever ma compagnie. A ces mots, mon pauvre père se troubla, et me supplia, au nom de Dieu, de renoncer à ce projet, bien qu'il sût que j'étais capable d'exercer dignement cette charge, et même une plus importante. Il ajouta qu'il avait déjà un fils à l'armée, mon jeune et brave frère, et que je devais me consacrer à cet art admirable qui m'avait coûté tant d'années et tant d'application. Je m'engageai à lui obéir ; néanmoins, en homme sage, il pensa que, si le signor Orazio arrivait, la promesse que j'avais faite à ce gentilhomme, ou toute autre cause, m'entraînerait immanquablement à suivre le parti de la guerre. Il imagina donc un moyen adroit de m'éloigner de Florence. — « Mon cher fils, me dit-il, la peste est terrible; j'ai toujours peur de te voir rentrer avec elle à la maison. Je me souviens que dans ma jeunesse j'allai à Mantoue; j'y fus très bien accueilli et j'y séjournai plusieurs années. Je te prie et même te commande, pour l'amour de moi, d'y aller, sans attendre jusqu'à demain. »

J'ai toujours aimé à voir le monde, et, de plus, je n'étais jamais allé à Mantoue : je partis donc volontiers. Je pris l'argent que j'avais apporté, et j'en remis la plus grande partie à mon bon père, en lui promettant de l'aider toujours, en quelque lieu que je fusse. Je lui laissai ma sœur aînée pour prendre soin de sa vieillesse : elle se nommait Cosa. Comme elle n'avait jamais voulu se marier, elle avait été admise en qualité de religieuse à Santa-Orsola, et elle restait ainsi pour servir de soutien à mon vieux père et de guide à ma plus jeune sœur, qui était mariée à un sculpteur, appelé Bartolommeo. Mon père m'ayant donné sa bénédic-

tion, je pris mon bon cheval, et je me mis en route pour Mantoue.

J'aurais trop à dire, si je voulais raconter tous les incidents de ce petit voyage. L'Italie était alors désolée par la peste et par la guerre : de sorte que j'eus mille obstacles à vaincre pour gagner Mantoue. Dès que j'y fus arrivé, je cherchai de l'ouvrage ; j'en trouvai chez un certain maestro Niccolo de Milan, orfèvre du duc.

Deux jours après m'être mis à la besogne, j'allai visiter l'excellent peintre Jules Romain, mon intime ami. Il me fit l'accueil le plus gracieux, et il se montra très fâché de ce que je n'étais pas descendu chez lui. Il vivait en seigneur, et était en train d'exécuter pour le duc un travail dans un endroit situé hors des portes de Mantoue, et connu sous le nom de T [1]. Ce travail était grand et merveilleux, comme on peut probablement le voir encore aujourd'hui.

Jules ne tarda pas à parler de moi en termes si honorables au duc, que celui-ci me commanda le modèle d'un reliquaire destiné à renfermer quelques gouttes du sang du Christ, que les Mantouans affirment avoir été apportées dans leur ville par Longin. Le duc dit ensuite à Jules de me faire un dessin pour ce reliquaire ; mais Jules lui répondit : — « Signore, Benvenuto est un homme qui n'a pas besoin des dessins des autres, Votre Excellence le reconnaîtra parfaitement lorsqu'elle aura vu son modèle. » — Je mis la main à l'œuvre, et je commençai par dessiner un reliquaire propre à contenir l'ampoule dont j'ai parlé ; puis j'exécutai en cire un petit modèle représentant le Christ assis, tenant de la main gauche sa croix sur laquelle il semblait s'appuyer, et entr'ouvrant de la main droite la plaie de sa poitrine. Ce modèle plut tellement au duc, qu'il me prodigua des faveurs incroyables, et me témoigna le désir de me garder à son service en m'assignant de riches appointements.

Sur ces entrefaites, son frère le cardinal, auquel j'étais

1. On trouvera la description de ce palais et des peintures qui le décorent dans Vasari, *Vie de Jules Romain*, t. V.

allé faire ma cour, le pria de permettre que je fisse le sceau de sa seigneurie révérendissime. Pendant que je travaillais à cet ouvrage, je fus pris d'une fièvre quarte, dont les accès me jetaient en délire. Alors je maudissais et Mantoue, et son duc, et tous ceux qui l'habitaient. Ces paroles furent redites au duc par son orfèvre milanais, qui voyait bien que son excellence voulait me retenir à son service. Le duc se montra furieux contre moi ; mais, comme je n'étais pas moins irrité contre Mantoue, notre colère se trouva égale. Au bout de quatre mois, quand j'eus terminé mon sceau[1] et quelques autres petits ouvrages que j'avais entrepris pour le duc au nom du cardinal, ce prélat me paya fort généreusement et m'engagea à retourner à Rome, cette admirable ville où nous nous étions connus.

Je partis donc de Mantoue avec une bourse bien garnie d'écus. En arrivant à Governo, où fut tué ce valeureux seigneur Jean de Médicis, je ressentis un petit accès de fièvre, mais il n'interrompit pas le moins du monde mon voyage. Je puis même dire que je laissai complètement ma fièvre à Governo, car elle ne reparut plus ensuite. Enfin, je gagnai Florence, où j'espérais trouver mon bien-aimé père.

Lorsque j'eus frappé à notre porte, une bossue enragée se montra à la fenêtre et voulut me chasser en me débitant mille injures, et en me disant que je l'empestais. — « Ah çà, méchante bossue, lui criai-je, n'y a-t-il point d'autre visage que le tien dans cette maison ? » — « Non ! que le diable t'étrangle ! » répondit-elle. — « C'est ce qui t'arrivera avant deux heures d'ici, » — lui répliquai-je d'une voix forte. Une voisine sortit au bruit de la dispute, et me dit que mon père et toute ma famille étaient morts de la peste. Comme je m'en doutais, la douleur fut moins grande. La voisine ajouta que le fléau avait seulement épargné ma jeune sœur Liperata, qui avait été recueillie par une sainte femme nommée Mona Andrea dei Bellacci.

1. Dans le chapitre VI de son *Traité d'Orfèvrerie*, Cellini décrit ce sceau, et dit qu'il y avait gravé l'assomption de la Vierge et les douze apôtres.

Je me dirigeai alors vers une hôtéllerie, mais je rencontrai en chemin Giovanni Rigogli, un de mes plus intimes amis, qui m'emmena chez lui. Nous nous rendîmes ensuite sur la place, où j'appris que mon frère était vivant. J'allai le trouver chez un de ses amis nommé Bertino Aldobrandi. Comme chacun de nous avait reçu la nouvelle de la mort de l'autre, nous nous fîmes des caresses extraordinaires, puis mon frère me prit la main et me dit en riant : — « Maintenant, frère, je vais te mener où tu n'imaginerais jamais... chez notre sœur Liperata, que j'ai remariée et qui te croit mort. » — Tout en cheminant, nous nous racontâmes l'un à l'autre nos aventures. Lorsque nous fûmes arrivés, ma vue inattendue jeta ma sœur dans un tel transport de joie et d'étonnement, qu'elle tomba en pâmoison entre mes bras. Cet accident étant arrivé sans qu'une seule parole eût été prononcée, le mari de Liperata n'aurait certainement pas cru que je fusse son frère, si Cecchino n'eût pas été présent à la scène. Enfin, Cecchino expliqua tout, et donna à l'évanouie des soins qui la rappelèrent bientôt à elle. Après avoir un peu pleuré son père, sa sœur, son mari et un petit enfant qu'elle avait perdu, elle songea à préparer le souper. De toute la soirée on ne parla plus de mort, mais de mille choses gaies et folles comme à une noce : aussi notre repas fut-il des plus agréables.

Je voulais retourner à Rome ; mais les sollicitations de mon frère et de ma sœur me forcèrent à m'arrêter à Florence. Piero Landi, cet excellent ami, qui déjà, comme je l'ai dit, m'avait rendu de si grands services, me conseilla aussi de rester quelque temps à Florence. Il pensait que je devais attendre pour voir un peu ce qui se passerait après le bannissement des Médicis, c'est-à-dire d'Hippolyte et d'Alexandre, dont l'un devint plus tard cardinal, et l'autre duc de Florence. Je me mis donc à travailler dans le Mercato-Vecchio, où je gagnai beaucoup d'argent en montant des joyaux.

A cette époque, arriva à Florence un Siennois, nommé Girolamo Marretti, qui avait longtemps demeuré en Tur-

quie ; c'était un homme d'un esprit distingué. Il vint à ma boutique, et me commanda une de ces médailles d'or que l'on portait sur le chapeau. Il voulut que j'y représentasse Hercule déchirant la gueule du lion [1]. Pendant que je travaillais à cette médaille, Michel-Ange Buonarroti vint la voir plusieurs fois. J'y avais apporté une énorme application. L'attitude de la figure, la pose hardie de l'animal, qui ne ressemblait à rien de ce que l'on avait imaginé jusqu'alors, et peut-être aussi la nouveauté de ce genre de travail qui était complètement inconnu au divin Michel-Ange, firent qu'il me donna tant d'éloges, que mon ardeur s'accrut à un point incroyable. Mais bientôt je n'eus plus que des joyaux à monter ; malgré le bénéfice que j'y trouvais, j'étais donc loin d'être content, car je cherchais des ouvrages où il fallût déployer plus de talent.

Sur ces entrefaites, Federigo Ginori, jeune homme d'un esprit éminent, à qui sa beauté et sa grâce valurent une intrigue avec une princesse à Naples, où il séjourna plusieurs années, désira avoir une médaille représentant Atlas portant le ciel sur ses épaules.

Il demanda un croquis au grand Michel-Ange ; mais celui-ci lui dit : — « Allez trouver un jeune orfèvre nommé Benvenuto ; il vous servira très bien, et, à coup sûr, il n'a pas besoin de mon dessin. Mais, pour que vous ne pensiez pas que je veuille vous refuser une semblable bagatelle, je vous ferai très-volontiers un dessin. Néanmoins, voyez Benvenuto ; que de son côté il vous fasse un petit modèle, vous prendrez le meilleur des deux. » — Federigo Ginori vint me trouver, et m'expliqua ce qu'il voulait. Il me dit ensuite combien ce divin Michel-Ange m'avait loué, et il ajouta qu'il fallait que je préparasse un petit modèle en cire, pendant que cet homme admirable exécuterait le dessin qu'il lui avait promis. Les éloges de Michel-Ange m'inspirèrent un tel courage, que je commençai de suite mon

1. Cellini, dans le chapitre V de son *Traité d'Orfèvrerie*, donne une description détaillée de cette médaille.

modèle. Je venais de le terminer, lorsqu'un peintre, ami de Michel-Ange, nommé Giuliano Bugiardini[1], m'apporta le dessin de l'Atlas. Je montrai aussitôt à Giuliano mon petit modèle en cire, qui était tout à fait différent du dessin de Michel-Ange. Federigo et Giuliano décidèrent que je devais suivre mon modèle. Michel-Ange vit mon ouvrage, et il me le vanta au delà de toute expression. C'était une figure ciselée en métal ; sur son dos était le ciel, représenté par une boule de cristal, où j'avais gravé le zodiaque. Elle se détachait sur un fond de lapis-lazuli. On ne pourrait rien imaginer de plus beau. Au bas on lisait : *Summam tulisse juvat*[2]. Federigo fut très-satisfait, et me récompensa généreusement. Messer Luigi Alamanni se trouvait alors à Florence. Je contractai avec lui une étroite amitié, grâce à Federigo Ginori, qui l'amena souvent dans ma boutique.

Le pape Clément ayant déclaré la guerre à Florence, les citoyens se préparèrent à la défense. Dans chaque quartier, on organisa des milices populaires, et je fus requis d'en faire partie. Je m'équipai richement, et je me trouvai en relation avec la plus haute noblesse de Florence, qui semblait unanimement disposée à défendre la ville. Les discours ordinaires en ces occasions retentissaient dans toutes les rues. En outre, les jeunes gens se réunissaient plus fréquemment que d'habitude, et on ne parlait absolument que de la guerre.

Un jour, vers l'heure de midi, une foule d'hommes âgés et de jeunes gens des premières familles étaient assemblés devant ma boutique, lorsqu'on m'apporta une lettre de

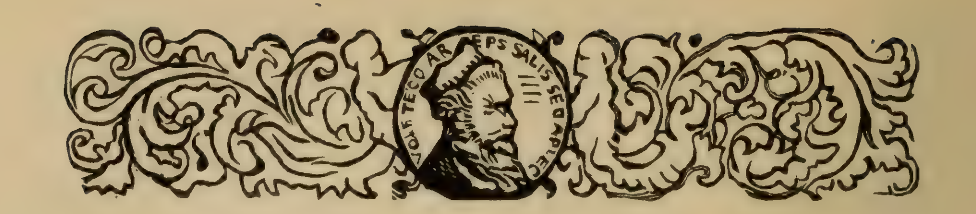
1. Giuliano Bugiardini, condisciple et ami de Michel-Ange, mourut en 1556, à l'âge de soixante-quinze ans. Vasari le représente comme un pauvre compagnon plus que naïf, et poussant à l'excès le contentement de lui-même et l'admiration pour ses propres ouvrages. Quoi qu'il en soit, il a laissé à Bologne et à Florence des ouvrages d'un haut mérite. Si les maîtres les plus illustres de Florence lui sont souvent supérieurs par la richesse de l'invention, l'énergie et l'originalité du style, il est toujours leur égal par la correction du dessin et la beauté de l'exécution.

2. Le dessin du zodiaque, exécuté à la plume par Cellini, que l'on trouve noté par Bartsch dans le catalogue de la collection du prince de Ligne, est probablement une étude pour cette médaille.

Rome, que m'écrivait un certain maestro Jacopino della Barca, dont le véritable nom était Jacopo della Sciorina, mais que l'on appelait à Rome della Barca, parce qu'il tenait un bac sur le Tibre, entre le pont Sisto et le pont Santo-Agnolo. Ce maestro Jacopo avait beaucoup d'esprit et une conversation des plus divertissantes. Il avait jadis fait le commerce d'étoffes à Florence. Il était fort avant dans les bonnes grâces du pape Clément, qui prenait grand plaisir à causer avec lui. Ils vinrent une fois à parler du sac de Rome et du siége du château. Le pape, s'étant alors souvenu de moi, me donna tous les éloges imaginables, et ajouta que, s'il savait où j'étais, il serait enchanté de me reprendre à son service. Maestro Jacopo ayant appris que j'étais à Florence, Sa Sainteté le chargea de m'écrire de revenir. La lettre dont j'ai parlé plus haut disait que je devais retourner au service de Clément, et que je m'en trouverais bien. Les jeunes gens qui étaient présents voulurent savoir ce qu'elle contenait, mais je le leur cachai de mon mieux. Je répondis à messer Jacopo, en le priant de ne plus m'écrire, ni en bien, ni en mal. Il n'en devint que plus pressant, et m'adressa une seconde épître, qui sortait tellement des bornes que, si elle eût été vue, il m'en serait advenu malheur. En effet, il m'écrivait de me rendre de suite auprès du pape, qui voulait m'employer à des affaires de la plus haute importance, et il ajoutait que, si j'agissais sagement, je laisserais immédiatement tout de côté, et me séparerais de ces fous enragés qui se tournaient contre Sa Sainteté. Cette lettre m'effraya tellement, que j'allai trouver mon fidèle ami Pier Landi. A peine m'eût-il aperçu, qu'il me demanda ce qui m'était arrivé de nouveau, pour que je fusse si bouleversé. Je lui répondis qu'il m'était absolument impossible de lui confier ce que j'avais ; je le priai seulement de prendre les clefs que je lui présentais, et de restituer les joyaux et l'or qui étaient dans ma boutique aux personnes dont il trouverait les noms sur mon livret. Je le priai encore de veiller, avec sa bonté accoutumée, sur ce que je laissais dans ma maison, en lui assurant qu'avant peu

de jours il saurait où j'allais. Ce sage jeune homme, qui se doutait peut-être de la chose, me dit : — « Frère, pars vite, écris-moi, et ne sois pas inquiet de tes affaires. » — Je suivis son conseil. Jamais je n'ai eu un ami plus fidèle, plus prudent, plus vertueux, plus discret et plus dévoué. Je quittai donc Florence et me rendis à Rome, d'où je lui écrivis.





CHAPITRE III

(1530.)

Arrivée à Rome. — Raffaello del Moro. — Jacopino della Barca. — Absolution d'un petit vol. — Le bouton de chape. — Micheletto et Pompeo de Milan. — L'*Ecce Homo*. — Le *motu-proprio*.

A mon arrivée à Rome, je retrouvai une partie de mes amis. Ils me firent l'accueil le plus cordial. Je m'occupai de suite de travaux, tous lucratifs, mais peu dignes d'être décrits.

Il y avait alors à Rome un vieil orfèvre nommé Raffaello del Moro. Il avait une grande réputation et était fort honnête homme. Il me pria de vouloir bien travailler dans sa boutique, parce qu'on lui avait commandé plusieurs ouvrages très-importants, où il y avait beaucoup à gagner. J'y consentis volontiers.

Depuis plus de dix jours déjà j'étais à Rome, et je n'avais pas encore été voir messer Jacopino della Barca, lorsqu'il m'aperçut par hasard. Il m'aborda avec l'air le plus gracieux, et me demanda depuis combien de temps j'étais arrivé. Je lui répondis qu'il y avait environ quinze jours. Il en fut très-irrité, et me dit que je montrais bien peu de respect à un pape qui, trois fois déjà, l'avait chargé de m'écrire dans les termes les plus pressants. Moi, qui avais été encore plus fâché que lui de ce qui s'était passé, je ne soufflai mot, et j'essayai d'avaler ma colère. Cet homme, qui était d'un bavardage effréné, lâcha un tel torrent de paroles que, quand je le vis fatigué, je me bornai à lui dire de me mener

chez le pape quand bon lui semblerait. Il me répondit qu'il y était toujours disposé. — « Eh bien, lui dis-je, et moi aussi je suis prêt. »

Nous nous acheminâmes donc vers le palais. — C'était un Jeudi Saint. — Lorsque nous fûmes arrivés aux appartements du pape, on nous introduisit sur-le-champ, car on connaissait maestro Jacopino, et moi j'étais attendu. Le pape, étant un peu indisposé, gardait le lit. Près de lui se trouvaient messer Jacopo Salviati et l'archevêque de Capoue. Le pape témoigna beaucoup de joie en me voyant. Je lui baisai les pieds et je m'approchai de lui le plus révérencieusement possible, en lui donnant à comprendre que j'avais quelque chose d'important à lui communiquer. Il fit un signe de main, et messer Jacopo se retira loin de nous avec l'archevêque. — « Très-saint Père, dis-je aussitôt, depuis le sac de Rome je n'ai pu ni me confesser, ni communier, parce qu'on me refuse l'absolution. Voici pourquoi. Lorsque je fondis l'or et travaillai à démonter les pierreries, votre Sainteté chargea le Cavalierino de me donner une petite récompense pour ma peine, mais je ne reçus de lui que des injures. Je remontai dans la chambre où j'avais fondu l'or, et je lavai les cendres dans lesquelles je trouvai environ une livre et demie d'or en grains aussi fins que du millet. Comme je n'avais pas assez d'argent pour retourner honorablement chez moi, je pensai à me servir de cet or, en me promettant bien de le restituer plus tard. Maintenant me voilà aux pieds de votre Sainteté, qui est le vrai confesseur. Je la supplie de me permettre de me confesser et de communier, afin que je puisse rentrer en grâce auprès de Dieu. » — Le pape me dit alors avec un soupir occasionné peut-être par le souvenir de ses malheurs : — « Benvenuto, tu dis vrai, je peux t'absoudre de toutes les fautes dont tu t'es rendu coupable. Confesse tout librement, et, si tu as eu la valeur entière d'une de mes tiares, je suis tout disposé à te pardonner. » — « Très-saint Père, lui répondis-je, je n'ai eu que ce que j'ai avoué, et cela n'a pas dépassé la valeur de cent quarante ducats, que j'ai reçus de la Monnaie de Pérouse,

et avec lesquels je suis allé secourir mon pauvre vieux père. » — « Ton père, dit le pape, a été aussi vertueux, aussi bon et aussi honnête que qui que ce soit, et tu n'as pas dégénéré. Je regrette beaucoup que la somme ait été petite ; quoi qu'il en soit, je t'en fais présent, et je te pardonne tout : atteste-le à ton confesseur. Si tu n'as pas d'autres péchés qui me regardent, confesse-toi et communie ; puis, viens me revoir, tu auras lieu d'en être satisfait. » — Lorsque j'eus pris congé du pape, messer Jacopo et l'archevêque se rapprochèrent de lui. Sa Sainteté leur parla de moi aussi favorablement que possible, et leur dit qu'elle m'avait confessé et donné l'absolution. Elle chargea ensuite l'archevêque de Capoue de me demander si quelque autre chose troublait ma conscience, et elle lui transmit pouvoir de m'absoudre, en l'engageant à me traiter de son mieux. Une fois que je fus sorti du palais, maestro Jacopino me demanda curieusement quel était le sujet de cette longue et secrète conversation que j'avais eue avec le pape. Il revint plusieurs fois à la charge, de sorte que je finis par lui déclarer que cela ne le regardait pas, et qu'en conséquence il eût à ne plus me le demander.

Je m'empressai de faire tout ce dont j'étais convenu avec le pape ; puis les deux fêtes étant passées, je me présentai de nouveau devant lui. Il me reçut encore plus gracieusement que la première fois, et il me dit : — « Si tu étais venu un peu plus tôt à Rome, je t'aurais donné à refaire ces deux tiares que nous avons détruites dans le château, mais comme, à part les pierreries, ce sont des ouvrages de peu de mérite, je te confierai un travail important, où tu pourras déployer ton savoir. Je parle du bouton de ma chape, qui doit être rond et avoir la forme et la dimension d'un tailloir d'un tiers de brasse. Je veux qu'il représente Dieu le Père en demi-relief, et qu'au milieu il soit orné de ce gros diamant et d'une foule d'autres pierres de haute valeur. Caradosso en a bien déjà commencé un, mais il ne le finit pas. Je désire que tu termines promptement le tien, parce que je veux en jouir un peu. Ainsi, va, et fais-moi un beau petit modèle. »

— Sa Sainteté ordonna ensuite que l'on me montrât toutes les pierreries, et je me retirai.

Pendant le siége de Florence, ce Federigo Ginori, pour lequel j'avais exécuté la médaille de l'Atlas, mourut de phtisie. La médaille tomba entre les mains de messer Luigi Alamanni, qui, peu de temps après, alla lui-même l'offrir, avec quelques-uns de ses beaux écrits, à François Ier, roi de France. Cette médaille ayant plu au roi au delà de toute expression, le digne messer Luigi Alamanni lui parla si favorablement de mes qualités et de mon talent, que Sa Majesté témoigna le désir de me connaître.

Je consacrais tous mes soins à mon petit modèle, que je faisais exactement de la grandeur que devait avoir le bouton, lorsque d'autres orfèvres, se croyant aussi capables de mener cet ouvrage à bonne fin, lâchèrent la bride à leur jalousie. Il y avait alors à Rome un certain Micheletto [1], habile graveur de cornalines, et, de plus, joaillier fort intelligent. Cet homme était avancé en âge, et jouissait d'une grande réputation. Il avait pris part au travail des deux tiares du pape. Lorsqu'il sut que j'étais occupé du modèle en question, il fut très-étonné de ce que je ne l'avais pas consulté, lui dont l'habileté égalait le crédit. Enfin, voyant que je n'allais point chez lui, il vint chez moi, et me demanda ce que je faisais. — « Ce que m'a commandé le pape, lui répondis-je. » — « Le pape, répliqua-t-il, m'a ordonné d'examiner tout ce qu'on fait pour Sa Sainteté. » — Je lui ripostai que d'abord je m'en informerais auprès du pape, et qu'ensuite je saurais ce que je dois lui répondre. Il s'écria que je m'en repentirais, et me quitta fort irrité. Il assembla ensuite tous les gens du métier, qui, après délibération, le chargèrent de leur commune vengeance.

Le bon Micheletto imagina de faire exécuter par d'habiles dessinateurs plus de trente projets, tous différents les uns des autres; puis, non content d'avoir l'oreille de Sa Sainteté, il se concerta avec un orfèvre milanais, nommé Pompeo,

1. Micheletto, suivant Vasari qui l'appelle Michelino, contribua beaucoup aux progrès de la gravure en pierres fines.

qui était en grande faveur auprès de Clément, et avait pour parent messer Traiano, le premier camérier.

Micheletto et Pompeo dirent au pape qu'ils avaient vu mon modèle, et qu'ils croyaient qu'un si bel ouvrage dépassait mes forces. Le pape répondit qu'il désirait voir lui-même mon modèle, et que, si je n'étais pas capable de le mettre en œuvre, on chercherait quelqu'un qui le fût. Les deux associés dirent alors qu'ils avaient d'admirables dessins. Sa Sainteté répliqua qu'elle en était charmée, mais qu'elle ne voulait pas les voir avant que mon modèle fût achevé, et qu'elle examinerait tout ensemble.

En peu de jours j'eus terminé mon modèle, et, un matin, je le portai chez le pape. Messer Traiano me fit attendre, et, pendant ce temps, envoya chercher en toute hâte Micheletto et Pompeo, en les avertissant de se munir de leurs dessins. Dès qu'ils furent arrivés, on nous introduisit. Micheletto et Pompeo déployèrent aussitôt leurs dessins devant Sa Sainteté. Mais les dessinateurs, étrangers à l'art du joaillier, ignorent comment les pierres doivent être placées, et nos deux associés n'avaient pu le leur apprendre, attendu que, quand il s'agit d'entremêler les figures avec des pierreries, il faut que le joaillier sache tracer lui-même son dessin, sous peine de ne rien produire de bon : aussi nos habiles gens avaient-ils posé, dans tous leurs dessins, le merveilleux diamant au milieu de la poitrine du Père Éternel. En voyant cela, le pape, qui était un homme de goût, témoigna une joie maligne. Quand il eut regardé une dizaine de dessins, il jeta le reste à terre, se tourna vers moi, qui me tenais à l'écart, et me dit : — « Montre un peu ton modèle, Benvenuto, je veux voir si tu as commis la même erreur que ceux-là. » — Je m'avançai, et j'ouvris une petite boîte ronde où était renfermé mon modèle. Aussitôt, une brillante lumière sembla frapper les yeux du pape, qui s'écria : — Tu aurais été là, dans ma tête, que tu ne l'aurais pas fait autrement ; tes rivaux ne pouvaient choisir un meilleur moyen pour se couvrir de honte. » — Plusieurs seigneurs s'étant approchés, le pape leur montra la diffé-

rence qu'il y avait entre les dessins des autres joailliers et mon modèle. Lorsqu'il l'eut vanté au point que mes ennemis parurent atterrés, il me dit : — « Je pense à une difficulté des plus graves, Benvenuto mio, la cire est facile à travailler, le tout est d'exécuter en or. » — « Très-saint Père, répliquai-je hardiment, si mon ouvrage n'est pas dix fois mieux que mon modèle, je consens à n'en être pas payé. » — A ces mots, les seigneurs qui nous entouraient murmurèrent et affirmèrent que je promettais trop. Parmi eux, cependant, se rencontra un savant philosophe qui parla en ma faveur : — « L'heureuse physionomie de ce jeune homme, dit-il, et les belles proportions de son corps m'assurent qu'il tiendra tout ce qu'il promet, et même davantage. » — « C'est pour cela que je le crois aussi, » reprit le pape. Et ayant appelé son camérier, messer Traiano, il lui ordonna d'apporter cinq cents ducats d'or. En attendant l'argent, le pape examina, de nouveau et plus à loisir, la manière dont j'avais disposé le Diamant et Dieu le Père.

Sur le diamant, que j'avais placé exactement au milieu de ma composition, était assis Dieu le Père, dans une attitude dégagée, qui était admirablement en harmonie avec l'ensemble du morceau, et ne nuisait en rien au diamant. Dieu le Père, de sa main droite, donnait sa bénédiction. Le diamant était soutenu par les bras de trois petits anges ; j'avais modelé celui du milieu en ronde-bosse, et les deux autres en demi-relief. A l'entour, une foule de petits enfants se jouaient parmi d'autres petites pierreries. Dieu était couvert d'un manteau qui voltigeait et d'où sortaient quantité de petits anges et divers ornements d'un effet ravissant[1]. Cet ouvrage était en cire blanche, et se détachait sur une pierre noire.

Lorsque le camérier eut apporté l'or, le pape me le remit de sa propre main, et me pria de la manière la plus affable

1. Dans son *Traité d'Orfèvrerie*, chapitre V, Cellini décrit la méthode qu'il a suivie pour exécuter ce bouton de chape.

de faire en sorte qu'il pût jouir de ce bijou, et il ajouta que j'y trouverais mon compte. Je partis avec l'or et le modèle, impatient de me mettre à l'œuvre. J'entrai donc aussitôt en besogne avec une ardeur extrême.

Au bout de huit jours, le pape envoya un de ses camériers, noble seigneur bolonais, me dire de me rendre près de lui avec mon travail. Pendant le chemin, le camérier, qui était le plus galant homme de la cour, m'apprit que le pape voulait non-seulement voir son bijou, mais encore me confier une entreprise de la plus haute importance, c'est-à-dire la gravure des coins de la monnaie de Rome. Il ajouta qu'il m'en avertissait afin que je me tinsse prêt à répondre à Sa Sainteté. Lorsque je fus arrivé auprès du pape, je lui montrai ma plaque d'or. Je n'avais encore ébauché que la figure de Dieu, mais elle était déjà si supérieure au petit modèle de cire, que le pape, stupéfait, s'écria : — « Dorénavant, je croirai tout ce que tu me diras. » — Après une foule d'autres compliments, il me dit : — « Je me propose de te charger d'un autre travail auquel je tiendrais autant et même plus qu'à celui-là. » — Il ajouta qu'il désirait faire graver les coins de ses monnaies ; puis il me demanda si j'en avais déjà gravé, et si j'oserais m'engager dans une semblable entreprise. Je répondis que je m'en sentais le courage, que je n'en avais jamais fait, mais que j'avais vu comment on procédait. Un certain messer Tommaso de Prato, dataire de Sa Sainteté, assistait à cette conversation. Cet homme, qui était dévoué à mes ennemis, prit alors la parole : — « Très-saint Père, dit-il, les faveurs dont vous comblez ce jeune homme, et sa présomption le pousseraient à vous promettre un monde nouveau. Si au travail important dont il est déjà chargé vient s'en joindre un second plus grand encore, ils se nuiront certainement l'un à l'autre. » — Le pape, irrité, lui enjoignit de se mêler de ses affaires, puis il me dit d'exécuter le modèle d'un doublon d'or, représentant d'un côté un Christ nu, les mains liées, et accompagné de ces mots : *Ecce Homo ;* et sur le revers, un pape et un empereur redressant ensemble une

croix près de tomber, avec cet exergue : *Unus spiritus et una fides erat in eis*[1].

Au moment où le pape me commandait cette belle monnaie, le sculpteur Bandinello, qui n'était pas encore chevalier, survint et dit avec sa fatuité habituelle, basée sur son ignorance : — « Ces orfèvres ont besoin qu'on leur fournisse les dessins de ces beaux ouvrages. » — Je me retournai aussitôt vers lui, et je lui dis que je n'avais que faire de ses dessins, et que j'espérais bien qu'avant peu mes dessins, à moi, lui donneraient du fil à retordre. Le pape parut enchanté de cette riposte, et il me dit : — « Va, Benvenuto mio, applique-toi à me servir, et ne prête pas l'oreille aux paroles de ces sots personnages. »

Là-dessus, je partis, et je gravai deux coins avec promptitude. Puis, ayant frappé une pièce en or, je la portai avec mes coins au pape, un dimanche après dîner. Il fut émerveillé et ravi de la beauté du travail, et encore plus de la célérité avec laquelle je l'avais mené à fin. Pour ajouter à sa satisfaction et à son étonnement, j'avais apporté toutes les anciennes monnaies, gravées par les habiles artistes qui avaient servi les papes Jules II et Léon X.

Ayant vu qu'il accordait la préférence à mes coins, je tirai de mon sein un *motu-proprio*, par lequel je demandais la place de graveur de la monnaie. Cet office valait six écus d'or par mois, sans compter que les coins étaient payés par le directeur de la monnaie qui, pour trois, donnait un ducat. Le pape, ayant pris mon motu-proprio, le remit au dataire en lui disant de me l'expédier de suite. Le dataire voulut le mettre dans sa poche. — « Très-saint Père, dit-il, que Votre Sainteté n'aille pas si vite, de semblables affaires méritent

1. Cellini parle avec plus d'exactitude de cette pièce de l'*Ecce Homo* dans son *Traité d'Orfèvrerie*, au chapitre VII, où il dit qu'il grava sur le revers la tête du pape. Le pape et l'empereur soutenant une croix appartiennent, ajoutent-ils, à une autre pièce, dont le revers représentait saint Pierre et saint Paul. — Ces deux médailles sont aujourd'hui presque introuvables. La première a été publiée par Fioravanti et la seconde par Marescotti.

quelque réflexion. » — « Je vous ai compris, repartit le pape, donnez-moi ce motu-proprio ; » — et aussitôt, il le signa de sa main, et le rendit au dataire en lui disant : — « Maintenant il n'y a plus à répliquer. Expédiez-le-lui à l'instant, telle est ma volonté. Les souliers de Benvenuto valent mieux que les yeux de tous ces balourds. » — Je remerciai Sa Sainteté, et, joyeux au delà de toute expression, je retournai à mon travail.





CHAPITRE IV

(1530.)

La fille de Raffaello del Moro. — Opération chirurgicale. — Messer Giovanni Gaddi. — Mariage manqué. — Attaque du guet. — Meurtre du frère de Benvenuto. — Épitaphe. — Armoiries de Cellini. — Vendetta. — Le voleur. — Le barbet. — Les pierreries du pape.

Je travaillais toujours dans la boutique de ce Raffaello del Moro dont j'ai parlé plus haut. Ce brave homme avait une jeune et belle fille, qu'il me destinait en mariage. Je m'en aperçus; mais, bien que je désirasse cette union, je n'en laissai rien deviner ; j'étais même d'une telle réserve, que Raffaello en était étonné. Sur ces entrefaites, la pauvre fille eut la main droite attaquée d'un mal qui lui rongea les deux petits os qui accompagnent le petit doigt et celui qui est à côté. Par l'inadvertance de son père, la malheureuse enfant fut soumise au traitement d'un mauvais charlatan, qui déclara qu'elle resterait estropiée du bras droit, s'il ne lui arrivait pis encore. En voyant le chagrin et l'effroi du pauvre père, je l'engageai à ne point ajouter foi à ce misérable empirique. Il me répondit que parmi ses amis il ne se trouvait ni médecin, ni chirurgien, et il me pria, si j'en connaissais un, de le lui amener.

J'appelai aussitôt un chirurgien, nommé maestro Jacomo de Pérouse. Lorsque cet habile homme eut examiné la malade, dont l'épouvante était extrême, parce qu'elle avait pressenti les sinistres prédictions du charlatan, il lui dit qu'elle n'aurait aucun mal, et qu'elle se servirait très-bien

de sa main droite ; que les deux derniers doigts seraient seulement un peu plus faibles que les autres, mais qu'elle n'en éprouverait pas la moindre gêne. Il entreprit donc cette cure, et, au bout de peu de jours, il se disposa à enlever la carie des petits os. Le père désira que j'assistasse à cette opération. Maestro Jacomo avait pris de gros instruments avec lesquels il faisait peu d'ouvrage, et causait beaucoup de mal à la patiente. Je lui dis de s'arrêter et de m'attendre un demi-quart d'heure. Je courus aussitôt à la boutique, où je fabriquai un petit instrument d'acier très-fin et recourbé, qui coupait comme un rasoir. Dès que je l'eus remis au chirurgien, il commença à opérer avec tant de facilité, que la malade ne ressentait aucune douleur ; bientôt tout fut fini. Ce petit service, et d'autres motifs inspirèrent au digne Raffaello tant d'affection pour moi, qu'il semblait m'aimer plus que ses propres enfants.

J'étais alors étroitement lié avec un clerc de la chambre, nommé messer Giovanni Gaddi. Cet homme était passionné pour les arts, bien qu'il ne possédât lui-même aucun talent. Messer Giovanni, Grec d'une érudition extraordinaire ; messer Lodovico di Fano, autre savant ; messer Antonio Allegretti et le jeune messer Annibal Caro faisaient partie de sa société, où l'excellent peintre Bastiano de Venise [1] et moi étions aussi admis. Nous nous réunissions presque tous les jours. Le brave orfèvre Raffaello, voyant l'intimité qui existait entre moi et messer Giovanni Gaddi, lui dit : — « Messer Giovanni mio, vous me connaissez : je voudrais donner ma fille à Benvenuto. Comme personne plus que votre seigneurie n'est capable de bien mener cette affaire, veuillez me prêter votre aide, et fixer vous-même la dot.

1. Sebastiano Luciano naquit à Venise en 1485, et mourut en 1544. Il abandonna l'école de Giovan Bellini pour celle de Giorgione. Il fut en grande estime à Rome, où Agostino Chigi l'appela et le chargea de décorer son palais. Michel-Ange l'aida de ses conseils et de ses dessins. Guidé et soutenu par ce divin maître, Sebastiano serait probablement sorti victorieux de la lutte qu'il entreprit contre Raphaël ; mais, enrichi par la libéralité de Clément VII, il négligea son art pour mener joyeuse vie. Il n'a pas moins laissé plusieurs chefs-d'œuvre, où il se montre le digne rival des Giorgione, des Titien, des Tintoret.

que je puis donner. » — Cet écervelé de messer Giovanni laissa à peine au digne Raffaello le temps de parler, et il lui répondit, sans aucun motif plausible : — « Ne songez plus à cela, Raffaello, car vous en êtes plus éloigné que janvier ne l'est de l'été. » — Le pauvre homme, désolé, chercha aussitôt un autre mari à sa fille. La mère et tous les parents me faisaient la mine, et j'en ignorais la cause. Voyant qu'ils payaient en mauvaise monnaie les services que je leur avais rendus, j'essayai d'ouvrir une boutique dans leur voisinage. Messer Giovanni ne m'instruisit de ce qui s'était passé que plusieurs mois après, lorsque la fille de Raffaello fut mariée.

Je travaillais activement à terminer mon grand ouvrage et à servir la monnaie ; car le pape m'avait encore commandé une pièce de la valeur de deux carlins, représentant, d'un côté, la tête de Sa Sainteté, et, de l'autre, le Christ sur la mer, tendant la main à saint Pierre. Cette pièce avait pour légende *Quare dubitasti*[1] ? Elle obtint tant de succès, qu'un secrétaire de Sa Sainteté, homme de grande distinction, nommé Sanga, dit au pape : — « Votre Sainteté peut se vanter d'avoir une monnaie telle que les anciens malgré leur magnificence, ne sauraient offrir la pareille. » — « Benvenuto, répondit le pape, peut aussi se vanter de servir un souverain comme moi, qui connais son mérite. » — Mon grand ouvrage d'or ne cessait pas d'avancer. Souvent je le montrais au pape, qui me demandait à le voir, et qui chaque jour en était de plus en plus émerveillé.

Mon frère était à Rome, au service du duc Alexandre, à qui le pape venait de donner le duché de Penna. Le duc entretenait un nombre considérable de vaillants soldats, qui avaient été à l'école de ce grand seigneur Jean de Médicis. Mon frère était estimé par le duc comme un des plus courageux de la troupe. — Un jour, après dîner, il se trou-

1. Cellini parle de cette pièce dans le chapitre VII de son *Traité d'Orfèvrerie*. Elle a été publiée par Fioravanti.

vait dans une boutique de la rue des Branchi, chez un certain Baccino della Croce, où tous ces braves se réunissaient. Il était assis sur une chaise et dormait, lorsque vint à passer le guet, qui conduisait en prison un certain capitaine Cisti, Lombard de nation. Ce militaire appartenait aussi à l'école du grand seigneur Jean, mais n'était pas au service du duc Alexandre. Ayant aperçu devant la boutique de Baccino le capitaine Cattivanza degli Strozzi, il lui dit : — « Je vous apportais les quelques écus que je vous dois ; si vous les voulez, venez les prendre avant qu'ils aillent avec moi en prison. » — Le capitaine Cattivanza, toujours prêt à mettre les autres en avant, se souciait peu de s'exposer : aussi s'adressa-t-il à de braves gens pleins de bonne volonté, mais incapables de mener à bonne fin une si hasardeuse entreprise. Il leur dit de s'approcher du capitaine Cisti, de se faire donner son argent, et, dans le cas où le guet s'y opposerait, de le repousser par la force, s'ils l'osaient. Ces jeunes gens n'étaient que quatre, et n'avaient pas encore de barbe. Le premier se nommait Bertino Aldobrandi ; le second, Anguillotto da Lucca ; je ne me souviens plus des noms des deux autres. Bertino était élève de mon frère, qui l'aimait au delà de toute expression. Nos quatre braves s'approchent du guet, qui se composait de plus de cinquante sbires armés de piques, d'arquebuses et d'espadons. Les épées se tirèrent, et nos jeunes gens poussèrent le guet avec tant de vigueur, que, si le capitaine Cattivanza se fût seulement montré un peu, même sans dégaîner, ils auraient inévitablement mis en fuite leurs adversaires. Mais ceux-ci ayant résisté quelque temps, Bertino tomba frappé de graves blessures ; Anguillotto, au même instant, fut blessé au bras droit, de sorte que, ne pouvant plus soutenir son épée, il se retira de la mêlée le mieux qu'il put ; les autres l'imitèrent. Bertino Aldobrandi fut emporté dans un triste état.

Pendant que ces choses se passaient, nous étions tous à table, parce que nous avions dîné une heure plus tôt que de coutume. Au bruit que nous entendîmes, le plus âgé des

jeunes gens qui étaient avec nous se leva de table pour aller voir cette rixe; il se nommait Giovanni. Je lui dis : — « De grâce, n'y va pas; dans de semblables affaires, il y a tout à perdre et rien à gagner. » — Son père lui criait de son côté : — « Mon cher fils, je t'en supplie, n'y va pas. » — Mais Giovanni n'écouta personne, et dégringola l'escalier. En arrivant aux Banchi, où la bataille avait eu lieu, il vit ramasser Bertino. Il revint à toutes jambes, et rencontra mon frère Cecchino, qui lui demanda ce qu'il y avait. Giovanni, en dépit du signe qu'on lui fit de ne pas conter l'affaire à Cecchino, lui dit étourdiment que Bertino Aldobrandi avait été tué par le guet. Mon pauvre frère jeta alors un si grand cri de rage, qu'on aurait pu l'entendre à dix milles de là; puis il dit à Giovanni : — « Au moins saurais-tu m'indiquer celui qui me l'a tué? » — Giovanni lui répondit que oui, et que c'était un de ceux qui étaient armés d'un espadon, et qu'il avait une plume bleue sur la barrette. Mon pauvre frère, s'étant avancé et ayant reconnu le meurtrier à ce signalement, se lança au milieu du guet avec sa promptitude et son intrépidité merveilleuses, et, sans qu'on pût l'arrêter, il allongea une botte dans le ventre de son homme, le traversa de part en part et le poussa à terre avec la garde de son épée. Il attaqua ensuite le reste du guet avec tant d'audace, qu'à lui seul il l'aurait mis en fuite, si un arquebusier, pour se défendre, n'eût, en déchargeant son arme, atteint au-dessous du genou droit le brave et malheureux jeune homme. Il tomba, et le guet opéra une retraite précipitée, dans la crainte qu'un second champion aussi formidable ne survînt.

Ayant entendu que le tumulte continuait, je me levai aussi de table, et je mis mon épée au côté, car alors tout le monde portait cette arme. Lorsque je fus arrivé au pont Sant'-Agnolo, je vis un rassemblement nombreux. Je m'approchai. Comme plusieurs personnes me connaissaient, on me fit place, et on me montra ce que j'aurais voulu le moins voir au monde, malgré l'extrême curiosité qui semblait me pousser. De prime abord, je fus sans reconnaître

mon frère, parce que ses habits étaient différents de ceux que je lui avais vus peu de temps auparavant, de sorte que ce fut lui qui me reconnut le premier. — « Cher frère, me dit-il, que mon malheur ne t'afflige point ; c'est le sort que me promettait mon métier. Fais-moi enlever d'ici promptement, car je n'ai que peu d'heures à vivre. » — Tandis qu'il me parlait on m'avait raconté l'affaire. Je lui répondis avec cette concision que de telles circonstances commandent : — « Frère, voici la plus grande douleur que je doive ressentir dans toute ma vie ; mais sois tranquille ; car, avant que tu ne puisses plus voir celui qui t'a frappé, ma main t'aura vengé. » — Tel est le sens des brèves paroles que nous échangeâmes.

Le guet n'était qu'à cinquante pas de nous, parce que Maffeo, qui le commandait, en avait ramené une partie pour enlever le caporal que mon frère avait tué. Je serrai ma cape autour de moi, et je franchis lestement le court espace qui me séparait de mes adversaires. Je me trouvais tout auprès de Maffeo et j'aurais certainement réussi à le tuer, car je m'étais adroitement faufilé dans la foule, qui était nombreuse. J'avais même déjà tiré à moitié mon épée, lorsqu'un de mes meilleurs amis, le jeune et vaillant Berlinghier Berlinghieri, me saisit le bras par derrière. Il avait avec lui quatre jeunes braves qui crièrent à Maffeo : — « Sauve-toi, sinon il va te tuer. » — « Quel est cet homme ? » demanda Maffeo. — « C'est le frère de celui que tu vois là, » lui répondirent-ils. — Il ne voulut pas en entendre davantage, et se sauva à toutes jambes dans la tour de Nona. — « Benvenuto, me dirent ces jeunes gens, c'est pour ton bien que nous t'avons arrêté. Maintenant, allons au secours du malheureux qui bientôt aura cessé de vivre. »

Nous retournâmes donc vers mon frère, que je fis transporter dans une maison. J'appelai aussitôt des médecins. Après s'être consultés, ils n'osèrent lui couper la jambe, ce qui l'aurait peut-être sauvé ; ils se bornèrent à le panser.

A peine avaient-ils achevé cette opération que le duc

Alexandre entra. Il prodigua toutes sortes de caresses à mon frère, qui, possédant encore toute sa connaissance, lui dit: — « Signor mio, la seule chose qui m'afflige, c'est que Votre Excellence perd un serviteur que d'autres peuvent surpasser en habileté, mais que personne n'égalera en fidélité et en dévouement à votre personne. » — Le duc lui dit qu'il ne fallait songer à rien, et qu'il le connaissait pour un brave et galant homme. Il se tourna ensuite vers quelques-uns de ses gens, et il leur recommanda de ne laisser manquer de rien ce digne serviteur.

Après le départ du duc, l'énorme quantité de sang que perdait mon frère sans qu'on parvînt à y remédier lui bouleversa le cerveau au point que toute la nuit suivante il fut en proie à un terrible délire, excepté au moment où l'on voulut lui administrer la communion. — « Vous avez eu raison, dit-il alors, de me confesser à l'avance; maintenant je ne saurais recevoir ce divin Sacrement dans cette machine déjà désorganisée; souffrez seulement que mes yeux le savourent et le transmettent à mon âme immortelle, qui demande miséricorde et pardon. » — Dès qu'il eut achevé ces mots et que l'on eut enlevé le Sacrement, son délire recommença. Il tomba dans les plus violents accès de fureur, et proféra les plus horribles paroles que l'on puisse imaginer; cela dura jusqu'au jour. Au lever du soleil, il se tourna vers moi et me dit : — « Frère, je ne veux plus rester ici, parce que ces gens-là me pousseraient à quelque action qui les ferait repentir de m'avoir tourmenté. » — En même temps, il dégagea ses jambes, que nous avions placées dans une boîte fort pesante, se souleva comme pour monter à cheval; puis, me regardant en face, il me cria trois fois : — Adieu ! adieu! adieu ! » — Avec cette dernière parole, son âme courageuse s'envola. Le soir, vers la vingt-deuxième heure[1], il fut, par mes soins, honorablement inhumé dans l'église des Florentins. Je lui fis ensuite tailler une superbe

1. Les Italiens divisaient le jour en vingt-quatre heures, qu'ils comptaient à partir du coucher du soleil.

pierre tumulaire en marbre, sur laquelle on sculpta des trophées et des bannières.

Je ne dois pas omettre qu'un de ses amis, lui ayant demandé s'il reconnaîtrait celui qui lui avait tiré cette arquebusade, il lui répondit que oui et lui en donna le signalement. Mon frère avait tâché que je n'entendisse rien de tout cela, mais je n'en perdis pas un mot. Je raconterai la suite de cette aventure quand il en sera temps.

Revenons au tombeau dont j'ai parlé plus haut. Des savants distingués, qui connaissaient mon frère, me donnèrent une épitaphe, en me disant que cet admirable jeune homme la méritait bien. Elle était ainsi conçue :

FRANCISCO CELLINO FLORENTINO,
QUI QUOD IN TENERIS ANNIS AD IOANNEM
MEDICEM DUCEM PLURES VICTORIAS RETULIT
ET SIGNIFER FUIT, FACILE DOCUMENTUM DEDIT
QUANTÆ FORTITUDINIS ET CONSILII VIR FUTURUS
ERAT, NI CRUDELIS FATI, ARCHIBUSO TRANSFOS-
SUS, QUINTO ÆTATIS LUSTROIACERET.
BENVENUTUS FRATER POSUIT. OBIIT
DIE XXVII MAJI. MDXXIX.

Il était âgé de vingt-cinq ans. Son véritable nom était Giovanni Francesco Cellini ; mais les soldats ne le connaissaient guère que sous celui de Cecchino del Piffero. Ce fut donc ce dernier que je plaçai au bas de nos armes. Je l'avais fait graver en lettres antiques, qui toutes étaient brisées, à l'exception de la première et de la dernière. Les savants qui m'avaient donné l'épitaphe m'en demandèrent la raison. Je leur répondis que les lettres brisées signifiaient que son corps était détruit, et que des deux lettres entières la première faisait allusion à son âme immortelle, ce glorieux présent de Dieu, et la dernière à la renommée qu'il avait conquise par sa valeur. Cette idée obtint beaucoup de succès, et fut depuis souvent reproduite.

Je fis aussi graver sur le tombeau de mon frère les armes des Cellini, mais en y opérant un petit changement. En effet, à Ravennes, les honorables gentilshommes de la famille Cellini portent d'azur au lion rampant d'or, tenant un lis de gueule dans la patte dextre ; en chef un lambel accompagné de trois petites fleurs de lis d'or. Tel est le véritable blason des Cellini. Mon père m'en montra un où il n'y avait que la seule patte de lion avec toutes les autres pièces. Je préfère celui des Cellini de Ravennes. Pour revenir aux armoiries dont j'ornai le tombeau de mon frère, elles renfermaient la patte de lion ; mais au lis je substituai une hachette sur un champ écartelé, dans le seul but de me rappeler que je devais le venger[1].



Je m'occupais sans relâche à terminer le bouton de la chape du pape Clément. Il désirait vivement l'avoir, et me faisait appeler deux ou trois fois par semaine pour examiner mon ouvrage, qui lui plaisait de plus en plus. A diverses reprises, il me reprocha de me laisser accabler par la profonde tristesse où m'avait plongé la mort de mon frère. Un jour, entre autres, m'ayant vu plus abattu et plus sombre que de raison, il me dit : — « Benvenuto, j'ignorais que tu

1. La bibliothèque palatine possède les armes de Cellini, dessinées par lui-même, à la plume et au crayon. Elles sont accompagnées de la note suivante, tracée de sa propre main : — « CELLINI ARME. — I tre Gigli rossi in campo d'argento, ed il Rastrello rosso ; il Lione d'oro in campo azzurro. — La vera Arme de'Cellini, conforme a quella delli Gentiluomini di Ravenna, città antichissima, e trovata in Casa mia insino da Cristofano Cellini mio Bisavo, padre di Andrea mio Avolo. »

fusses devenu fou. Étais-tu donc arrivé jusqu'à ce jour sans savoir qu'il n'y a point de remède à la mort? Tu sembles vraiment courir après elle. » — Je pris congé de Sa Sainteté, et je retournai travailler à son bouton de chape et aux coins de la monnaie.

Mon seul délassement était de lorgner, comme une maîtresse, l'arquebusier qui avait tué mon frère. Il avait été autrefois soldat dans les chevau-légers, puis il était entré dans le guet en qualité de caporal des arquebusiers. Ce qui ajouta encore à ma colère, c'est qu'il s'était vanté en disant : — « Si je n'avais pas tué ce brave jeune homme, à lui seul il nous aurait bientôt tous mis en déroute de la façon la plus funeste. » — M'étant aperçu que la passion de le voir si souvent m'enlevait le sommeil et l'appétit, et me menait dans un mauvais chemin, je me disposai, un soir, à sortir de ce tourment, sans tenir compte de ce qu'une telle entreprise avait de peu louable. Mon homme demeurait près d'un endroit nommé Torre Sanguigna, à côté de la maison d'une des courtisanes de Rome le plus en vogue, que l'on appelait la signora Antea. Vingt-quatre heures avaient sonné depuis peu; mon arquebusier venait de souper, et se tenait sur le seuil de sa porte, l'épée à la main. Je m'approchai adroitement de lui, avec un grand poignard semblable à un couteau de chasse. J'espérais d'un revers lui abattre net la tête ; mais il se retourna si vivement que mon arme l'atteignit seulement à la pointe de l'épaule gauche et lui fracassa l'os. Il se leva, laissa tomber son épée et, troublé par la douleur, se mit à courir. Je le poursuivis, le rejoignis en quatre pas, et levai mon poignard au-dessus de sa tête, qu'il inclinait très-bas, de sorte que mon arme s'engagea entre l'os du cou et la nuque si profondément que, malgré tous mes efforts, je ne pus la retirer.

A ce moment, quatre soldats, le fer au poing, sortirent de la maison d'Antea : je fus forcé de mettre l'épée à la main pour me défendre contre eux. Je partis en abandonnant le poignard, et, dans la crainte d'être reconnu, je me rendis chez le duc Alexandre, qui demeurait entre la place

Navona et la Ritonda. J'allai aussitôt parler au duc, qui me répondit que, si j'étais seul, je n'avais qu'à rester tranquille, sans aucune inquiétude. Il me recommanda en même temps d'aller m'occuper de cet ouvrage que le pape désirait tant avoir, et de rester huit jours sans sortir. — Les soldats qui m'avaient attaqué s'étaient emparés du poignard, et racontaient comment la chose s'était passée, et combien ils avaient eu de peine à retirer l'arme du cou et de la tête du mort qu'ils ne connaissaient pas, lorsque Giovan Bandini survint, et leur dit : — « Ce poignard m'appartient, je l'avais prêté à Benvenuto, qui voulait venger son frère. » — Les soldats exprimèrent alors un vif regret de leur intervention dans l'affaire, bien que ma vengeance eût été complète.

Plus de huit jours se passèrent sans que le pape me fît appeler comme d'ordinaire. Enfin, il m'envoya chercher par ce camérier bolonais dont j'ai déjà parlé. Ce gentilhomme me dit que Sa Sainteté savait tout et me voulait beaucoup de bien ; il ajouta que je pouvais continuer à travailler en paix. Quand je parus devant le pape, il me lança un regard menaçant qui me fit trembler. Mais dès qu'il eut examiné mon ouvrage, son visage commença à se rasséréner, et il me donna de grands éloges, tout en me disant que j'avais abattu bien de la besogne en peu de temps. Puis il me considéra en face, et s'écria : — « Maintenant que tu es guéri, Benvenuto, prends soin de ta vie. » — Je le compris, et je répondis que je lui obéirais.

J'ouvris de suite, dans les Banchi, une superbe boutique vis-à-vis de celle de Raffaello. C'est là que, peu de mois après, je terminai l'ouvrage de Sa Sainteté.

Le pape m'avait envoyé toutes les pierreries, à l'exception du diamant, qu'il avait été forcé de mettre en gage chez des banquiers génois. Je n'avais donc que le modèle de ce diamant, mais toutes les autres pierres étaient entre mes mains. J'occupais cinq habiles ouvriers, et, sans compter la commande du pape, j'étais surchargé de travaux, de sorte que ma boutique renfermait des valeurs considérables en pier-

reries, en or et en argent. — J'avais chez moi un énorme et magnifique barbet, que le duc Alexandre m'avait donné. Il était excellent à la chasse, où il me rapportait les oiseaux et les animaux de toutes sortes, que je tuais avec mon arquebuse ; de plus, il gardait admirablement la maison. — A cette époque, comme je n'étais âgé que de vingt-neuf ans, je pris pour servante une jeune fille, dont les formes étaient d'une beauté et d'une élégance extraordinaires. Elle me servait de modèle, et permettait à ma jeunesse de contenter ses appétits charnels. J'habitais en conséquence une chambre fort éloignée de celle de mes ouvriers et de la boutique, et qui communiquait, par une petite cachette, à la pièce où couchait cette jeune servante. Je prenais souvent mes ébats avec elle : aussi, bien que j'aie toujours eu le sommeil le plus léger du monde, m'arriva-t-il quelquefois de dormir profondément, ainsi que cela a lieu ordinairement après l'exercice de la chair. C'est ce qui m'advint une nuit, entre autres, au profit d'un voleur qui, en prétendant qu'il était orfèvre, avait espionné mes allures et lorgné mes pierreries, avec l'intention de me les dérober. Ayant donc crocheté ma boutique, il trouva quantité de petits joyaux en or et en argent ; mais, pendant qu'il tâchait de forcer quelques cassettes, dans l'espoir de mettre la main sur les pierreries qu'il avait vues, mon chien se jeta sur lui. Le voleur se défendit avec son épée, de sorte que mon fidèle barbet courut plusieurs fois dans la maison jusqu'aux chambres de mes ouvriers qui étaient ouvertes, attendu que l'on était en été. Comme ils n'entendaient pas ses aboiements, il arracha leurs couvertures ; puis, les tira par les bras l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il eût réussi à les éveiller. Il leur montra alors le chemin, en aboyant horriblement et en s'élançant en avant. Voyant qu'ils ne voulaient pas le suivre, il harcela tellement ces traîtres, qu'ils fermèrent leurs chambres, après lui avoir lancé des pierres et des bâtons, ce qu'ils pouvaient faire, car je leur avais ordonné de garder de la lumière toute la nuit. Le chien, ayant perdu l'espérance d'être aidé par ces ribauds, se mit

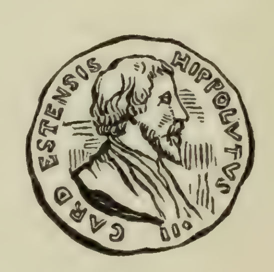
seul à l'œuvre. Il descendit dans la boutique, et n'y trouvant plus le voleur, le poursuivit et le rejoignit. Il l'attaqua, et déjà lui avait déchiré et enlevé sa cape, lorsque le larron appela à son secours des tailleurs qu'il supplia, au nom de Dieu, de le défendre contre un chien enragé. Ces gens crurent que c'était la vérité et chassèrent le chien avec beaucoup de peine.

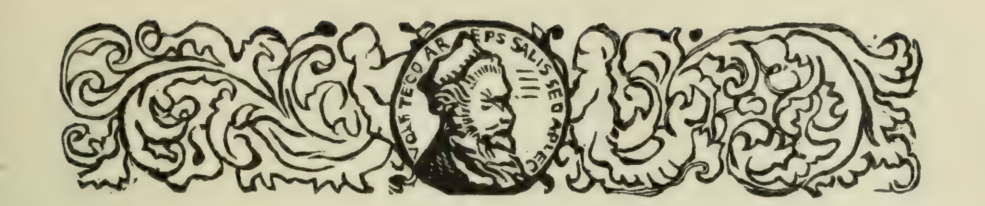
Le matin, mes ouvriers, en entrant dans la boutique, virent qu'on l'avait crochetée et que toutes les cassettes étaient brisées. Ils poussèrent aussitôt de tels cris, que j'accourus tout épouvanté. — « Ah ! malheureux que nous sommes, me dirent-ils, nous avons été pillés par un voleur qui a tout brisé et tout emporté. » — Ces paroles m'atterrèrent au point que je n'eus pas la force d'aller voir si les pierreries du pape étaient encore dans ma caisse. J'étais si ému, que mes yeux ne distinguaient presque plus rien. Je dis à mes ouvriers d'ouvrir eux-mêmes ma caisse, et de voir ce qui manquait parmi les pierreries du pape. Ces jeunes gens étaient tous en chemise. Quand ils eurent ouvert la caisse et aperçu toutes les pierreries et le bouton de chape, ils s'écrièrent avec joie : — « Puisque le bouton et les pierreries y sont, il n'y a pas de mal, quoique ce voleur nous ait tous réduits à notre chemise ; car, hier soir, à cause de la grande chaleur, nous nous étions déshabillés dans la boutique. » — Le courage me revint aussitôt, je remerciai Dieu, et je dis à mes ouvriers : — « Allez vous habiller de neuf, je payerai tout, car cet événement s'est passé de telle façon, que je le regarde comme fort heureux. »

Dans cette affaire, ce qui m'avait causé une frayeur si peu en harmonie avec mon caractère, c'était surtout l'idée que l'on pouvait penser que j'avais imaginé ce vol pour m'emparer des pierreries. En effet, un des favoris du pape et d'autres personnages, tels que Francesco del Nero, le Zana de' Biliotti, son computiste, et l'évêque de Vaison lui avaient dit : — « Très saint Père, comment osez-vous confier des pierreries d'une si grande valeur à un jeune homme qui n'a pas encore trente ans, qui est tout feu, et qui songe

plus aux armes qu'à son art? » — Le pape demanda alors si quelqu'un d'entre eux savait que j'eusse jamais commis des actions capables de leur inspirer des soupçons. Francesco del Nero, son trésorier, répondit : — « Non, très saint Père, attendu qu'il n'en a encore jamais eu l'occasion. » — A cela le pape répliqua : — « Je le tiens pour un parfait honnête homme, et si je le voyais commettre une faute, je n'en croirais pas mes propres yeux. » — C'était le souvenir subit de toutes ces choses qui m'avait le plus bouleversé.

Aussitôt après avoir ordonné à mes jeunes gens d'acheter des habits, je pris mon ouvrage avec les pierreries que je mis de mon mieux à leur place, et je me rendis de suite chez le pape, dont Francesco del Nero avait déjà éveillé les soupçons, en lui racontant une partie de ce qui s'était passé dans ma boutique. Le pape, qui avait pensé au mal plutôt qu'à autre chose, me lança un regard terrible, et me dit d'une voix courroucée : — « Qu'es-tu venu faire ici ? Qu'y a-t-il ? » — « Voici votre or et toutes vos pierreries, il n'y manque rien, » lui répondis-je. — « Alors, sois le bienvenu, » me dit le pape, dont le visage se rasséréna. Je lui montrai mon travail, et, pendant qu'il l'examinait, je lui racontai l'aventure du voleur, mes craintes et la principale cause de mon chagrin. Lorsque je touchai ce dernier sujet, il me regarda fixement à plusieurs reprises. Francesco del Noro était présent : aussi le pape paraissait-il à moitié fâché de n'avoir pas deviné la vérité. Enfin, il se mit à rire de tout ce que je lui avais conté et il me dit : — « Va, et continue à être homme de bien, comme je le savais. »





CHAPITRE V

(1530 — 1532.)

La fausse monnaie. — Le barbet et le voleur. — Inondation de Rome. — Benvenuto massier apostolique. — Le calice. — L'office del Piombo. — Bastiano de Venise. — Le cardinal Salviati. — La cipollata. — Voyage à Bologne. — Le mal de Naples. — Remède et guérison.

Pendant que je travaillais continuellement à mon grand ouvrage et pour la Monnaie, on commença à voir circuler à Rome des pièces fausses fabriquées avec mes propres coins. On les porta aussitôt au pape, en essayant de diriger ses soupçons sur moi. Sa Sainteté dit à Jacopo Balducci, le directeur de la Monnaie : — « N'épargne aucun soin pour trouver le coupable, parce que nous savons que Benvenuto est homme de bien. » — « Très saint Père, répondit ce traître de directeur, qui était mon ennemi, Dieu veuille qu'il en soit comme vous dites ! malheureusement nous en avons quelques preuves. » — A ces mots, Sa Sainteté se tourna vers le gouverneur de Rome, et lui recommanda de veiller un peu à ce que l'on découvrît le malfaiteur. Peu de jours après, le pape m'envoya chercher. Il amena adroitement la conversation sur les monnaies, et saisit un bon moment pour me dire fort à propos : — « Benvenuto, saurais-tu faire de la fausse monnaie ? » — « Je crois, lui répondis-je, que j'en ferais mieux que tous ceux qui s'adonnent à cette vile industrie. En effet, les gens qui commettent de telles scélératesses sont pauvres de génie et incapables de se sustenter. Moi, au contraire, mon faible talent me rapporte

au delà de mes besoins; car, chaque matin, avant mon dîner, je gagne au moins trois écus, quand je travaille aux coins de la Monnaie, qu'il a toujours été d'usage de payer ainsi. Cet imbécile de directeur est mon ennemi, parce qu'il voudrait les avoir à meilleur marché. Ce que je gagne par la grâce de Dieu me suffit grandement, et je serais loin de gagner autant en fabriquant de la fausse monnaie. » — Le pape me comprit très-bien. Il avait ordonné que l'on veillât adroitement à ce que je ne partisse point de Rome, mais il enjoignit aussitôt à ses agents de continuer avec soin leurs recherches, sans plus s'inquiéter de moi ; car il n'aurait pas voulu m'irriter dans la crainte de me perdre. Il chargea spécialement de cette affaire quelques clercs de la Chambre, qui s'en occupèrent avec tant d'activité, que bientôt ils mirent la main sur le criminel. C'était un citoyen romain, ouvrier à la Monnaie même. Il se nommait Ceseri Macherone. On arrêta avec lui un *ovolatore* [1] de la Monnaie.

Ce même jour je passai sur la place Navona, en compagnie de mon superbe barbet. Quand je fus arrivé devant la porte du Bargello, mon chien s'y précipita en aboyant, et se jeta sur un jeune homme qu'un certain Donnino, orfèvre de Parme et ancien élève de Caradosso, avait fait arrêter, parce qu'il avait lieu de le soupçonner de vol. Mon chien faisait de tels efforts pour le mettre en pièces, que les sbires furent touchés de compassion, d'autant plus que cet effronté coquin s'était très-bien défendu contre les accusations de Donnino, qui ne semblaient pas suffisamment justifiées. Ajoutez à cela qu'un des caporaux des sbires, qui était Génois, connaissait le père de ce jeune homme, de sorte que, tant à cause du chien que de toutes ces circonstances, on voulait rendre la liberté au prisonnier. Sur ces entrefaites, je m'approchai. Alors mon chien, n'ayant plus peur

1. La signification de ce mot, que l'on ne rencontre que dans Cellini, est inconnue à la Monnaie de Florence et à celle de Rome. Le signor Piatti a fait une longue dissertation pour prouver qu'il faut lire *covolatore*, terme qui signifierait fondeur de métaux.

(*Note de l'édition italienne de Molini.*)

ni des épées ni des bâtons, se jeta de nouveau sur l'accusé ; les sbires me crièrent que, si je n'éloignais pas mon chien, ils le tueraient. Tandis que je le retenais de mon mieux, notre jeune homme, en remettant sa cape, laissa tomber de son capuchon plusieurs petits paquets de papier que Donnino reconnut pour lui appartenir. De mon côté, ayant aperçu un petit anneau qui était à moi, je dis aussitôt : — « Voilà le voleur qui a crocheté et pillé ma boutique : mon chien le reconnaît. » — Et, en même temps, je lâchai cet intelligent animal. Il bondit de nouveau vers mon voleur, qui implora ma pitié, en promettant de me restituer ce qu'il m'avait volé. En effet, dès que j'eus rappelé mon chien, il me remit l'or, l'argent et les anneaux qu'il avait à moi, et, de plus, vingt-cinq écus. Il se recommanda ensuite à moi. Je lui répondis qu'il devait se recommander à Dieu ; que je ne lui ferais ni bien ni mal. Là-dessus je retournai à mes affaires. — Peu de jours après le faux-monnayeur Ceseri Macherone fut pendu dans la rue des Branchi, devant la porte de la Monnaie. On envoya son complice aux galères. — Le voleur génois fut pendu dans le Campo-di-Fiore. Quant à moi, ma réputation d'honnête homme brilla plus que jamais.

J'étais près de terminer mon bouton de chape, lorsque survint cette grande inondation qui couvrit toute la ville de Rome. J'observais ce phénomène à la chute du jour, quand, au moment où vingt-deux heures sonnèrent, les eaux éprouvèrent une crue extraordinaire. Le devant de ma maison et de ma boutique donnait sur les Banchi ; le derrière, qui était tourné du côté du mont Giordano, se trouvait élevé de plusieurs brasses. Je pensai d'abord à sauver ma vie, puis mon honneur. Je pris donc sur moi toutes les pierreries, et je laissai mon ouvrage en or à la garde de mes ouvriers. Je descendis ensuite, jambes nues, par mes fenêtres de derrière, et je traversai les eaux de mon mieux, jusqu'à ce que je fusse arrivé à Monte-Cavallo, où je trouvai messer Giovanni Gaddi, clerc de la chambre, et le peintre Bastiano, de Venise. J'abordai messer Giovanni, et je confiai à

ses soins toutes lés pierreries : il se conduisit avec moi comme si j'eusse été son frère.

Peu de jours après, la fureur des eaux s'étant calmée, je regagnai ma boutique, et, grâce à Dieu et à mon travail, j'achevai mon bouton de chape avec tant de bonheur qu'il fut regardé comme le plus bel ouvrage que l'on eût jamais vu à Rome[1]. Je le portai au pape, qui ne pouvait se rassasier de me louer. Il me dit : — « Si j'étais un opulent empereur, je donnerais à mon Benvenuto autant de terrain que sa vue en embrasserait ; mais, comme aujourd'hui nous ne sommes que de pauvres rois déchus, nous nous bornerons à lui donner assez de pain pour satisfaire ses modestes désirs. »

Je laissai le pape débiter toutes ses folles paroles, et, lorsqu'il eut fini, je lui demandai une charge de massier qui était vacante. Il me répondit qu'il voulait me donner quelque chose de beaucoup plus important. Je lui repartis que, en attendant, je me contenterais de cette bagatelle pour arrhes. Il se mit à rire, et me dit qu'il y consentait, qu'il ne voulait pas que je fisse de service et qu'il fallait que je m'arrangeasse à ce sujet avec les autres massiers. Il ajouta que, à cette condition, il leur accorderait la grâce qu'ils lui avaient demandée, c'est-à-dire le droit de poursuivre en justice le payement de leurs honoraires. Ainsi fut fait. Cette charge de massier ne me rapportait guère moins de deux cents écus par an.

J'exécutais pour le pape tantôt un petit ouvrage, tantôt un autre, lorsqu'il me demanda le dessin d'un calice d'une richesse extraordinaire. Je fis ce dessin, et de plus un modèle en bois et en cire. A la place du bouton, j'avais mis trois figurines de bonne grandeur. Elles étaient en ronde bosse et représentaient la Foi, l'Espérance et la Cha-

1. Carpani et ses copistes ont assuré que ce bouton, auquel Vasari donne les plus grands éloges, se voit encore aujourd'hui au château de Sant'-Agnolo. Le célèbre éditeur Molini, trompé par cette assertion, voulut le faire graver : mais on lui apprit que ce chef-d'œuvre avait malheureusement disparu depuis longtemps.

rité. Elles correspondaient à trois bas-reliefs circulaires, qui ornaient le pied du calice. L'un renfermait la Nativité du Christ, l'autre la Résurrection, le troisième saint Pierre crucifié, la tête en bas, ainsi que cela m'avait été ordonné.

Je travaillais activement à cet ouvrage. Le pape désirait souvent le voir, mais je m'aperçus qu'il avait complètement oublié de me rien donner. — Un soir donc, je lui demandai un office du plomb qui était vacant. Ce bon pape, ne se souvenant plus de l'admiration frénétique qu'il m'avait témoignée lorsque j'eus achevé son bouton de chape, me dit : — « L'office du plomb rend plus de huit cents écus, de sorte que, si je te le donnais, tu te frotterais le ventre, ton beau talent se perdrait, et je serais blâmé. » — Je lui ripostai vivement : — « Les chats de bonne race chassent mieux les souris, quand ils sont grassement nourris que quand ils sont affamés ; de même les gens de bien et de talent travaillent mieux quand ils sont dans l'abondance. Que Votre Sainteté le sache, les princes, en les enrichissant, arrosent et vivifient le génie qui, dans le cas contraire, languit maigre et chétif. Que Votre Sainteté sache encore que je ne lui ai point demandé cet office avec l'espoir de l'obtenir. N'ai-je pas été trop heureux d'avoir cette pauvre charge de massier ! comment aurais-je pu compter sur autre chose ! Votre Sainteté fera bien, puisqu'elle me refuse cet office, de le donner à un homme de talent qui en soit digne, et non à un âne qui se frotterait le ventre, comme dit Votre Sainteté. Suivez le bon exemple du pape Jules qui donna cet office à l'illustre architecte Bramante[1]. » — Là-dessus je tirai ma révérence, et je partis furieux.

1. Bramante naquit en 1444, à Monte-Asdrualdo, et mourut en 1514. Peintre, ingénieur, architecte, poète, musicien, anatomiste et mathématicien, il donna des preuves de ses talents variés dans la plupart des villes de la Lombardie, jusqu'à ce qu'étant allé à Milan, il résolut de se livrer tout entier à l'architecture. Il fut assez heureux pour trouver en Jules II un protecteur capable d'utiliser sa prodigieuse activité et ses vastes études. Ses innombrables et à jamais admirables conceptions architecturales se

Aussitôt le peintre Bastiano de Venise s'avança et dit : — « Très saint Père, si Votre Sainteté destine ce poste à un homme qui cultive les arts, auxquels je me suis voué comme elle le sait, je la prie de m'en trouver digne. » — « Ce diable de Benvenuto, s'écria le pape, ne peut souffrir une remontrance. J'étais disposé à lui accorder sa demande, mais il a tort d'être aussi fier avec un pape. Maintenant je ne sais plus que faire. » — L'évêque de Vaison se mit alors à intercéder en faveur de Bastiano. — « Très saint Père, dit-il, Benvenuto est jeune, une épée lui va beaucoup mieux qu'un froc de moine. Que Votre Sainteté daigne jeter son choix sur ce digne Bastiano, elle pourra peut-être trouver pour Benvenuto quelque autre chose qui lui conviendra davantage. » — Le pape se tourna aussitôt vers messer Bartolommeo Valori et lui dit : — « Lorsque vous rencontrerez Benvenuto, dites-lui de ma part que c'est à lui que le peintre Bastiano est redevable de l'office du plomb, et qu'il peut compter qu'il aura le premier office important qui sera vacant. Vous ajouterez qu'en attendant, il doit s'appliquer à bien faire et à terminer mes ouvrages. »

Le lendemain, vers les deux heures de la nuit, je rencontrai près de la Monnaie messer Bartolommeo Valori. Il était précédé de deux torches, et se rendait précipitamment chez le pape, qui l'avait demandé. Au salut que je lui fis, il interrompit sa course, m'appela et me répéta amicalement tout ce que Sa Sainteté l'avait chargé de me transmettre. Je lui assurai que j'achèverais mon ouvrage avec tout le soin imaginable, mais sans le moindre espoir d'obtenir jamais rien du pape. Messer Bartolommeo m'adressa des reproches et me dit qu'il n'était pas convenable de répondre ainsi aux offres d'un pape. Je lui répliquai que je serais un fou, si je répondais autrement et si je me fiais à des promesses que je

refusent à une courte analyse. Qu'il nous suffise de dire qu'il a droit à revendiquer une des plus larges parts dans ce grand travail de rénovation que les plus beaux génies opérèrent au quinzième siècle dans toutes les directions. — Voyez Vasari, *Vie de Bramante*, t. IV.

savais ne pas devoir se réaliser. Sur ce, je le quittai et retournai à mes affaires.

Messer Bartolommeo rapporta probablement au pape ces paroles hardies, et il y ajouta peut-être du sien; car Sa Sainteté resta plus de deux mois sans me faire appeler. Moi, de mon côté, pour rien au monde je ne serais allé au palais. Enfin le pape, qui mourait d'envie que mon calice fût achevé, chargea messer Ruberto Pucci de s'inquiéter un peu de ce que je faisais. Ce brave homme venait me voir tous les jours, et ne cessait de me dire une foule de choses obligeantes, auxquelles je répondais avec la même courtoisie. Sur ces entrefaites, le pape, qui devait aller à Bologne, voyant que de mon propre mouvement je ne me résoudrais pas à me rendre près de lui, envoya messer Ruberto me dire de lui apporter mon calice, parce qu'il voulait voir à quel point je l'avais amené. Je le lui portai donc, et je lui montrai que le plus important était fait. Je le priai ensuite de me laisser cinq cents écus, partie à titre d'à-compte, partie pour acheter l'or nécessaire à l'achèvement de mon ouvrage. — « Dépêche-toi de le finir, » me répondit le pape. — « Je le finirai si on me laisse de l'argent, » répliquai-je en me retirant.

Le pape partit pour Bologne. Il nomma le cardinal Salviati légat de Rome, et lui enjoignit de veiller à ce que son calice fût terminé. — « Benvenuto, lui dit-il, est un homme qui se soucie peu de son talent, et de nous encore moins. »

Cet imbécile de cardinal me manda au bout de huit jours, avec ordre de lui apporter mon ouvrage. J'allai le trouver, mais les mains vides. Dès que je parus devant lui, il me cria : — « Où est-elle, ta *cipollata* [1] ? est-elle finie ? » — « Monsignor reverendissimo, lui répondis-je, je n'ai pas fini ma *cipollata*, et je ne la finirai pas si vous ne me donnez pas des ognons pour la finir. » — A ces mots, mon cardinal, qui avait plutôt la tête d'un âne que celle d'un homme,

1. Ragoût composé d'ognons et de morceaux de citrouille.

devint de moitié plus hideux qu'auparavant, et, pour couper court, me dit : — « Je te mettrai à bord d'une galère, où tu auras le loisir de la terminer. » — Cet animal m'ayant rendu aussi bête que lui, je répondis : — « Monsignor, quand je commettrai des fautes qui mériteront les galères, vous m'y mettrez. Quant à présent, je n'ai pas peur de votre galère. De plus, je vous déclare que Votre Seigneurie est cause que je n'achèverai point mon ouvrage. Et ne m'envoyez plus chercher ; car dorénavant je ne viendrai plus ici, à moins que vous ne m'y fassiez traîner par vos sbires. » — Le cardinal me députa alors plusieurs personnes, avec mission de me persuader que je devais travailler et aller lui montrer mon ouvrage. — « Dites à monsignor qu'il m'envoie des ognons, s'il veut que je finisse ma *cipollata.* » — Telle fut la seule réponse que l'on put obtenir de moi : aussi désespéra-t-il si bien de sa cause, qu'il y renonça.

Sa Sainteté revint de Bologne, et de suite s'enquit de moi, attendu que le cardinal lui avait écrit pis que pendre sur mon compte. Le pape, au comble de la fureur, m'expédia ordre d'aller le trouver avec le calice. J'obéis. Durant le séjour de Sa Sainteté à Bologne, il m'était tombé sur les yeux une fluxion si douloureuse, que la vie m'était presque intolérable. Ce fut le principal motif qui m'empêcha de continuer mon ouvrage. Le mal empira au point que je craignis de perdre la vue. J'étais même arrivé à calculer ce qu'il me faudrait pour vivre, dans le cas où je resterais aveugle. Tout en me rendant chez le pape, je ruminais comment je m'excuserais de ne m'être point occupé de mon travail. J'espérais que, pendant qu'il l'examinerait, je pourrais lui exposer mes raisons ; mais il en arriva autrement. En effet, dès qu'il me vit, il me dit rudement : « — Donne cet ouvrage. Est-il fini ? » — Je le lui montrai. Aussitôt sa colère augmenta de plus belle, et il me cria : — « En vérité de Dieu ! je te déclare, à toi qui fais profession de ne tenir compte de personne, que, si ce n'était par respect humain, je te ferais jeter par les fenêtres avec ton ouvrage. » — Voyant que le pape était devenu comme une

bête féroce, je ne songeai qu'à décamper. » Tandis qu'il continuait ses menaces, je fourrai le calice sous ma cape, et je murmurai entre mes dents : — « Le monde entier ne saurait forcer un aveugle à exécuter de tels ouvrages ! » — Le pape, élevant de plus en plus le verbe, reprit : — « Viens ici ! Que dis-tu ? » — Je fus d'abord tenté de me précipiter au bas des escaliers, mais bientôt j'adoptai un autre parti. Je me jetai à genoux, et je me mis à crier aussi haut que lui : — « Suis-je donc en état de travailler, si une maladie m'a rendu aveugle ? » — « Tu as cependant vu clair pour venir ici, me répliqua-t-il ; je crois qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que tu me contes-là. » — Sa voix s'étant radoucie, je lui répondis : — « Que Votre Sainteté le demande à son médecin : elle reconnaîtra que c'est la vérité. » — « Nous examinerons plus à loisir, dit-il, s'il en est ainsi. » — M'apercevant alors qu'il était disposé à m'écouter, j'ajoutai : — « Je crois que le cardinal Salviati est seul cause de cette cruelle maladie ; car, aussitôt après le départ de Votre Sainteté, il m'envoya chercher, et, quand je fus arrivé, il appela mon travail une *cipollata*, et me menaça de me le faire finir sur une galère. Ces outrages me bouleversèrent au point que je sentis à l'instant mon visage s'enflammer, et mes yeux devinrent si brûlants, que je ne pus trouver mon chemin pour retourner chez moi. Peu de jours après, deux cataractes me tombèrent sur les yeux, et je restai complètement privé de la lumière, de sorte que, depuis le départ de Votre Sainteté, il m'a été impossible de faire la moindre chose. » — En achevant ces mots, je me relevai et je me retirai. J'appris ensuite que le pape dit alors : — « On peut conférer une fonction à un homme, mais on ne saurait lui donner en même temps la prudence. Je n'avais pas ordonné au cardinal d'aller si loin. S'il était vrai que Benvenuto eût mal aux yeux, ce que je saurai par mon médecin, il faudrait le traiter avec quelques ménagements. » — Un personnage, aussi distingué par son mérite que par sa noblesse, et qui se trouvait dans les bonnes grâces du pape, lui demanda qui j'étais. — « Très saint Père, lui dit-il, je vous adresse cette

question, parce que je vous ai vu, dans la même minute, transporté de la plus violente colère, puis saisi de la plus profonde compassion. Je désire encore savoir quel est cet homme, parce que, s'il mérite qu'on s'occupe de lui, je lui enseignerai un secret qui le délivrera de sa maladie. » — Le pape lui répondit : — « C'est le plus habile homme qu'il y ait jamais eu dans sa profession. Un jour que nous serons ensemble, je vous montrerai ses merveilleux ouvrages, et je vous le ferai connaître. Je serais enchanté que vous pussiez lui être utile. »

Trois jours plus tard, le pape m'envoya chercher, après dîner. Le gentilhomme dont je viens de parler était avec lui. Dès que je fus arrivé, Sa Sainteté demanda son bouton de chape. Pendant ce temps, je tirai mon calice, et le gentilhomme s'écria qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi admirable. On apporta ensuite le bouton, qui l'étonna bien plus encore. Il dit alors, en me regardant en face : — « Il est cependant bien jeune, pour avoir un si grand talent ; il ne s'arrêtera pas là. » — Puis, il me demanda comment je m'appelais. — « Benvenuto est mon nom, » lui répondis-je. — « Cette fois, dit-il, je serai bien venu pour toi. Prends des bluets avec la tige, la fleur et la racine tout ensemble, fais-les infuser à petit feu, puis bassine-toi les yeux plusieurs fois par jour avec cette eau, et tu guériras certainement ; mais purge-toi d'abord, et continue à te servir de l'infusion. » — Le pape m'adressa ensuite quelques paroles bienveillantes, et je m'en allai presque content.

Cette maladie n'était pas une fable ; mais je crois que je l'avais gagnée avec cette jeune et jolie servante que j'avais lorsque je fus volé. Ce mal de Naples ne se déclara qu'au bout de plus de quatre mois ; puis, tout d'un coup, il me couvrit entièrement le corps. Il ne ressemblait point à celui que l'on voit d'ordinaire. J'étais plein de petites ampoules rouges, de la dimension d'un *quattrino*. Les médecins ne purent jamais se persuader que ce fût le mal de Naples, et cependant je leur avais expliqué comment je croyais qu'il

m'était venu. Je me médicamentais à leur guise, et je n'en éprouvais aucun bien. A la fin je résolus d'avoir recours au bois[1], contre l'avis des meilleurs médecins de Rome. Je le prenais en m'astreignant à la diète la plus sévère que l'on puisse imaginer. Bientôt ma santé s'améliora au point que, dans l'espace de cinquante jours, je fus guéri et sain comme un poisson. L'hiver approchait. Afin de me distraire un peu, après les souffrances que j'avais endurées, je me mis à chasser à l'escopette. Je m'exposais au vent, à la pluie, et m'enfonçais au milieu des marais: de sorte qu'au bout de quelques jours, mon mal reparut avec cent fois plus de violence qu'auparavant. Je me remis entre les mains des médecins, j'exécutai leurs prescriptions, et j'allais de pis en pis. La fièvre m'ayant saisi, je me disposai à reprendre le bois. Les médecins s'y opposaient, et m'assuraient que, si j'y touchais pendant que j'avais la fièvre, je mourrais en huit jours. Cependant je ne voulus point les écouter. Je suivis le régime que j'avais déjà observé, et, lorsque j'eus bu quatre jours consécutifs de cette bienheureuse eau de bois, je me trouvai complètement délivré de la fièvre. Je commençai à éprouver une énorme amélioration. Tout en prenant mon bois, je travaillais aux modèles de mon ouvrage. De ma vie je ne fis et n'inventai de plus belles choses que pendant le temps où je gardai cette entière abstinence. Au bout de cinquante jours je fus parfaitement guéri. J'apportai ensuite tous mes soins à consolider ma santé.

Lorsque je fus sorti de cette diète aussi longue que sévère, je me trouvai net de toute maladie, comme si je fusse revenu au monde. Malgré le plaisir que je prenais à affermir une santé si désirée, je ne laissais pas cependant de travailler et à mon calice et aux coins de la Monnaie autant que je le devais.

1. Probablement le bois de Gayac.



CHAPITRE VI

(1530.)

L'orfèvre Tobbia. — La corne de licorne. — Pompeo de Milan. — Arrestation. — Interrogatoire. — Transaction. — Comment est faite la foi d'un pape.

Le cardinal Salviati, qui me détestait si cordialement, comme on l'a vu, avait été nommé légat de Parme. Dans cette ville on arrêta un orfèvre milanais, appelé Tobbia, que l'on condamna à la corde et au feu, pour crime de fausse monnaie. Le légat, ayant entendu parler de ce Tobbia comme d'un artiste du plus haut talent, ordonna de suspendre l'exécution. Il écrivit ensuite au pape qu'il avait entre les mains le plus grand orfèvre du monde. Il ajouta que cet homme avait été condamné à être pendu et brûlé, mais que c'était un pauvre diable d'une telle simplicité, qu'il assurait avoir consulté son confesseur qui, à l'en croire, lui aurait donné permission de fabriquer de la fausse monnaie. — « Si vous faites venir ce grand artiste à Rome, continuait le légat, vous rabattrez l'orgueil de votre Benvenuto, et je suis très-certain que les ouvrages de ce Tobbia vous plairont infiniment plus. » — Le pape répondit donc qu'on eût à l'envoyer de suite à Rome.

Quand ce Tobbia fut arrivé, Sa Sainteté nous appela tous les deux, et nous commanda un dessin pour une corne de licorne [1], la plus belle qu'on eût jamais vue : on l'avait

1. Il y a tout lieu de croire qu'il s'agit ici d'une corne de narval.

payée dix-sept mille ducats *di Camera*. Le pape, qui la destinait au roi François Ier, voulut d'abord qu'on la montât richement en or, d'après l'un des dessins qu'il nous avait demandés. Dès qu'ils furent achevés, chacun de nous apporta le sien au pape. Celui de Tobbia représentait un candélabre, auquel cette belle corne se serait adaptée comme une bougie. Le pied du candélabre était formé de quatre petites têtes de licorne de la composition la plus simple, de sorte que je ne pus m'empêcher de rire sous cape. Le pape s'en aperçut, et me dit : — « Montre-moi ton dessin. » — C'était une seule tête de licorne d'une beauté sans égale, car elle tenait à la fois de la tête du cheval et de celle du cerf, et je l'avais enrichie d'ornements d'une telle élégance, qu'à la première vue tout le monde m'adjugea la palme. Malheureusement, ce concours avait lieu devant des Milanais de haute importance, lesquels dirent au pape : — « Très saint Père, vous envoyez en France un splendide présent : sachez que les Français sont des hommes grossiers, incapables de comprendre le mérite du travail de Benvenuto. Ils aimeront bien mieux cette espèce de fiole, qui sera exécutée plus promptement. Benvenuto achèvera votre calice ; vous aurez ainsi deux morceaux terminés en même temps, et ce pauvre diable, que vous avez fait venir, ne restera pas sans ouvrage. » — Le pape, qui désirait avoir son calice, suivit très-volontiers le conseil de ces Milanais. Le lendemain, il commanda donc à Tobbia la garniture de la corne, et il m'envoya dire par le maître de sa garde-robe que je devais m'occuper de terminer le calice. Je répondis : — « C'est mon plus vif désir, et j'aurais déjà facilement fini ce bel ouvrage, s'il n'eût point été en or ; mais, puisqu'il est en or, il faut que Sa Sainteté me donne de ce métal, si elle veut que je puisse le mener à fin. » — « Ah çà, me répliqua ce rustre de courtisan, ne va pas demander de l'or au pape, sinon tu le mettras dans une telle colère, que malheur ! malheur à toi ! » — « Messer, lui repartis-je, vous et votre seigneurie, enseignez-moi donc un peu la manière de faire du pain sans farine ; cet ouvrage

se finira de même sans or. » — Mon homme, s'apercevant que je me moquais de lui, me menaça d'informer Sa Sainteté de tout ce que j'avais dit, et il n'y manqua pas. Le pape fut transporté de fureur, et dit qu'il voulait voir si je serais assez fou pour ne pas terminer son calice. Il attendit deux mois, pendant lesquels, loin de rester les bras croisés, comme je l'avais promis, je travaillai continuellement et avec amour. Enfin le pape, ne me voyant pas paraître, commença à se montrer sérieusement irrité contre moi, et jura qu'il me châtierait de façon ou d'autre. Il proféra cette menace en présence de son joaillier Pompeo, de Milan, proche parent d'un certain messer Traiano, le favori de Sa Sainteté.

Pompeo et messer Traiano, d'un commun accord, dirent au pape : — « Si Votre Sainteté retirait la Monnaie à Benvenuto, peut-être songerait-il à terminer le calice. » — « Le remède serait pire que le mal, répondit le pape ; d'abord, je serais mal servi à la Monnaie, à laquelle je tiens tant ; ensuite, je n'aurais assurément jamais le calice. » — Les deux Milanais, certains des mauvaises dispositions du pape à mon égard, ne perdirent pas courage, et se remuèrent si bien, qu'à la fin il m'enleva la Monnaie, pour la donner à un jeune Pérugin, qui était connu sous le surnom de Fagiuolo[1]. Pompeo vint m'annoncer, de la part du pape, que Sa Sainteté m'avait ôté la Monnaie, et que, si je ne finissais pas le calice, elle me retirerait encore autre chose. — « Dites à Sa Sainteté, lui répondis-je, que dans cette affaire la perte est pour elle et non pour moi ; il en sera de même pour le reste ; et, quand Sa Sainteté voudra me rendre la Monnaie, je ne la reprendrai à aucun prix. » — Ce misérable n'eut rien de plus pressé que d'aller répéter au pape toutes ces choses, auxquelles il eut soin de mêler un peu du sien. Huit jours après, le pape chargea le même messager de me dire qu'il ne voulait pas que je terminasse

1. Vasari cite Girolamo Fagiuoli comme ciseleur et graveur sur cuivre, mais il dit qu'il était de Bologne et non de Pérouse. — Voy. Vasari, t. VIII.

le calice et que j'eusse à le livrer tel qu'il était. Je répondis à ce Pompeo : — « Cela n'est pas une chose que l'on puisse m'enlever comme la Monnaie. J'ai reçu de Sa Sainteté cinq cents écus ; je les rendrai de suite; mais, quant à mon ouvrage, j'en ferai ce qu'il me plaira. » — Pompeo courut rapporter cela au pape avec d'autres propos mordants, que j'avais à bon droit adressés à lui-même. Trois jours après, un jeudi, je vis arriver chez moi deux camériers favoris de Sa Sainteté. L'un, que l'on appelait messer Pier Giovanni, est aujourd'hui évêque ; il était alors officier de la garde-robe : l'autre était d'une condition plus élevée, mais je ne me souviens plus de son nom. — « Benvenuto, me dirent-ils, puisque tu n'as pas voulu obéir à la douceur, le pape nous envoie près de toi, et il ordonne que tu nous remettes son ouvrage, ou que nous te conduisions en prison. » — Je les regardai tranquillement en face, et je leur dis : — « Signori, si je rendais ce calice au pape, je lui donnerais mon ouvrage, et non le sien ; or, je ne veux pas le lui donner, parce que je n'entends pas qu'après l'avoir amené au point où il est, à la sueur de mon front, il tombe entre les mains de quelque animal ignorant, qui me le gâtera très-certainement. » — Cette scène se passait devant l'orfèvre Tobbia, qui, de son côté, avait l'audace de me demander les modèles de mon calice. Je m'abstiendrai de relater ici la manière dont je traitai un pareil misérable. Comme les camériers me pressaient de me décider, je leur dis que tout était résolu. Là-dessus, je pris ma cape, et, avant de sortir de ma boutique, je me tournai respectueusement, la barrette à la main, vers une image du Christ, et je m'écriai : — « Oh ! bon et immortel, juste et divin Seigneur, tout ce que tu fais est selon ta justice, qui est sans égale. Tu sais que j'arrive à la trentième année de ma vie, et que, jusqu'à présent, jamais je n'ai été menacé de la prison pour aucun de mes actes; mais, puisque maintenant tu ordonnes qu'il en soit autrement, je me soumets et je te remercie de tout mon cœur. » — Me tournant ensuite vers les deux camériers, je leur dis fièrement : — « Un homme tel que

moi ne méritait pas moins que des sbires tels que vous, signori. Allons, mettez-moi entre vous, et menez-moi, comme prisonnier, où vous voudrez. » — Ces deux gentilshommes se prirent à rire, me placèrent au milieu d'eux, et, tout en causant amicalement, me conduisirent chez le gouverneur de Rome, qui se nommait Magalotto. Il m'attendait avec le procureur fiscal. Lorsque nous fûmes arrivés, les camériers dirent en riant au gouverneur : — « Nous vous remettons ce prisonnier, gardez-le soigneusement. Nous sommes charmés d'avoir rempli l'office de vos agents, car Benvenuto nous a dit que, pour sa première arrestation, il ne méritait pas moins que des sbires tels que nous. » — Ils se retirèrent ensuite, et allèrent trouver Sa Sainteté, à qui ils racontèrent tout ce qui s'était passé.

Le pape voulut d'abord entrer en colère ; mais bientôt il s'efforça de rire, parce qu'il était en présence de seigneurs et de cardinaux de mes amis, qui me protégeaient grandement.

Pendant ce temps, le gouverneur et le fiscal employaient tour à tour les menaces, les prières et les conseils, pour me persuader que la raison voulait que celui qui commande un ouvrage, pût le reprendre à son bon plaisir, dans quelque état qu'il se trouvât. Je leur répondais que la justice ne le permettait pas ; qu'un pape ne pouvait agir ainsi, parce qu'un pape n'était pas de l'espèce de ces petits tyrans qui persécutent leurs peuples, sans aucun respect des lois divines et humaines ; enfin, qu'un vicaire du Christ ne pouvait se permettre de telles vexations. Le gouverneur me dit, avec un ton et des gestes de sbire : — « Benvenuto ! Benvenuto ! tu veux me forcer à te traiter comme tu le mérites ! » — « Ce sera donc honorablement et courtoisement, » lui repartis-je. — « Envoie chercher de suite ton ouvrage, s'écria-t-il, et n'attends pas que je te le répète. » — « Signori, repris-je, daignez me laisser ajouter quatre mots à ma défense. » — Le fiscal, qui était un sbire infiniment moins brutal que le gouverneur, dit à ce dernier : — « Monsignore, permettons-lui d'en dire cent. Qu'il nous

remette le calice, c'est là l'important. » — Je m'exprimai en ces termes : — « Un homme qui ferait bâtir un palais ou une maison, pourrait avec justice dire au maître maçon : Je ne veux pas que tu travailles plus longtemps à ma maison ou à mon palais ; et, en le payant, il aurait le droit de le renvoyer. De même, un seigneur qui ferait monter une pierre fine de mille écus, s'il trouvait que le joaillier ne le servît pas à sa fantaisie, pourrait dire : Rends-moi ma pierre, je ne veux pas de ton ouvrage. Mais, dans l'affaire qui nous occupe, il ne se rencontre rien de semblable. Il ne s'agit ici ni d'une maison ni d'une pierre fine. On ne peut me dire rien autre chose que de rendre les cinq cents écus que j'ai reçus. Ainsi, monsignori, faites tout ce que vous voudrez; vous n'aurez de moi que les cinq cents écus. Allez le répéter au pape. Vos menaces ne m'épouvantent pas le moins du monde, attendu que je suis un homme de bien. » — Le gouverneur et le fiscal se levèrent, me dirent qu'ils se rendaient chez le pape ; qu'ils rapporteraient des ordres, et que malheur à moi ! — Je restai donc prisonnier dans une petite salle, où je me promenai durant les trois heures environ qui s'écoulèrent avant qu'ils ne revinssent de chez le pape. Pendant ce temps, tous les notables marchands de ma nation accoururent me supplier de ne pas continuer, avec un pape, une querelle qui pourrait entraîner ma ruine. Je me bornai à leur déclarer que j'étais bien résolu à n'agir qu'à ma tête.

Dès que le gouverneur fut revenu avec le fiscal, il me fit appeler et me dit : — « Benvenuto, je suis certainement fâché de la sévérité des ordres que j'ai reçus. Il faut que tu rendes le calice à l'instant, ou que tu songes à arranger tes affaires. » — « Jusqu'à présent, répondis-je, je n'ai pas cru qu'un vicaire du Christ fût capable de commettre une injustice, je veux le voir avant d'y croire ; ainsi, faites ce que bon vous semblera. » — Le gouverneur reprit : — « J'ai encore à te dire deux mots de la part du pape, et ensuite j'exécuterai mes ordres. Le pape désire que tu m'apportes le calice, que je le voie placer dans une boîte que l'on scel-

lera, puis que je le lui remette. Il s'engage, sur sa foi, à ne pas déranger le cachet, et à te rendre tout intact. Sa Sainteté veut qu'il en soit ainsi pour sortir honorablement de cette affaire. » — « A ces conditions, répondis-je en riant, je vous le remettrai très volontiers, car je suis curieux de savoir comment est faite la foi d'un pape. »

J'envoyai donc chercher le calice, et je le confiai au gouverneur, après l'avoir scellé, comme il avait été convenu. — Le gouverneur, ainsi qu'il me le raconta lui-même, le porta chez le pape, qui, après avoir tourné et retourné la boîte entre ses doigts, lui demanda s'il avait vu le calice. Le gouverneur déclara qu'il avait été scellé en sa présence, et il ajouta qu'il lui avait paru merveilleux. Le pape s'écria aussitôt : — « Dites à Benvenuto que les papes ont le pouvoir de lier et de délier des choses plus importantes que celles-ci. » — Et, pendant qu'il prononçait ces paroles, il ouvrit brusquement la boîte en brisant les cordes et le cachet qui la fermaient. Il examina attentivement mon travail, et il le montra ensuite à l'orfèvre Tobbia, qui l'admira beaucoup. Le pape lui demanda alors s'il se sentait capable d'en faire autant. Sur sa réponse affirmative, il lui enjoignit de s'y conformer exactement ; puis, il se tourna vers le gouverneur, et dit : — « Voyez si Benvenuto veut nous laisser ce calice, tel qu'il est ; s'il y consent, on le lui payera tout ce que d'habiles experts l'estimeront ; s'il préfère le terminer lui-même, qu'il prenne un terme ; dans ce cas, vous lui accorderez toutes les facilités raisonnables qu'il exigera. — « Très saint Père, répondit le gouverneur, le caractère terrible de ce jeune homme m'est connu. Veuillez donc m'autoriser à le gourmander à ma façon. » — Le pape le lui permit, tout en ajoutant qu'il était certain qu'il empirerait encore les choses, et il le chargea, si je continuais à me montrer intraitable, de m'ordonner de porter ses cinq cents écus chez son joaillier Pompeo.

Dès que le gouverneur fut de retour, il me fit appeler dans sa chambre, et me dit en me lançant un regard de sbire : — « Les papes ont pouvoir de lier et de délier tout

ici-bas, et ce qu'ils font est à l'instant sanctionné par le ciel. Voilà ton ouvrage, qui a été décacheté et examiné par Sa Sainteté. » — « Grâces soient rendues à Dieu ! m'écriai-je aussitôt : maintenant je sais comment est faite la foi des papes ! » — Le gouverneur s'épuisa alors en brutales bravades ; mais, voyant qu'elles ne produisaient aucun effet, il désespéra tout à fait du succès, et reprit sur un ton un peu plus doux : — « Benvenuto, je suis désolé que tu ne veuilles pas comprendre tes intérêts; puisqu'il en est ainsi, remets, quand il te plaira, les cinq cents écus chez Pompeo. » — Là-dessus je repris mon ouvrage, je m'en allai, et je portai immédiatement à Pompeo les cinq cents écus.

Le pape pensait que, par pénurie ou pour tout autre motif, je ne restituerais pas si promptement cet argent, et il espérait me rattacher à son service : aussi, quand il vit arriver Pompeo, les écus en main et le sourire sur les lèvres, l'accueillit-il avec des injures en se lamentant de ce que l'affaire avait tourné de cette façon. — « Va, dit-il ensuite à Pompeo, va trouver Benvenuto à sa boutique ; fais-lui toutes les caresses que te suggèrera ton ignorante bêtise, et dis-lui que, s'il veut terminer son ouvrage et en faire un reliquaire, où l'on enfermera le *Corpus Domini*, quand j'irai à la procession, je lui octroierai toutes les facilités qu'il demandera, pourvu qu'il travaille. »

Pompeo vint, m'appela hors de ma boutique, et me répéta toutes les paroles du pape en m'accablant de ses maussades caresses d'âne. Je lui répondis sur-le-champ : — « Il n'y a rien au monde que je désire plus que de reconquérir les bonnes grâces d'un si grand pape, que j'ai perdues, non par ma faute, mais par celle de la cruelle maladie qui m'a affligé, et grâce à la méchanceté de ces âmes envieuses, qui se plaisent à commettre le mal. Mais, comme Sa Sainteté ne manque pas de valets, tâchez qu'elle m'en envoie un autre que vous, pour peu que vous teniez à votre vie... et pesez bien ce que vous ferez. Quant à moi, je ne manquerai ni jour ni nuit de ruminer et de faire tout ce que je pourrai pour le service du pape... Et maintenant ayez soin,

après que vous aurez rapporté cela au pape, de ne plus jamais, sous aucun prétexte, vous mêler en rien de mes affaires, sinon vous reconnaîtrez vos torts au châtiment mérité que je vous infligerai. » — Cet homme répéta toutes ces choses au pape en leur donnant une tournure beaucoup plus brutale. Pendant un temps, la querelle en resta là, et je pus retourner à ma boutique et à mes affaires.

L'orfèvre Tobbia, dont j'ai parlé plus haut, était occupé à terminer la garniture et les ornements de la corne de licorne. Il avait en outre commencé, d'après l'ordre du pape, un calice semblable au mien. Sa Sainteté, ayant examiné ce travail, en fut si mécontente qu'elle exprima un vif regret d'avoir rompu avec moi, et se mit à maudire et l'ouvrage de Tobbia et le cardinal qui le lui avait recommandé. — Plusieurs fois Baccino della Croce vint me dire, de la part du pape, que je devrais faire le reliquaire en question. Je lui répondis que je priais Sa Sainteté de me laisser me remettre de la cruelle maladie dont je n'étais pas encore parfaitement guéri. J'ajoutai que je montrerais à Sa Sainteté que tous les instants que je pouvais travailler étaient consacrés à son service. En effet, j'avais commencé son portrait, et je lui gravais secrètement une médaille, au poinçon de laquelle je travaillais chez moi, abandonnant ma boutique à la garde d'un associé, nommé Felice, qui avait été mon apprenti.





LIVRE TROISIÈME

CHAPITRE PREMIER

(1533 — 1534.)

Angelica la Sicilienne. — Le prêtre nécromant. — Opérations magiques. — Les démons. — La pétarade. — Querelle de Cellini et de ser Benedetto. — Blessure. — Fuite. — Solosmeo. — L'hôtelier. — Arrivée à Naples. — Angelica retrouvée. — Le vice-roi. — Les exigences d'une mère.

A cette époque, je m'étais amouraché, en vrai jeune homme, d'une fillette sicilienne d'une beauté extraordinaire. Comme elle me payait de retour, je résolus de l'enlever secrètement et d'aller passer un an avec elle à Florence. Mais sa mère, ayant deviné mes intentions, quitta Rome de nuit et à l'improviste. Elle prit la route de Naples, et répandit le bruit qu'elle allait à Civitâ-Vecchia, tandis qu'elle se rendait à Ostia. Je courus à Civitâ-Vecchia, et, pour retrouver ma Sicilienne, je fis des extravagances incroyables, dont le récit m'entraînerait trop loin. Il me suffit de dire que je faillis devenir fou et en mourir. Au bout de deux mois, ma belle m'écrivit qu'elle était en Sicile, où elle se trouvait très-malheureuse. Quant à moi, dans le seul

but de me distraire de mon amour, j'en avais contracté un nouveau, et je m'étais lancé à corps perdu dans les plaisirs.

Au milieu de cette vie étrange, je me liai avec un prêtre sicilien, d'un esprit très-distingué, et qui était profondément versé dans les lettres grecques et latines. Un jour que je causais avec lui, la conversation tomba sur la nécromancie, et je lui dis que toute ma vie j'avais ardemment désiré voir et apprendre quelque chose de cet art. — « Pour aborder une semblable entreprise, il faut une âme ferme et intrépide, » — me répondit le prêtre. Je lui répliquai que j'aurais de la force et du courage de reste, si je trouvais l'occasion de m'initier à ces mystères. — « Eh bien, me dit alors le prêtre, s'il en est ainsi, je ne te laisserai rien à désirer. » — Et aussitôt nous convînmes de nous mettre à l'œuvre.

Un soir donc le prêtre fit ses préparatifs et me dit de chercher un compagnon ou deux. Il s'adjoignit un homme de Pistoia, qui s'occupait lui-même de nécromancie. Moi, j'amenai Vincenzio Romoli, mon intime ami. Nous nous rendîmes au Colysée. Là, le prêtre se vêtit à la manière des nécromants, puis se mit à dessiner sur le sol des cercles, avec les plus belles cérémonies que l'on puisse imaginer. Il avait apporté des parfums précieux, des drogues fétides et du feu. Lorsque tout fut en ordre, il pratiqua une porte au cercle et nous y introduisit en nous prenant l'un après l'autre par la main. Il distribua ensuite les rôles. Il remit le talisman entre les mains de son ami le nécromant, chargea les autres de veiller au feu et aux parfums, et enfin commença ses conjurations. Cette cérémonie dura plus d'une heure et demie. Le Colysée se remplit de légions d'esprits infernaux. Lorsque le prêtre vit qu'ils étaient assez nombreux, il se tourna vers moi, qui avais soin des parfums, et il me dit : — « Benvenuto, demande-leur quelque chose. » — Je répondis que je désirais qu'ils me réunissent à ma Sicilienne Angelica. Cette nuit-là nous n'eûmes point de réponse ; je fus néanmoins enchanté de ce que j'avais vu. Le nécromant me dit qu'il fallait y retourner une seconde fois, que j'obtiendrais tout ce que je demanderais pourvu

que j'amenasse un jeune garçon qui eût sa virginité. Je choisis un de mes apprentis, âgé de douze ans environ, et je pris encore avec moi Vincenzio Romoli, et, de plus, un certain Agnolino Gaddi, qui était de nos amis. Dès que nous fûmes arrivés à l'endroit convenu, le nécromant procéda à ses apprêts avec autant et même plus de soin que la fois précédente. Puis, il nous introduisit dans le cercle qu'il avait tracé avec un art admirable et des cérémonies encore plus solennelles que les premières.

Il confia le soin des parfums et du feu à Vincenzio, qui fut assisté par Agnolino Gaddi, et il me mit en main le talisman, en me disant de le tourner vers les endroits qu'il me désignerait. Mon jeune apprenti était placé sous mon talisman. Le nécromant commença ses terribles évocations, appela par leur nom une multitude de chefs de légions infernales, et leur exprima des ordres en hébreu, en grec et en latin, au nom du Dieu incréé, vivant et éternel. Bientôt le Colysée fut rempli d'un nombre de démons cent fois plus considérable que la première fois. Vincenzio Romoli et Agnolino étaient occupés à attiser le feu et à brûler des parfums. Par le conseil du nécromant, je demandai de nouveau à me trouver avec Angelica. Le nécromant se tourna vers moi et me dit : — « Ne les as-tu pas entendus t'annoncer que dans un mois tu serais avec elle ? » — Et il me pria de tenir ferme, parce qu'il y avait mille légions de plus qu'il n'en avait appelé. Il ajouta qu'elles étaient les plus dangereuses, et que, puisqu'elles avaient répondu à mes questions, il fallait les traiter avec douceur et les renvoyer tranquillement. D'un autre côté, l'enfant, qui était sous le talisman, s'écriait avec épouvante qu'il apercevait un million d'hommes terribles qui nous menaçaient, et quatre énormes géants, armés de pied en cap, qui semblaient vouloir entrer dans notre cercle. Pendant ce temps, le nécromant, tremblant de peur, essayait de les conjurer en prenant la voix la plus douce et la plus suave qu'il pouvait. Vincenzio Romoli, qui tremblait aussi comme la feuille, soignait les parfums. Mon effroi n'était pas moindre

que le leur, mais j'essayais de le dissimuler, et je prodiguais toutes sortes d'encouragements à mes compagnons, bien qu'en vérité je me crusse mort, en voyant la terreur dont était saisi le nécromant. L'enfant s'était fourré la tête entre ses genoux et criait : — « Je veux mourir ainsi ! nous sommes morts ! » — Je lui dis alors : — « Ces créatures sont toutes au-dessous de nous, et ce que tu vois n'est que de la fumée et de l'ombre ; ainsi, lève les yeux. » — A peine m'eut-il obéi, qu'il reprit : — « Tout le Colysée brûle et le feu vient sur nous. » — Puis il se cacha le visage dans ses mains, et répéta qu'il était mort et qu'il ne voulait plus rien voir. Le nécromant se recommanda à moi, et me supplia de tenir ferme et de faire brûler de l'assa-fœtida. Je me tournai donc vers Vincenzio Romoli et je lui dis de jeter vite de l'assa-fœtida sur le feu. Tout en parlant, je regardai Agnolino Gaddi. Il était si épouvanté que les yeux lui sortaient de la tête et qu'il semblait être plus qu'à demi mort. — « Allons, Agnolo, lui dis-je, il ne s'agit pas d'avoir peur ici, il faut s'employer et nous aider ; ainsi, mets promptement de l'assa-fœtida sur les charbons. » — Alors Agnolo, en voulant se mouvoir, lâcha une pétarade avec accompagnement d'une telle abondance de bran, que l'assa-fœtida eut un effet beaucoup moins efficace. A ce bruit et à cette affreuse puanteur, l'enfant se hasarda à lever la tête. En m'entendant rire, il se rassura un peu, et dit que les démons commençaient à opérer précipitamment leur retraite. Nous restâmes ainsi jusqu'au moment où matines sonnèrent. L'enfant nous dit qu'il n'apercevait plus que quelques démons, et à une grande distance. Enfin, dès que le nécromant eut accompli le reste de ses cérémonies, quitté son costume, et ramassé un gros tas de livres qu'il avait apportés, nous sortîmes tous du cercle, en nous pressant l'un contre l'autre, surtout l'enfant qui s'était faufilé au milieu de nous, et avait saisi le nécromant par sa robe, et moi par ma cape. Pendant que nous cheminions vers la rue des Banchi pour regagner nos demeures, il assurait que deux des démons qu'il avait vus dans le Colysée gambadaient

devant nous, et couraient tantôt sur les toits, tantôt sur le sol. Le nécromant jurait que depuis qu'il avait mis le pied dans un cercle magique, il ne lui était jamais arrivé rien d'aussi extraordinaire. Il essaya ensuite de me déterminer à me joindre à lui pour consacrer un livre qui devait nous procurer des richesses incalculables, et nous fournir les moyens de forcer les démons à nous indiquer les endroits où sont cachés les trésors que la terre recèle dans son sein, ce qui, de toute nécessité, nous rendrait puissamment riches. Il ajouta que les affaires d'amour n'étaient que vanités et folies, et n'aboutissaient à rien. Je lui répondis que, si j'étais versé dans les lettres latines, je me consacrerais très-volontiers à cette œuvre. Il redoubla d'instances en m'assurant que les lettres latines ne me serviraient à rien, et que, s'il avait voulu, il se serait associé à bien des gens qui les possédaient à fond ; mais qu'il n'avait jamais vu personne d'une fermeté égale à la mienne, et que je devais adopter le parti qu'il me conseillait. Tout en causant ainsi, nous gagnâmes notre logis. Toute la nuit, chacun de nous ne rêva que diables.

Comme chaque jour je revoyais le nécromant, il ne manqua pas de renouveler ses sollicitations pour m'entraîner dans son entreprise. Je lui demandai combien de temps elle exigerait pour être menée à fin, et où il faudrait aller. Il me répondit qu'un mois serait plus que suffisant et que l'endroit le plus convenable était la montagne de Norcia, bien qu'un de ses maîtres eût consacré non loin de l'abbaye de Farfa ; — « mais il y a rencontré, ajouta-t-il, des difficultés que nous ne trouverions pas dans la montagne de Norcia ; et les paysans de Norcia sont des gens sûrs, qui ont déjà quelque habitude de ces choses, et qui, au besoin, peuvent être d'un grand secours. » — Ce prêtre nécromant fut si persuasif, que j'étais réellement disposé à faire ce qu'il désirait.

Cependant je lui dis que je voulais d'abord finir les médailles que j'avais commencées pour le pape. Je n'avais confié ce secret qu'à lui seul, en le priant de ne le divulguer à personne. Toutefois, je lui demandais continuelle-

ment s'il croyait que je me trouverais avec ma Sicilienne Angelica à l'époque annoncée par les démons ; car ce moment était proche, et j'étais fort étonné de ne point entendre parler d'elle. Le nécromant me répondit que notre réunion aurait infailliblement lieu, parce que les démons ne manquent jamais à d'aussi solennelles promesses ; et il ajoutait que cependant je devais rester l'œil ouvert, et me tenir en garde contre un malheur qui me menaçait. Il me recommandait aussi de rassembler mes efforts pour supporter quelque chose d'irritant pour mon caractère, et dont les conséquences seraient très-dangereuses ; et enfin, il m'assurait que, si j'allais avec lui consacrer ce livre, j'éviterais ce grand péril, et que je ferais ainsi son bonheur et le mien. Je commençais à avoir plus que lui envie de tenter l'entreprise. Néanmoins, je lui dis qu'il était venu à Rome un certain maestro Giovanni, de Castel-Bolegnese [1], qui était très-habile dans l'art de graver les médailles en acier ; que mon plus vif désir était de concourir avec ce vaillant homme, et que, si je sortais victorieux de cette lutte, j'espérais tuer par ce moyen mes ennemis, bien plus sûrement qu'avec l'épée. Cela ne l'empêchait pas de retourner incessamment à la charge. — « De grâce, Benvenuto mio, me répétait-il, viens avec moi, et fuis un grand péril dont je te vois menacé. » — Mais j'avais absolument arrêté que je finirais d'abord ma médaille. Bien que nous fussions près de la fin du mois, je ne songeais plus ni à Angelica ni à autre chose, tant j'étais épris de ma médaille et absorbé par mon travail.

Un jour j'eus occasion d'aller de ma maison à ma boutique à une heure inaccoutumée, vers le moment des vêpres. Cette boutique était située dans la rue des Banchi ;

1. Giovanni Bernardi, de Castel-Bolognese, est un des plus célèbres graveurs du seizième siècle. Il travailla pour le duc de Ferrare, les cardinaux Farnèse, Médicis et Salviati, le pape Clément VII et l'empereur Charles-Quint. Ses camées, ses cristaux, ses médailles, dont l'énumération serait trop longue, sont justement vantés. « Tous ses ouvrages, dit Vasari, son biographe, sont d'une beauté rare, et néanmoins ont été conduits à fin avec une célérité étonnante. » — Il mourut en 1555, à l'âge de soixante ans. — Voy. Vasari, *Vie de Giovanni, de Castel-Bolognese*, t. VIII.

je m'y rendais rarement, attendu que je laissais le soin de toutes les affaires à mon associé Felice. J'y étais depuis un instant, lorsque je me souvins que j'avais à parler à Lessandro del Bene. Je me levai de suite. Quand je fus dans la rue, je rencontrai un de mes amis, appelé ser Benedetto, natif de Florence, et fils d'un aveugle siennois qui demandait l'aumône. Ce ser Benedetto, après un long séjour à Naples, s'était fixé à Rome, où il faisait le commerce pour le compte de marchands siennois nommés de' Figi. Maintes et maintes fois mon associé lui avait réclamé le prix de plusieurs petites bagues qu'il l'avait chargé de vendre. Le jour même dont je parle, il l'avait rencontré dans la rue des Banchi, et, suivant son habitude, il lui avait demandé son argent d'un ton un peu rude. Ser Benedetto se trouvait avec ses patrons, qui, voyant ce dont il s'agissait, le tancèrent vertement, et lui déclarèrent qu'ils emploieraient une autre personne que lui, afin de n'être plus exposés à entendre de semblables criailleries. Ser Benedetto se défendit de son mieux, jura qu'il avait payé l'orfèvre, et qu'il ne pouvait empêcher des fous de donner cours à leur fureur. Les Siennois prirent cette parole en mauvaise part, et le chassèrent à l'instant. En les quittant, il se dirigea vers ma boutique, peut-être pour chercher querelle à Felice. Je le rencontrai précisément au milieu de la rue des Banchi. Moi, qui ne savais rien de ce qui s'était passé, je lui adressai, comme à mon ordinaire, un salut amical, mais il n'y répondit que par des injures. Je me souvins aussitôt de tout ce que m'avait dit le nécromant ; c'est pourquoi je me contins de toute ma force, et je lui dis : — « Benedetto, mon frère, ne vous emportez pas contre moi, qui ne vous ai fait aucun mal. Je ne connais rien de vos affaires. Si vous avez quelque démêlé avec Felice, de grâce, allez le trouver, et arrangez-vous avec lui. Il sait ce qu'il a à vous répondre, tandis que moi je l'ignore complètement. Vous avez tort de me traiter de la sorte, d'autant plus que vous savez que je ne suis pas de nature à tolérer un affront. » — A cela il répliqua que je savais tout ; qu'il était homme à m'en faire repentir,

et que Felice et moi nous étions deux grands ribauds. — Déjà quantité de gens s'étaient attroupés pour être témoins de la querelle. Poussé à bout par les insultes de mon agresseur, je ramassai une motte de terre humectée par la pluie, et je la lui lançai, en le visant à la face. Il baissa la tête : de sorte que mon projectile l'atteignit au milieu du crâne. Il tomba comme mort, car il avait été frappé par un caillou anguleux que renfermait la motte de terre. A l'abondance du sang qu'il perdait, tous les spectateurs jugèrent qu'il avait été tué sur le coup.

Pendant qu'il gisait encore sur le sol et qu'on se préparait à l'emporter, vint à passer Pompeo, ce joaillier dont j'ai déjà parlé. Il se rendait chez le pape, qui l'avait appelé pour une affaire de joaillerie. Pompeo, en voyant cet homme si maltraité, demanda qui l'avait mis en cet état. — « C'est Benvenuto, lui répondit-on, mais cet animal l'a bien mérité. » — Pompeo courut en toute hâte chez le pape, et lui dit : — « Très saint Père, Benvenuto vient à l'instant de tuer Tobbia, je l'ai vu de mes propres yeux. »

Le pape, furieux, ordonna au gouverneur, qui était présent, de m'arrêter et de me faire pendre sur-le-champ à l'endroit où le crime avait été commis. Il lui enjoignit de ne rien négliger pour s'emparer de moi, et de ne point reparaître sans que j'eusse été pendu.

Quant à moi, dès que j'eus vu ce malheureux étendu à terre, je ruminai le moyen de me tirer d'affaire, en songeant à la puissance de mes ennemis et à ce qui pouvait résulter de ce qui s'était passé. Je quittai la place, et je me réfugiai chez messer Giovanni Gaddi, clerc de la chambre, avec l'intention de m'enfuir à l'aventure le plus tôt possible. Messer Giovanni me conseilla de ne pas prendre si promptement ce parti désespéré, parce que le mal n'était peut-être pas aussi grand que je le croyais. Il fit appeler messer Annibal Caro, qui demeurait avec lui, et le pria d'aller voir ce qu'il en était.

Sur ces entrefaites, un gentilhomme romain, attaché au service du cardinal de Médicis, se présenta de la part de ce

prélat. Il nous prit à l'écart, messer Giovanni et moi, et nous dit que le cardinal, en lui répétant les paroles du pape, avait déclaré qu'il n'y avait pas moyen de venir à mon aide, que je devais aviser à esquiver ce premier mouvement de fureur, et que je ne serais en sûreté dans aucune maison de Rome. Aussitôt après le départ du gentilhomme, messer Giovanni me regarda les larmes aux yeux, et me dit : — « Que je suis malheureux de ne pouvoir te sauver ! » — « Avec le secours de Dieu, lui répondis-je, je me sauverai moi-même. Je vous prie seulement de me prêter un de vos chevaux. »

On m'avait déjà préparé un cheval arabe de robe noire, le plus beau et le meilleur qu'il y eût à Rome. Je le montai et mis à l'arçon de ma selle une arquebuse à rouet, pour me défendre au besoin. Au pont Sisto, je trouvai tout le guet à pied et à cheval. Alors, faisant de nécessité vertu, je donnai de l'éperon à mon cheval, et, grâce à Dieu, je passai librement, sans être remarqué.

Je me rendis avec toute la célérité possible à Palombara, chez le signor Giovambattista Savello De là, je renvoyai à messer Giovanni son cheval, mais sans lui dire où j'étais.

Le signor Giovambattista, après m'avoir fêté pendant deux jours, me conseilla de m'éloigner et de me réfugier à Naples, en attendant que la fureur du pape fût calmée. Il me procura un guide qui me mit sur la route de Naples.

En chemin, je rencontrai un sculpteur de mes amis, qui allait à San-Germano du mont Casino terminer le mausolée de Pierre de Médicis. Ce sculpteur s'appelait le Solosmeo[1]. Il m'apprit que, le soir de l'événement, le pape avait envoyé un de ses camériers chercher des nouvelles de Tobbia. Le camérier ayant rapporté au pape qu'il avait trouvé Tobbia travaillant, et, loin qu'il lui fût arrivé quelque

1. Antonio Solosmeo, de Settignano, élève du Sansovino, acheva le tombeau de Pierre de Médicis, à l'exception de grandes figures, qui furent exécutées par Francesco da San-Gallo et le Napolitain Matteo de Quaranta. Hardi, facétieux, mauvaise langue, et surtout ennemi du Bandinelli, il dut parfaitement sympathiser avec Benvenuto.

(*Note de l'édition italienne.*)

chose, ignorant même ce qui s'était passé, il dit à Pompeo : — « Tu es un misérable, mais je te promets que tu as piqué un serpent qui te mordra et te traitera suivant ton mérite. » — Clément se tourna ensuite vers le cardinal de Médicis, et lui recommanda de s'inquiéter un peu de moi, attendu que pour rien au monde il ne voudrait me perdre. — Cependant le Solosmeo et moi nous continuâmes de cheminer, en chantant, vers le mont Casino, avec l'intention d'aller à Naples. En effet, dès que Solosmeo eut examiné les travaux qui l'attendaient au mont Casino, nous poursuivîmes notre route.

A un demi-mille de Naples, nous fûmes accostés par un hôtelier, qui nous invita à descendre chez lui, en nous disant qu'il avait passé plusieurs années à Florence, chez Carlo Ginori, et que, si nous voulions choisir son auberge, nous y serions admirablement traités, en notre qualité de Florentins. Nous répondîmes plusieurs fois à cet homme par un refus ; mais, tantôt devant nous, tantôt derrière, il ne nous lâchait pas, et répétait sans cesse son même refrain. Ennuyé de ses importunités, je lui demandai s'il ne saurait me donner des renseignements sur une certaine femme nommée Beatrice, qui avait avec elle une jolie fillette appelée Angelica. J'ajoutai que toutes deux étaient courtisanes. — « Que la peste crève les courtisanes et ceux qui les courtisent ! » — s'écria mon hôtelier, convaincu que je me moquais de lui ; et là-dessus, paraissant bien décidé à nous quitter tout à fait, il donna de l'éperon à son cheval. Je croyais m'être débarrassé de cet imbécile, mais c'était avec regret, car le souvenir de ma passion pour Angelica s'était réveillé. J'en causais avec Solosmeo, non sans pousser quelques soupirs amoureux, lorsque nous vîmes revenir, à bride abattue, notre hôtelier. — « Il y a deux ou trois jours, nous dit-il, quand il fut près de nous, que, dans une maison voisine de mon hôtellerie, sont venues loger une femme et une jeune fille dont les noms sont bien ceux que vous m'avez dits, mais je ne sais si elles sont de Sicile ou de tout autre pays. » — « Ce nom d'Angelica, lui répondis-je, a

tant de pouvoir sur moi, que je consens à aller chez toi, quoi qu'il arrive. » — Nous entrâmes donc avec lui dans la ville de Naples, et nous descendîmes à son auberge. Les minutes me semblaient des siècles : aussi me rajustai-je à la hâte pour courir dans cette maison que l'hôtelier m'avait indiquée à côté de la sienne. J'y trouvai mon Angelica, qui me prodigua toutes les caresses les plus passionnées que l'on puisse imaginer. Depuis vingt-deux heures jusqu'au lendemain matin, je goûtai avec elle des plaisirs qui n'eurent jamais leurs pareils. Pendant que j'étais plongé dans ces ineffables jouissances, je m'aperçus que ce jour-là même expirait le mois qui m'avait été fixé, dans le cercle du nécromant, par les démons. Que les hommes qui ont recours à eux jugent à quels dangers incalculables j'ai échappé !

J'avais par hasard dans ma bourse un diamant que je montrai aux orfèvres. Malgré ma jeunesse, j'étais tellement connu à Naples pour un homme de quelque talent, que je trouvai l'accueil le plus gracieux, surtout chez un digne joaillier nommé messer Domenico Fontana. Pendant trois jours que je restai à Naples, ce brave homme abandonna sa boutique pour m'accompagner et me montrer les antiquités de la ville et des environs. De plus, il me présenta au vice-roi de Naples, qui lui avait témoigné le désir de me voir. Son Excellence me reçut de la manière la plus honorable. Mon diamant ayant frappé ses yeux, elle demanda à l'examiner, et dit que, si je voulais m'en séparer, elle espérait que ce serait en sa faveur. Je le lui mis aussitôt entre les mains en lui déclarant que, le diamant et moi, nous étions à son service. Son Excellence me dit qu'elle serait charmée d'avoir ce brillant, mais qu'elle désirait bien plus encore que je m'établisse à sa cour ; et elle ajouta que j'aurais lieu de me féliciter des conditions qu'elle me réservait. Enfin, après un échange de compliments, nous vînmes à parler de la valeur réelle du diamant. Son Excellence m'ordonna de lui en demander le juste prix. Je le fixai à deux cents écus. Son Excellence me répondit qu'elle croyait que je ne l'avais pas estimé trop haut ; mais qu'il

serait loin de produire tant d'effet, s'il eût été monté par un autre que par moi, qu'elle connaissait pour le premier joaillier du monde. Je répliquai alors que je ne l'avais pas monté, qu'il ne l'était pas bien, que son éclat provenait uniquement de sa belle qualité, et qu'il gagnerait beaucoup si je le remontais. En même temps, avec l'ongle du pouce, je poussai le diamant, je l'enlevai de son chaton, et, après l'avoir un peu nettoyé, je le remis au vice-roi. Sa surprise fut égale à sa satisfaction, et il me fit aussitôt un billet pour que l'on me payât les deux cents écus que j'avais demandés.

En rentrant à mon auberge, je trouvai une lettre du cardinal de Médicis, qui m'invitait à retourner à Rome en toute hâte et à descendre au palais de sa seigneurie révérendissime. Je lus cette missive à mon Angelica, qui, avec des larmes d'amour, me supplia de rester à Naples ou de l'emmener. Je lui dis que, si elle voulait me suivre, je lui confierais les deux cents ducats que j'avais reçus du vice-roi. La mère, qui nous avait épiés, s'approcha alors, et me dit : — — « Benvenuto, si tu veux emmener à Rome mon Angelica, laisse-moi une quinzaine de ducats afin que je puisse accoucher; j'irai vous rejoindre ensuite. » — Je répondis à la vieille ribaude que je lui en laisserais même trente, si elle consentait à m'abandonner mon Angelica. Ainsi d'accord, Angelica me pria de lui acheter une robe de velours noir, parce qu'il était à bon marché à Naples; j'y consentis, j'envoyai chercher le velours, et je le payai. La vieille, me croyant plus coiffé que je ne l'étais, me demanda alors une robe de drap fin pour elle-même, quantité de choses pour ses enfants, et beaucoup plus d'argent que je ne lui en avais offert. Je me tournai tranquillement vers elle, et je lui dis : — « Ma chère Beatrice, ce que je t'ai offert te suffit-il ? » — « Non, » me répondit-elle. — « Eh bien ! si cela ne te suffit pas, lui répliquai-je alors, cela me suffit à moi. » — Sur ce, j'embrassai mon Angelica, nous nous dîmes adieu, elle la larme à l'œil, moi le sourire sur les lèvres, et je partis de suite pour Rome.



CHAPITRE II

(1534.)

Départ de Naples. — Aventure de voyage. — Arrivée à Rome. — La médaille de la Paix. — La médaille de Moïse. — Mort de Clément VII. — L'orfèvre Pompeo. — Deux coups de poignard. — Les cardinaux Cornaro et Médicis. — Paul III. — Le sauf-conduit. — La médaille de saint Paul. — Persécutions de Pier Luigi Farnese. — Le petit Corse. — Fuite à Florence.

Muni de mon argent, je quittai Naples de nuit, afin de ne pas être suivi et assassiné, comme cela arrive souvent dans ce pays. Malgré cette précaution, je fus attaqué à la Selciata par plusieurs cavaliers, contre lesquels je me défendis avec beaucoup d'adresse et de courage. Je laissai le Solosmeo au mont Casino. Quelques jours après, j'arrivai un matin à l'auberge d'Anagni, où je voulais dîner. Lorsque je fus près de cet endroit, je tirai avec mon arquebuse des oiseaux que je tuai ; mais en même temps je me déchirai la main droite avec une pointe de fer de la batterie. Bien que la blessure ne fût pas très-grave, elle paraissait être des plus sérieuses, car il en sortait beaucoup de sang. J'entrai dans l'auberge, et, après avoir mis mon cheval à l'écurie, je montai sur une terrasse, où je trouvai plusieurs gentilshommes napolitains, qui allaient s'asseoir à table, en compagnie d'une jeune dame, la plus belle que j'eusse jamais vue. Mon valet, garçon résolu, marchait derrière moi, avec une énorme pertuisane au bras. Nos armes et le sang dont j'étais couvert causèrent d'autant plus de terreur à ces pauvres gentilshommes, que cette auberge était un nid

d'assassins. Ils se levèrent de table, et, dans leur épouvante, ils supplièrent Dieu de leur venir en aide. Je leur dis en riant que Dieu les avait entendus, et que j'étais homme à les défendre contre ceux qui se hasarderaient à les attaquer; puis je les priai de m'aider un peu à bander ma blessure. Leur jolie compagne m'offrit son mouchoir richement brodé d'or. Je le refusai, mais elle le déchira aussitôt par le milieu, et me pansa elle-même avec une grâce extrême. La frayeur s'étant un peu calmée, nous dînâmes très-joyeusement. Après le repas, nous montâmes à cheval et nous partîmes tous ensemble. Comme la peur n'avait pas encore disparu complètement, mes gentilshommes restaient en arrière, et faisaient en sorte de me laisser avec la dame. Mon valet, sur un signe de moi, se tenait un peu à l'écart : de façon que je cavalcadais à côté d'elle, en lui parlant de choses tout autres que celles que vendent les apothicaires. Je cheminai ainsi jusqu'à Rome, et de ma vie je ne fis un plus agréable voyage.

Dès que je fus à Rome, je descendis au palais du cardinal de Médicis. J'y trouvai sa seigneurie révérendissime, que je remerciai vivement de m'avoir rappelé. Je la priai de me faire exempter de la prison, et même, s'il était possible, de l'amende. Le cardinal fut enchanté de me voir, et me dit de ne rien craindre ; puis il se tourna vers un de ses gentilshommes, nommé messer Pierantonio Pecci, de Sienne, et il lui dit d'enjoindre de sa part au bargello de ne pas se hasarder à me toucher. Il lui demanda ensuite comment se portait l'homme que j'avais blessé à la tête avec une pierre. Messer Pierantonio lui répondit qu'il allait mal et qu'il irait encore pis, parce que, à la nouvelle de mon retour, il avait déclaré qu'il mourrait volontiers pour me mettre dans l'embarras. — « Cet homme, s'écria le cardinal en riant, ne pouvait agir autrement pour nous prouver qu'il était un véritable Siennois. Dans ton intérêt et le mien, ajouta-t-il, aie soin de ne pas paraître du côté de la rue des Banchi d'ici à quatre ou cinq jours, après cela va où tu voudras, et que les fous meurent à leur bon plaisir. »

Je me rendis à ma maison, et je travaillai à terminer la médaille du pape Clément. Sur le revers, j'avais représenté la Paix sous la figure d'une jeune femme, couverte de légères draperies, et mettant le feu avec une torche à un monceau d'armes en forme de trophée. Près de la Paix on voyait un temple dans lequel était enfermée la Fureur ; enfin à l'entour on lisait : *Clauduntur belli portæ.* Pendant que je finissais cette médaille, l'homme que j'avais blessé s'était guéri, et le pape ne cessait de me demander.

Comme j'évitais le cardinal de Médicis, parce que chaque fois que je le rencontrais il me commandait quelque ouvrage important qui m'empêchait d'achever ma médaille, messer Pier Carnesecchi, favori de Sa Sainteté, se chargea de s'enquérir de moi. Il me fit adroitement entendre combien le pape désirait que je travaillasse pour lui. Je lui répondis que bientôt je prouverais à Sa Sainteté que je n'avais cessé de travailler pour elle.

Peu de jours après, en effet, je terminai ma médaille, et je frappai plusieurs pièces en or, en argent et en cuivre. Je les montrai à messer Pier Carnesecchi, qui de suite, par une belle soirée du mois d'avril, m'introduisit au belvédère, près de Sa Sainteté. Quand je fus en présence du pape, je lui présentai les médailles ainsi que les coins d'acier. Il les prit, en reconnut sur-le-champ tout le mérite, et regarda messer Pier Carnesecchi en s'écriant : — « Jamais les anciens n'ont eu de si belles médailles ! »

Pendant que Sa Sainteté et ses courtisans examinaient tantôt les coins, tantôt les médailles, je pris modestement la parole et je dis : — « Si ma mauvaise étoile n'eût été contrariée par une puissance assez forte pour arrêter sa violence, Votre Sainteté, sans qu'il y eût eu de sa faute ou de la mienne, aurait perdu un fidèle et dévoué serviteur. Dans ces cas-là, très saint Père, il siérait peut-être d'avoir recours à la méthode indiquée par ces bonnes gens qui prétendent qu'il faut saigner sept fois avant de couper une. La langue perverse et menteuse d'un de mes ennemis acharnés avait si facilement irrité Votre Sainteté, que, dans sa fureur, elle

avait ordonné au gouverneur de m'arrêter et de me pendre à l'instant. Si ce malheur avait eu lieu, quel tort Votre Sainteté ne se serait-elle pas fait en se privant d'un serviteur dont elle-même reconnaît le mérite ! Et puis, quels remords, j'en suis sûr, n'en aurait-elle pas eus devant Dieu et devant les hommes ! Les bons pères et les bons maîtres ne doivent jamais laisser tomber si précipitamment leurs bras sur leurs enfants et sur leurs serviteurs ; car le repentir ne remédie ensuite à rien. Enfin, puisque Dieu a refréné la malignité de mon étoile et m'a conservé à Votre Sainteté, je la supplie de n'être pas si prompte une autre fois à sévir contre moi. »

Le pape avait cessé d'examiner les médailles, et m'écoutait avec une profonde attention. — Comme il y avait là une foule de hauts personnages, il rougit, parut un peu confus, et ne trouva pas d'autre moyen de se tirer d'affaire que de dire qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais donné un tel ordre. Je m'aperçus de son embarras, et, pour le dissiper, je me mis à parler d'autres choses.

Le pape ramena bientôt les médailles sur le tapis, et me demanda comment je m'y étais pris pour les frapper si nettement, malgré leur dimension, qui était si grande qu'il n'avait vu aucune pièce antique qui en approchât. Nous causâmes un peu sur ce sujet, et, comme il avait peur que je ne le gratifiasse encore d'un petit sermon pire que le premier, il me dit que les médailles étaient très-belles ; qu'elles lui plaisaient beaucoup, et qu'il désirait que je fisse un autre revers de son invention, si toutefois il était possible de frapper une médaille avec deux revers. Je lui répondis que c'était facile. Alors il m'ordonna de représenter Moïse frappant le rocher, et de graver au-dessus ces mots : *Ut bibat populus*. Puis il ajouta : — « Va, Benvenuto, avant que tu aies fini, j'aurai pensé à toi. » — Dès que je fus parti, il proclama, en présence de tous les assistants, qu'il me donnerait de quoi vivre richement, sans avoir jamais besoin de travailler pour d'autres.

Tandis que je m'occupais activement à terminer le

Moïse, le pape tomba malade. Ses médecins ayant déclaré qu'il était en grand danger, mon ennemi Pompeo chargea des soldats napolitains de me faire ce qu'il redoutait que je ne lui fisse. J'eus bien de la peine à défendre ma pauvre vie. Quoi qu'il en soit, j'achevai promptement mon revers, et je le portai au pape, que je trouvai au lit dans un état désespéré. Néanmoins il me témoigna beaucoup d'amitié et voulut voir les médailles et les coins. Il se fit donner des lunettes et des bougies, mais il ne put réussir à rien discerner. Il se mit alors à tâtonner un peu avec les doigts ; puis il poussa un grand soupir et dit qu'il était bien fâché de cela pour moi, mais que, si Dieu lui rendait la santé, il arrangerait tout à ma satisfaction. Trois jours après il mourut, et je perdis ainsi tout ce que j'attendais de mon travail.

Je repris pourtant courage, en pensant que ces médailles m'avaient valu une telle réputation, que je serais infailliblement employé par le futur pape, et peut-être avec plus de succès. Je me réconfortai donc moi-même, et, oubliant entièrement les mortelles injures que j'avais reçues de Pompeo, je m'armai de pied en cap, et je me rendis à Saint-Pierre, où je baisai les pieds du pape défunt, non sans verser des larmes.

Je retournai ensuite dans la rue des Banchi pour voir les rassemblements tumultueux qui se forment dans les circonstances de ce genre.

J'étais assis avec plusieurs de mes amis, lorsque vint à passer Pompeo au milieu d'une douzaine d'hommes bien armés. Quand il fut vis-à-vis de moi, il s'arrêta un peu, comme s'il eût voulu me chercher noise. Mes amis, jeunes gens braves et résolus, m'invitèrent à dégaîner, mais je considérai que, si je mettais l'épée au vent, il en arriverait malheur à maintes personnes qui n'étaient pour rien dans la querelle, et je jugeai qu'il valait mieux n'exposer que moi au danger. Pompeo, après être resté là le temps de dire deux *Ave Maria*, se mit à ricaner et s'éloigna suivi de ses compagnons, qui l'imitèrent en secouant la tête et en

faisant toutes sortes de bravades. Mes amis voulaient prendre part à la dispute, mais je leur signifiai vertement que j'étais homme à savoir mener moi-même mes querelles à fin ; que je n'avais nul besoin de plus braves que moi, et qu'ainsi chacun eût à se mêler de ses affaires. Ils se retirèrent assez fâchés et en murmurant contre moi. Parmi eux se trouvait mon meilleur ami, Albertaccio del Bene, frère d'Alessandro et d'Albizzo. Il réside aujourd'hui à Lyon, où il possède une fortune immense. C'était le plus admirable et le plus intrépide jeune homme que je connusse. Il m'aimait autant que lui-même. Il savait bien que, si je montrais de la patience, ce n'était point par pusillanimité d'âme, mais par excès de bravoure ; car il me connaissait parfaitement : aussi, en réponse à ce que j'avais dit, me pria-t-il de l'appeler à participer à tout ce que je ferais. — « Albertaccio, mon plus cher ami, lui répliquai-je, le temps viendra où j'aurai besoin de votre assistance ; mais à présent, si vous m'aimez, ne vous inquiétez pas de moi ; songez seulement à vous, et partez promptement comme les autres, car il n'y a pas d'instants à perdre. » — Tout cela fut dit très-vite.

Pendant ce temps, mes ennemis, qui s'étaient dirigés à pas lents vers la Chiavica, arrivèrent à un carrefour où se croisent plusieurs rues qui conduisent en différents quartiers de la ville. La maison de mon ennemi Pompeo était située dans la rue qui va droit au Campo-di-Fiore. Il entra chez cet apothicaire qui demeurait au coin de la Chiavica, et il y fut retenu un moment par quelques affaires ; on m'assura bien qu'il y resta pour se vanter des bravades qu'il croyait m'avoir faites, mais de toutes façons ce fut pour son malheur. En effet, précisément à l'instant où j'arrivais à l'encoignure de la Chiavica, il sortait de la boutique de l'apothicaire, ses bravi ouvraient leurs rangs et le recevaient au milieu d'eux. Je pris un petit poignard bien affilé, je passai à travers les bravi, et je saisis mon homme avec tant de vivacité et de présence d'esprit, qu'aucun de ses acolytes ne put le secourir. Je le tirai à moi pour le frapper au

visage; mais la frayeur lui fit détourner la tête, de sorte que je le piquai exactement au-dessous de l'oreille. Je ne donnai que deux coups seulement, car au second il tomba mort. Je n'avais jamais eu l'intention de le tuer, mais, comme l'on dit, on ne mesure pas les coups. De la main gauche, je repris mon poignard, et de la droite je tirai mon épée pour défendre ma vie, mais tous ces bravi coururent au cadavre et ne pensèrent nullement à m'attaquer.

Je m'éloignai donc seul par la rue Giulia, en ruminant où je pourrais me réfugier. Quand je fus à trois cents pas, l'orfèvre Piloto, mon grand ami, me rejoignit et me dit : — « Frère, puisque le mal est fait, songeons à te sauver. » — « Allons, lui répondis-je, chez Albertaccio del Bene, car je l'ai averti tout à l'heure que je ne tarderais pas à avoir besoin de lui. »

Dès que nous fûmes arrivés chez Albertaccio, on m'accabla de témoignages d'amitié, et les jeunes gens distingués de toutes nations, excepté la milanaise, qui habitaient le quartier des Banchi, accoururent mettre leur vie à ma disposition. Messer Luigi Ruccellai m'envoya offrir ses services : beaucoup d'autres seigneurs imitèrent son exemple. Tous s'accordaient à me féliciter, car il leur semblait que ce Pompeo m'avait par trop molesté, et ils étaient fort étonnés que j'eusse pu souffrir autant d'injures.

Le cardinal Cornaro, ayant appris l'affaire, m'envoya trente soldats armés de pertuisanes, de piques et d'arquebuses, pour me conduire en sûreté dans son palais. J'acceptai l'offre et je partis avec cette escorte, à laquelle se joignirent en plus grand nombre encore les jeunes gens dont j'ai parlé plus haut.

Sur ces entrefaites, messer Traiano, parent de Pompeo et premier camérier du pape, députa au cardinal de Médicis un gentilhomme milanais, avec mission de lui dénoncer le meurtre que j'avais commis, et de lui représenter qu'il fallait que sa seigneurie révérendissime me châtiât sévèrement. — « En ne faisant pas cette petite faute, répondit aussitôt le cardinal, Benvenuto en aurait fait une bien plus grande.

Remerciez de ma part messer Traiano de m'avoir appris ce que j'ignorais. » — Puis, en présence même du gentilhomme milanais, il dit à l'évêque de Forli : — « Cherchez avec soin mon Benvenuto, et amenez-le-moi ici. Je veux le protéger et le défendre. Quiconque sera son ennemi deviendra le mien. » — Le gentilhomme milanais sortit, le rouge au front.

L'évêque de Forli vint me demander chez le cardinal Cornaro. Il rencontra sa seigneurie révérendissime, et il lui dit que le cardinal de Médicis envoyait chercher Benvenuto, parce qu'il voulait le garder lui-même. Le Cornaro, qui était poli comme un ourson, répliqua avec colère à l'évêque qu'il saurait me garder aussi bien que le cardinal de Médicis. L'évêque le pria alors de lui permettre seulement de me parler d'une affaire qui ne regardait que le cardinal. Mon Cornaro répondit que, pour ce jour-là, il devait faire comme s'il m'avait parlé. Ce procédé irrita vivement le cardinal de Médicis : aussi, la nuit suivante, allai-je bien accompagné, et à l'insu de Cornaro, lui rendre visite. Je le suppliai de souffrir que je restasse chez le cardinal Cornaro, qui m'avait témoigné tant d'intérêt, et j'ajoutai que, si sa seigneurie révérendissime y consentait, je pourrais compter sur un ami de plus; que du reste sa seigneurie pouvait disposer de moi suivant son bon plaisir. Le cardinal me répondit qu'il me laissait libre d'agir comme je l'entendrais. Je retournai donc chez Cornaro.

Peu de jours après, le cardinal Farnèse fut élu pape[1]. Dès qu'il eut ordonné les affaires les plus importantes, il s'enquit de moi, et déclara qu'il ne voulait point que ce fût un autre qui fît ses monnaies. Un de ses gentilshommes, nommé messer Latino Giovenale, lui dit alors que je me cachais à cause d'un homicide que j'avais commis sur la personne du Milanais Pompeo, et il exposa toutes les raisons qui plaidaient en ma faveur. — « J'ignorais la mort de Pompeo, reprit le pape, mais je connaissais les justes griefs

1. Sous le nom de Paul III.

de Benvenuto : aussi faut-il lui expédier de suite un sauf-conduit qui ne lui laisse aucun danger à craindre. » — « Il ne serait pas bien d'accorder des grâces de ce genre, au commencement de votre pontificat, » — s'écria un certain messer Ambrogio, grand ami de Pompeo et favori de Sa Sainteté. — « Je sais mieux que vous ce que l'on doit faire, répliqua le pape ; apprenez que des hommes uniques dans leur profession, comme Benvenuto, ne doivent pas être soumis aux lois, et lui moins que tout autre, car je sais combien il a raison. » — On me délivra donc un sauf-conduit par l'ordre de Sa Sainteté, et je me consacrai de suite à son service avec la plus grande ardeur.

Messer Latino Giovenale vint me trouver et me chargea de graver les monnaies du pape. Cette commission réveilla mes ennemis, qui ne négligèrent rien pour qu'on me l'enlevât. Le pape s'en aperçut, gourmanda mes adversaires et déclara qu'il entendait m'employer.

Je commençai par les coins des écus, où je représentai saint Paul à mi-corps, avec cette légende : *Vas electionis*. Cette pièce obtint beaucoup plus de succès que toutes celles de mes concurrents, de sorte que le pape ordonna qu'on ne lui parlât plus de monnaies, attendu qu'il voulait qu'elles fussent gravées par moi et non par d'autres. Je me mis donc résolument à la besogne. Messer Latino Giovenale m'introduisait chez le pape, qui lui avait confié ce soin.

Je désirais ravoir le motu-proprio de l'office de graveur de la Monnaie ; mais le pape se laissa circonvenir et me dit qu'il fallait auparavant que je fusse gracié de l'homicide dont je m'étais rendu coupable, ce qui devait avoir lieu au mois d'août, à la fête de la Vierge, par l'ordre des chefs de quartiers de Rome, auxquels il est d'usage d'accorder, chaque année, à l'occasion de cette solennité, la grâce de douze condamnés, et qu'en attendant on me donnerait un autre sauf-conduit, afin que je ne fusse point inquiété.

Mes ennemis, ayant vu qu'ils ne pouvaient réussir à m'ôter la Monnaie, eurent recours à un autre expédient. Pompeo avait laissé trois mille ducats de dot à une petite

bâtarde. Ils menèrent les choses de façon que cette fille fût demandée en mariage par l'entremise du signor Pier Luigi Farnese, fils du pape, pour un de ses favoris, petit paysan qu'il avait élevé. Le mari, assure-t-on, toucha une mince partie de la dot, parce que son maître mit la main dessus. En revanche, pour plaire à sa femme, il pria plusieurs fois le signor Pier Luigi de me faire arrêter. Celui-ci s'était engagé à n'y pas manquer dès qu'il verrait mon crédit baisser auprès du pape. Cela durait depuis deux mois environ. Lorsque le mari réclamait sa dot, le signor Pier Luigi ne répondait toujours que d'une manière évasive; mais, en même temps, il avait soin de promettre à la femme de venger son père de façon ou d'autre. Bien que j'eusse un peu vent de la chose, je voyais fréquemment le signor Pier Luigi. Il me recevait toujours fort gracieusement, quoique, d'un autre côté, il eût ordonné que l'on m'assassinât ou que l'on m'arrêtât. Il avait chargé un petit diable de soldat corse de mener l'affaire à fin le plus promptement possible. Mes autres ennemis, messer Traiano particulièrement, avaient promis cent écus au petit Corse, qui jura qu'il lui serait aussi facile de s'acquitter de cette commission que d'avaler un œuf frais.

Je fus instruit du complot, et je tins l'œil ouvert. Je ne sortais plus que bien accompagné, armé de pied en cap et couvert d'une cotte de mailles à manches, ce dont j'avais obtenu la permission. Le petit Corse fut aveuglé par la cupidité au point qu'il crut pouvoir venir seul à bout de son entreprise, et gagner ainsi tout son argent sans aucun risque.

Un jour, après dîner, on m'appela de la part du signor Pier Luigi. Je sortis de suite, parce que ce gentilhomme m'avait dit qu'il désirait quelques grands vases d'argent. Malgré la hâte avec laquelle j'étais parti, j'avais eu soin de me munir de mes armes. Je marchai très-vite en suivant la rue Giulia, où je ne pensais rencontrer personne à cette heure.

Lorsque je fus arrivé à l'angle du palais Farnèse, comme

j'ai l'habitude de prendre le large en tournant les coins de rue, je vis le petit Corse, qui était assis, se lever et gagner le milieu du pavé. Je ne me déconcertai pas le moins du monde, et je me tins sur la défensive. Je ralentis un peu le pas, et je me rapprochai du mur pour laisser le champ libre à mon adversaire.

Quand nous fûmes près l'un de l'autre, que je reconnus décidément à ses gestes qu'il voulait s'attaquer à moi, et que, me trouvant seul, il espérait sans doute m'expédier aisément, je rompis le premier le silence. — « Vaillant soldat, m'écriai-je, s'il était nuit, vous pourriez dire que vous me prenez pour un autre ; mais, comme nous sommes en plein jour, vous savez très-bien qui je suis. Je n'ai jamais rien eu à démêler avec vous. Loin de vous avoir jamais fait aucun mal, je suis tout disposé à vous rendre service. »

A ces mots, sans s'éloigner et en conservant toujours son attitude menaçante, il me dit qu'il ne savait ce que je voulais dire. — « Eh bien, moi, lui répondis-je, je sais très-bien ce que vous voulez et ce que signifient vos paroles. Mais la mission que vous avez acceptée est plus difficile et plus périlleuse que vous ne pensez, et pourrait avoir un résultat bien différent de celui que vous espérez. Songez que vous avez affaire à un homme qui se défendrait contre cent. C'est là une entreprise peu honorable pour un brave homme comme vous. »

Tout en parlant ainsi, je me tenais sur mes gardes. Nous avions l'un et l'autre changé de couleur.

Pendant ce temps, les passants, s'apercevant que nos paroles respiraient le sang, se rassemblèrent autour de nous. Le petit Corse, n'osant alors en venir aux mains, me dit : — « Une autre fois nous nous reverrons. » — « Je me revois toujours volontiers, lui répondis-je, avec les gens de bien et ceux qui leur ressemblent. » — Là-dessus, je partis, et j'allai chez le signor Pier Luigi, où j'appris qu'il ne m'avait point demandé.

Quand je fus de retour à ma boutique, le petit Corse me fit dire par un ami commun, de ne plus rien craindre de lui,

parce qu'il voulait à l'avenir me traiter en frère, mais de bien me tenir en garde contre d'autres, parce que j'étais menacé de grands dangers et que de hauts personnages avaient juré ma mort. J'envoyai le remercier, et je veillai de mon mieux à ma sûreté.

A quelques jours de là, un de mes intimes amis m'apprit que le signor Pier Luigi avait expressément ordonné de m'arrêter le soir même. Cet avis me fut donné à vingt heures. J'en conférai avec plusieurs de mes amis, qui me conseillèrent de prendre la fuite sans différer. Comme l'ordre devait être mis à exécution une heure après le coucher du soleil, je partis en poste pour Florence à vingt-trois heures.

Le petit Corse n'ayant pas eu le courage de mener à fin son entreprise, ainsi qu'il s'y était engagé, le signor Pier Luigi, de sa propre autorité, avait donné ordre de m'arrêter, dans le seul but de calmer un peu la fille de Pompeo, qui voulait savoir dans quel endroit se trouvait sa dot.

Les deux moyens auxquels le signor Pier Luigi avait eu recours pour assouvir le désir de cette femme ayant avorté l'un et l'autre, il en imagina un troisième que nous raconterons en temps et lieu.





CHAPITRE III

(1535.)

Le sculpteur Tribolo. — Départ pour Venise. — Rixe de Cellini avec les exilés florentins. — Jacopo Sansovino. — L'hôtelier bourru. — Une petite vendetta. — Retour à Florence. — Travaux divers. — Querelle de Cellini et d'Ottaviano de Médicis. — Le revers de Lorenzino de Médicis.

En arrivant à Florence, j'allai voir le duc Alexandre, qui me fit l'accueil le plus gracieux, et me pressa vivement de me fixer près de lui.

Il y avait, à cette époque, à Florence, un sculpteur nommé le Tribolo[1]. Il était mon compère, car j'avais tenu un de ses enfants sur les fonts baptismaux. Un jour, il me dit que Jacopo del Sansovino, son ancien maître, l'avait appelé à Venise, et qu'il s'y rendrait avec plaisir, tant parce qu'il s'attendait à de bons bénéfices que parce qu'il n'avait encore jamais vu cette ville. Il me demanda si je la connaissais ; je lui dis que non. Il me pria alors de l'accompagner. J'acceptai sa proposition. C'est pourquoi je dus répondre au duc Alexandre que je voulais visiter Venise, avant de m'attacher à son service. Le duc exigea la promesse formelle de mon retour, et m'ordonna de ne point partir sans l'avoir

1. Niccolò, fils de Raffaelo de' Pericoli, naquit à Florence en 1500. Dans son enfance, il reçut, à cause de sa turbulence, le surnom de Tribolo, qui s'accorde mal avec l'extrême timidité dont il fit preuve dans son voyage à Venise avec Cellini. Il fut un des meilleurs élèves du Sansovino, et laissa de nombreux ouvrages, qui lui assignent un rang distingué parmi les sculpteurs et les architectes du seizième siècle. Il mourut en 1565. — Voy. Vasari, *Vie du Tribolo*, t. VII.

revu. Le lendemain, tous mes préparatifs étant terminés, j'allai donc prendre congé de lui. Il était au palais Pazzi, qu'habitaient alors la femme et les filles du signor Lorenzo Cibo. Je lui fis dire que je ne voulais point partir sans avoir reçu ses ordres; il m'envoya sa réponse par le signor Cosme de Médicis, aujourd'hui duc de Florence, lequel me dit d'aller chez Niccolo de Monte-Aguto, toucher cinquante écus d'or, que Son Excellence me donnait à dépenser en son honneur, et il me recommanda de ne point oublier de revenir.

Dès que Niccolo m'eut compté cet argent, je me rendis chez Tribolo, qui était prêt. Il me demanda si j'avais lié mon épée. — « Quand on voyage, lui répondis-je, on ne doit point lier son épée. » — « Mais, reprit-il, c'est la coutume à Florence, où, pour la plus légère peccadille, ser Maurizio ferait pendre saint Jean-Baptiste ; ainsi, il faut lier nos épées jusqu'à ce que nous soyons hors des portes de la ville. » — Je me moquai de cet avis, et nous partîmes, en compagnie du courrier de Venise, que l'on appelait Lamentone.

Après avoir passé Bologne, nous arrivâmes un soir à Ferrare, où nous descendîmes à l'hôtellerie de la place.

Lamentone nous quitta pour porter à plusieurs exilés deux lettres et des messages de la part de leurs femmes. Le duc n'avait permis qu'au courrier de leur parler; tout autre qui s'y serait hasardé aurait été condamné comme eux à l'exil.

Comme il n'était guère plus de vingt-deux heures, nous allâmes, le Tribolo et moi, voir passer le duc de Ferrare, qui revenait de Belfiore, où il avait assisté à des joutes. Pendant le chemin, nous rencontrâmes plusieurs exilés qui, de la façon dont ils nous regardaient, semblaient nous provoquer à leur parler. Le Tribolo, qui était l'homme le plus peureux que je connusse, ne cessait de me répéter : — « Ne les regarde pas, et ne leur adresse pas un mot, si tu veux retourner à Florence. »

Lorsque nous eûmes vu le duc, nous revînmes à l'hôtel-

lerie, où nous trouvâmes Lamentone. Vers une heure, Niccolo Benintendi, son frère Pietro, le vieux Jacopo Nardi, je crois, et plusieurs jeunes gens entrèrent et demandèrent au courrier des nouvelles de Florence. Le Tribolo et moi, nous nous tenions à l'écart pour ne point entrer en conversation avec eux. Lorsqu'ils eurent longtemps causé avec Lamentone, Niccolo Benintendi s'écria en nous montrant : — « Je connais très-bien ces deux-là ; pourquoi font-ils tant de singeries pour ne point nous parler ? » — Le Tribolo me suppliait de ne point bouger, tandis que Lamentone leur répondait que nous n'avions pas la même permission que lui. Le Benintendi répliqua que c'était une ânerie, et nous envoya à tous les diables avec mille autres injures de ce genre.

Je levai alors la tête, et je dis avec le plus de modération possible : — « Chers gentilshommes, vous pouvez nous occasionner beaucoup de tort, et nous ne pouvons vous être d'aucune utilité ; bien que vous nous ayez adressé des paroles inconvenantes, nous n'entamerons point une querelle avec vous. »

Le vieux Nardi déclara que je m'étais exprimé comme un jeune homme de bien que j'étais ; mais Niccolo Benintendi s'écria : — « Je les...... eux et le duc ! » — Je répliquai qu'il avait tort de s'attaquer à nous, qui ne nous mêlions nullement de ses affaires. Le vieux Nardi prit notre parti et blâma Benintendi, qui n'en continua pas moins ses insultes. Je finis par lui signaler que, s'il ne nous laissait en paix, je saurais parler et agir d'une façon qui lui serait peu agréable. Il répéta qu'il nous...... le duc et nous, et il ajouta que nous n'étions que des ânes. A ces mots, je lui criai qu'il en avait menti par la gorge, et je mis l'épée au vent.

Le vieux Nardi, ayant voulu gagner le premier l'escalier, tomba et dégringola quelques marches, de sorte que tous les autres culbutèrent sur lui. Je m'élançai en avant, et je frappai les murailles avec mon épée en disant : — « Je vais tous vous massacrer. » — Mais j'avais grand soin

de ne leur faire aucun mal, car le carnage aurait été trop horrible. A ce bruit, l'hôtelier se mit à crier et Lamentone à me supplier. — « Holà la tête! exclamait l'un! laissez-moi sortir! » exclamait l'autre. — C'était un hourvari épouvantable ; on aurait cru entendre un troupeau de porcs en déroute. L'hôtelier arriva avec de la lumière ; je remontai et je rengaînai mon épée. Lamentone blâmait la conduite de Niccolo Benintendi, tandis que l'hôtelier, de son côté, disait à ce dernier : — « Il va de la vie de tirer ici l'épée. Si le duc connaissait vos insolences, il vous ferait pendre par la gorge. Je ne veux pas vous traiter comme vous le méritez ; mais ne remettez plus jamais les pieds dans cette auberge, sinon malheur à vous! » — L'hôtelier monta ensuite près de moi ; je voulus m'excuser, mais il ne le souffrit pas, m'assura que j'avais mille fois raison, et me recommanda de me tenir bien en garde contre eux durant mon voyage.

Lorsque nous eûmes soupé, un batelier vint nous offrir de nous mener à Venise. Je lui demandai s'il voulait me louer sa barque tout entière ; il y consentit, et nous arrêtâmes un prix. Le lendemain matin, de bonne heure, nous prîmes des chevaux pour nous rendre au port, qui est situé à quelques milles de Ferrare. En y arrivant, nous trouvâmes le frère de Niccolo Benintendi et trois de ses amis qui nous attendaient. Ils avaient deux armes d'hast. Quant à moi, j'étais muni d'une belle pertuisane que j'avais achetée à Ferrare. Étant bien armé, je ne m'effrayai pas comme le Tribolo, qui soupirait : — « Bon Dieu, secourez-nous! ces gens-là sont venus pour nous tuer. » — Lamentone se tourna vers moi et me dit : — « Tu n'as rien de mieux à faire que de retourner à Florence, car je vois qu'il y a ici du danger. De grâce, Benvenuto, évite la furie de ces animaux enragés. » — « Allons, lui répondis-je, Dieu protège le bon droit. Vous verrez d'ailleurs comme je me défendrai. Cette barque n'est-elle pas retenue pour nous ? » — « Oui, » dit Lamentone. — « Eh bien! repris-je, nous y entrerons seuls, si cela ne dépend que de mon courage. »

Je piquai mon cheval, et, quand je ne fus plus qu'à cinquante pas de nos adversaires, je mis pied à terre, et je m'avançai hardiment, la pertuisane à la main. Le Tribolo s'était arrêté. Il se tenait tellement recroquevillé sur son cheval qu'on l'aurait pris pour le Froid en personne. Le courrier Lamentone se gonflait et soufflait comme le dieu des Vents ; c'était son habitude, mais jamais il n'avait dépensé tant d'haleine qu'en pensant à la tournure que cette diablerie allait prendre.

Quand je fus près de la barque, le batelier me dit que des gentilshommes florentins désiraient y monter avec nous, si j'y consentais. — « La barque, lui répondis-je, est retenue pour nous, et non pour d'autres. Je suis très-fâché de ne pouvoir me trouver en compagnie de ces gentilshommes. » — « Nous ferons en sorte que tu le puisses, Benvenuto, me cria un jeune brave de la famille Magalotti. » — « J'espère, répliquai-je, que Dieu, mon droit et mon bras aidant, vous ne me ferez point pouvoir ce que vous prétendez. » — En même temps, je sautai dans la barque, et j'ajoutai, en leur présentant la pointe de ma pertuisane : — « Voilà ce qui vous le prouvera. » — Magalotti, s'étant avancé d'un air menaçant et l'arme à la main, je sautai sur le bord de la barque, et je lui assénai un tel coup que, s'il ne fût tombé à la renverse, je l'eusse percé de part en part. Ses amis, au lieu d'accourir à son secours, battirent en retraite. Je vis que je pourrais le tuer, mais je me contentai de lui dire : — « Relève-toi, frère ; ramasse ton arme et va-t'en. Tu sais maintenant que je puis ce que je ne veux pas, et que je n'ai pas voulu ce que je pouvais. » — J'appelai ensuite le Tribolo, le batelier et Lamentone, et nous partîmes pour Venise. Déjà nous avions navigué dix milles sur le Pô, lorsque nos jeunes gens, qui avaient monté sur une fusoliera, nous rejoignirent. Quand ils furent vis-à-vis de nous, cet imbécile de Pier Benintendi me cria : — « Va, va, Benvenuto, nous nous reverrons à Venise ! » — « Allez, allez, je vous suis, répliquai-je ; je me laisse voir partout. »

Arrivé à Venise, je consultai le frère du cardinal Cor-

naro, et je le priai de me procurer la permission de sortir avec des armes. Il me dit que je pouvais librement en porter, sans risquer autre chose que la perte de mon épée.

Nous allâmes donc, bien armés, rendre visite au sculpteur Jacopo del Sansovino[1], qui avait mandé le Tribolo. Sansovino m'accabla d'amitiés, et nous invita à dîner, ce que nous acceptâmes. Dans le cours de la conversation, il dit au Tribolo qu'il ne voulait point l'employer pour le moment, et qu'il eût à revenir une autre fois. A ces mots je me mis à rire, et je dis en plaisantant au Sansovino : — « Votre maison est trop éloignée de la sienne pour qu'il revienne une seconde fois. » — Le pauvre Tribolo, stupéfait, lui dit de son côté : — « Mais j'ai ici la lettre où vous m'écrivez de venir. » — Le Sansovino répliqua que des gens de bien et de talent tels que lui pouvaient se permettre de semblables libertés et de plus grandes encore. Tribolo courba les épaules en répétant : — « Patience ! patience ! » — Malgré le dîner somptueux que le Sansovino m'avait donné, je pris le parti de mon camarade Tribolo, qui avait raison. Comme, pendant le repas, le Sansovino n'avait cessé de parler de ses chefs-d'œuvre et de dire du mal de Michel-Ange et de tous les artistes éminents, en conservant tous les éloges pour lui-même, cette impertinence m'avait fatigué au point que je n'avais pas mangé un seul morceau avec plaisir. Je me bornai à lui dire ces deux mots : — « Messer Jacopo, les honnêtes gens se conduisent en honnêtes gens, et les hommes de talent qui produisent de bons et beaux ouvrages sont beaucoup mieux appréciés quand ils sont loués par les autres que quand ils chantent eux-mêmes leurs louanges avec cet aplomb. » — Là-dessus, nous nous levâmes de table en grommelant.

1. Jacopo Tatti, surnommé le Sansovino, naquit à Florence, en 1479. Après avoir acquis une grande célébrité à Florence et à Rome, il se rendit à Venise, où il succéda à maestro Buono, dans l'emploi d'architecte des procuraties de San-Marco. Il exerça sur l'école vénitienne une heureuse influence par ses ouvrages et ses enseignements, qui propagèrent son nom dans toute l'Italie. Il mourut en 1570. — Voy. Vasari, *Vie du Sansovino*. t. IX.

Le même jour je rencontrai, près du Rialto, Piero Benintendi et plusieurs de ses amis. M'étant aperçu qu'ils voulaient me faire un mauvais parti, j'entrai dans la boutique d'un apothicaire pour laisser passer la tempête. J'appris plus tard que le jeune Magalotti, que j'avais traité avec courtoisie, leur avait adressé de vifs reproches. Cette affaire n'eut point d'autres suites.

Peu de jours après nous partîmes pour Florence. Nous logeâmes dans une auberge située au delà de Chioggia, à gauche, sur la route de Ferrare. L'hôte voulut que nous le payassions avant d'aller nous coucher. J'eus beau lui dire que partout ailleurs on avait coutume de ne payer que le matin ; il s'obstina à répéter : — « Moi, je veux être payé le soir et à ma guise. » — Je lui répondis que les gens qui voulaient agir à leur guise devraient créer un monde à leur guise, parce que dans celui-ci il n'était pas d'usage de se comporter ainsi. Il me répondit de ne pas lui rompre la tête, attendu qu'il voulait qu'il en fût ainsi. Le Tribolo tremblait et me poussait pour que je ne soufflasse point mot, de peur qu'il ne nous arrivât pis encore. Nous payâmes donc l'hôtelier, comme il l'entendait, et nous allâmes nous coucher. Le bon de notre affaire fut que nous eûmes de beaux lits, tout neufs et vraiment très-propres. Néanmoins, je ne pus fermer l'œil un instant ; je passai toute la nuit à chercher un moyen de me venger. Je pensai d'abord à mettre le feu à la maison, puis à égorger quatre bons chevaux que l'hôtelier avait dans son écurie. Tout cela me semblait facile à exécuter ; mais je ne voyais pas qu'il nous fût aussi aisé de nous sauver, moi et mon camarade. Enfin, voici le dernier parti auquel je m'arrêtai : j'embarquai mes compagnons et mes bagages et, lorsque les chevaux eurent été attachés au bateau, je dis de ne pas bouger jusqu'à ce que je fusse revenu de l'hôtellerie, parce que j'avais oublié une paire de pantoufles. A l'auberge je demandai l'hôtelier. Il me fit répondre qu'il n'avait que faire de nous et que nous pouvions aller à tous les diables. Un garçon d'écurie, encore tout endormi, me dit alors : — « Le maître ne se dérange-

rait pas pour le pape, attendu qu'il est couché avec une certaine petite drôlesse qu'il a longtemps poursuivie. » — Il réclama ensuite un pourboire. Je lui donnai quelques menues monnaies vénitiennes, et je lui dis de recommander au conducteur de la barque de m'attendre. Je montai, et, avec un petit couteau qui coupait comme un rasoir, je hachai si bien quatre lits, que j'y fis plus de cinquante écus de dégât. Je mis dans ma sacoche des débris de couvertures, et je retournai à la barque, où j'ordonnai au conducteur de partir en toute hâte.

A quelque distance de l'hôtellerie, mon compère Tribolo dit qu'il avait oublié des courroies qui lui servaient à lier sa valise, et il insista vivement pour aller les chercher. Je lui dis de ne pas se tourmenter pour deux petites courroies, que je lui en fournirais autant de grandes qu'il en désirerait. Il me répondit que je plaisantais toujours, et qu'il voulait absolument ses courroies. Il cria d'arrêter ; mais je commandai d'avancer, et en même temps je lui racontai le grand dégât que j'avais commis chez l'hôte, et je le lui prouvai en lui montrant les morceaux de couvertures. Il fut aussitôt saisi d'une telle panique, qu'il ne cessa de répéter au conducteur : — « Dépêchons-nous, de grâce, dépêchons-nous ! » — Il ne se crut hors de péril qu'en voyant les portes de Florence. Dès que nous fûmes arrivés, il me dit : — « Lions nos épées, pour l'amour de Dieu, et ne me faites plus des vôtres, car vous m'avez torturé aussi cruellement que si mes entrailles eussent été à frire dans une poêle. » — « Compère Tribolo, lui répondis-je, ne vous inquiétez pas de lier votre épée, attendu que vous ne l'avez jamais déliée. » — Je parlais ainsi simplement parce que de tout le voyage je ne l'avais pas vu une seule fois se comporter en homme. — « C'est par Dieu ! vrai, s'écria-t-il en regardant son épée, elle est encore telle que je l'ai liée avant de sortir de chez moi. » — Mon compère pensait que j'avais été une mauvaise compagnie pour lui, parce que je m'étais fâché et défendu contre ceux qui avaient voulu nous maltraiter. Quant à moi, je croyais qu'il avait été pour moi un bien

plus détestable compagnon, puisqu'il n'était jamais venu à mon aide. Que les gens impartiaux et sans préventions jugent entre nous deux.

A mon arrivée j'allai chez le duc Alexandre, et je le remerciai vivement du cadeau de cinquante écus qu'il m'avait fait. Je dis à Son Excellence que j'étais prêt à la servir en tout ce que je pourrais. Le duc m'ordonna aussitôt de graver les coins de ses monnaies. Je commençai par une pièce d'argent de quarante sous, représentant d'un côté la tête de Son Excellence, et de l'autre côté saint Côme et saint Damien. Elle plut tellement que le duc osait dire que c'était la plus belle monnaie de la chrétienté. Du reste, c'était aussi l'opinion de la ville entière et de tous ceux qui la voyaient. Je demandai donc une pension et un logement à la Monnaie. Il me dit de m'appliquer à le servir ; qu'il me donnerait beaucoup plus que je ne réclamais. Il ajouta qu'il avait enjoint à Carlo Acciaiuoli, directeur de la Monnaie, de me payer tout l'argent que j'exigerais. Cela était effectivement vrai ; mais j'apportais une telle discrétion dans mes demandes, que toujours on restait me devoir quelque chose, d'après mon compte.

Je fis de nouveau des coins pour les jules. D'un côté je gravai un saint Jean de profil, assis, et tenant un livre à la main. Selon moi, je n'avais jamais rien produit d'aussi beau. Sur le revers étaient les armes du duc Alexandre. Je gravai ensuite pour les demi-jules une tête de saint-Jean. Ce fut la première tête de face que l'on frappa sur une pièce d'argent si peu épaisse ; mais ces difficultés ne sont comprises que par les gens du métier. Après les demi-jules j'exécutai les coins pour les écus d'or. D'un côté on y voyait une croix avec de petits chérubins, et de l'autre les armoiries de Son Excellence.

Dès que j'eus terminé ces quatre pièces, je priai le duc de fixer ma pension et de me délivrer le logement de la Monnaie, si mon service lui était agréable. Il me répondit avec bonté qu'il était très-content de moi, et qu'il donnerait des ordres à cet effet.

Pendant que je parlais, le duc était dans son garde-meuble, où il examinait une admirable escopette qu'on lui avait envoyée d'Allemagne. S'étant aperçu que je la regardais avec attention, il me la mit dans la main en me disant qu'il savait combien j'étais amateur d'armes, et que, pour arrhes de ce qu'il m'avait promis, il me permettait de choisir dans son garde-meuble une arquebuse, à l'exception de celle que je tenais, et il ajouta qu'il y en avait plusieurs aussi bonnes et plus belles que celle-là. J'acceptai et je le remerciai. Aussitôt je cherchai des yeux à mettre cette offre à profit.

Le duc, l'ayant remarqué, ordonna à l'officier de sa garde-robe, nommé Pretino de Lucques, de me laisser prendre tout ce que je voudrais; puis il se retira en m'adressant des paroles fort gracieuses. Je restai et je choisis la plus belle et la meilleure arquebuse que j'eusse jamais vue et possédée : je l'emportai chez moi.

Deux jours après, j'allai montrer au duc quelques petits dessins qu'il m'avait demandés pour faire exécuter différents ouvrages en or qu'il désirait envoyer à Naples à la duchesse sa femme. Je profitai de l'occasion pour rappeler au duc ses promesses. Il me répondit qu'il voulait auparavant que je lui gravasse un beau portrait, dans le genre de la médaille du pape Clément. Je commençai donc un modèle en cire. Son Excellence ordonna de m'introduire près d'elle, quelle que fût l'heure à laquelle je me présentasse.

Comme je vis que mes affaires traînaient en longueur, je pris avec moi Pietro Pagolo, de Monte-Ritondo, qui déjà, dans son enfance, avait travaillé chez moi à Rome[1]. Il était alors chez un orfèvre, nommé Bernardonaccio[2], qui ne le traitait pas très-bien. Je l'enlevai donc à son

1. Pietro Paolo Galeotti est souvent cité par Vasari comme un des graveurs les plus habiles de son temps. — Voy. Vasari, t. VIII.

2. Bernardo Baldini est mentionné par le Varchi (lib. XIV) et par l'Ammirato, qui le vante beaucoup (lib. XXX). Il fut directeur de la Monnaie de Florence depuis le 1er septembre 1560 jusqu'à la fin du mois de février 1562.

maître, et je lui enseignai à graver les monnaies. Pendant ce temps, je m'occupai du portrait du duc, que maintes fois je trouvai dormant avec son Lorenzino, qui plus tard l'assassina. J'étais fort étonné qu'un prince comme lui fût si confiant.

Sur ces entrefaites, Ottaviano de Médicis, qui semblait diriger tout, fit mêler, dans la frappe des écus, mes coins à ceux de l'ancien maître de la Monnaie, Bastiano Cennini, homme de la vieille routine et de peu de savoir, qu'il voulait favoriser malgré le duc lui-même[1]. Je m'en plaignis à Son Excellence, qui, après avoir vérifié le fait, en fut très-irrité et me dit : — « Vas en parler à Ottaviano de Médicis, et montre-lui les pièces. » — J'allai le trouver de suite ; mais lorsque je lui eus exposé la manière dont il avait gâté mes belles monnaies, il me répondit stupidement : — « Cela nous convient ainsi. » — Je lui répliquai qu'il avait tort et que cela ne me convenait pas. — « Et si cela plaisait au duc ? » — reprit-il. — « Eh bien ! ripostai-je, cela ne me plairait pas à moi, car ce n'est ni juste ni raisonnable. » — Là-dessus il m'enjoignit de me retirer, en ajoutant qu'il fallait que j'avalasse cette pilule, quand même je devrais en crever. Je retournai chez le duc, je lui racontai la scène fâcheuse qui s'était passée entre Ottaviano de Médicis et moi, et je le suppliai de ne pas laisser gâter mes belles monnaies et de vouloir bien m'accorder mon congé. — « Ottaviano, s'écria-t-il alors, est aussi par trop exigeant. Tu auras tout ce que tu voudras, car vraiment on se moque de moi. »

Le même jour, c'était un jeudi, je reçus de Rome un ample sauf-conduit du pape, avec ordre de revenir promptement pour obtenir, à la fête de la Vierge d'août, la grâce de l'homicide que j'avais commis. Je me rendis chez le duc, que je trouvai au lit, attendu qu'il avait fait la débauche. Deux heures environ me suffirent pour terminer le modèle

1. Dans la préface de son *Traité d'Orfèvrerie*, Cellini vante ce Bastiano comme un des hommes qui contribuèrent le plus aux progrès de l'art de la ciselure.

en cire de sa médaille. Il en fut très-satisfait. Je lui montrai ensuite le sauf-conduit du pape, et je lui dis que, Sa Sainteté m'appelant pour exécuter divers ouvrages, j'allais regagner la belle ville de Rome, ce qui toutefois ne m'empêcherait pas de graver sa médaille. Le duc me dit alors d'un ton assez irrité : — « Benvenuto, écoute-moi, ne pars pas, je t'allouerai une pension, je te donnerai le logement de la Monnaie et plus encore que tu ne saurais demander, car tu ne demandes que ce qui est juste et raisonnable. Et qui voudrais-tu qui me frappât les belles pièces que tu m'as faites ? » — « Signore, lui répondis-je, on a pensé à tout. J'ai ici un jeune Romain, mon élève, que j'ai formé moi-même. Il servira très-bien Votre Excellence jusqu'à ce que je rentre à son service pour toujours. J'ai à Rome une boutique, des ouvriers et quelques affaires. Dès que j'aurai obtenu ma grâce, je laisserai tout à un de mes élèves, et alors avec l'agrément de Votre Excellence je reviendrai près d'elle. » — Lorenzino de Médicis était le seul témoin de cet entretien. Plusieurs fois le duc l'engagea par signes à insister de son côté pour que je ne partisse point ; mais Lorenzino se contenta de dire : — « Benvenuto, tu ferais mieux de rester. » — Lui ayant répondu que j'étais absolument décidé à regagner Rome, il n'ajouta pas un seul mot, et ne cessa de regarder le duc d'un œil sinistre.

Comme j'avais amené le modèle de ma médaille au point que je désirais, je le serrai dans sa boîte et je dis au duc : — « Signore, ne soyez point fâché, car je vous ferai une médaille beaucoup plus belle que celle du pape Clément, et cela doit être, car c'était la première que j'eusse jamais faite. Messer Lorenzino, qui est un homme d'esprit et de savoir, me donnera un beau sujet pour le revers. » — A ces mots, Lorenzino s'écria : — « En effet, je ne pensais point à autre chose qu'à te donner un revers digne de Son Excellence. » — Le duc le regarda en souriant et lui dit : — « Lorenzino, vous lui donnerez le revers, il le gravera ici et il ne partira pas. » — « Je le ferai le plus promptement possible, répliqua Lorenzino avec vivacité, et j'espère

que je ferai une chose qui émerveillera le monde. » — Le duc, qui le tenait tantôt pour un peu fou, tantôt pour un poltron, se mit à rire et se retourna dans son lit. Je me retirai sans plus de cérémonie, et je les laissai seuls ensemble.

Le duc, qui ne croyait pas que je le quitterais, n'insista pas davantage. Quand il apprit ensuite que j'étais parti, il m'expédia un de ses serviteurs qui me rejoignit à Sienne et me remit cinquante écus d'or de la part de Son Excellence, en me disant de les dépenser pour l'amour d'elle, et de revenir le plus tôt possible. Le messager ajouta : — « Messer Lorenzino m'a chargé de te dire qu'il te prépare un revers merveilleux pour la médaille que tu veux faire. »

J'avais laissé à Pietro Pagolo, mon élève romain, les instructions nécessaires pour la frappe des monnaies ; mais, comme c'était une tâche très difficile, il ne s'en acquitta jamais très bien. La Monnaie resta me devoir plus de soixante écus sur le prix de la façon de mes coins.





CHAPITRE IV

(1535.)

Arrivée à Rome. — Attaque nocturne. — Les sbires. — Le médicastre. — Lettres de grâce. — Maladie. — Délire. — Giovanni Gaddi. — Matteo Franzesi. — Felice. — Maestro Francesco de Norcia. — Sonnet. — La nature et la médecine. — Convalescence.

En partant pour Rome, j'emportai cette superbe arquebuse à rouet que le duc m'avait donnée. Plusieurs fois pendant le voyage je m'en servis avec grand plaisir. Je faisais avec cette arme des choses vraiment incroyables.

J'avais à Rome une petite maison dans la rue Giulia; mais, comme elle n'était pas en ordre, je débarquai chez messer Giovanni Gaddi, clerc de la chambre, à qui, lors de mon dernier départ, j'avais laissé en garde mes armes précieuses et une foule d'objets auxquels je tenais particulièrement. Ne voulant point descendre à ma boutique, j'envoyai chercher mon associé Felice, et je le priai de veiller à ce que l'on arrangeât bien ma petite maison. Le lendemain je m'y rendis avec l'intention d'y coucher, après avoir eu soin de me munir d'habillements et de tout ce qui m'était nécessaire pour aller, le matin suivant, remercier le pape. J'avais deux jeunes domestiques ; ma cuisine était faite très-proprement par une lavandière qui était ma voisine.

Le soir de mon installation, je donnai à quelques amis un joyeux souper, après lequel je me mis au lit. La nuit n'était pas encore écoulée, il s'en fallait d'une heure que le

jour fût levé, lorsque j'entendis frapper à la porte de ma maison avec tant de fureur qu'un coup n'attendait pas l'autre. J'appelai alors le plus âgé de mes domestiques, qui se nommait Cencio[1]. C'était le même que j'avais emmené avec moi dans le cercle du nécromant. Je lui dis d'aller voir quel était le fou qui, à cette heure, frappait si brutalement à ma porte. Pendant ce temps, j'allumai une seconde lumière, car j'ai l'habitude d'en avoir toujours une la nuit, et je me hâtai de passer sur ma chemise une excellente cotte de mailles et le premier vêtement venu. — « Hélas! maître, me cria Cencio, c'est le bargello avec tous ses sbires. Il dit que, si vous n'ouvrez promptement, il enfoncera la porte. Ils ont des torches et mille autres choses. — « Dis-leur, lui répondis-je, que je mets quelques vêtements et que j'y vais. » — Convaincu que c'était un guet-apens comme celui qui avait déjà été tenté par le signor Pier Luigi, je pris de la main droite une admirable dague et de la gauche mon sauf-conduit ; puis je courus à la fenêtre qui s'ouvrait derrière la maison, sur des jardins, mais j'y vis plus de trente sbires, et je reconnus que la fuite était impossible de ce côté-là. Je plaçai devant moi mes deux jeunes gens, et je leur enjoignis d'attendre mon ordre pour ouvrir la porte. Enfin, quand je fus bien prêt, je me tins dans une véritable attitude de défense, ma dague d'une main et mon sauf-conduit de l'autre, et je dis à mes deux jeunes gens : — « Ouvrez sans crainte. » — Vittorio le bargello et deux de ses acolytes entrèrent aussitôt, pensant qu'il leur serait facile de m'arrêter ; mais, ayant vu la réception que je leur ménageais, ils reculèrent et se dirent : — « L'affaire sera sérieuse. » — Je leur jetai alors le sauf-conduit et leur criai : — « Lisez cela, vous ne pouvez m'arrêter, et je vous défends de me toucher. » — Là-dessus, le bargello ordonna à quelques-uns de ses gens de me saisir, et dit qu'on examinerait ensuite le sauf-conduit A ces mots, je m'avançai hardiment en brandissant ma dague, et je m'écriai : — « Que Dieu soit pour

1. Vincenzio Romoli.

le bon droit ! Je vous échapperai, ou si vous me prenez, ce ne sera que mort. » — Les sbires, ayant envahi la chambre, semblèrent déterminés à avoir recours à la violence, mais je fis si bonne contenance, que le bargello reconnut qu'il ne pourrait m'avoir vivant, ainsi que je le lui avais déclaré. Il appela donc le chancelier, et, pendant que celui-ci lisait le sauf-conduit, il essaya deux ou trois fois de s'emparer de moi par surprise ; mais je ne bronchai pas. Enfin, mes adversaires rebutés me jetèrent mon sauf-conduit sur le plancher, et se retirèrent sans moi.

Je retournai me coucher, mais je me trouvai si agité, que je ne pus me rendormir. J'avais résolu de me faire saigner dès qu'il serait jour. Toutefois, je consultai auparavant messer Giovanni Gaddi. Il en référa à un mauvais petit médecin qui me demanda si j'avais eu peur. Voyez un peu l'étrange espèce de médecin ! après lui avoir conté un tel événement, m'adresser une pareille question ! C'était un marjolet qui riait presque sans cesse et à propos de rien. Il m'ordonna, en ricanant, d'avaler un bon verre de vin grec, de me maintenir le cœur joyeux, et de n'avoir pas peur. Messer Giovanni lui dit : — « Maestro, dans de telles circonstances, une statue de marbre ou de bronze aurait peur, comment en serait-il autrement pour un homme ? » — « Monsignore, répondit le médicastre, nous ne sommes pas tous construits de même. Cet homme n'est ni de bronze ni de marbre, mais d'acier pur. » — En même temps, il me tâta le pouls et continua avec son rire saugrenu : — « Tenez, touchez-moi cela ; en vérité, ce n'est pas le pouls d'un homme, mais celui d'un lion ou d'un dragon. » — J'avais réellement le pouls altéré à un point que cet ignorant n'avait jamais vu décrit ni par Hippocrate, ni par Galien. Je sentais bien mon mal ; mais, pour ne point ajouter à mon agitation et à l'effroi que j'avais éprouvé, je m'étais armé de résolution et de courage. Sur ces entrefaites, messer Giovanni ordonna de servir le dîner, auquel je pris part avec sa compagnie, qui se composait de messer Ludovico da Fano, de messer Antonio Allegretti, de messer Giovanni Greco,

et du jeune messer Annibal Caro. Pendant tout le repas, on ne parla que de mon exploit. A maintes reprises, on en fit répéter les détails par mon serviteur Cencio, qui était aussi spirituel que brave et bien tourné. Chaque fois qu'il racontait cette diabolique aventure, il reproduisait parfaitement mes gestes, redisait exactement mes paroles et se souvenait toujours de quelque chose de nouveau. On lui demanda s'il avait eu peur. — « Vous n'avez, répondit-il, qu'à demander à mon maître s'il a été effrayé, car je ne l'ai été ni plus ni moins que lui. »

Ces balivernes ayant fini par m'ennuyer, et comme d'ailleurs je me sentais très-mal à mon aise, je me levai de table en disant que j'allais acheter des habillements en drap de soie azur pour Cencio et moi ; car quatre jours plus tard, à la fête de Notre-Dame, je voulais suivre la procession, et Cencio devait marcher devant moi en portant un cierge allumé. Je me retirai pour m'occuper de ce soin. Je pris pour moi un manteau d'armoisin azur et un pourpoint de même étoffe, et pour Cencio un manteau et un pourpoint de taffetas également couleur d'azur.

Dès que ces vêtements furent taillés, je me rendis chez le pape. Il me dit de parler à messer Ambrogio, qu'il avait chargé de me commander un grand ouvrage d'or. J'allai donc trouver messer Ambrogio. Il connaissait parfaitement mon aventure avec le bargello, car il s'était concerté avec mes ennemis pour me faire revenir de Florence, et, lorsqu'il apprit que je n'étais point arrêté, il gourmanda le bargello, qui s'excusa, en disant que mon sauf-conduit l'en avait empêché. Messer Ambrogio m'entretint d'abord de la commission que le pape lui avait donnée, puis il me dit de faire des dessins et que l'on aviserait au reste.

Cependant la fête de Notre-Dame arrivait. Comme il est d'usage que ceux qu'on gracie ce jour-là se constituent prisonniers, je retournai chez le pape et lui dis que je ne voulais pas aller en prison, et que je suppliais Sa Sainteté de m'en dispenser. Le pape me répondit que c'était l'usage et qu'il fallait m'y conformer. Alors je m'agenouillai de nou-

veau, je remerciai Sa Sainteté du sauf-conduit qu'elle m'avait accordé, et je lui déclarai que j'en profiterai pour regagner Florence, où mon duc m'attendait avec tant d'impatience. A ces mots, le pape se tourna vers un de ses favoris et lui dit : — « Que Benvenuto soit gracié sans aller en prison. Qu'on lui délivre son *motu-proprio.* » — Dès que cet acte fut rédigé, le pape le signa et le fit enregistrer au Capitole. Enfin, le jour de la fête de Notre-Dame, je suivis la procession entre deux gentilshommes, et j'eus ma grâce complète.

Quatre jours après, je fus attaqué d'une fièvre violente et d'un frisson terrible. Je me mis au lit, et je jugeai de suite que le cas était mortel. J'appelai les premiers médecins, et entre autres Francesco de Norcia, qui exerçait depuis longtemps, et qui était le plus en crédit à Rome. Je leur dis à quelle cause j'attribuais ma maladie ; j'ajoutai que j'avais voulu me faire saigner, mais qu'on m'en avait dissuadé, et je les priai de me tirer du sang, s'il en était temps encore. Maestro Francesco me répondit qu'il était trop tard, que, si l'on s'y était pris plus tôt, je n'aurais pas eu la plus légère indisposition, et que maintenant il fallait avoir recours à un autre moyen. Malgré le soin et le savoir avec lesquels les médecins me traitèrent, le mal empira si rapidement, qu'au bout de huit jours ils désespérèrent de ma guérison et ordonnèrent de ne rien me refuser de ce que je leur demanderais. Cependant maestro Francesco dit : — « Tant qu'il aura le souffle, appelez-moi à quelque heure que ce soit, parce qu'on ne peut deviner ce que la nature est capable d'opérer chez un tel jeune homme. S'il vient à perdre connaissance, administrez-lui ces cinq remèdes l'un après l'autre et envoyez-moi chercher ; j'accourrai à toute heure de la nuit, car j'aurais plus de plaisir à sauver Benvenuto que n'importe quel cardinal de Rome. »

Messer Giovanni Gaddi me faisait deux ou trois visites par jour, et chaque fois il prenait tantôt mes belles escopettes, tantôt mes cottes de mailles, mes épées, mes modèles et autres objets, et il ne cessait de dire : — « Cela est beau,

ceci est encore plus beau, » — ce qui m'ennuyait au plus haut point. Il était toujours accompagné d'un certain Mattio Franzesi, qui paraissait aussi attendre ma mort avec la dernière impatience, non pour hériter de moi, mais pour voir messer Giovanni s'emparer de ce qui semblait lui tenir tant à cœur. Mon associé Felice me prodiguait tous les soins qu'un homme peut donner à un autre.

La nature était arrivée chez moi à un tel état d'affaiblissement et de prostration, que je n'avais plus la force de respirer ; mais j'avais la tête aussi libre et aussi vigoureuse que si je n'eusse pas été malade.

Tandis que je jouissais de tout mon bon sens, je voyais s'avancer vers mon lit un vieillard d'un aspect terrible, qui voulait m'entraîner avec violence dans une énorme barque. Alors, j'appelais mon Felice et je le suppliais de s'approcher de moi et de chasser ce vieux coquin. Felice, qui m'était tout dévoué, accourait en pleurant et s'écriait : — « Va-t'en, vieux traître qui veux m'enlever ce que j'ai de plus cher ! » — Messer Giovanni Gaddi, qui était présent, disait : — « Le pauvre diable délire, il n'a plus que quelques heures à vivre. » — Mattio Franzesi, de son côté, ajoutait : — « Il a lu Dante [1], et il en rêve dans sa maladie ; » — puis il continuait en riant : — « Va-t'en, vieux coquin, laisse tranquille notre Benvenuto. » — Voyant qu'on se moquait de moi, je me tournai vers messer Giovanni Gaddi, et je lui dis : — « Sachez, mon cher maître, que je ne délire point, et que ce vieillard me persécute réellement. Vous feriez bien mieux de me débarrasser de ce misérable Mattio, qui se rit de mes maux. Puisque votre seigneurie me trouve digne de ses visites, elle devrait venir avec messer Antonio Allegretti, messer Annibal Caro ou quelques autres de ses savants amis, qui ne soient point gens indiscrets et grossiers comme cet animal. » — Alors messer Giovanni dit en plai-

1. Ed ecco verso noi venir per nave
Un vecchio bianco per antico pelo
Gridando : Guai a voi, anime prave !...
(Dante, *Inferno*, III.)

santant à ce Mattio de s'éloigner de sa présence pour toujours. Mattio ayant continué à ricaner, la plaisanterie tourna au sérieux ; car messer Giovanni ne voulut plus jamais le voir, et fit appeler messer Antonio Allegretti, messer Ludovico et messer Annibal Caro. Dès que ces gens de bien furent arrivés, je ressentis un grand soulagement. Je causai longtemps avec eux et je possédais toute ma raison, sans toutefois cesser d'ordonner à Felice de chasser le vieillard. Messer Ludovico me demanda comment il était fait. Pendant que je le lui dépeignais très-bien, ce vieillard me prit par le bras et me tira violemment à lui. Je criai qu'on me secourût, parce qu'il voulait me jeter sous le tillac de son horrible barque. En prononçant ce dernier mot, je tombai dans un profond évanouissement, et il me sembla qu'on me lançait dans la barque. On me raconta que, tant que dura cette pâmoison, je me démenai, en criant à messer Giovanni Gaddi qu'il venait, non pour me secourir, mais pour me voler, et je lui dis mille autres injures, qui le rendirent tout honteux.

Je restai ensuite comme inanimé. Au bout de plus d'une heure on trouva que je me refroidissais, et on me laissa pour mort. Mattio Franzesi, ayant appris cela, écrivit à Florence à messer Benedetto Varchi, mon intime ami, qu'on m'avait vu rendre l'âme à telle heure de la nuit. A cette nouvelle, le digne messer Benedetto composa sur ma mort prétendue un admirable sonnet que je rapporterai en son lieu. Il se passa plus de trois grandes heures avant que je recouvrasse mes sens.

Après m'avoir administré tous les remèdes que maestro Francesco avait indiqués, mon fidèle Felice, voyant que tout demeurait sans effet, courut chez le médecin et frappa à sa porte jusqu'à ce qu'il l'eût éveillé et fait lever. Il le supplia, les larmes aux yeux, d'accourir près de moi, parce qu'il me croyait mort. — « Eh bien, mon fils! lui dit maestro Francesco, qui était très-emporté, penses-tu que je puisse le ramener à la vie ? S'il est mort, j'en suis plus fâché que toi. Crois-tu qu'en y allant avec ma méde-

cine je puisse lui souffler au c... et te le rendre vivant? »

Maestro Francesco, ayant vu que le pauvre jeune homme se retirait en pleurant, le rappela et lui donna une certaine huile, en lui recommandant de m'en frotter le pouls et le cœur. Il lui dit en outre de me presser vigoureusement les petits doigts des pieds et des mains, et, si je revenais à moi, de l'en avertir de suite. Felice partit et fit tout ce que maestro Francesco lui avait prescrit.

Quand le soir fut arrivé, on perdit tout espoir et on ordonna de préparer mon linceul et de laver mon corps. Tout à coup je me remuai, et j'appelai Felice pour qu'il chassât à l'instant le vieillard qui me tourmentait. Felice voulut envoyer chercher maestro Francesco ; mais je m'y opposai, et je lui dis de venir près de moi, parce que le vieillard avait peur de lui et s'éloignerait immédiatement. Felice s'approcha, et, dès que je l'eus touché, il me sembla que le vieillard s'enfuyait irrité. Je priai cependant Felice de demeurer toujours à mon côté. Sur ces entrefaites, maestro Francesco entra. Il dit qu'il me sauverait à tout prix, et que de sa vie il n'avait encore jamais rencontré un jeune homme aussi robuste que moi. Puis il se mit à écrire et m'ordonna des fumigations, des bains, des liniments, des cataplasmes et une multitude d'autres choses. Enfin, au moyen de plus de vingt sangsues qu'il m'appliqua au derrière, je revins à moi, mais harassé, brisé, broyé.

Mes amis et plusieurs grands personnages accoururent voir le mort miraculeusement ressuscité. Je déclarai en leur présence que je léguais à ma pauvre sœur Liperata, qui était à Florence, le peu que je possédais en argent, en or et en bijoux, ce qui pouvait monter à huit cents écus environ. J'ajoutai que je donnais à mon cher Felice mes armes, mes autres objets, et, en un mot, tout le reste de ce qui m'appartenait, et de plus cinquante écus d'or destinés à acheter des habits de deuil. Felice se jeta aussitôt à mon cou en me disant qu'il ne voulait rien autre chose que me voir vivre. — « Si tu veux que je vive, lui dis-je alors, ne me quitte pas, et renvoie ce vieillard qui a peur de toi. » —

A ces mots, la frayeur s'empara de quelques-uns des assistants, qui reconnurent que je ne délirais point et que je parlais avec bon sens et ma pleine raison. Telle était cette cruelle maladie. Ma santé ne s'améliorait guère. L'excellent maestro Francesco venait quatre ou cinq fois par jour. Messer Giovanni Gaddi, honteux de l'affront qu'il avait reçu, ne se présentait plus devant moi.

Mon beau-frère, le mari de ma sœur, arriva pour recueillir mon héritage. Comme c'était un fort brave homme, il fut enchanté de me trouver vivant. Quant à moi, sa vue me produisit un bien indicible. Il m'accabla d'amitiés, et me dit qu'il n'était venu que pour me soigner de sa propre main, ce qu'il fit pendant plusieurs jours. Je le renvoyai ensuite quand ma guérison fut presque certaine. Il me laissa le sonnet de messer Benedetto Varchi, dont j'ai parlé plus haut, et que voici :

Chi ne consolerà, Mattio ? chi fia
Che ne vieti il morir piangendo poi
Che pur è vero, oimè, che senza noi
Cosi per tempo al ciel salita sia

Quella chiara alma amica, in cui fioria
Virtù cotal, che fino a' tempi suoi
Non vidde egual, nè vedrà, credo, poi
Il mondo, onde i miglior si fuggon pria.

Spirto gentil, se fuor del mortal velo
S'ama, mira dal ciel ch' in terra amasti,
Pianger non già 'l tuo ben, ma 'l proprio male.

Tu ten sei gito a contemplar su 'n cielo
L'alto Fattore, e vivo il vedi or, quale
Con le tue dotte man quaggiù il formasti.

Ma maladie avait été si violente que la guérison paraissait impossible. Le digne maestro Francesco de Norcia redoublait de soins, et m'apportait chaque jour de nouveaux remèdes pour chercher à consolider ma pauvre machine délabrée ; mais ses efforts restaient infructueux.

Tous les médecins désespéraient presque du succès et ne savaient plus que faire. J'avais une soif indicible, et depuis longtemps, suivant l'ordre des médecins, je m'étais bien gardé de boire. Felice, qui croyait avoir opéré un miracle en me sauvant la vie, ne me quittait pas une minute. Le vieillard ne me tourmentait plus tant ; je ne le voyais guère que parfois en rêve.

Un jour, Felice sortit et laissa pour me garder un de mes apprentis et une servante, qui était de Pistoia et se nommait Beatrice. Je demandai à cet apprenti ce qu'était devenu mon domestique Cencio, et pourquoi je ne l'avais jamais vu me servir. Il me répondit que Cencio avait été beaucoup plus malade que moi, et qu'il se trouvait en ce moment à deux doigts de la mort. Felice avait défendu de m'apprendre cet événement. J'en éprouvai un vif chagrin.

J'appelai ensuite Beatrice, et je la priai de remplir d'eau pure un grand rafraîchissoir de cristal qui se trouvait près de moi et de me le donner. Elle accourut, et me l'apporta plein. Je lui dis de l'approcher de mes lèvres, et que, si elle m'en laissait boire une gorgée à mon aise, je lui ferais cadeau d'une jupe. Cette fille, qui m'avait volé quelques objets de quelque importance, craignant qu'on ne découvrît son vol, aurait été enchantée que je mourusse, de sorte qu'elle me laissa boire de cette eau à deux reprises, tant que je pus, si bien que j'en avalai plus d'une bouteille. Je me couvris ensuite chaudement, et je ne tardai pas à suer et à m'endormir.

Je dormais depuis une heure environ, lorsque Felice revint et demanda à l'apprenti ce que je faisais. Celui-ci répondit : — « Je ne sais ; la Beatrice lui a apporté ce rafraîchissoir plein d'eau, et il a bu presque tout. J'ignore si maintenant il est mort ou vif. » — On me raconta plus tard qu'à cette nouvelle mon pauvre Felice faillit tomber à la renverse. Il prit ensuite un bâton et se mit à rosser vertement la servante en s'écriant : — « Ah ! traîtresse ! tu me l'as tué ! »

Pendant que Felice bâtonnait et que Beatrice criait, moi

je rêvais que le vieillard tenait des cordes avec lesquelles il ordonnait de me garrotter; mais Felice le repoussait avec une hache. Alors le vieillard se mettait à fuir en disant : — « Laissez-moi m'en aller, je ne reviendrai pas de longtemps. » — Cependant la Beatrice s'était réfugiée dans ma chambre. Ses cris m'ayant réveillé, je dis à Felice : — « Laisse-la, car, en voulant peut-être me faire du mal, elle m'a fait plus de bien que tu n'as pu y réussir avec tous tes soins. Aidez-moi à changer ; je suis en nage. Allez vite. » — Felice reprit courage, m'essuya et me réconforta. Je me trouvai infiniment mieux, et je commençai à espérer d'arriver à guérison.

Sur ces entrefaites, maestro Francesco entra. A l'amélioration qu'il remarqua chez moi, aux pleurs de la servante, aux allées et venues de l'apprenti et aux rires de Felice, il devina qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire.

En même temps arriva ce maestro Bernardino, qui, au commencement de ma maladie, n'avait pas voulu me saigner. Maestro Francesco, qui était un très-habile homme, ne put s'empêcher de s'écrier : — « Oh ! puissance de la nature ! elle connaît ses besoins et les médecins ne s'en doutent pas. » — « S'il avait bu une bouteille de plus, il aurait été guéri sur-le-champ, » — reprit cet écervelé de maestro Bernardino. — « C'eût été un grand malheur, et je souhaite que Dieu vous l'envoie, » — lui répliqua maestro Francesco, qui était un homme âgé et d'une haute expérience ; — puis il se tourna vers moi et me demanda si j'aurais pu boire davantage. — « Non, lui répondis-je, car je n'avais plus soif. » — Alors il s'adressa à maestro Bernardino et lui dit : — « Vous voyez bien que la nature avait pris juste ce dont elle avait besoin, ni plus, ni moins. C'est elle aussi qui parlait quand ce pauvre jeune homme demandait à être saigné. Si vous saviez que deux bouteilles d'eau lui auraient rendu la santé, pourquoi ne l'avoir pas dit plus tôt? Vous en auriez eu tout l'honneur. » — A ces mots, le médicastre partit en grognant et ne reparut plus jamais. Maestro Fran-

cesco enjoignit aussitôt de me mener sur une des collines de Rome.

Le cardinal Cornaro, ayant été instruit de mon rétablissement, me fit conduire à un palais qu'il avait à Monte-Cavallo. On m'y transporta avec soin le soir même sur une chaise, bien couvert et chaudement enveloppé. Dès que je fus arrivé, je commençai à vomir. Il me sortit de l'estomac un ver d'un quart de brasse de longueur. Il était hideux, couvert de grands poils et parsemé de taches vertes, noires et rouges. On le conserva pour le montrer au médecin, qui déclara n'avoir jamais rien vu de pareil. Il dit ensuite à Felice : — « Maintenant aie soin de ton Benvenuto. Il est guéri ; mais ne lui laisse pas commettre d'excès, car s'il l'a échappé une fois, il ne s'en sauverait pas une seconde. Tu l'as vu, sa maladie a été si violente qu'on n'aurait pu lui administrer les sacrements. A présent je reconnais qu'avec un peu de patience et un peu de temps il fera encore quelques beaux ouvrages. » — Il se tourna ensuite vers moi et me dit : — « Benvenuto mio, sois sage : évite le moindre excès, et, dès que tu seras guéri, je veux que tu me fasses de ta propre main une madone que je prierai pour toi. » — Je le lui promis et je lui demandai si je pouvais aller jusqu'à Florence. Il me répondit qu'il fallait prendre un peu plus de force et voir ce qu'opèrerait la nature.





CHAPITRE V

(1535 — 1537.)

Voyage à Florence. — Giorgio Vasari. — Calomnies. — Retour à Rome. — Le Père, le Fils et le Saint-Esprit. — Felice Guadagni. — Aventure de chasse. — La poutre de feu. — Le revers de Lorenzino. — Assassinat du duc Alexandre. — Les exilés florentins. — Élection de Cosme de Médicis. — Réflexions de Cellini. — Messer Latino Giovenale. — Charles-Quint à Rome. — Le missel. — Messer Durante et les cinq cents écus d'or.

Une semaine amena une si faible amélioration dans ma santé, que je devins presque à charge à moi-même : c'est qu'en effet il y avait plus de cinquante jours que j'étais en proie à la souffrance. Je me décidai enfin à partir et je fis tous mes préparatifs. Je pris deux litières, une pour mon cher Felice, l'autre pour moi, et nous nous dirigeâmes vers Florence. Comme je n'avais point écrit pour annoncer mon arrivée, ma sœur, qui ne m'attendait pas, m'accueillit en pleurant et en riant à la fois. Le même jour, plusieurs de mes amis vinrent me voir, et entre autres Pier Landi, celui qui m'était le plus cher au monde.

Le lendemain Niccolo de Monte-Aguto, avec qui j'étais aussi intimement lié, s'empressa d'accourir, parce qu'il avait entendu dire au duc : — « Benvenuto aurait mieux fait de mourir ; il est venu ici se mettre la corde au cou, car je ne lui pardonnerai jamais. » — Aussi dès que Niccolo me vit, s'écria-t-il d'un ton désespéré : — « Cher Benvenuto, qu'es-tu venu faire ici ? Ne savais-tu pas combien tu as offensé le duc ? Je l'ai entendu jurer que tu étais venu te mettre la

corde au cou! » — « Niccolo, lui répondis-je, rappelez à Son Excellence que le pape Clément a voulu me traiter de la même façon et avec tout autant d'injustice. Que le duc ait l'œil sur moi et me laisse guérir : alors je lui montrerai que de sa vie il n'a eu un plus fidèle serviteur que moi. Un de mes ennemis, poussé par l'envie, m'aura ainsi desservi auprès de Son Excellence. Eh bien! qu'elle attende que je recouvre la santé, et je lui expliquerai ma conduite de telle façon qu'elle en sera étonnée. »

C'était le peintre Giorgetto Vasellario d'Arezzo[1] qui m'avait joué ce mauvais tour, probablement pour me récompenser de tous les bienfaits dont je l'avais comblé. En effet, je l'avais logé et défrayé à Rome, où il avait mis toute ma maison sens dessus dessous. Il était alors attaqué d'une petite lèpre sèche qu'il grattait continuellement. Une nuit qu'il couchait avec un brave garçon que j'avais à mon service et qui s'appelait Manno[2], il lui écorcha une jambe avec ses mains en croyant se gratter lui-même. Jamais il ne se taillait les ongles. Manno était décidé à le tuer. Je les réconciliai ; puis je plaçai Giorgio chez le cardinal de Médicis et

1. Giorgio Vasari naquit à Arezzo, en 1512, et mourut en 1574. Ami et élève de Michel-Ange, d'Andrea del Sarte, du Priore, du Rosso, traité en égal par le cardinal Farnèse et le cardinal de Médicis, comblé d'honneurs et de richesses par le magnifique Cosme, il vécut dans l'intimité de tous les hommes savants et forts de sa brillante époque. Appelé à Florence au moment où tous les illustres maîtres du quinzième siècle étaient morts ou condamnés au repos par la vieillesse, il présida à tous les grands travaux qui furent ordonnés par le duc Cosme. Encouragé par le Caro, le Molza, le Tolomei, le Giovio, et les lettrés les plus distingués de son temps, il écrivait les *Vies des plus célèbres Peintres, Sculpteurs et Architectes.* « Malgré quelques légères erreurs qui, pour la plupart, ont été fort « exagérées par des critiques intéressées, Vasari doit être regardé comme « le père de l'histoire de la peinture. Formé pendant l'époque la plus « brillante de cet art, il a, pour ainsi dire, perpétué les préceptes du siècle « d'or. En lisant ses récits, on croirait entendre les peintres mêmes dont « il a recueilli les traditions et les maximes. » — A ces lignes, que nous empruntons au docte Lanzi, nous n'ajouterons rien. Nous avons déjà peut-être trop parlé ici d'un livre que nous avons essayé de naturaliser en France.

2. En plusieurs endroits de son livre, Vasari parle avec éloge de l'habileté et du caractère de l'orfèvre Manno. Il l'appelle : « *Uomo raro nel suo esercizio ed otitmo per costumi e bontà.* »

je ne cessai de lui rendre service. En revanche, il avait dit au duc Alexandre que j'avais mal parlé de Son Excellence, et que je m'étais vanté que je serais un des premiers à escalader les murs de Florence avec les exilés, ses ennemis. Ces propos, d'après ce que j'appris plus tard, lui étaient soufflés par Ottaviano de Médicis, qui, en galant homme, voulait se venger de la querelle qu'il avait eue avec le duc à propos de la Monnaie et de mon départ de Florence. Mais, comme j'étais innocent de ces fausses accusations, je n'éprouvai pas la moindre frayeur.

Le savant maestro Francesco, de Montevarchi, me soignait avec beaucoup de talent. Il m'avait été amené par mon intime ami Luca Martini, qui passait la plus grande partie de la journée avec moi. — J'avais renvoyé à Rome mon fidèle Felice pour y surveiller mes affaires. — Dès que je fus en état de quitter un peu l'oreiller, ce qui eut lieu au bout de quinze jours, je voulus, bien que je ne pusse encore marcher, que l'on me transportât sur la petite terrasse du palais Médicis; je m'y assis en attendant le passage du duc. Plusieurs courtisans de mes amis vinrent me parler. Ils étaient fort étonnés que, malgré la gravité de ma maladie, j'eusse consenti à me faire transporter d'une manière si pénible. Ils disaient que j'aurais dû attendre ma guérison, puis aller voir le duc. Ils s'étaient groupés en foule autour de moi, et ils me regardaient comme un miracle, moins parce qu'ils avaient reçu la nouvelle de ma mort que parce qu'ils me trouvaient une véritable mine de spectre.

Je racontai devant eux tous comment un misérable scélérat avait dit à monseigneur le duc que je m'étais vanté de vouloir être le premier à escalader les murailles de Florence, et, en outre, que j'avais tenu d'odieux propos sur le compte de Son Excellence. J'ajoutai que je me souciais peu de vivre ou de mourir, tant que je ne me serais pas lavé de cette infamie, et que je ne connaîtrais pas le téméraire vaurien qui avait fait ce faux rapport. — Pendant que je parlais, quantité de gentilshommes s'étaient rassemblés

et me témoignaient un vif intérêt : celui-ci me disait une chose, celui-là une autre. Je leur déclarai que je ne quitterais pas la place avant de connaître mon accusateur.

A ces mots, maestro Agostino, tailleur du duc, s'approcha et dit : — « Si ce n'est que cela, tu vas être satisfait à l'instant. » — Le susdit Giorgio passait en ce moment. — « Voilà celui qui t'a accusé, continua maestro Agostino, maintenant tu sais à quoi t'en tenir. » — Bien qu'il me fût impossible de bouger, je demandai fièrement à Giorgio si cela était vrai. Il le nia et affirma qu'il n'avait jamais rien dit de semblable. — « Ah ! pendard, s'écria maestro Agostino, ne sais-tu pas que je le tiens de bonne source ? » — Giorgio s'éloigna aussitôt en répétant que cela n'était pas vrai, qu'il n'était pour rien là-dedans[1]. Bientôt le duc parut. Je me fis soulever devant Son Excellence, et elle s'arrêta. Je lui dis que je n'étais venu là que dans le seul but de me justifier. Le duc me regarda et se montra fort étonné de me voir en vie ; puis il me recommanda de songer à me conduire en homme de bien et à me guérir.

Dès que je fus de retour chez moi, Niccolo de Monte-Aguto arriva et m'assura que j'avais échappé, contre toutes ses prévisions, à un des plus grands dangers du monde ; qu'il avait vu ma sentence écrite de la bonne encre ; enfin que j'eusse à me dépêcher de me guérir et de décamper, parce que le péril venait d'un personnage fort à craindre.

1. « Il est à remarquer, écrit le signor Carpani, un des annotateurs de « Cellini, que Vasari n'a jamais eu que des éloges pour les ouvrages de « Benvenuto, et même pour ses *Mémoires*, où il est peint sous de noires « couleurs. » En effet, dans sa Notice sur les Académiciens du dessin, t. X, p. 4 et 5, Vasari dit : « Il me serait facile de m'étendre davantage « sur le compte de Benvenuto, qui, dans toute sa conduite, s'est constamment montré intrépide, fier, ardent, énergique, terrible, et non moins « audacieux avec les princes que dans ses ouvrages. Mais je n'en dirai plus « rien, attendu qu'il a lui-même écrit sur sa vie et sur ses ouvrages avec « beaucoup plus de méthode et d'éloquence que je ne saurais peut-être le « faire. » — Toutefois, nous croyons avec Baldinucci que Vasari n'avait pas lu les *Mémoires* de Benvenuto ; s'il en était autrement, il faudrait lui supposer une bien forte dose de charité chrétienne, un bien vif amour de rendre le bien pour le mal.

Il insista pour que je prisse garde à moi, et il ajouta : — « Mais qu'as-tu donc fait à ce mauvais gredin d'Ottaviano de Médicis ? » — Je répondis qu'il n'avait jamais reçu de moi le moindre mal, tandis que moi j'avais beaucoup à me plaindre de lui, et je racontai l'affaire de la Monnaie. — « Pars au plus vite, me dit aussitôt Niccolo ; car la vengeance arrivera plus tôt que tu ne crois. » — Tout en m'occupant du rétablissement de ma santé, je donnai des conseils à Pietro Pagolo pour la Monnaie ; puis je retournai à Rome, sans souffler un mot au duc ni à qui que ce soit.

A mon arrivée, après avoir consacré quelque temps à me bien divertir avec mes amis, je commençai la médaille du duc. Au bout de peu de jours, j'avais déjà gravé la tête sur acier. C'était le plus bel ouvrage que j'eusse jamais fait dans ce genre. Un solennel imbécile nommé Francesco Soderini, qui venait me voir au moins une fois chaque jour, ayant examiné ce que je faisais, me répéta souvent : — « Ah ! traître ! tu veux immortaliser cet enragé tyran, car jamais tu n'as rien produit d'aussi beau. On reconnaît bien à cela que tu es notre ennemi juré et l'ami dévoué de ces gens-là. Cependant le pape et ton duc ont voulu deux fois te faire pendre injustement. Telle a été la conduite du père et du fils : maintenant prends garde au saint-esprit (on tenait pour certain que le duc Alexandre était fils du pape Clément). » — Messer Francesco continuait en jurant que, s'il pouvait, il me volerait les coins de cette médaille. Je le remerciai de m'avoir averti, parce qu'à l'avenir je les garderais de telle façon qu'il ne les verrait plus jamais.

J'écrivis à Florence à Niccolo de Monte-Aguto de prier Lorenzino de m'envoyer le revers de la médaille. Niccolo me répondit en propres termes que cet insensé et mélancolique philosophe de Lorenzino lui avait assuré que jour et nuit il ne pensait qu'à ce revers, et qu'il le ferait le plus tôt possible. Néanmoins Niccolo me conseilla de ne pas y compter, d'en composer un moi-même, et dès qu'il serait terminé de venir le présenter au duc ; que je m'en trouve-

rais bien. J'exécutai donc un dessin sur un sujet qui me parut convenable pour un revers, et je travaillai assidument à le mettre en œuvre.

Comme je n'étais pas encore parfaitement rétabli de ma terrible maladie, je me livrais souvent au plaisir de la chasse avec mon escopette en compagnie de mon cher Felice. Il ne savait absolument rien de mon métier ; mais chacun, le voyant jour et nuit avec moi, s'imaginait qu'il était des plus habiles. Mille fois nous rîmes ensemble de la grande réputation dont il jouissait. Comme il s'appelait Felice Guadagni (*gagne*), il me disait en plaisantant : — « Je m'appellerais Felice Gagne-peu, si vous ne m'eussiez mis tellement en crédit, que je veux m'appeler Felice Gagne-beaucoup. » — De mon côté, je lui disais qu'il y a deux manières de gagner; l'une qui consiste à gagner pour soi, l'autre à gagner pour les autres. J'ajoutais que j'appréciais chez lui cette seconde manière beaucoup plus que la première, puisqu'il m'avait gagné la vie. Notre conversation roula souvent sur ce sujet, mais particulièrement un certain jour de l'Épiphanie, où nous nous trouvions près de la Magliana. — Vers le soir, ayant tué avec mon escopette bon nombre d'oies et de canards, je comptai presque ne plus tirer, et nous nous acheminâmes à grands pas vers Rome. Tout à coup je m'aperçus que mon chien, qui se nommait Barucco, n'était pas devant moi. Je l'appelai, et, en me retournant, je vis ce brave animal en arrêt sur des oies qui s'étaient logées dans un fossé. Je mis aussitôt pied à terre, j'armai ma bonne escopette, et je fis feu de très-loin. J'atteignis deux oies d'une seule balle, car je ne tirais jamais que de cette façon, et le plus souvent je touchais le but à une distance de deux cents brasses, ce qui aurait été impossible avec une autre charge. Des deux oies que j'avais frappées l'une était presque morte ; la seconde, n'étant que blessée, essayait encore de voler. Mon chien poursuivit celle-ci et me l'apporta. Je courus vers l'autre que j'avais vue tomber dans le fossé. Me fiant à mes bottes, qui étaient très-hautes, j'avançai le pied, mais le terrain s'enfonça sous moi. Je ne pus

donc saisir l'oie qu'en remplissant d'eau ma botte droite. Je la vidai, en levant ma jambe. Je remontai à cheval et nous continuâmes en toute hâte notre route. Comme il faisait très-froid, je sentis ma jambe se glacer au point que je dis à Felice : — « Il faut absolument soigner cette jambe, car cela devient intolérable. » — Le bon Felice, sans mot dire, descendit de cheval, ramassa des chardons et des broussailles et s'apprêta à y mettre le feu. Pendant ce temps, en posant ma main sur mes oies, je trouvai un duvet si chaud, que j'empêchai Felice de continuer ses préparatifs. Je remplis ma botte de plumes, et à l'instant j'éprouvai un soulagement qui me rendit la vie. »

Nous poussâmes vivement nos chevaux vers Rome. A la nuit nous gravissions une petite colline, lorsqu'en regardant du côté de Florence, nous nous écriâmes tous deux, frappés d'étonnement : — « Dieu du ciel ! que voit-on au-dessus de Florence ? » — C'était comme une immense poutre de feu qui étincelait et jetait une lueur éclatante. Je dis à Felice : — « A coup sûr, nous apprendrons demain qu'il s'est passé quelque événement extraordinaire à Florence.

Quand nous entrâmes à Rome, la nuit était très-sombre ; je montais un petit cheval qui marchait parfaitement l'amble et qui était plein d'ardeur. Lorsque nous fûmes près des Banchi, non loin de notre maison, nous rencontrâmes un tas de plâtras et de tuiles brisées que l'on avait jeté, pendant le jour, au milieu de la rue. Je ne l'aperçus point, et mon cheval, ne l'ayant pas vu non plus, le gravit lestement ; mais, en le descendant, il culbuta la tête entre les jambes. Quant à moi, grâce à Dieu sans doute, je ne me fis pas le moindre mal. Au bruit, les voisins sortirent avec des lumières. J'étais déjà sur pied, et, sans remonter à cheval, je courus à ma maison en riant d'être sorti sain et sauf d'un accident où j'aurais pu me rompre le cou.

Je trouvai chez moi plusieurs de mes amis. Pendant le souper, je leur racontai les divers incidents de ma chasse, et le diabolique phénomène que nous avions vu. — « Qu'apprendrons-nous demain ! » — s'écrièrent-ils tous. — « Il y

a certainement du nouveau à Florence, » — leur dis-je. Le souper n'en fut pas moins joyeux. Le lendemain soir, la nouvelle de la mort du duc Alexandre arriva à Rome : aussi quantité de mes connaissances vinrent-elles me dire : — « Tu l'avais bien annoncé, qu'il se passerait quelque grand événement à Florence ! » — Je rencontrai messer Francesco Soderini sautillant sur un mauvais mulet. Il riait comme un fou et me dit : — « Voilà, pour la médaille de cet infâme tyran, le revers que t'avait promis Lorenzino de Médicis. Tu voulais immortaliser tes ducs ! eh bien ! nous n'en voulons plus de ducs. » — Et là-dessus il se moqua de moi, comme si j'eusse été un de ces chefs de factions qui font les ducs. Survint un certain Baccio Bettini, grosse et vilaine tête de corbeau, qui se mit aussi de la partie : — « Tes ducs, me cria-t-il, nous les avons déduqués (*sducati*), nous n'en aurons plus, et tu voulais nous les immortaliser ! » — Ces sots propos ayant fini par m'ennuyer, je leur dis : — « Oh ! lourdes mâchoires, je suis un pauvre orfèvre, je sers qui me paye ; et vous vous attaquez à moi, comme si j'étais un chef de parti ! Je ne veux pas vous reprocher l'insatiable avidité, les folies et les lâchetés des vôtres ; mais je répondrai à vos rires stupides qu'avant deux ou trois jours, au plus, vous aurez un autre duc, peut-être pire que le dernier. » — Le lendemain Bettini vint à ma boutique et me dit : — « Il n'y aurait vraiment pas besoin de dépenser de l'argent en courriers, puisque tu sais les choses avant qu'elles arrivent. Quel est donc le démon qui te les révèle ? » — Et il me raconta comment Cosme de Médicis, fils du signor Jean, avait été nommé duc. Il ajouta que cela n'avait cependant eu lieu qu'à de certaines conditions, qui le tiendraient en bride et l'empêcheraient de marcher à sa guise. Ce fut alors mon tour de me moquer d'eux. — « Les Florentins, dis-je, ont mis un jeune homme sur un cheval merveilleux, puis ils lui ont chaussé des éperons, donné la bride en main, et enfin, après l'avoir conduit au milieu d'une plaine magnifique, émaillée de fleurs et de fruits, ils lui ont défendu de dépasser certaines limites ! Or çà ! dites-

moi, vous autres, qui pourra l'empêcher de les franchir, si l'envie lui en prend ? Peut-on soumettre aux lois celui qui leur commande ? » — Après cela ils me laissèrent, et ne revinrent plus jamais m'ennuyer.

Je m'occupai de ma boutique et de quelques affaires peu importantes, à la vérité; car je consacrais principalement mes soins à raffermir ma santé, qui ne me semblait pas encore bien remise du rude choc qu'elle avait reçu. Pendant ce temps, l'empereur Charles-Quint revenait victorieux de son expédition contre Tunis. Le pape m'envoya chercher, et me demanda quelle sorte de présent il pourrait offrir à ce prince. Je lui répondis que rien ne me semblait plus convenable qu'un crucifix d'or, pour lequel j'avais presque achevé un magnifique ornement qui ferait beaucoup d'honneur à Sa Sainteté et à moi. En effet, j'avais déjà terminé trois figurines d'or, en ronde bosse, de la dimension d'un palme environ. Je les avais commencées autrefois pour le calice du pape Clément. Elles représentaient la Foi, l'Espérance et la Charité. Je modelai en cire tout le reste du pied de la croix, et je le portai au pape avec un Christ également en cire, et divers ornements d'une rare beauté. Sa Sainteté en fut très-contente, et, avant que je me retirasse, nous arrêtâmes ensemble tout ce qu'il y avait à faire ; puis nous convînmes du prix de la façon. Cela se passait vers quatre heures du soir, et le pape avait ordonné à messer Latino Giovenale de me compter de l'argent le lendemain matin.

Messer Latino, qui avait un bon brin de folie, se mit en tête de fournir au pape une idée de son propre cru, ce qui rompit tout ce que nous avions arrangé. Le matin, quand j'allai chercher l'argent, il me dit avec sa stupide présomption : — « A nous d'inventer, à vous d'exécuter. Hier soir, avant de quitter le pape, nous avons songé à quelque chose d'infiniment mieux. » — Je ne le laissai pas aller plus avant, et je lui dis : — « Ni vous ni le pape ne pouvez imaginer rien de mieux qu'une chose où le Christ doit être représenté. Maintenant, débitez toutes les balivernes courtisa-

nesques que vous avez dans votre sac. » — Il me quitta furieux, sans souffler mot, et tâcha de faire donner le travail à un autre orfèvre.

Le pape s'y opposa, m'envoya chercher, et me dit que j'avais eu raison, mais qu'il avait résolu de tirer parti d'un Office de la Vierge, rempli de merveilleuses miniatures, qui avaient coûté au cardinal de Médicis plus de deux mille écus. Il ajouta que ce serait un présent très-convenable pour l'impératrice ; qu'on exécuterait ensuite pour l'empereur le travail, vraiment digne de Sa Majesté, que j'avais proposé, et que, du reste, on ne pouvait faire autrement, faute de temps, puisqu'on attendait l'empereur dans six semaines. Sa Sainteté voulait pour ce livre une couverture d'or massif, richement ciselée et ornée de pierres précieuses de la valeur de six mille écus. On me donna ces pierres avec l'or nécessaire, et je me mis aussitôt à l'ouvrage. En quelques jours j'amenai mon travail à un tel degré de beauté, que le pape en fut émerveillé, me combla d'éloges et défendit à cet animal de Giovenale de s'occuper de moi.

J'avais presque terminé ma besogne, quand l'empereur arriva. On lui dressa de nombreux et magnifiques arcs de triomphe, et il entra dans Rome avec une pompe merveilleuse ; mais je laisse à d'autres le soin de la décrire, car je ne veux parler que de ce qui me regarde.

L'empereur avait donné au pape un diamant qu'il avait payé douze mille écus. Sa Sainteté me le remit, et me dit de lui faire un anneau à la mesure de son doigt, mais de lui apporter auparavant le livre dans l'état où il se trouvait. Quand je le lui eus présenté, elle en fut enchantée et me demanda quel motif plausible on pourrait alléguer à l'empereur pour s'excuser du non-achèvement de ce livre. Je lui dis alors que ma maladie serait une valable excuse, et que Sa Majesté y prêterait foi facilement en voyant ma pâleur et ma maigreur. — « A merveille ! me dit le pape ; mais il faut ajouter qu'avec le livre tu lui offres ta personne de ma part » ; — puis il m'indiqua la manière dont je devais me tenir et me dicta les paroles dont je devais me servir. Je répétai

de suite le compliment, en lui demandant si je m'acquittais convenablement de mon rôle. — « Ce serait trop bien, s'écria-t-il, si tu avais le courage de l'exprimer devant l'empereur comme devant moi. » — Je lui répondis que j'étais certain de parler avec encore beaucoup plus d'assurance à l'empereur, parce que, n'étant pas vêtu autrement que moi, je croirais avoir affaire à un homme comme moi, ce qui n'avait pas lieu quand je m'adressais à Sa Sainteté, qui, à travers l'auréole de ses ornements pontificaux et de sa belle vieillesse, me semblait presque une divinité, et m'inspirait bien plus de respect que l'empereur. — « Va, Benvenuto mio, me dit alors le pape, tu es un vaillant homme, fais-nous honneur et tu y trouveras ton compte. »

Sa Sainteté ordonna d'amener deux chevaux turcs qui avaient appartenu au pape Clément, et qui étaient les plus beaux que l'on eût jamais vus dans la chrétienté. Le camérier, messer Durante, fut chargé de les conduire dans la galerie du palais et de les offrir à l'empereur avec un compliment dont le pape lui fournit lui-même les termes. Messer Durante et moi, nous descendîmes ensemble. Quand nous fûmes en présence de l'empereur, les deux chevaux entrèrent si resplendissants de grâce et de majesté, que le prince et tous les assistants furent saisis d'admiration. A ce moment, messer Durante se présenta si gauchement, et s'embrouilla tellement dans son jargon de Brescia, que jamais on ne vit ni n'entendit rien de plus pitoyable. L'empereur ne put s'empêcher de sourire.

J'avais déjà découvert mon ouvrage et remarqué que Sa Majesté m'avait regardé de la manière la plus gracieuse. Je m'avançai donc aussitôt, et je dis : — « Sacrée Majesté, notre très-saint Père le pape Paul offre à Votre Majesté ce manuscrit, orné de miniatures par le plus habile homme qui ait jamais existé. La maladie m'a empêché de terminer cette riche couverture d'or et de pierreries; c'est pourquoi Sa Sainteté m'offre aussi à Votre Majesté, pour finir ce livre près de sa personne, que je suis prêt à servir en tout ce qui lui plaira tant que je vivrai. » — L'empereur répondit : —

« Je reçois avec plaisir ce double présent, mais je veux que vous acheviez le livre à Rome. Quand il sera fini et que vous serez guéri, apportez-le-moi vous-même. » — Il causa ensuite avec moi et m'appela par mon nom, ce qui m'étonna beaucoup, car je ne l'avais pas entendu prononcer devant lui. Il me dit qu'il avait vu le bouton de chape du pape Clément, où j'avais ciselé de si admirables figures. Pendant une demi-heure nous parlâmes de mille choses aussi agréables qu'intéressantes. Enfin, voyant que je m'étais acquitté de ma mission mieux que je ne m'y attendais, je saisis le moment où la conversation se ralentit un peu pour faire ma révérence et me retirer. On entendit l'empereur dire aussitôt : — « Qu'on donne de suite à Benvenuto cinq cents écus d'or. » — L'officier qui les apporta ayant demandé qui avait parlé à l'Empereur, messer Durante s'avança et me vola mes cinq cents écus. Je m'en plaignis au pape. Il me dit de n'avoir aucune inquiétude, qu'il savait tout, qu'il était satisfait de la manière dont j'avais parlé à l'empereur, et que je pouvais certainement compter sur une bonne part de cet argent.





CHAPITRE VI

(1537.)

Le diamant teinté. — Le marquis del Guasto. — Les calomnies de Latino Giovenale. — Disgrâce. — Ascanio. — L'espagnol Francesco.

De retour à ma boutique, je m'appliquai sans relâche à terminer l'anneau du diamant. On me députa les quatre plus fameux joailliers de Rome, parce qu'on avait dit au pape que ce diamant avait été monté à Venise par le premier ouvrier du monde, nommé maestro Miliano Targhetta, et qu'à raison de son peu d'épaisseur il serait par trop difficile à mettre en œuvre, si l'on ne prenait l'avis des gens les plus experts.

Je fus enchanté de voir arriver ces quatre joailliers, parmi lesquels se trouvait un Milanais appelé Gaio. C'était le plus présomptueux animal qu'il y eût sur terre. Ce qu'il ignorait le plus était justement ce qu'il prétendait le mieux savoir. Les autres étaient pleins de modestie et de mérite.

Ce Gaio s'empara le premier de la parole et dit : — « Il faut conserver la teinte [1] de Miliano; tu ôteras ta barrette devant elle, Benvenuto, car Miliano est le premier joaillier du monde, et aucune pierre ne présente plus de difficultés que celle-ci, aussi vrai que la teinture des diamants est ce

1. Pour comprendre ce passage, il faut savoir qu'autrefois les joailliers introduisaient sous les chatons des diamants une espèce de stuc colorié. — Dans son *Traité d'Orfèvrerie*, Cellini explique au long la méthode à suivre pour composer ces teintes.

qu'il y a de plus beau et de plus difficile dans notre art. » — Je lui répondis qu'il serait d'autant plus glorieux pour moi de lutter contre un homme si renommé. Je me tournai ensuite vers les autres joailliers, et je leur dis : — « Je vais conserver la teinte de Miliano et essayer d'en composer une meilleure ; si je ne réussis pas, nous rétablirons la première. » — Cet imbécile de Gaio s'écria que, si j'en trouvais une aussi belle, il lui tirerait volontiers sa barrette. — « Donc, lui répliquai-je, si j'en fais une plus belle, elle méritera deux coups de barrette ? » — « Oui, » répondit-il.

Alors je me mis à préparer mes teintes avec un soin extrême, d'après une méthode que j'enseignerai ailleurs [1]. Certes, la teinte de Miliano était superbe, et jamais de ma vie je n'ai rencontré plus de difficultés que dans le diamant en question. Cependant je ne perdis pas courage. J'aiguisai tant mon esprit, que non-seulement j'égalai Miliano, mais encore je le laissai bien loin derrière moi. Après avoir reconnu que je l'avais vaincu, je cherchai à me surpasser moi-même. Je composai donc, à l'aide de nouveaux procédés, une teinte qui l'emportait de beaucoup sur toutes celles que j'avais jusqu'alors employées.

J'envoyai chercher les joailliers; j'appliquai en leur présence, sous le diamant, d'abord la teinte de Miliano, puis la mienne, et je la leur montrai. Un des plus habiles, nommé Raffaello del Moro, prit la pierre et s'écria : — « Benvenuto a surpassé la teinte de Miliano ! » — Gaio, ne voulant point le croire, prit à son tour le diamant et dit : — « Benvenuto, il vaut deux mille ducats de plus qu'avec la teinte de Miliano. » — Alors je lui répondis : — « Puisque j'ai vaincu Miliano, voyons si je pourrai me vaincre moi-même. » — Je les priai de m'attendre un peu ; je montai à un petit cabinet, et hors de leur présence je donnai une nouvelle teinte au diamant. Dès que je l'eus rapporté, Gaio s'écria : — « C'est la plus admirable chose que j'aie jamais vue de ma

1. Dans le chap. I du *Traité d'Orfèvrerie*, t. II.

vie. Ce diamant vaut plus de dix-huit mille écus, et nous l'avions estimé douze mille à peine. » — Les autres joailliers dirent à Gaio : — « Benvenuto est la gloire de notre art ; il mérite bien que nous tirions nos barrettes devant lui et ses teintes. » — « Je veux, reprit Gaio, aller le dire au pape, et qu'on lui donne mille écus d'or pour la monture de ce diamant. » — Et aussitôt il courut chez Sa Sainteté et lui raconta tout ; aussi le pape envoya-t-il trois fois dans la journée voir si l'anneau était fini. J'allai le lui porter à vingt-trois heures. Comme je n'étais jamais obligé de faire antichambre, je soulevai discrètement la portière.

Le pape était avec le marquis del Guasto, qui, sans doute, insistait chaudement pour obtenir une chose qu'on lui refusait ; car j'entendis Sa Sainteté lui dire : — « Je vous répète que non, je dois être neutre et rien de plus[1]. » — Je me rejetai vivement en arrière, mais le pape lui-même me rappela. J'entrai donc, et je lui remis ce beau diamant. Sa Sainteté m'ayant tiré à l'écart, le marquis resta à quelque distance. Tout en examinant le diamant, le pape me dit : — « Entame avec moi une conversation qui paraisse importante, et ne t'arrête pas tant que le marquis sera dans cette chambre. » — Là-dessus il se mit à se promener de long en large. Je fus ravi de cette circonstance, qui se prêtait si bien à mes intérêts, et je commençai à expliquer au pape la méthode que j'avais observée pour teindre le diamant. Le marquis, debout et appuyé contre une tapisserie, se balançait tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. Le thème que j'avais choisi était si fécond, qu'il aurait suffi pour nourrir la conversation pendant trois heures, si on l'eût voulu. L'amusement que le pape y trouva passa le déplaisir que lui causait la présence du marquis. Je me mis à traiter la partie philosophique de l'art, de sorte qu'au bout d'une heure à peu près, le marquis, ennuyé, partit à moitié en colère. Alors le pape m'accabla de toutes sortes de pro-

1. Charles-Quint voulait que le pape se joignît à lui contre la France ; mais les efforts du célèbre Alfonso d'Avalos, marquis del Guasto, furent impuissants à décider Paul III à ne point rester neutre.

testations affectueuses, qu'il termina par ces mots : — « Gaio m'a dit que ton travail méritait mille écus ; mais tu peux compter, Benvenuto mio, que je te donnerai mieux que cela. »

Lorsque je fus sorti, le pape fit mon éloge en présence de ses familiers, parmi lesquels était ce Latino Giovenale, qui, étant devenu mon ennemi, n'épargnait rien pour me nuire. Quand il vit que Sa Sainteté parlait de moi en termes si favorables, il dit : — « Sans aucun doute, Benvenuto est un homme d'un merveilleux génie ; mais, bien qu'on soit naturellement porté à vouloir plus de bien à ses compatriotes qu'à d'autres, on devrait cependant savoir comment il faut parler d'un pape. Ainsi, après avoir dit que Clément VII avait été un prince malheureux et néanmoins le plus magnifique et le plus digne qui eût existé, il a osé prétendre que Votre Sainteté est tout le contraire ; que la tiare jure sur votre tête ; que vous ressemblez à une botte de paille habillée, et que le bonheur est votre unique mérite. » — Ces paroles furent lancées par une langue si savamment perfide, que le pape y ajouta foi. Loin de les avoir dites, je ne les avais pas même pensées. Certes, le pape s'en serait cruellement vengé, s'il l'eût pu sans compromettre son honneur ; mais, en homme d'esprit, il fit semblant d'en rire. Il m'en garda cependant une haine inexprimable, et je ne tardai pas à m'en apercevoir ; car je n'entrais plus chez lui qu'avec d'extrêmes difficultés, tandis qu'auparavant toutes les portes m'étaient ouvertes. Comme depuis plusieurs années je connaissais les allures des cours, je devinai de suite que quelqu'un m'avait rendu un mauvais office. Je cherchai adroitement à m'en assurer. On m'apprit tout, excepté le nom de celui qui m'avait desservi. Je ne pouvais m'imaginer quel était mon calomniateur. Si je l'avais su, j'en aurais tiré bonne et complète vengeance.

Je travaillai à finir mon livre. Dès que je l'eus terminé, je le remis au pape, qui ne put s'empêcher de l'admirer grandement. Je le priai de m'envoyer, selon sa promesse, le porter à l'empereur. Il me répondit qu'il aviserait à ce

qui serait convenable, et que, quant à moi, j'avais fait ce qui me concernait : puis, il ordonna qu'on me payât. Je reçus cinq cents écus pour ces ouvrages, auxquels j'avais consacré un peu plus de deux mois. La monture du diamant ne me fut payée que cent cinquante écus ; tout le reste me fut donné pour la couverture du livre, qui en méritait plus de mille, car elle était enrichie de figures, de feuillages, d'émaux et de pierreries. Enfin, je pris ce que je pus avoir, et je résolus de quitter Rome. Le pape chargea un de ses neveux, le signor Sforza, de présenter le livre à l'empereur. Sa Majesté fut enchantée de mon travail et s'informa de moi. Mais le jeune signor Sforza, qui avait ses instructions, répondit que je n'avais pu venir, parce que j'étais malade. Tous ces détails m'ont été rapportés plus tard.

Je fis mes préparatifs pour aller en France. J'avais le projet de voyager seul, mais je fus forcé d'y renoncer, à cause d'un jeune ouvrier, appelé Ascanio, qui, pour entrer à mon service, avait abandonné celui d'un orfèvre espagnol, nommé Francisco. Malgré sa jeunesse, c'était le meilleur serviteur du monde. Craignant d'avoir maille à partir avec l'Espagnol, j'avais dit à Ascanio : — « Je ne veux pas te prendre, de peur de contrarier ton maître. » — Mais il se remua si bien, que Francisco m'écrivit qu'il consentait à me le céder.

Ascanio était chez moi depuis plusieurs mois, et nous l'avions surnommé le petit vieux, à cause de sa maigreur et de sa pâleur. Je le croyais, du reste, plus âgé qu'il n'était, car il s'acquittait si bien de son service, était si instruit, et déployait tant d'intelligence, que la raison se refusait à admettre qu'il n'eût que treize ans, comme il le prétendait. Au bout de quelques mois, il reprit bonne mine, et devint le plus beau garçon de Rome. Il était si bon serviteur, ainsi que je l'ai déjà dit, et il avait une si merveilleuse aptitude à apprendre, que je le traitais, l'habillais et l'aimais comme s'il eût été mon fils : aussi s'estimait-il fort heureux d'être tombé entre mes mains, et allait-il souvent remercier Francisco, son premier maître, qui, en lui permet-

tant d'entrer chez moi, avait été cause de son bonheur.

Ce Francisco avait une jeune et jolie femme, qui dit un jour à Ascanio : — « Qu'as-tu donc fait pour devenir si beau, petit drôle? » — Ils l'appelaient ainsi quand il demeurait avec eux. — « Madonna Francisca, répondit Ascanio, c'est à mon maître que je dois d'être beau et meilleur en tout. » — Cette petite vipère fut très-piquée d'entendre Ascanio parler de la sorte. Comme elle n'avait pas la réputation très-pudique, je crois qu'elle fit à ce jeune homme des caresses qui sortaient des bornes tracées par l'honnêteté, car bientôt je m'aperçus qu'Ascanio allait la voir plus souvent que de coutume.

Un jour, en mon absence, il frappa méchamment un de mes apprentis. A mon retour, l'enfant me conta, en pleurant, qu'Ascanio l'avait maltraité sans aucun motif. Aussitôt je dis à Ascanio : — « Qu'il ne t'arrive plus jamais, à tort ou à raison, de frapper quelqu'un de ma maison, sinon tu sentirais comment je sais frapper, moi. » — Il riposta; alors, je me jetai sur lui, et je lui appliquai la plus rude volée de coups de pied et de coups de poing qu'il eût jamais reçue. Dès qu'il put m'échapper, il s'enfuit à toutes jambes, sans cape et sans barrette. Pendant deux jours, je ne sus point ce qu'il était devenu, et je ne m'en inquiétai pas le moins du monde.

Au bout de ce temps, je vis arriver chez moi un noble espagnol, nommé don Diego. C'était le plus galant homme du monde. Je lui avais fait, et j'étais en train de lui faire quelques ouvrages; de sorte qu'il me tenait en grande amitié. Il m'apprit qu'Ascanio était retourné chez son ancien maître, et il me pria de vouloir bien lui remettre la cape et la barrette que je lui avais données. Je répondis que Francisco s'était mal conduit et avait agi comme un rustre. — « Si, ajoutai-je, quand Ascanio s'est réfugié chez lui, il m'en avait averti, je le lui aurais laissé très-volontiers; mais, après l'avoir gardé deux jours sans m'en instruire, je ne veux pas le lui abandonner. Qu'il s'arrange pour que je ne l'aperçoive chez lui sous aucun prétexte.

Don Diego répéta mes paroles à Francisco, mais celui-ci ne fit qu'en rire. Le lendemain matin je vis Ascanio occupé à travailler à quelques bagatelles, auprès de son maître. Quand je passai, il me salua. Francisco eut l'air de se moquer de moi, et m'envoya dire par don Diego de rendre, si bon me semblait, les vêtements d'Ascanio ; que, si je m'y refusais, il s'en souciait fort peu, et qu'Ascanio ne manquerait point d'habits. — « Signor don Diego, répliquai-je, jamais je n'ai rencontré un plus galant homme que vous ; mais ce Francisco, au contraire, n'est qu'un infâme gredin. Dites-lui de ma part que, si, avant vêpres, il ne m'a pas lui-même ramené Ascanio à ma boutique, je le tuerai, coûte que coûte. Dites aussi à Ascanio que, s'il n'est pas en route à l'heure que j'ai fixée à son maître, je ne le traiterai guère mieux. »

Don Diego me quitta sans souffler mot, et inspira une telle terreur à Francisco, que celui-ci ne savait plus où donner de la tête.

Pendant ce temps, Ascanio était allé chercher son père, qui venait d'arriver de Tagliacozzo, sa ville natale. Quand cet homme eut appris ce qui se passait, il conseilla aussi à Francisco de me ramener Ascanio. Mais Francisco disait à Ascanio : — « Vas-y avec ton père. » — Don Diego, de son côté, disait à Francisco : — « Je prévois quelque malheur. Tu sais mieux que moi quel homme est Benvenuto. Ramène-lui Ascanio sans crainte, j'irai avec toi. »

Quant à moi, j'étais prêt. — En attendant vêpres, je me promenais dans ma boutique, bien résolu à faire un des coups les plus furieux de ma vie. Sur ces entrefaites parurent Don Diego, Francisco, Ascanio et son père, que je ne connaissais pas encore. Dès qu'Ascanio fut entré, je leur lançai à tous un regard courroucé. Francisco, pâle comme un mort, me dit : — « Voici Ascanio que je vous ramène. Je l'avais gardé, ne pensant point vous déplaire. » — « Maître, murmura humblement Ascanio, pardonnez-moi, je suis prêt à vous obéir en tout. » — « Es-tu venu pour finir le temps que tu m'as promis ? » lui demandai-je. — « Oui,

répondit-il, et pour ne plus vous quitter. » — Alors, j'ordonnai à l'apprenti qu'il avait frappé d'apporter son paquet d'habits. — « Voilà, lui dis-je, tous les vêtements que je t'avais donnés ; je te les rends avec ta liberté, et va où tu voudras. » — Don Diego resta stupéfait, car il s'attendait à tout autre chose. Le père d'Ascanio s'étant joint à lui pour me supplier de lui pardonner et de le reprendre, je demandai quelle était la personne qui plaidait pour lui. Il m'apprit que c'était son père. Enfin, après force nouvelles instances, je dis : — « Puisque vous êtes son père, je le reprendrai pour l'amour de vous. »





LIVRE QUATRIÈME

CHAPITRE PREMIER

(1537.)

Départ de Rome. — Padoue. — L'hospitalité d'un poète. — Voyage en Suisse. — Waldstadt. — Le courrier Busbacca. — Tempête. — Une culbute. — Les pierreries et le cavial. — Zurich. — Soleure. — Lausanne. — Genève. — La Palisse. — Arrivée à Paris.

J'avais donc résolu, comme je l'ai dit tout à l'heure, d'aller en France, tant parce que le pape, irrité par la calomnie, ne me regardait plus d'aussi bon œil, que pour éviter que mes ennemis ne me fissent pis encore. Je voulais voir si je ne trouverais pas meilleure fortune dans un nouveau pays, et j'étais disposé à voyager seul, avec la grâce de Dieu. Enfin, un soir, ayant résolu de partir le lendemain matin, je dis à mon fidèle Felice que je lui laissais la jouissance de tout ce que je possédais jusqu'à mon retour, et que, si je ne revenais pas, mon intention était que tout lui appartînt. J'avais un ouvrier de Pérouse, qui m'avait aidé à terminer les ouvrages du pape, je le congédiai après l'avoir payé. Il me pria de lui permettre de m'accompagner à ses

frais, et me dit que, si je restais à travailler pour le roi de France, il vaudrait mieux pour moi d'avoir des Italiens, et surtout des gens que je connusse capables de m'aider. Il insista si fortement, que je consentis à l'emmener avec moi, aux conditions qu'il avait lui-même fixées. Cela se passait en présence d'Ascanio, qui me dit, les larmes aux yeux : — « Vous m'avez repris, et je vous ai déclaré que je voulais rester avec vous toute ma vie : rien ne m'en empêchera. » — Je lui répondis que je ne voulais de lui d'aucune façon. Le pauvre garçon se prépara alors à me suivre à pied. Ayant vu que c'était une résolution bien arrêtée, je pris aussi pour lui un cheval, sur lequel je mis une petite valise, et je me chargeai de beaucoup plus de bagages que je n'aurais fait sans cela.

De Rome je me rendis à Florence, de Florence à Bologne, de Bologne à Venise, et de Venise à Padoue. Là, mon intime ami Albertaccio del Bene ne souffrit pas que je logeasse à l'auberge.

Le lendemain, j'allai baiser les mains à messer Pietro Bembo, qui n'était pas encore cardinal. Il me fit l'accueil le plus gracieux qu'on puisse imaginer. Puis, il se tourna vers Albertaccio et lui dit : — « Je veux que Benvenuto reste ici avec tout son monde, eût-il cent personnes. Vous qui prétendez aussi à posséder Benvenuto, décidez-vous à demeurer ici avec moi, car je ne vous le rendrai certainement pas. »

Je restai donc chez ce digne seigneur. Il m'avait préparé une chambre qui aurait été trop belle pour un cardinal, et il exigea qu'à table je fusse toujours assis à côté de lui. Il me donna discrètement à entendre qu'il souhaitait que je fisse son portrait. Moi, qui n'avais pas de plus vif désir, je composai de suite un stuc d'une blancheur extrême, que je disposai dans une petite boîte ; puis je me mis à l'œuvre. Le premier jour je travaillai deux heures, et j'ébauchai si heureusement cette belle tête, que Sa Seigneurie en fut stupéfaite. Messer Pietro était versé au plus haut degré dans les lettres et la poésie, mais il ne comprenait absolument rien

à mon art, de sorte qu'il crut que mon travail était terminé, lorsqu'à peine il était commencé : aussi ne pouvais-je lui persuader qu'il fallait beaucoup de temps pour le mener à bien. Je résolus, malgré tout, de faire de mon mieux et de prendre le temps nécessaire. Comme il portait la barbe courte, à la vénitienne, j'eus beaucoup de peine à obtenir une tête qui me plût. Je l'achevai néanmoins, et il me sembla que, de ma vie, je n'avais rien produit d'aussi beau. Grand fut l'étonnement de messer Pietro quand, après avoir pensé que je devais modeler sa tête en deux heures et la graver en dix, il vit que deux cents heures ne m'avaient pas suffi pour l'exécuter en cire : aussi fut-il consterné lorsque je lui demandai la permission de me rendre en France. Il me pria de lui faire au moins un revers pour sa médaille avant mon départ. En trois heures de temps environ, je modelai, avec goût, le cheval Pégase, au milieu d'une guirlande de myrte. Il en fut très-satisfait, et me dit : — « Il me semble cependant qu'il y a dix fois plus de travail dans ce cheval que dans cette petite tête qui vous a causé tant de mal : je ne comprends rien à cela. » — Puis il me supplia de graver sa médaille en acier. — « De grâce, faites-la-moi, répétait-il, vous aurez bientôt fini, si vous voulez. » — Je lui déclarai que c'était impossible pour le moment, mais que je n'y manquerais certainement pas, dès que je me serais fixé quelque part pour travailler.

J'étais allé marchander trois chevaux dont j'avais besoin pour me rendre en France ; mais toutes mes démarches avaient été observées secrètement par ordre de messer Pietro, de sorte que, quand je voulus payer les chevaux, dont le prix avait été fixé à cinquante ducats, le maquignon me dit : — « Mon gentilhomme, je vous fais présent des trois chevaux. » — « Ce n'est point toi, lui répondis-je, qui m'en fais présent, mais une personne de qui je ne veux point les accepter, car je n'ai pu encore lui donner un ouvrage de ma main. » — Ce brave homme m'assura que, si je ne prenais pas ces chevaux, je n'en trouverais point d'autres à Padoue, et serais obligé de m'en aller à pied. Je me rendis

aussitôt chez le magnifique messer Pietro, qui feignit de ne rien savoir, et m'accabla de caresses pour m'engager à rester. Comme je n'en voulais rien faire et que j'étais décidé à partir, je fus forcé d'accepter les trois chevaux, et je me mis en route.

Je m'acheminai à travers le pays des Grisons. Aucune autre voie n'était sûre, à cause de la guerre. Le 8 mai, nous passâmes les montagnes de l'Albula et de la Bernina, qui étaient couvertes de neige et où notre vie courut de grands dangers. Nous nous arrêtâmes ensuite dans un endroit qui, si mes souvenirs sont exacts, s'appelait Waldstadt. Un courrier florentin, nommé Busbacca, y arriva pendant la nuit. Je l'avais entendu vanter comme un homme fort habile dans sa profession, mais j'ignorais qu'il se fût ruiné par ses coquineries. Dès qu'il m'aperçut dans l'hôtellerie, il m'appela par mon nom, et me dit qu'il se rendait à Lyon pour des affaires graves ; puis il me pria en grâce de lui prêter de l'argent pour son voyage. Je lui répondis que cela m'était impossible, mais que, s'il voulait venir avec moi, je le défrayerais jusqu'à Lyon. — « Comment ! reprit ce ribaud en se lamentant et en patelinant, comment un homme comme vous n'est-il pas obligé d'aider un pauvre courrier qui manque d'argent pour accomplir une mission qui intéresse la nation ! » — Il ajouta que messer Filippo Strozzi lui avait confié des choses de la plus haute importance, et, comme il avait un étui à verre en cuir, il me souffla à l'oreille que cet étui renfermait un gobelet d'argent contenant des pierreries pour plusieurs milliers de ducats et des lettres importantes de messer Filippo Strozzi. Je lui proposai alors de me laisser cacher sur lui les pierreries pour plus grande sûreté, et de me remettre le gobelet, contre lequel je lui prêterais vingt-cinq écus, bien qu'il ne dût en valoir que dix. A ces mots, le Busbacca s'écria : — « Eh bien ! j'irai avec vous, puisque je ne saurais faire autrement ; car je ne puis me séparer du gobelet sans compromettre mon honneur. » — Nous en restâmes donc là.

Le lendemain nous partîmes et nous arrivâmes à un lac

de quinze milles d'étendue qui se trouve entre Waldstadt et Wesen. Les barques dont on se sert sur ce lac ne laissèrent pas de m'effrayer terriblement, car elles sont de sapin, petites, minces, mal jointes, et de plus ne sont pas même goudronnées. Si je n'avais pas vu quatre gentilshommes allemands entrer avec quatre chevaux dans une de ces barques, je ne me serais jamais décidé à m'y aventurer; j'aurais plutôt tourné bride.

En voyant l'incroyable sécurité de ces gaillards-là, je dus penser qu'on ne se noyait pas dans les eaux allemandes comme dans celles d'Italie. Mes deux jeunes gens me disaient pourtant : — « Benvenuto, il y a du danger à entrer là-dedans avec quatre chevaux. » — « Poltrons, leur répondis-je, ne voyez-vous pas que ces quatre gentilshommes y sont entrés avant nous et en riant ? Si c'était un lac de vin, je croirais qu'ils se réjouissent à l'idée de s'y noyer; mais, comme c'est un lac d'eau, je suis certain qu'ils craindraient autant que nous d'y tomber. »

Ce lac avait environ quinze milles de longueur et trois de largeur; d'un côté s'élevait une énorme montagne percée de cavernes; l'autre bord était plat et couvert d'herbes. Quand nous eûmes navigué près de quatre milles, il nous arriva une si violente bourrasque, que les bateliers nous supplièrent de les aider, ce que nous fîmes. Je leur conseillai de nous jeter à la côte la plus voisine, mais ils répondirent que c'était impossible, qu'il n'y avait pas assez d'eau pour porter la barque, qu'elle se briserait sur des roches, et que nous nous noierions tous. Ils continuèrent de nous prier de leur prêter assistance, et ne cessèrent de s'appeler les uns les autres en se demandant mutuelle assistance.

A leur effroi, je jugeai prudent de mettre la bride sur le cou de mon cheval, de le tenir de la main gauche par un bout de sa longe et de lui tourner la tête vers les herbes vertes, pour qu'il me traînât en nageant, si besoin était. Cet animal, qui avait l'intelligence naturelle à sa race, semblait comprendre ce que je projetais.

Sur ces entrefaites, il vint une vague si grosse qu'elle passa par-dessus notre barque. — « Miséricorde ! mon père, secourez-moi ! » — s'écria Ascanio en voulant se précipiter sur moi. Je saisis mon petit poignard, et je lui dis, ainsi qu'à son compagnon, d'imiter mon exemple, qu'ils se sauveraient à l'aide de leurs chevaux, tout aussi bien, que j'espérais me sauver par le même moyen ; et je déclarai à Ascanio que s'il se jetait encore sur moi, je le tuerais.

Nous fîmes ainsi quelques milles en courant les plus grands dangers. Enfin, à moitié chemin, nous trouvâmes une petite plage où l'on pouvait descendre et où les quatre gentilshommes allemands avaient déjà débarqué. Quand nous voulûmes en faire autant, les bateliers s'y refusèrent absolument. Alors je dis à mes jeunes gens : — « Maintenant il est temps de montrer qui nous sommes. Vite, l'épée à la main, et forçons-les à nous mettre à terre. » — Nous ne vînmes pas facilement à bout de nos bateliers, car ils nous opposèrent beaucoup de résistance.

Nous eûmes ensuite à gravir pendant plus de deux milles une montagne plus rude qu'une échelle. J'avais une cotte de mailles sur le dos, de grosses bottes aux jambes, une escopette à la main, et il pleuvait comme au déluge. Ces diables de gentilshommes allemands opéraient des miracles avec leurs petits chevaux de main. Comme les nôtres ne valaient rien pour cette besogne, nous nous éreintions à leur faire gravir cette montagne escarpée.

Le cheval d'Ascanio, qui était un hongrois admirable, marchait devant le courrier Busbacca, à qui Ascanio avait donné sa zagaie à porter. Quand nous fûmes arrivés à un endroit assez élevé, ce cheval broncha sur un mauvais terrain, ne put se retenir, et se perça le cou de part en part, en tombant sur la pointe de la zagaie de ce coquin de courrier, qui ne sut point la détourner.

Mon autre ouvrier voulut prêter secours ; au même instant, son cheval, qui était noir, glissa du côté du lac ; mais il se retint heureusement à des broussailles. Sur ce cheval était une paire de besaces, où j'avais mis tout mon argent et

ce que j'avais de précieux. Je criai à mon ouvrier de sauver sa vie et de laisser l'animal aller au diable. Le précipice se trouvait coupé à pic et s'élevait à plus d'un mille au-dessus du lac. Nos bateliers s'étaient arrêtés précisément au bas, de telle façon que le cheval serait infailliblement tombé sur eux, s'il n'eût été retenu dans sa chute.

J'étais en tête de mes compagnons, et pendant que nous regardions dégringoler le malheureux animal dont la mort semblait certaine, je leur disais : — « Ne vous inquiétez de rien, sauvons-nous et remercions Dieu. Je plains seulement ce pauvre Busbacca, qui a placé à l'arçon de ce cheval son gobelet et ses pierreries qui valent plusieurs milliers de ducats. Moi, je ne perds que quelques centaines d'écus, et je ne crains rien au monde, pourvu que Dieu me conserve sa grâce. » — « Ce n'est pas ma perte, mais la vôtre qui m'afflige, » s'écria Busbacca. — « Pourquoi, lui demandai-je, t'affliges-tu de la mienne qui est de peu d'importance, et non pas de la tienne, qui est considérable? » — « Je vais vous l'avouer au nom de Dieu, reprit-il. Dans la position où nous sommes, il faut dire la vérité. Je sais que vos écus sont de vrais écus, tandis que cet étui à verre, que j'ai prétendu être rempli de pierreries et de tant d'autres mensonges, n'est plein que de cavial. » — A ces mots, je ne pus m'empêcher de rire; mes jeunes gens éclatèrent aussi ; Busbacca ne se lamenta que de plus belle. Quant au cheval, il se trouva hors de danger au moment où nous en désespérions le plus. Nous reprîmes donc joyeusement courage, et nous continuâmes à gravir.

Les quatre gentilshommes, qui étaient arrivés avant nous au sommet de cette montagne escarpée, envoyèrent quelques personnes à notre aide. Enfin, mouillés, épuisés, affamés, nous gagnâmes une habitation rustique où l'on nous donna la plus cordiale hospitalité. Nous pûmes sécher nos habits, nous reposer, apaiser notre faim, et panser notre cheval blessé avec des herbes qu'on nous enseigna et dont les buissons sont pleins. On nous dit qu'en tenant continuellement de ces herbes sur la plaie, non seulement le

cheval guérirait, mais encore nous servirait comme s'il n'eût pas eu le moindre mal.

Après nous être bien réconfortés et avoir remercié ces gentilshommes, nous nous remîmes en route en rendant grâces à Dieu de nous avoir sauvés de tous ces dangers. Nous couchâmes dans une ville située au delà de Wesen. A toutes les heures de la nuit, nous entendîmes un garde qui, en chantant d'une manière fort agréable, recommandait aux habitants de veiller au feu, car toutes les maisons sont construites en sapin. Chaque fois que ce garde chantait, le Busbacca, encore tout épouvanté des événements du voyage, criait au milieu de son sommeil : — « Ah ! mon Dieu, je me noie ! » — Cela venait de l'effroi qu'il avait éprouvé dans la journée, joint à ce qu'il s'était enivré le soir en voulant tenir tête aux Allemands. Tantôt il disait : — « Je brûle ! » — tantôt : — « Je me noie ! » — Puis il se croyait livré aux plus affreux supplices de l'enfer avec son cavial croché au cou. Nous nous divertîmes si bien toute la nuit que nous oubliâmes nos fatigues à force de rire.

Le lendemain matin, nous nous levâmes par un très-beau temps, et nous allâmes déjeuner à un endroit fort joli, nommé Lachen, où nous fûmes admirablement traités. Nous prîmes ensuite des guides qui retournaient à Zurich. Le guide qui nous conduisait, en marchant sur une digue que l'eau recouvrait et qui était le seul chemin qui nous fût offert, glissa et tomba dans le lac avec son cheval. Je me trouvais précisément derrière lui. Je m'arrêtai pour voir cet imbécile se dépêtrer. Dès qu'il fut sorti de l'eau, il recommença à chanter comme si de rien n'eût été, et me fit signe d'avancer. Je me jetai sur la droite, je passai à travers une haie et je me mis à diriger la marche de Busbacca et de mes ouvriers. Le guide me criait en allemand que, si les gens du pays me voyaient, ils me tueraient. Nous continuâmes et nous échappâmes à ce danger.

Nous atteignîmes Zurich, ville vraiment merveilleuse et propre comme un bijou. — Après un jour entier de repos,

nous repartîmes de bonne heure et nous arrivâmes à une autre jolie ville nommée Soleure. De là nous allâmes à Lausanne, puis de Lausanne à Genève et de Genève à Lyon, toujours en chantant et en riant. — Je m'arrêtai quatre jours à Lyon, et je m'y amusai beaucoup avec plusieurs de mes amis. J'y fus remboursé des dépenses que j'avais faites pour Busbacca. Au bout de quatre jours, je partis pour Paris.

Ce voyage fut agréable, bien qu'à la Palisse une bande d'aventuriers, auxquels nous n'échappâmes qu'en déployant beaucoup de courage, voulut nous assassiner. Aucun autre accident ne marqua notre route jusqu'à Paris, où nous arrivâmes sains et saufs, sans avoir cessé un instant de rire et de chanter.





CHAPITRE II

(1537 — 1538.)

Le Rosso. — Ingratitude. — Le Sguazzella. — Présentation de Cellini à François Ier. — Retour en Italie. — Le Simplon. — Le Valdivredo. — Le tabellion français. — Les guides. — Querelle. — Le duc de Ferrare. — Arrivée à Rome. — Travaux divers. — Procès. — Lettre du cardinal de Ferrare. — Le cardinal Gaddi. — Accusation de vol. — Arrestation. — Emprisonnement.

Après m'être un peu reposé à Paris, j'allai trouver le peintre Rosso, qui était au service du roi. Je croyais n'avoir pas d'ami plus dévoué que ce Rosso, car il avait reçu de moi à Rome les meilleurs offices qu'un homme puisse attendre d'un autre. Comme peu de mots suffisent pour rendre compte de ces faits, je ne les passerai point sous silence, afin de montrer combien l'ingratitude est sans vergogne.

Pendant son séjour à Rome, le Rosso avait été poussé par sa mauvaise langue à décrier les ouvrages de Raphaël d'Urbin, de telle façon que les élèves de cet illustre maître voulaient absolument le tuer. Je le sauvai de ce danger en veillant sur lui jour et nuit avec toute la peine imaginable. Il avait encore dit tant de mal de l'habile maestro Antonio de San-Gallo [1], que cet architecte lui fit retirer un travail

1. Antonio Piconi, neveu des deux San-Gallo, hérita du talent de ses illustres oncles, dont il prit le nom. Il succéda au Bramante dans la direction des grandes entreprises ordonnées par Léon X et Clément VII. « Son « activité, dit Vasari, était si prodigieuse, qu'il put mener de front, dans « cinq villes à la fois, des travaux de la plus haute importance, et quels

que lui-même avait engagé messer Agnolo da Cesi à lui confier. Dans son indignation, maestro Antonio s'acharna ensuite tellement contre son détracteur qu'il le réduisit presque à mourir de faim. Je prêtai alors au Rosso quelques dizaines d'écus pour vivre. Il ne me les avait pas encore remboursés lorsque, apprenant qu'il était au service du roi, j'allai le voir comme je l'ai dit plus haut. Non-seulement je pensais qu'il me rendrait mon argent, mais encore j'étais convaincu qu'il m'aiderait de tous ses efforts à entrer au service de ce grand roi François Ier.

Dès qu'il me vit, il se troubla et s'écria : — « Benvenuto, tu as fait ce long voyage à trop grands frais, d'autant plus que maintenant on songe à la guerre et non à nos babioles. » — Je lui répondis que j'avais apporté assez d'argent pour retourner à Rome comme j'étais venu; qu'il me payait mal de ce que j'avais souffert pour lui, et que je commençais à croire ce que maestro Antonio de San-Gallo m'avait dit de lui. Il voulut tourner la chose en plaisanterie. Je m'aperçus de sa scélératesse, et je lui montrai une lettre de change de cinq cents écus sur Ricardo del Bene. Ce misérable, saisi de honte, essaya de me retenir presque de force ; mais je me moquai de lui, et je me retirai avec un autre peintre florentin, nommé Sguazzella, qui se trouvait présent[1].

J'allai loger chez ce Sguazzella avec mes trois chevaux et mes trois serviteurs, à tant la semaine. Il me traitait très-bien, et je le payais encore mieux.

Je cherchai ensuite à parler au roi. Je lui fus présenté par messer Giuliano Buonaccorsi, son trésorier. J'attendis longtemps cette faveur, parce que le Rosso travaillait en secret de tout son pouvoir à m'empêcher de l'obtenir. Dès que messer Giuliano s'en aperçut, il me mena à Fontaine-

« travaux ! la forteresse de Florence et celle d'Ancône, la restauration de « Loreto, le puits d'Orvieto et le Vatican de Rome. » Il mourut en 1546. — Voyez Vasari, *Vie d'Antonio de San-Gallo*, t. VII.

1. Vasari dit qu'Andrea Sguazzella suivit Andrea del Sarto en France. Il le cite comme un des élèves de ce maître qui imitèrent le plus fidèlement son style. — Voyez Vasari, *Vie d'Andrea del Sarto*, t. VI.

bleau et m'introduisit auprès du roi, qui m'accorda une gracieuse audience d'une heure.

Comme Sa Majesté était sur le point de partir pour Lyon, elle dit à messer Giuliano de m'emmener, et que l'on causerait en route de plusieurs beaux ouvrages qu'elle désirait mettre à exécution. — Je suivis donc la cour, et en chemin je me liai étroitement avec le cardinal de Ferrare, qui n'avait pas encore le chapeau. Chaque soir j'avais de longues conversations avec ce seigneur, qui m'invita à rester à Lyon, dans une de ses abbayes, jusqu'à ce que le roi fût revenu de la guerre. Il ajouta qu'il était forcé de se rendre à Grenoble, mais que je trouverais dans son abbaye tout ce que je pourrais désirer.

En arrivant à Lyon, j'étais malade, et mon jeune Ascanio avait la fièvre quarte, de sorte que je ne supportais plus qu'avec ennui les Français et leur cour. J'étais dévoré du désir de retourner à Rome. Le cardinal de Ferrare, m'ayant vu décidé à quitter la France, me remit l'argent nécessaire pour lui faire un bassin et une aiguière.

Nous nous acheminâmes donc vers Rome, à travers les montagnes du Simplon, avec des Français qui nous tinrent longtemps compagnie. — Ascanio avait toujours sa fièvre quarte. — De mon côté, j'avais une petite fièvre sourde qui ne me quittait pas un instant. Je souffrais en outre d'une telle irritation d'estomac que, pendant quatre mois, il ne m'arriva pas, je crois, de manger un pain entier par semaine. J'étais impatient d'arriver en Italie, où je désirais mourir plutôt qu'en France.

Quand nous eûmes passé les montagnes du Simplon, nous rencontrâmes, près d'un endroit nommé Valdivredo, un fleuve très-large et très-profond que l'on traversait sur un pont long, étroit et sans garde-fou.

Le matin il était tombé une bruine fort épaisse, de sorte qu'en arrivant au pont, moi qui marchais le premier, je reconnus qu'il était très-dangereux, et j'ordonnai à mes jeunes gens et à mes serviteurs de mettre pied à terre et de conduire leurs chevaux par la bride.

Je franchis le pont de cette façon sans aucun accident, et je continuai à avancer en causant avec un des deux Français qui nous accompagnaient. Celui-là était gentilhomme ; l'autre, tabellion. Ce dernier, qui était resté un peu derrière nous, se moquait du gentilhomme et de moi, parce que, disait-il, nous nous étions donné la peine d'aller à pied, par peur d'un péril imaginaire. Je me retournai vers lui, et le voyant au milieu du pont, je le priai de marcher avec précaution, attendu qu'il se trouvait dans un endroit très-dangereux. Cet homme, pour ne pas manquer à son naturel français, me répondit dans sa langue que j'avais peu de courage et qu'il n'y avait pas l'ombre de péril. Tout en parlant ainsi, il voulut éperonner un peu son cheval, qui aussitôt glissa hors du pont et tomba, les jambes tournées vers le ciel, à côté d'un énorme rocher. Comme Dieu a parfois pitié des fous, l'une et l'autre bête allèrent simplement mesurer la profondeur du gouffre. Dès que je vis cela, j'accourus à toutes jambes, je sautai à grand'peine sur le rocher ; puis, en m'y cramponnant, je parvins à saisir un pan de la robe de mon homme, que je tirai ainsi hors de l'eau. Il avait déjà bu un bon coup, et, une minute de plus, il se serait noyé. En le voyant sain et sauf, je me réjouissais de lui avoir sauvé la vie ; mais, trempé jusqu'aux os, mon tabellion me bredouilla en français, d'un ton irrité, que je n'avais rien fait, et que le plus important était de sauver ses papiers, qui valaient quelques dizaines d'écus. J'invitai alors nos guides à aider cet animal, en leur promettant de les payer. Un d'eux se mit bravement en besogne, et repêcha, non sans difficulté, tous les papiers jusqu'au dernier. L'autre guide ne voulut pas bouger.

Quand nous fûmes arrivés à l'endroit que j'ai mentionné plus haut, comme j'étais chargé de payer la dépense sur une bourse commune que nous avions formée, je donnai, après souper, quelque argent au guide qui avait aidé à tirer de l'eau le tabellion. Celui-ci m'ayant dit que je donnerais cet argent de ma poche si bon me semblait, et qu'il enten-

dait ne rien payer au delà de ce qui avait été convenu pour la route, je l'accablai d'injures.

Au même instant l'autre guide, qui nous avait refusé assistance, exigea aussi une gratification. Je lui dis qu'une récompense n'était due qu'à celui qui avait porté la croix. Il me répliqua qu'il ne tarderait pas à me montrer une croix devant laquelle je pleurerais. Je lui ripostai que j'y allumerais un cierge, et que j'espérais qu'il serait le premier à venir y pleurer. Nous étions sur les confins de l'Italie et de l'Allemagne. Il alla ameuter le voisinage, et reparut brandissant un énorme pieu. Moi qui avais déjà enfourché mon bon cheval, j'armai mon arquebuse et je dis à mes compagnons : — « Je vais commencer par tuer celui-ci ; vous autres, faites votre devoir. Ce sont des bandits de grand chemin qui ont pris ce futile prétexte pour nous assassiner. » — L'hôtelier chez qui nous avions mangé appela un vieillard, et le pria d'empêcher qu'il n'arrivât un malheur. — « Ce jeune homme, ajouta-t-il, est très-brave, et avant que vous ne le tailliez en pièces, il tuera certainement plusieurs des vôtres, et peut-être même pourra-t-il vous échapper, après vous avoir fait beaucoup de mal. » — La querelle s'apaisa et le vieillard me dit : — « Va en paix, et apprends que tu aurais encore ici fort à faire, lors même que tu aurais cent hommes avec toi. » — Je savais que c'était la vérité : aussi m'étais-je déjà préparé à vendre chèrement ma vie. Enfin, voyant qu'on ne m'injuriait pas autrement, je répondis : — « Apprenez aussi que je n'aurais rien épargné pour vous montrer que je suis un homme. » — Sur ce, nous continuâmes notre route.

Le soir, à la première auberge, nous réglâmes nos comptes, et je me séparai de cet animal de tabellion, tout en restant dans les meilleurs termes avec le gentilhomme son compatriote ; puis je me rendis à Ferrare avec mes trois chevaux.

Dès que je fus arrivé, je courus saluer le duc, afin de pouvoir partir le lendemain matin pour Santa-Maria-di-Loreto. Je l'attendis jusqu'à deux heures de la nuit ; enfin, il parut.

Lorsque je lui eus baisé la main, il m'accabla d'amitiés et m'invita à souper. — « Excellentissime seigneur, lui dis-je, depuis plus de quatre mois j'ai mangé si peu qu'il est incroyable que cela suffise pour vivre ; mais si je ne puis goûter des mets royaux de votre table, je resterai à converser avec Votre Excellence pendant son repas, ce qui sera plus agréable pour nous deux que si je soupais avec elle. » — Notre conversation se prolongea jusqu'à cinq heures. Alors je pris congé et je regagnai mon hôtellerie, où je trouvai une table merveilleusement servie, car le duc m'avait envoyé sa desserte et d'excellent vin. Comme le moment où je soupais d'ordinaire était passé depuis plus de deux heures, je mangeai avec un énorme appétit, pour la première fois depuis quatre mois.

Le matin je me mis en route pour Santa-Maria-di-Loreto. J'y fis mes dévotions ; puis je me rendis à Rome, où je trouvai mon fidèle Felice. Je lui abandonnai ma boutique avec tous mes ustensiles, et j'en ouvris une autre beaucoup plus grande et plus belle, à côté de Sugherello le parfumeur ; car je pensais que ce grand roi François ne se souviendrait plus de moi. C'est pourquoi j'acceptai des travaux de divers seigneurs et je commençai par le bassin et l'aiguière que le cardinal de Ferrare m'avait commandés. J'occupais beaucoup d'ouvriers, et j'avais quantité de grands ouvrages à exécuter en or et en argent.

Mon ouvrier pérugin avait eu soin de prendre lui-même note de ce que j'avais dépensé pour lui durant notre voyage, tant pour son habillement que pour une foule d'autres choses. Cela, avec les frais du voyage, montait à soixante-dix ducats. J'avais stipulé avec lui qu'il me rendrait trois écus par mois ; je lui en faisais gagner plus de huit. Au bout de deux mois, ce coquin quitta un beau jour ma boutique, me jeta dans un grand embarras pour mes affaires, et déclara qu'il ne voulait plus rien me payer. On me conseilla d'avoir recours à la justice. Je m'étais cependant mis dans la tête de lui couper un bras, et je n'y aurais certes pas manqué, si mes amis ne m'eussent repré-

senté que j'aurais tort, que je perdrais mon argent et serais peut-être forcé de m'éloigner encore une fois de Rome, attendu qu'on ne peut mesurer les coups que l'on donne, tandis que je pourrais le faire immédiatement arrêter, en vertu du billet écrit de sa main, que je possédais. J'écoutai ce conseil et je menai chaudement l'affaire. Je portai le procès devant l'auditeur de la Chambre. Il dura plusieurs mois mais je le gagnai et fit emprisonner mon coquin d'ouvrier.

Ma boutique regorgeait de travaux importants. Entre autres choses, j'avais à exécuter toutes les parures d'or et de pierres fines de la femme du signor Girolamo Orsino, père du signor Paolo, qui est aujourd'hui gendre de notre duc Cosme. Ces ouvrages étaient très-près d'être finis, et il ne cessait de m'en arriver d'autres des plus considérables. J'avais huit ouvriers, et je travaillais avec eux jour et nuit, tant pour mon honneur que pour mon profit.

Pendant que je poussais ainsi de front et avec vigueur toutes mes affaires, je reçus une lettre du cardinal de Ferrare, qui était ainsi conçue :

« Benvenuto, notre cher ami,

« Il y a quelques jours le grand roi très-chrétien s'est sou-
« venu de toi et a dit qu'il désirait t'avoir à son service. Je
« lui ai répondu que tu m'avais promis de venir dès que je
« te demanderais pour le service de Sa Majesté. — « Je veux,
« a repris aussitôt le roi, qu'on lui envoie l'argent néces-
« saire pour voyager avec un train digne d'un homme
« comme lui. » — Puis il a chargé sur-le-champ son amiral
« de me faire remettre mille écus d'or par le trésorier de
« l'épargne. Le cardinal Gaddi, qui était présent, s'est alors
« avancé et a dit à Sa Majesté qu'elle n'avait pas besoin de
« donner cet ordre, parce qu'il t'avait lui-même envoyé
« assez d'argent, et il ajouta que tu étais en route. Mainte-
« nant, si, comme je le pense, rien de ce qu'a dit le cardi-
« nal Gaddi n'est vrai, réponds-moi dès que tu auras reçu
« cette lettre. Je ramènerai l'affaire sur le tapis, et tu auras
« l'argent promis par ce roi magnanime. »

Que l'on voie à présent ce que peuvent sur nous autres hommes la maligne influence des étoiles et la mauvaise fortune ! Je n'avais pas parlé deux fois en ma vie à ce petit imbécile de cardinal Gaddi. Sans aucun doute, s'il avait commis cette forfanterie, ce n'était pas pour me nuire le moins du monde, mais seulement par étourderie et par légèreté, dans le seul but de faire croire qu'à l'exemple du cardinal de Ferrare, il s'occupait des gens de talent que le roi désirait avoir. Le malheur fut qu'il poussa la sottise au point de ne m'avertir de rien. Pourtant, par amour de la patrie, je n'aurais certes pas voulu couvrir de honte ce stupide pantin, et j'aurais, à coup sûr, trouvé quelque excuse pour réparer sa folie.

Dès que j'eus reçu la lettre du cardinal de Ferrare, je lui répondis que le cardinal Gaddi ne m'avait rien offert, et que même, s'il m'avait adressé quelques propositions, je n'aurais pas quitté l'Italie avant d'avoir consulté Sa Seigneurie révérendissime, d'autant plus que j'avais à Rome plus d'affaires que jamais. J'ajoutai cependant que je partirais de suite en abandonnant tout, si Sa Seigneurie révérendissime me transmettait un seul mot de Sa Majesté.

Dès que j'eus expédié mes lettres, mon traître d'ouvrier pérugin imagina une malice qui obtint un succès complet et immédiat, grâce à l'avarice du pape Paul, et surtout à celle de Pier Luigi, son bâtard, qui portait alors le titre de duc de Castro. Mon ouvrier dit à un des secrétaires du signor Pier Luigi qu'ayant travaillé avec moi pendant plusieurs années, toutes mes affaires lui étaient connues ; qu'en conséquence il pouvait assurer au signor Pier Luigi que je possédais plus de quatre-vingt mille ducats, dont la plus grande partie était en joyaux appartenant à l'Église, et que j'avais volés à l'époque du sac de Rome, dans le château Sant'-Agnolo ; ainsi, qu'on devait m'arrêter sur-le-champ, en se gardant bien de me donner l'éveil.

Un matin, après avoir travaillé plus de trois heures avant le jour aux bijoux de la signora Orsina, j'endossai ma cape pour faire une petite promenade pendant que l'on ouvrait

et que l'on balayait ma boutique. Au moment où je débouchais par la Strada Giulia sur la Chiavica, le bargello Crespino me barra le chemin avec tous ses sbires, et me dit : — « Tu es prisonnier du pape. » — « Crespino, m'écriai-je, tu me prends pour un autre. » — « Non, dit-il, tu es l'habile Benvenuto, je te connais très-bien, et il faut que je te mène au château Sant'-Agnolo, où l'on n'envoie que les seigneurs et les gens de talent comme toi. »

Quatre sbires s'étant jetés sur moi pour m'enlever une dague que je portais au côté et des anneaux que j'avais aux doigts, Crespino leur dit : — « Qu'aucun de vous ne le touche. Faites seulement votre devoir, qui est de veiller à ce qu'il ne m'échappe pas. » — Puis il s'approcha de moi, et me demanda poliment mon arme. Pendant que je la lui remettais, je vins à penser que cet endroit était précisément celui où j'avais tué Pompeo. On me conduisit au château, et on m'enferma dans une des chambres de l'étage supérieur de la tour. J'avais trente-sept ans, et c'était la première fois que je goûtais de la prison.





CHAPITRE III

(1538.)

Interrogatoire. — Enquête. — Réclamations de François Ier. — Fureur du pape. — Le gouverneur de Sant'-Agnolo. — Un moine. — Préparatifs d'évasion.

Le signor Pier Luigi, ayant songé combien était considérable la somme que j'étais accusé d'avoir volée, pria le pape, son père, de la lui abandonner. Le pape y consentit, et, de plus, lui promit de l'aider à la recouvrer.

J'étais depuis huit jours en prison, lorsqu'on m'envoya interroger pour en finir. On me conduisit dans une des principales salles du château que le pape habite.

Mes interrogateurs étaient Benedetto Conversini de Pistoia, gouverneur de Rome, et depuis évêque de Jesi, le procureur fiscal, dont le nom m'échappe, et messer Benedetto de Cagli, juge des causes criminelles.

Ces trois hommes me questionnèrent d'abord avec une douceur qui bientôt se changea en rudes et épouvantables menaces, parce que je leur dis : — « Signori, voilà plus d'une demi-heure que vous ne cessez de me demander un tel tas de fariboles, que vraiment on peut dire que vous bavardez ou que vous jabotez. Or, comme bavarder signifie parler de niaiseries; et jaboter, parler sans rien dire, je vous prie de m'expliquer ce que vous voulez de moi. J'ai hâte d'entendre sortir de votre bouche des choses raisonnables, et non des bavardages et des jabotages. »

A ces mots, le gouverneur, ne pouvant déguiser plus

longtemps sa nature d'enragé, s'écria : — « Tu t'exprimes avec trop d'assurance et même d'insolence. Bientôt tu vas devenir aussi humble qu'un petit chien, en entendant mes paroles, qui, loin d'être des bavardages ou des jabotages, comme tu dis, seront des raisonnements auxquels il faudra bien que tu répondes catégoriquement. » — Et il commença :

« Nous savons de source certaine que tu étais à Rome quand cette malheureuse ville fut saccagée. Tu te trouvais alors dans le château Sant'-Agnolo, où tu servais en qualité de bombardier. Comme tu es orfèvre et joaillier de ton métier, le pape, qui te connaissait depuis longtemps, t'appela en secret, à défaut d'autres, et t'employa à démonter toutes les pierreries de ses tiares, de ses mitres et de ses anneaux, et puis à les coudre dans ses habits. Tu en as gardé à l'insu de Sa Sainteté pour la valeur de quatre-vingt mille écus. Cela nous a été rapporté par un de tes ouvriers à qui tu t'en es vanté. Maintenant, nous te déclarons nettement qu'il faut que tu trouves ces pierreries ou leur valeur. Nous te laisserons ensuite aller en liberté. »

Quand il eut fini de parler, je ne pus m'empêcher d'éclater de rire ; puis je dis : — « Je rends grâces à Dieu de ce que, pour la première fois que je suis jeté en prison, il ait plu à sa divine Majesté que ce ne fût pas du moins pour une faible peccadille, ainsi que cela a lieu souvent pour les jeunes gens. Lors même que ce que vous dites serait la vérité, je n'aurais à redouter aucune peine corporelle. Les lois avaient alors perdu toute leur autorité. Je pourrais donc m'excuser, en affirmant que j'ai eu mission de garder ce trésor pour la sacro-sainte Église apostolique, en attendant que je le remisse à quelque bon pape, où à ceux qui auraient véritablement pouvoir de me le réclamer, comme vous l'auriez, si la chose était ainsi que vous prétendez. » — A ces mots, cet enragé gouverneur m'interrompit, en criant avec fureur : — « Arrange cela comme tu voudras, Benvenuto. Quant à nous, il nous suffit d'avoir retrouvé notre bien. Dépêche-toi cependant, si tu veux que nous

n'ayons pas recours à autre chose qu'à des paroles. »

Sur ce, ils voulurent se lever et s'en aller, mais je leur dis : — « Signori, mon interrogatoire n'est pas terminé, finissez-le; vous irez ensuite où bon vous semblera. »

Ils reprirent aussitôt leurs sièges, et, dans leur colère, semblèrent presque se refuser à m'écouter; car ils croyaient savoir ce qu'ils désiraient. Je continuai donc en ces termes: — « Apprenez, signori, que j'habite Rome depuis vingt ans environ, et que jamais, pas plus ici qu'ailleurs, je n'ai été incarcéré. » — « Tu nous as pourtant tué plusieurs personnes, » — s'écria ce sbire de gouverneur. — « C'est vous qui le dites, et non pas moi, repris-je. Si quelqu'un venait pour vous tuer, vous vous défendriez, tout prêtre que vous êtes, et, en tuant votre agresseur, vous n'offenseriez pas les lois. Ainsi, laissez-moi dérouler mes raisons, si vous voulez les rapporter au pape, et si vous désirez pouvoir me juger équitablement. Je vous répète donc qu'il y a près de vingt ans que j'habite cette admirable Rome, et que j'y suis employé à des ouvrages de la plus haute importance. Comme je sais que cette ville est la chaire du Christ, je pensais que, si un prince séculier voulait me persécuter, je pouvais immédiatement demander asile et protection à cette sainte chaire et au vicaire du Christ. Mais quel asile s'ouvre à moi maintenant? Quel prince me défendra contre un si abominable guet-apens? Avant de m'arrêter, ne deviez-vous pas chercher ce que j'avais fait de ces quatre-vingt mille ducats? Ne deviez-vous pas encore consulter la note des joyaux que tient la chambre apostolique depuis cinq cents ans? Si quelque chose vous eût manqué, alors vous auriez dû saisir mes livres et ma personne. Les livres où sont enregistrées les pierreries du pape et celles des tiares existent tous, et vous verrez que le pape Clément n'avait rien qui n'y fût soigneusement inscrit. J'ajouterai seulement que, quand ce pauvre pape voulut capituler avec les brigands d'impériaux qui avaient pillé Rome et souillé l'Église, il laissa tomber de son doigt, au moment de conclure le traité, un diamant de quatre mille écus environ devant un de leurs

négociateurs qu'il voulait se rendre favorable. Cet homme, qui se nommait, si je ne me trompe, Cesare Scatinaro[1], s'étant baissé pour le ramasser, Sa Sainteté lui dit de le garder pour l'amour d'elle. Cette affaire se passa en ma présence. Si donc ce diamant vous manque, je vous ai appris ce qu'il est devenu; mais je suis sûr que vous trouverez encore cela écrit. Vous pourrez ensuite rougir à votre aise d'avoir persécuté un homme comme moi, qui ai fait tant de choses pour la défense du Saint-Siège apostolique. Sachez que sans moi, le matin où les impériaux occupaient le Borgo, personne ne les aurait empêchés d'envahir aussi le château. Moi qui n'espérais aucune récompense, je me mis à servir vigoureusement l'artillerie, que les bombardiers et les autres soldats avaient abandonnée. Je ranimai le courage d'un de mes amis, le sculpteur Raffaello da Montelupo[2], qui, frappé d'épouvante, s'était caché dans un coin où il n'osait bouger, et à nous deux, seuls, nous tuâmes tant d'hommes à l'ennemi, que nous le forçâmes de se diriger d'un autre côté. C'est moi qui ai tiré une arquebusade au Scatirano, parce qu'il parlait au pape avec une infâme insolence, comme un luthérien et un impie qu'il était, et le pape ordonna de chercher et de pendre son vengeur. C'est moi qui, d'un coup d'arquebuse, ai blessé le prince d'Orange à la tête, ici même, sous les tranchées du château. Et après, combien d'ornements d'or et d'argent, combien de bijoux ornés de pierreries, combien de médailles et de monnaies magnifiques n'ai-je pas faits pour la sainte Église ? Et voilà la rémunération qu'une téméraire prêtraille accorde à un homme qui l'a servie avec tant de cou-

1. Cellini veut parler de G. B. Gattinara. — Voy. Guicciardini, *Relazione del sacco di Roma*.

2. Raffaelo, dit le Montelupo, du nom de sa patrie, travailla à l'achèvement de la Santa-Casa de Loreto. Il fut tenu en haute estime par Michel-Ange, qui le chargea d'exécuter plusieurs statues d'après ses modèles. Il mourut vers l'an 1540, après avoir laissé de nombreux témoignages de son talent à Orvieto, à Rome et à Florence. — Voy. Vasari, *Vie de Raffaello de Montelupo*, t. VI.

rage et aimée avec tant de fidélité! Oh! allez répéter toutes mes paroles au pape. Dites-lui qu'il a bien tous ses joyaux, et que moi je n'ai jamais eu de l'Église que les blessures et les horions que j'ai reçus pendant le siège de Rome. Dites-lui encore que je n'espérais du pape Paul qu'un peu de reconnaissance qu'il m'avait promise. Maintenant je sais à quoi m'en tenir sur Sa Sainteté et sur vous, ses ministres. »

Mes juges m'écoutaient avec étonnement. Lorsque j'eus fini de parler, ils me quittèrent, après s'être regardés avec stupeur. Ils allèrent ensemble rapporter au pape tout ce que j'avais dit. Le pape en fut honteux, et ordonna que l'on vérifiât avec le plus grand soin tous les comptes des pierreries. On reconnut qu'aucune ne manquait; mais on ne me laissa pas moins dans le château sans souffler mot. Le signor Pier Luigi comprit aussi qu'il avait mal agi, et, afin de tout réparer, on ne négligea rien pour arriver à me faire mourir.

Cependant, le roi François Ier, ayant appris l'injuste emprisonnement auquel le pape m'avait condamné, écrivait à monseigneur de Montluc, son ambassadeur, de me réclamer comme personne appartenant à Sa Majesté. Le pape, qui était un homme de grand sens et de beaucoup d'esprit, se conduisit néanmoins dans cette affaire en pauvre sire et en véritable niais. Il dit à l'ambassadeur que Sa Majesté n'eût point à s'inquiéter de moi; que j'étais un turbulent, toujours l'épée au poing, et qu'elle conseillait à Sa Majesté de me laisser en prison, où des meurtres et d'autres diableries m'avaient conduit. Le roi répondit que dans son royaume la justice était strictement administrée; que, s'il prodiguait des récompenses et des faveurs aux gens de mérite, il châtiait aussi les turbulents; que, Sa Sainteté ayant laissé partir Benvenuto sans se soucier de l'employer, il l'avait vu arriver avec plaisir dans ses états et l'avait pris à son service; qu'en conséquence, il le réclamait comme lui appartenant. Cette intervention, la plus désirable qu'un homme de ma classe puisse désirer, loin de m'être utile, me nuisit

au plus haut point. Le pape, rendu furieux par la crainte que je ne révélasse les infâmes scélératesses dont j'étais victime, ne pensa plus qu'à trouver les moyens de me faire mourir sans compromettre son honneur.

Le gouverneur du château Sant'-Agnolo était un chevalier florentin, et se nommait messer Giorgio degli Ugolini. Ce galant homme me traita avec toute la courtoisie imaginable. Sachant combien ma détention était injuste, il me laissa, sur ma seule parole, circuler librement dans le château. Je voulais obtenir cette faveur sur caution, mais il s'y refusa en disant que Sa Sainteté avait mon affaire trop à cœur, et qu'il préférait se fier entièrement à ma foi, parce que tout le monde lui avait parlé de moi comme d'un homme d'honneur. Je lui engageai donc ma parole, et il m'accorda la facilité de travailler un peu. Dans l'espoir que, grâce à mon innocence et à la protection du roi, la colère du pape ne tarderait pas à s'apaiser, je n'avais pas voulu fermer ma boutique. Mon ouvrier Ascanio m'apportait au château quelques ouvrages. Bien que je ne pusse guère travailler en me voyant incarcéré si injustement, je faisais de nécessité vertu, et je supportais ma mauvaise fortune le plus gaiement possible.

J'avais gagné l'amitié de tous les gardes et de plusieurs soldats du château. Le pape venait quelquefois y souper. Alors on retirait les gardes, et les portes restaient ouvertes comme celles d'un palais ordinaire; seulement on renfermait les prisonniers avec plus de soin que de coutume; mais je n'étais pas soumis à cette règle, et je continuais de me promener librement dans le château.

Maintes fois quelques soldats me conseillèrent de m'enfuir, en m'assurant qu'ils tourneraient les épaules pour ne point me voir. Je leur répondis que j'avais donné ma parole à ce digne gouverneur qui était si bon pour moi. — « Benvenuto mio, me disait un soldat aussi brave que spirituel, sache qu'un prisonnier n'est point et ne peut être obligé à tenir sa parole, pas plus que toute autre chose. Profite de mes avis, échappe à ce gredin de pape et à son bâtard qui

ont juré ta mort. » — Mais j'aurais mieux aimé cent fois mourir que de manquer à la promesse que j'avais faite à mon brave gouverneur.

J'avais pour compagnon d'infortune un moine de la famille Pallavicini, célèbre prédicateur : il avait été arrêté pour luthéranisme. C'était un excellent camarade, mais comme moine le plus grand ribaud qu'il y eût au monde. Tous les vices lui étaient bons. J'admirais ses talents, mais j'abhorrais profondément ses vices, et je l'en tançais franchement. Il ne cessait de me répéter qu'en ma qualité de prisonnier je n'étais pas forcé de tenir ma parole. — « Cela peut être vrai pour un moine, lui répliquai-je, mais non pour un homme. Celui qui est homme et non pas moine doit observer sa foi en quelque position qu'il se trouve : or, comme je suis homme et non pas moine, je ne manquerai jamais à la plus simple promesse. » Ayant vu qu'il ne pouvait me corrompre par ses raisonnements captieux et subtils qu'il maniait avec une si merveilleuse habileté, il conçut un autre plan. Il laissa passer quelques jours pendant lesquels il me lut les sermons de Fra Girolamo Savonarola, en les accompagnant d'admirables commentaires plus beaux que le texte. Il me séduisit au point que, sauf manquer à ma parole, il n'y avait rien au monde que je n'eusse fait pour lui.

Voici le nouvel expédient qu'il imagina, quand il eut reconnu que j'étais sous le charme de son talent. — Il commença par me demander adroitement quel moyen j'aurais employé pour ouvrir cette prison, si j'avais voulu m'évader. Désireux de montrer à ce moine que je n'étais pas non plus sans talent, je lui dis que je me faisais fort d'ouvrir les serrures les plus difficiles, surtout celles de cette prison, ce qui me serait aussi aisé que d'avaler une bouchée de fromage frais. Pour m'arracher mon secret, il affecta de m'accuser de forfanterie. — « Il y a, disait-il, des gens qui passent pour habiles et qui se vantent de beaucoup de choses; mais si on les mettait à l'œuvre, ils perdraient bientôt leur réputation. » — Et il ajoutait qu'il m'entendait dire des choses

si invraisemblables, qu'il pensait que, si j'osais tenter de les exécuter, je n'en sortirais pas à mon honneur. Ce diable de moine sut si bien me piquer au vif que je m'écriai : — « J'ai coutume de toujours faire plus que je ne promets. Rien n'est plus facile que de fabriquer les clefs dont j'ai parlé, et je vais le prouver à l'instant. » — Puis je lui montrai inconsidérément comment il fallait s'y prendre. Il feignit de n'y attacher aucune importance, mais il observa tout et n'oublia rien.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, ce brave gouverneur me laissait me promener librement dans tout le château, ne m'enfermait point la nuit comme les autres prisonniers, et me permettait d'exécuter toute espèce d'ouvrage en or, en argent et en cire. Après avoir consacré quelques semaines à un petit bassin destiné au cardinal de Ferrare, la prison me fit prendre ce travail en dégoût, et je me mis à modeler des figures en cire pour me délasser. — Le moine me déroba un morceau de cette cire, et s'en servit pour contrefaire les clefs de la façon que je lui avais enseignée. Il avait pour confident et auxiliaire un Padouan nommé Luigi, qui était greffier du gouverneur. Le serrurier qu'ils chargèrent de fabriquer ces clefs les dénonça.

Le gouverneur, qui venait quelquefois me visiter dans ma chambre, m'ayant vu travailler avec de la cire, la reconnut pour être la même que celle du modèle de la clef. — « Ce pauvre Benvenuto, dit-il, est victime d'une des plus grandes injustices qui aient jamais été commises ; mais ce n'est pas une raison pour agir comme il l'a fait avec moi, qui ai outrepassé mes devoirs afin de lui être agréable. Maintenant je le tiendrai étroitement enfermé, et je ne lui accorderai plus la moindre faveur. » — Et il donna des ordres à cet effet.

J'eus surtout à souffrir des reproches de quelques-uns de ses domestiques, qui me voulaient beaucoup de bien et me rapportaient de temps en temps tout ce que le gouverneur faisait pour moi. Ils m'appelèrent homme ingrat et sans foi. — Un d'entre eux m'ayant débité ces injures avec un ton

un peu trop inconvenant, moi qui me sentais innocent, je répondis avec hauteur que je n'avais jamais manqué de foi, que je le soutiendrais au prix de ma vie, et que, si lui ou tout autre me répétait ces insultes, je lui dirais qu'il mentait par la gorge. Aussitôt il courut à la chambre du gouverneur, et il m'en rapporta la cire et le modèle de la clef. Dès que j'eus vu cette cire, je lui dis que nous avions raison tous deux, et je le priai de me faire parler au gouverneur, attendu que je voulais lui donner de franches et complètes explications, beaucoup plus importantes qu'il n'imaginait. Le gouverneur me donna de suite audience, et je lui dévoilai tout. Sur ce, on resserra le moine, et il dénonça le greffier, lequel faillit être pendu. Le gouverneur assoupit cette affaire, qui déjà était arrivée aux oreilles du pape. Il sauva son greffier de la corde, et me rendit toute la liberté dont il me laissait jouir auparavant.

Quand je vis la rigueur qu'on avait déployée dans le cours de cette aventure, je commençai à penser à moi, et je me dis que, si le gouverneur venait encore une fois à s'irriter contre moi et à me retirer sa confiance, je ne lui aurais plus aucune obligation, et qu'alors je voudrais avoir recours à mon adresse, qui, j'espérais, devait obtenir plus de succès que celle du moine. Je débutai par demander de gros draps de lit neufs, que je pris sans rendre les sales. Lorsque mes domestiques me les réclamaient, je leur disais de ne pas s'en inquiéter, que je les avais donnés à de pauvres soldats qui, si on le savait, courraient risque d'aller aux galères : aussi mes ouvriers, mes serviteurs, et surtout Felice se gardaient-ils soigneusement de souffler mot. J'avais eu soin de vider ma paillasse et de brûler la paille dans la cheminée de ma prison. Je taillai les draps en bandes larges d'un tiers de brasse. Dès que j'en eus préparé une quantité qui me parut suffisante pour descendre du haut de la tour du château, je dis à mes domestiques que j'avais donné les draps, que je voulais qu'ils eussent à m'en apporter de fins, et que je leur rendrais ceux qui étaient sales. Cela s'oublia bientôt.

Les cardinaux Santiquattro et Cornaro me firent fermer

ma boutique, en disant avec franchise que le pape refusait d'entendre parler de mon élargissement, et que l'intervention du roi François Ier m'avait été beaucoup plus nuisible qu'utile. En dernier lieu, monseigneur de Montluc avait dit au pape, de la part du roi, qu'on devait me traduire devant les juges ordinaires ; que, si j'étais coupable, on pouvait me punir ; mais que, si j'étais innocent, la raison exigeait qu'on me rendît la liberté. Cela avait tellement irrité le pape qu'il ne voulait plus me relâcher. Le gouverneur m'était toujours aussi favorable que possible. Quant à mes ennemis, dès qu'ils s'aperçurent que ma boutique était fermée, ils prodiguèrent les insultes à mes amis et à mes serviteurs qui venaient me voir dans ma prison.





CHAPITRE IV

(1538.)

Brouille à propos d'un pourpoint. — Réconciliation à propos de coups de sabre. — Le gouverneur chauve-souris. — Evasion de Cellini. — La jambe cassée. — Les dogues. — Le porteur d'eau. — La duchesse Marguerite d'Autriche. — Le cardinal Cornaro. — Le chirurgien Giacomo de Pérouse. — La saignée. — Un présage.

Il ne se passait pas de jour sans que j'eusse deux visites d'Ascanio. Une fois il me pria de lui faire faire un justaucorps avec un pourpoint de satin bleu, dont je ne m'étais encore servi que pour suivre la procession de Notre-Dame d'août. Je lui dis que ce n'était ni le temps ni le lieu de porter de tels vêtements. Le jeune homme fut si irrité de mon refus, qu'il me déclara qu'il voulait retourner chez lui à Tagliacozzo. Je lui répliquai avec indignation qu'il me ferait plaisir de me débarrasser de lui. De son côté, il jura avec colère qu'il ne reparaîtrait plus devant moi. Pendant cette querelle, nous nous promenions autour de la plate-forme du château. Nous y rencontrâmes le gouverneur au moment où Ascanio me disait : — « Je m'en vais, adieu pour toujours. » — A quoi je lui répondis : — « Fort bien, et pour qu'il en soit ainsi, je recommanderai aux gardes de ne plus jamais te laisser passer. » — En même temps je me tournai vers le gouverneur, et je le priai d'ordonner qu'à l'avenir on défendît à Ascanio l'entrée du château. — « Ce petit drôle, ajoutai-je, vient encore ajouter à mes tourments. Ainsi, de grâce, signor, ne lui permettez plus jamais de pénétrer ici. » — Le gouverneur en fut très-affligé, car il con-

naissait les rares qualités d'Ascanio, qui, de plus, était doué d'une telle beauté, qu'il suffisait de le voir une fois pour s'intéresser vivement à lui.

Ascanio se retira en pleurant. Ce jour-là il était armé d'un petit sabre qu'il cachait quelquefois sous ses habits. En sortant du château, le visage en larmes, il rencontra deux de mes plus grands ennemis. L'un était Girolamo, mon ouvrier pérugin, et l'autre un certain orfèvre nommé Michele. Ce dernier, qui était ami de ce ribaud Girolamo et ennemi d'Ascanio, s'écria : — « Ascanio pleure ! qu'est-ce que cela signifie ? Peut-être son père est-il mort ; je parle de son père du château. » — « Il est vivant, lui riposta Ascanio, mais toi, tu vas mourir ! » — Et aussitôt il lui asséna deux coups de sabre sur la tête. Le premier l'étendit à terre, et le second, en glissant, lui coupa trois doigts de la main droite. Michele resta comme mort.

Cette aventure fut immédiatement rapportée au pape, qui, furieux, s'écria : — « Puisque le roi veut que Benvenuto soit jugé, donnez-lui trois jours pour préparer sa défense. » — Cette commission fut exécutée à l'instant. Le brave gouverneur se rendit sur-le-champ chez le pape et lui prouva que je n'étais pour rien dans ce qui s'était passé, puisque j'avais chassé Ascanio. Enfin, il me défendit si admirablement qu'il me sauva la vie.

Ascanio se réfugia chez lui à Tagliacozzo, d'où il m'écrivit qu'il me demandait mille fois pardon ; qu'il se reconnaissait coupable d'avoir augmenté mes chagrins ; mais, que, si Dieu me permettait de sortir de prison, il ne m'abandonnerait plus jamais. Je lui répondis de travailler sérieusement à s'instruire, et que, si Dieu me rendait la liberté, je ne manquerais certainement pas de le rappeler près de moi.

Le gouverneur avait périodiquement une maladie qui le privait tout à fait de raison. Quand elle commençait à se déclarer, il se mettait à parler ou plutôt à babiller sans relâche. Chaque année sa folie changeait d'objet. Il croyait être tantôt une cruche à huile, tantôt une grenouille, et

alors il sautait comme cet animal. Un beau jour il se persuada qu'il était mort, et il fallut l'enterrer. Tous les ans c'était quelque extravagance de ce genre. Cette fois-ci il s'imagina qu'il était chauve-souris. En se promenant il imitait les cris de cet animal, et il agitait son corps et ses mains comme s'il eût voulu voler. Ses médecins et ses anciens serviteurs, qui s'en étaient aperçus, s'appliquaient à lui donner toutes les distractions possibles. Ayant remarqué qu'il prenait grand plaisir à ma conversation, ils venaient continuellement me chercher pour me mener près de lui.

Ce pauvre homme me retenait souvent quatre ou cinq heures à causer avec lui. Il me gardait à sa table, et me plaçait vis-à-vis de lui. Bien qu'il fallût toujours l'écouter ou lui parler, je ne laissais pas de parfaitement dîner. Quant à lui, il ne mangeait ni ne dormait, de sorte qu'à la fin cette vie me devint insupportable. Lorsque je le considérais en face, je voyais qu'il avait les yeux tellement égarés que l'un se trouvait tourné à droite et l'autre à gauche.

Un jour, il me demanda si je n'avais jamais eu la fantaisie d'essayer de voler. Je lui répondis que je m'étais toujours plu à faire les choses que les hommes réputent le plus difficiles, et que j'étais certain d'arriver à voler, grâce à la manière dont Dieu avait construit mon corps et aux expédients que me suggérait mon adresse. Il voulut savoir quels moyens j'emploierais. Je lui dis que, parmi tous les animaux qui volent, il n'y avait que la chauve-souris que l'homme pût imiter avec succès.

Au mot de chauve-souris, qui réveillait justement la folie que ce pauvre diable avait cette année-là, il se mit à crier à tue-tête : — « C'est vrai ! c'est vrai ! il n'y a que la chauve-souris ! il n'y a que la chauve-souris ! » — Puis il se tourna vers moi et me dit : — « Benvenuto, si on te le permettait, aurais-tu le courage de voler ? » — Je lui répliquai que, si on voulait me rendre ma liberté, je m'engagerais à voler jusqu'aux Prati avec une paire d'ailes en toile de lin cirée.

— « Et moi aussi je m'y engagerais, reprit-il, mais le pape m'a recommandé d'avoir soin de toi comme de ses propres yeux. Or, je reconnais que tu es un diable habile, capable de s'enfuir. Je vais donc te renfermer sous cent verrous, de peur que tu ne m'échappes. »

Je lui rappelai que j'avais eu la possibilité de m'enfuir, et que pour rien au monde je n'aurais manqué à la parole que je lui avais donnée ; puis je le suppliai au nom de Dieu et des bons procédés qu'il avait eus pour moi de ne pas rendre ma position encore pire qu'elle n'était. Pendant que je parlais, il ordonnait de me garrotter et de bien me cloîtrer.

Quand je vis qu'il n'y avait plus de remède, je lui dis en présence de tous ses gens : — « Enfermez-moi bien et gardez-moi bien, car je vous réponds que je me sauverai malgré tout. » — On m'emmena et on me cadenassa avec un soin extrême.

Alors je ruminai le plan que j'avais à suivre pour m'évader. Dès que je me trouvai sous clef, j'examinai attentivement ma prison. Lorsque je crus avoir découvert un moyen certain d'en sortir, je cherchai de quelle façon je pourrais descendre du haut de la tour. Je pris les draps de lit neufs que j'avais à l'avance disposés en bandes solidement cousues, ainsi que je l'ai déjà noté, et je calculai quelle longueur m'était nécessaire pour opérer ma descente.

Après m'être assuré de ce dont j'avais besoin, je pensai à utiliser des tenailles que j'avais dérobées à un Savoyard qui était de service au château. Cet homme avait soin des tonneaux et des citernes, et s'amusait à faire de la menuiserie. Parmi plusieurs paires de tenailles qu'il possédait, j'en trouvai une fort à ma guise, que je m'appropriai et que je cachai dans ma paillasse. Quand le moment de m'en servir fut venu, je l'employai à arracher les clous qui retenaient les pentures de ma porte : comme celle-ci était double, les rivures des clous ne pouvaient se voir. Au premier clou que j'essayai d'enlever, j'éprouvai les plus grandes difficul-

tés ; néanmoins j'y réussis à la fin. Dès que je l'eus ôté, je m'occupai d'empêcher qu'on s'en aperçût. A l'aide d'un peu de cire mêlée à de la raclure de fer rouillé, je modelai sur les pentures des têtes de clous exactement semblables à celles que j'ôtais. Je laissai les pentures attachées à leurs extrémités par des clous que j'avais d'abord arrachés, et que je n'avais remis que très-légèrement, après les avoir épointés.

Ce ne fut pas sans peine que je vins à bout de tout cela, car le gouverneur rêvait chaque nuit que je m'étais évadé, et d'heure en heure il envoyait visiter ma prison. Celui qui remplissait cet office était un véritable sbire de nom et de fait. Il s'appelait le Bozza, et était toujours accompagné d'un certain Giovanni surnommé Pedignone (*engelure*). Ce dernier était soldat ; le Bozza était valet. Giovanni ne venait jamais à ma prison sans me dire quelque injure. Il était de Prato, où il avait servi en qualité de garçon apothicaire. Il examinait attentivement tous les soirs les pentures de ma porte et toute ma chambre, ce qui ne m'empêchait pas de lui dire : — « Gardez-moi bien, car je m'échapperai en dépit de tout. » — Ces paroles engendrèrent entre lui et moi une inimitié mortelle : aussi avais-je soin de bien cacher dans ma paillasse tous mes outils de fer, tels que mes tenailles, un grand poignard et d'autres instruments de ce genre. Ma paillasse recélait encore les bandes que j'avais préparées.

Dès que le jour se levait, je balayais moi-même ma prison. J'aime naturellement la propreté, mais alors je la poussais jusqu'à l'excès. Je faisais ensuite mon lit avec un soin égal, et je le couvrais de fleurs que m'apportait tous les matins ce Savoyard à qui j'avais volé les tenailles.

Quand le Bozza et le Pedignone entraient, je ne manquais jamais de leur recommander de ne pas s'approcher de mon lit, de peur qu'ils ne le souillassent. Quelquefois, dans le seul but de me vexer, ils le touchaient légèrement. Alors je m'écriais : — « Ah ! sales poltrons ! je vais empoigner une de vos épées, et je vous malmènerai d'une façon qui

vous étonnera. Vous croyez-vous dignes de toucher le lit d'un homme comme moi? Je me soucierai peu de ma vie, car je suis sûr que je vous tuerai; ainsi laissez-moi à mes chagrins et à mes tribulations, et n'augmentez pas mon supplice, sinon je vous montrerai ce dont est capable un homme au désespoir. » — Ils rapportèrent ces paroles au gouverneur qui leur ordonna expressément de ne jamais s'approcher de mon lit, d'ôter leurs épées pour entrer dans ma prison, et du reste de veiller de près sur moi. Quand j'eus mis mon lit à l'abri des recherches des geôliers, je crus avoir tout obtenu, car c'était le point le plus important de mon affaire.

Un jour de fête, vers le soir, le gouverneur se trouva beaucoup plus malade que d'ordinaire. Sa folie s'était développée de plus belle. Il ne cessait de répéter qu'il était chauve-souris, et que, si on apprenait que Benvenuto se fût évadé, on n'avait qu'à le laisser aller, qu'il saurait bien me rattraper, attendu que de nuit il volerait à coup sûr plus rapidement que moi. — « Benvenuto, disait-il, est une fausse chauve-souris, tandis que moi, je suis une vraie chauve-souris. On me l'a donné en garde, laissez-moi faire, je le rattraperai bien. » — Ces accès ayant duré plusieurs nuits consécutives, tous ses gens étaient harassés de fatigue. J'étais instruit de tout ce qui se passait particulièrement par le Savoyard, qui m'était dévoué. Ayant donc résolu de m'enfuir le soir de cette fête, j'adressai d'abord dévotement une prière à Dieu, en suppliant sa divine Majesté de me protéger et de m'aider dans ma périlleuse entreprise; puis je passai toute la nuit à préparer ce qui m'était nécessaire.

Deux heures avant le jour j'enlevai les pentures avec une peine infinie, parce que le battant et le verrou m'opposaient une telle résistance que je fus obligé de ronger le bois. Pourtant à la fin j'ouvris et je sortis chargé de mes bandes, que j'avais roulées sur des morceaux de bois comme des pelotes de fil. Je me rendis aux latrines de la tour, d'où je grimpai facilement sur le toit, après avoir arraché deux

tuiles. J'étais vêtu d'un pourpoint et d'un haut-de-chausse blancs. J'avais aux pieds des brodequins de même couleur, dans l'un desquels j'avais fourré un grand poignard. Un morceau de brique antique, qui sortait de quatre doigts à peine du mur de la tour où il avait été scellé, me servit à attacher un bout de l'une de mes bandes que j'avais arrangée en forme d'étrier. Dès que je l'eus solidement fixé à cette brique, j'adressai à Dieu cette prière : — « Seigneur, aidez-moi, car je m'aide moi-même, et ma cause est juste, vous le savez. » — J'arrivai à terre en descendant tout doucement à la force des bras. La lune était cachée, mais la nuit était très-claire. Quand j'eus pris pied, je considérai l'énorme hauteur d'où j'étais descendu si courageusement, et j'éprouvai un vif sentiment de joie en pensant que j'étais libre. Par malheur, il n'en était rien, car le gouverneur avait fait construire de ce côté une écurie et une basse-cour dont les murs étaient fort élevés. De gros verrous fermaient cet enclos au dehors. Grand fut mon désappointement lorsque je vis que je ne pouvais sortir par là. Tandis que je marchais de long en large, en réfléchissant à mon embarras, mon pied rencontra une longue poutre couverte de paille. Je la dressai, non sans peine, contre le mur ; puis, à force de bras, je gravis jusqu'au haut. Comme la muraille se terminait en pointe, il m'était impossible de tirer la poutre à moi. J'avais laissé un de mes pelotons pendu à la tour du château. Je me décidai alors à couper un morceau de mon second peloton. Je le nouai à la poutre, et je m'en servis pour gagner le bas du mur. Cette descente fut très-difficile et très-fatigante. Mes mains étaient tout écorchées et ruisselaient de sang. Je fus forcé de les baigner dans mon urine et de prendre un peu de repos. Aussitôt que je crus avoir recouvré ma vigueur, je montai sur la dernière enceinte qui donne du côté des Prati. Au moment où je posais à terre mon peloton de bandes que je voulais attacher à un créneau, je découvris près de moi une sentinelle. Menacé d'être arrêté dans mon dessein et de perdre la vie, je résolus d'attaquer hardiment ce soldat ; mais lorsqu'il vit

mon air déterminé et que je marchais droit à lui, le poignard à la main, il se retira en pressant le pas. Je m'étais un peu éloigné de mes bandes, j'y retournai promptement. J'aperçus bien une autre sentinelle, mais peut-être ne voulut-elle pas faire attention à moi. J'attachai mon peloton au créneau, et je me laissai glisser. Soit que, me croyant près de terre, j'eusse ouvert les mains pour sauter, soit que mes mains fatiguées eussent lâché prise, je tombai, et, dans cette chute, ma tête frappa rudement contre le sol. Je restai évanoui pendant plus d'une heure et demie, autant que je puis en juger.

Au point du jour, la fraîcheur qui précède le lever du soleil me rappela à moi. Cependant j'étais encore loin d'avoir recouvré la mémoire, car je croyais que l'on m'avait tranché la tête, et que j'étais dans le purgatoire. Enfin, les forces m'étant revenues peu à peu, je reconnus que j'étais hors du château. Aussitôt je me souvins de tout ce que j'avais fait. Avant de m'apercevoir que je m'étais fracturé une jambe, je sentis le coup que je m'étais donné à la tête. J'y portai les mains, et je les en retirai tout ensanglantées.

Après m'être bien examiné, je pensai que je n'avais aucune blessure grave ; mais, lorsque je voulus me lever, je vis que ma jambe droite était brisée à trois doigts au-dessus du talon. Cela n'abattit point mon courage. Cet accident avait été causé par une énorme boule qui était à l'extrémité du fourreau de mon poignard. L'os de ma jambe ayant porté contre cette boule, n'avait pu plier, et s'était brisé en cet endroit. Je jetai au loin le fourreau ; puis, avec le poignard, je coupai un morceau des bandes qui m'étaient restées, et j'en enveloppai ma jambe en rapprochant les os de mon mieux.

Je me dirigeai à quatre pattes, et le poignard à la main, vers la porte de Rome. Je la trouvai fermée. Sous cette porte était une pierre qui ne me sembla pas très-lourde. J'essayai de la déchausser ; bientôt elle remua sous ma main, me céda facilement, et me livra entrée dans la ville.

De cette porte à l'endroit où j'étais tombé, il y avait plus de cinq cents pas.

Quand je fus dans Rome, d'énormes dogues se jetèrent sur moi et me mordirent cruellement. Ils revinrent plusieurs fois à la charge. Je me défendis avec mon poignard, et j'en piquai un d'une rude façon. Il se mit à pousser de si affreux hurlements, que tous les autres chiens, suivant leur naturel, se précipitèrent sur lui. Je me traînai alors aussi vite que possible vers l'église de la Trespontina.

Quand je fus arrivé à l'entrée de la rue qui conduit à Sant'-Agnolo, je pris le chemin de San-Pietro. Comme il faisait grand jour, je pensai que je courais du danger. Je priai donc un porteur d'eau qui avait chargé son âne et rempli ses pots de me prendre sur son dos et de me porter sur les escaliers de San-Pietro. — « Je suis, lui dis-je, un pauvre jeune homme qui me suis cassé une jambe en voulant descendre d'une fenêtre, dans une affaire d'amour. Comme la maison d'où je sors appartient à un grand personnage, et que je risque d'être haché en morceaux, enlève-moi promptement, je t'en supplie; je te donnerai un écu d'or. » — Je lui montrai en même temps ma bourse qui était bien garnie. Il me prit aussitôt sur ses épaules et me porta sur les escaliers de San-Pietro. Je lui dis de me laisser là et de retourner vers son âne.

Je m'acheminai de suite, toujours à quatre pattes, vers le palais de la duchesse Marguerite, fille naturelle de l'empereur, qui avait épousé le duc Ottavio, après la mort d'Alexandre, duc de Florence, son premier mari. Je savais que j'y trouverais plusieurs de mes amis qui étaient venus de Florence avec cette princesse. Elle-même était fort bien disposée en ma faveur, grâce au gouverneur du château. Celui-ci, en effet, avait dit au pape que, le jour où la duchesse fit son entrée à Rome, j'avais empêché un dégât de plus de mille écus, qu'une grosse pluie menaçait d'occasionner. Il raconta qu'en voyant son désespoir, je le consolai et braquai quelques pièces d'artillerie du côté où les nuages étaient le plus épais, et qu'à l'instant où l'eau commença à

tomber avec force, je fis feu, et avec tant de succès, qu'à la quatrième décharge la pluie s'arrêta et le soleil se montra ; qu'ainsi moi seul avais été cause que la fête s'était heureusement passée. Lorsque la duchesse fut instruite de cette circonstance, elle dit : — « Benvenuto est un de ces gens de talent qu'aimait mon mari le duc Alexandre. Je ne les oublierai pas quand l'occasion de leur être utile se présentera. » — De plus, elle avait parlé de moi au duc Ottavio. C'est pourquoi je me rendais directement chez Son Excellence, qui habitait dans le Borgo-Vecchio un magnifique palais. J'étais certain que le pape ne violerait pas cet asile ; mais ce que j'avais accompli jusque-là avait été trop merveilleux pour un homme. Dieu ne voulut pas que je tombasse dans le péché d'orgueil, et, pour mon bien, il me condamna à subir une épreuve encore plus sévère que la première. On verra bientôt comment cela eut lieu.

Pendant que je rampais le long des escaliers, un domestique du cardinal Cornaro me reconnut et courut de suite réveiller son maître, auquel il dit : — « Monsignor révérendissime, votre Benvenuto est là en bas ; il s'est évadé du château ; il se traîne tout ensanglanté. Autant qu'on peut en juger, il a une jambe cassée. Nous ne savons où il va. » — Courez, s'écria le cardinal, et apportez-le-moi ici dans ma chambre. »

Quand je fus près de lui, il me dit de ne rien craindre, et il envoya de suite chercher les premiers chirurgiens de Rome. — Ce fut l'habile maestro Giacomo de Pérouse qui me pansa. Il me rejoignit admirablement les os ; puis il me banda la jambe et me saigna de sa propre main. Soit que mes veines fussent beaucoup plus gonflées qu'à l'ordinaire, soit que maestro Giacomo eût voulu me pratiquer une incision plus large que de coutume, toujours est-il que le sang alla le frapper au visage avec tant de force et en telle abondance, qu'il fut forcé d'interrompre son opération. Il regarda cet accident comme un funeste présage, et il ne consentit qu'avec beaucoup de peine à continuer de me

panser. Plusieurs fois il voulut m'abandonner en songeant qu'il pouvait être sévèrement puni pour m'avoir soigné. — Le cardinal me fit placer dans une chambre secrète, et courut au palais avec l'intention de demander ma liberté au pape.





CHAPITRE V

(1538. — 1539.)

Suites de l'évasion. — Rumeur à Rome. — Nouvelles calomnies de Pier Luigi. — Le ramier. — Un coup d'escopette à bras tendu. — Vente d'un chrétien pour un évêché. — Nouvel emprisonnement de Cellini. — Un dangereux ami. — Torre-di-Nona. — La prison de la Vie. — — Réflexions. — Préparation à la mort. — Benedetto da Cagli. — La signora Jerolima. — Retour au château Sant'-Agnolo.

Pendant ce temps Rome était en rumeur. En effet, déjà on avait aperçu mes bandes de toile flotter le long de la grande tour du château, et toute la ville courait les voir.

Le gouverneur était alors en proie à un de ses plus violents accès de folie. Il luttait contre ses domestiques pour s'envoler du haut de la tour, et prétendait que lui seul pouvait me rattraper en volant après moi.

Messer Roberto Pucci, père de messer Pandolfo, ayant entendu raconter la grande nouvelle, sortit pour s'en assurer lui-même. Il se rendit ensuite au palais, où il rencontra le cardinal Cornaro, qui lui raconta tous les détails de mon évasion, et lui dit que j'étais pansé et que je reposais dans un de ses appartements.

Ces deux braves et dignes seigneurs allèrent, d'un commun accord, se jeter aux genoux du pape qui, avant de leur laisser prononcer un mot, s'écria : — « Je sais tout ce que vous voulez de moi. » — « Très saint Père, dit messer Roberto Pucci, nous vous demandons en grâce ce pauvre homme dont les talents méritent quelque indulgence, et qui vient de déployer un courage et un génie vraiment

surhumains. Nous ne savons pas pour quelles offenses Votre Sainteté l'a tenu si longtemps en prison. Si ce sont des crimes trop exorbitants, Votre Sainteté est juste et sage; qu'elle fasse donc sa volonté ; mais si ce sont des fautes qu'on puisse excuser, que Votre Sainteté nous en accorde le pardon. » — « Je l'ai tenu en prison, répondit le pape avec confusion, à la requête de quelques personnes de notre cour, parce qu'il a été un peu trop insolent. Mais, connaissant son talent et voulant le garder près de nous, nous avions songé à lui conférer assez de faveurs pour qu'il n'eût aucun motif de retourner en France. Je suis très-fâché du terrible accident qu'il a éprouvé. Dites-lui qu'il travaille à se guérir, et que, quand il sera bien portant, nous le dédommagerons de ses souffrances. » — Mes deux braves protecteurs accoururent m'apporter cette bonne nouvelle de la part du pape.

La noblesse de Rome, des jeunes gens, des vieillards, enfin des personnes de tous rangs, vinrent me visiter. Le gouverneur du château, messer Giorgio Ugolini, en dépit de sa folie, se fit porter chez le pape. Dès qu'il fut en présence de Sa Sainteté, il déclara que, si l'on ne me ramenait pas en prison, ce serait le traiter avec une odieuse injustice. — « Grand Dieu ! s'écria-t-il, il s'est enfui malgré la parole qu'il m'avait donnée ! Hélas ! il s'est envolé et il m'avait promis de ne pas s'envoler ! » — « Allez, allez, lui répondit le pape en riant, je vous le rendrai, soyez-en sûr. » — « Que Votre Sainteté lui envoie le gouverneur de Rome, reprit messer Giorgio, pour lui demander qui l'a aidé dans son évasion, car si c'est un de mes gens, je veux le pendre par la gorge au créneau dont Benvenuto s'est servi pour descendre. »

Quand messer Giorgio se fut retiré, le pape appela le gouverneur de Rome et lui dit en souriant : — « Ce Benvenuto est un brave, et son exploit une chose merveilleuse. Moi aussi, pourtant, dans ma jeunesse, je suis descendu du même endroit. » — C'était la vérité, car il avait été renfermé dans le château pour avoir falsifié un bref, lorsqu'il

était abréviateur *di Parco majoris.* Comme son crime était trop grave, le pape Alexandre, après l'avoir retenu longtemps en prison, avait résolu de lui faire trancher la tête. Mais il désirait que la fête du Corpus Domini fût passée pour procéder à cette exécution. Notre Farnèse, ayant appris tout cela, corrompit à force d'argent quelques gardes du château, s'entendit avec Pietro Chiavelluzzi, qui lui amena des chevaux, et pendant que le pape était à la procession, il se plaça dans une corbeille, et se fit descendre jusqu'à terre au moyen d'une corde. On n'avait pas encore élevé les murailles dont le château était entouré; la grande tour seule était alors construite : de sorte que, pour s'évader, il fut loin de rencontrer les immenses difficultés que j'eus à surmonter. De plus, il était emprisonné à bon droit, tandis que moi, je l'étais fort injustement. Bref, il voulait se vanter devant le gouverneur de Rome d'avoir, lui aussi, été brave et hardi dans sa jeunesse, et il ne s'aperçut pas qu'il mettait au jour ses infâmes scélératesses. — « Allez, ajouta-t-il, et dites à Benvenuto qu'il avoue franchement qui l'a aidé ; peu importe qui ce soit, puisque je lui ai pardonné, vous pouvez le lui affirmer en toute conscience. »

Le gouverneur de Rome qui, deux jours auparavant, avait été nommé évêque de Jesi, vint donc me trouver. — « Benvenuto mio, me dit-il, bien que mon ministère soit de la nature de ceux qu'on redoute, je viens pour te rassurer par ordre exprès de Sa Sainteté, qui m'a raconté qu'elle-même s'était jadis évadée du château, mais avec l'aide de plusieurs amis, car, autrement, elle n'aurait pu se tirer de cette entreprise. Je te jure par les sacrements que j'ai reçus il y a deux jours, quand j'ai été consacré évêque, que le pape te rend la liberté et te pardonne. Il est très-affligé de tes cruelles souffrances. Tâche donc de te guérir et regarde que tout a été pour le mieux; car cet emprisonnement que tu as subi, malgré ton innocence, sera cause de ton bonheur à toujours. Tu n'auras plus à craindre la pauvreté, et tu ne seras plus obligé de retourner en France et de traîner çà et là une vie tourmentée. Ainsi, dis-moi franchement com-

ment l'affaire s'est passée et qui t'a aidé. Tu n'auras ensuite à songer qu'à te reposer et à te guérir. » — Je lui contai mon aventure de point en point, sans rien oublier, pas même le porteur d'eau qui m'avait enlevé sur ses épaules. Quand j'eus fini, le gouverneur s'écria : — « Il est vraiment inconcevable qu'un seul homme ait pu faire de telles choses : il n'y a que toi pour cela. » — Il me prit ensuite la main et ajouta : — « Bon courage ! car, par cette main que je touche, tu es libre et tu seras heureux. » — Là-dessus, il partit et laissa la place à une foule de gentilshommes et de seigneurs qui venaient me visiter et se disaient entre eux : — « Allons voir cet homme qui opère des miracles. » — Ceux-ci m'offraient une chose, ceux-là me faisaient présent d'une autre.

Le gouverneur, étant retourné près de Sa Sainteté, lui rendit compte de ce que je lui avais dit. Le signor Pier Luigi, fils du pape, était présent. Tout le monde témoignait une profonde admiration. — « A coup sûr, s'écria le pape, c'est une chose merveilleuse ! » — A ces mots, le signor Pier Luigi s'avança et dit : — « Très saint Père, si vous relâchez Benvenuto, il vous en fera de bien plus étonnantes encore, car c'est une âme d'homme trop audacieuse. Je vais vous conter un autre de ses exploits que vous ignorez. Avant d'aller en prison, votre Benvenuto eut, avec un gentilhomme du cardinal Santa-Fiore, une querelle, à propos d'une vétille que ce gentilhomme lui avait dite. Il poussa la témérité jusqu'à défier son adversaire. Le gentilhomme en parla au cardinal Santa-Fiore, qui jura que, s'il s'en mêlait, il saurait bien ramener ce fou à la raison. Benvenuto, ayant appris cela, tint prête une escopette, avec laquelle il est certain de toucher un quattrino. Un jour, le cardinal se mit à la fenêtre ; aussitôt Benvenuto, dont la boutique est voisine, s'arma de son escopette et visa Son Excellence. Heureusement le cardinal fut averti à temps et se retira de suite. Benvenuto, pour qu'on ne se doutât de rien, tira un ramier qui couvait dans un trou des combles du palais, et, chose incroyable ! lui brisa la tête. Maintenant que Votre

Sainteté agisse comme bon lui semblera; du moins, je n'aurai pas manqué de l'avertir. Un de ces matins, Benvenuto, persuadé qu'il a été emprisonné à tort, aura peut-être l'envie de tirer sur Votre Sainteté. C'est un esprit qui ne connaît aucun frein et aucune crainte. Quand il tua Pompeo, il lui perça la gorge de deux coups de poignard, au milieu de dix personnes qui l'accompagnaient, et il se sauva, à la honte de ces gens-là, qui pourtant étaient des hommes de cœur. » Précisément le gentilhomme du cardinal Santa-Fiore, avec qui j'avais eu cette querelle, se trouvait là. Il confirma au pape tout ce que son fils venait de raconter. Le pape était bouffi de colère et ne soufflait mot. A présent je vais expliquer cette affaire en toute sécurité.

Ce gentilhomme du cardinal Santa-Fiore vint un jour chez moi et me présenta un petit anneau d'or tout couvert de vif-argent en me disant : — « Polis-moi cet anneau et dépêche-toi. » — J'étais occupé à travailler à des joyaux d'or enrichis de pierres précieuses. Lorsque j'entendis cet homme, à qui je n'avais jamais parlé et que je n'avais jamais vu, me commander avec tant d'insolence, je lui dis que je n'avais pas de polissoir et qu'il allât ailleurs. Alors, à propos de rien, il me déclara que j'étais un âne. Je lui répliquai qu'il en avait menti, et que je valais mieux que lui sous tous les rapports ; mais que, s'il m'éperonnait, je lui appliquerais des ruades plus vigoureuses que celles d'un âne. Il raconta son altercation au cardinal, et me dépeignit comme un démon déchaîné. Deux jours après, je tirai, derrière le palais, sur un ramier qui couvait dans un trou. Plusieurs fois déjà j'avais vu un orfèvre milanais, nommé Giovan Francesco della Tacca, tirer sur ce même ramier, mais sans jamais le toucher. Ce jour-là, le ramier, que les arquebusades avaient effrayé, ne montrait exactement que sa tête. Comme Giovan Francesco et moi nous étions rivaux à la chasse à l'escopette, plusieurs gentilshommes de mes amis, qui se trouvaient dans ma boutique, me dirent : — « Voilà là-haut le ramier de Giovan Francesco della Tacca, qu'il a tiré si souvent; tiens, regarde, ce pauvre animal a si peur

qu'il montre à peine sa tête. » — Je levai les yeux et je dis : — « Le peu qu'il montre me suffirait pour le tuer, s'il attendait seulement que je misse en joue mon escopette. » — Mes gentilhommes s'écrièrent que l'inventeur de l'escopette lui-même ne l'atteindrait pas. — « Je parie, répliquai-je, un bocal de ce bon vin grec de Palombo l'aubergiste, que je lui logerai ma balle dans sa petite tête, s'il me donne seulement le temps de coucher en joue mon admirable Broccardo — (c'est ainsi que j'appelais mon escopette). » Au même instant, je le visai à bras tendu, sans appuyer la crosse de mon arme à mon épaule, et je fis ce que j'avais promis, sans songer au cardinal ni à qui que ce fût. J'avais même le plus profond respect pour ce prélat. Que l'on juge maintenant à combien de moyens la fortune a recours quand elle veut écraser un homme.

Le pape, gonflé de dépit et de rage, réfléchit à ce que son fils lui avait dit. Deux jours après, le cardinal Cornaro alla demander un évêché que Sa Sainteté avait promis à un de ses gentilshommes, nommé messer Andrea Centano. Comme il s'en trouvait un vacant, le cardinal rappela au pape sa promesse. Paul III ne la nia pas, et déclara qu'il était tout disposé à la tenir, pourvu que Sa Seigneurie révérendissime consentît à lui faire un plaisir, c'est-à-dire à remettre Benvenuto entre ses mains. Le cardinal lui répondit : — « Si Votre Sainteté lui a pardonné et me l'a rendu, que dira le monde et de Votre Sainteté et de moi ? » — « Je veux Benvenuto, vous voulez l'évêché, que le monde dise ce qu'il voudra, » — répliqua le pape. Cet honnête homme de cardinal pria le pape de lui accorder l'évêché, et lui dit de faire ensuite ce que bon lui semblerait. Le pape, quelque peu honteux de la scélératesse avec laquelle il violait sa parole, reprit : — « J'enverrai chercher Benvenuto, et pour ma satisfaction, je le placerai dans les chambres du rez-de-chaussée qui donnent sur mon jardin secret. Il pourra se guérir, et on ne lui défendra pas de voir tous ses amis. Je le défrayerai même de toutes ses dépenses, jusqu'à ce que cette petite fantaisie soit passée. » — Le cardinal retourna de

suite chez lui, et m'envoya dire par le gentilhomme auquel l'évêché était destiné que le pape voulait que je me remisse entre ses mains, mais qu'il me donnerait une des chambres basses de son jardin secret, où je recevrais mes amis comme si j'étais dans le propre palais de Sa Seigneurie. Je chargeai messer Andrea de supplier le cardinal de ne point me livrer au pape et de me laisser moi-même tirer d'embarras. J'ajoutai que je me ferais envelopper dans un matelas et porter hors de Rome en lieu sûr ; que me livrer au pape, c'était m'envoyer à la mort. Le cardinal se serait probablement prêté à ce que je demandais ; mais ce messer Andrea, qui espérait l'évêché, dénonça l'affaire. Le pape m'envoya donc chercher sur-le-champ, et ordonna qu'on me mît, ainsi qu'il l'avait prescrit, dans une des chambres basses de son jardin secret. Le cardinal me fit dire de ne rien manger de ce qui sortirait de la cuisine du pape ; qu'il aurait soin de garnir ma table ; qu'il n'avait pu agir autrement qu'il n'avait fait ; que j'eusse bon courage, et qu'il se remuerait si bien qu'il me rendrait la liberté. Je laissais donc de côté les aliments qu'on m'envoyait du pape, et je ne touchais qu'à ceux qui venaient du cardinal.

Chaque jour, je recevais la visite d'une foule de grands et nobles personnages qui m'accablaient d'offres de service. Je comptais parmi mes amis un jeune Grec de vingt-cinq ans. Il était d'une adresse extraordinaire à tous les exercices du corps, et jouait de l'épée mieux que qui que ce fût à Rome. Il était fort honnête et fort loyal, mais faible et crédule au dernier point. — Il avait entendu dire que le pape avait déclaré qu'il voulait me dédommager de mes souffrances. C'était la vérité, le pape avait bien parlé de cela d'abord, mais en dernier lieu il avait complètement changé d'avis. — « Benvenuto mio, me disait mon brave jeune homme, on assure dans Rome que Sa Sainteté t'a donné un office de cinq cents écus de rente ; ainsi, de grâce, veille à ce que ces soupçons ne te fassent point perdre un si bon morceau. » — Moi, de mon côté, je le suppliais à mains jointes de travailler à mon évasion. — « Je sais, lui disais-je,

que le pape pourrait me faire beaucoup de bien, mais je tiens de science certaine qu'il cherche à me faire beaucoup de mal en secret. Je te prie donc de te hâter et de ne rien négliger pour me sauver de sa fureur. Si tu me tires d'ici de la manière que je t'indiquerai, je te devrai la vie, et je serai toujours prêt à la sacrifier pour toi quand tu en auras besoin. » — Ce pauvre jeune homme me répondit les larmes aux yeux : — « Frère, tu veux courir à ta ruine, mais je ne puis te résister. Ainsi, donne-moi tes ordres ; je les exécuterai, bien qu'à contre-cœur. » — Nous étions donc d'accord, et je lui avais entièrement déroulé mon plan, dont le succès était facile et indubitable, lorsqu'au moment où je croyais qu'il allait tout préparer, il vint me déclarer que pour mon bien il voulait me désobéir, et qu'il savait à quoi s'en tenir sur ce que lui avaient dit des familiers du pape qui connaissaient mon affaire à fond. Ma colère égala mon désespoir, car je n'avais aucun autre moyen de salut. Cela se passait en l'année 1539, le jour de la fête du Corpus Domini. J'étais en discussion avec le Grec depuis le matin, lorsque le soir on m'apporta une quantité de plats de la cuisine du pape et de celle du cardinal Cornaro. Plusieurs de mes amis étant arrivés à ce moment-là, je les invitai à souper avec moi, et, malgré ma jambe garnie d'éclisses, nous fîmes chère lie. Ils ne me quittèrent qu'à une heure de la nuit. Mes deux domestiques m'aidèrent à me coucher, puis se retirèrent dans l'antichambre.

J'avais un chien à longs poils noirs comme une mûre. Il chassait admirablement et ne s'écartait jamais de moi de plus d'un pas. Pendant la nuit dont je parle, il s'était fourré sous mon lit, où il se mit à aboyer si lamentablement, que trois fois j'appelai mes domestiques pour l'ôter de là ; mais, dès qu'ils se montraient, il se jetait sur eux pour les mordre. Mes domestiques étaient frappés d'épouvante et craignaient que cet animal ne fût enragé, car il hurlait sans discontinuer. A quatre heures de la nuit, le bargello entra dans ma chambre avec une foule de sbires. Aussitôt mon

chien sortit de sa retraite, se précipita sur eux avec fureur, déchira leurs capes et leurs chausses, et leur causa une telle frayeur qu'ils le crurent enragé. Mais le bargello, qui était un homme d'expérience, leur dit : — « Les bons chiens ne manquent jamais de deviner et de prédire le mal qui doit arriver à leurs maîtres. Que deux de vous prennent des bâtons et se défendent contre ce chien. Que les autres attachent Benvenuto sur cette chaise et le mènent où vous savez. » — Ainsi que je l'ai noté plus haut, le jour de la fête du Corpus Domini venait de s'écouler, et il était environ quatre heures de la nuit. Les sbires m'enlevèrent après m'avoir soigneusement enveloppé. Quatre d'entre eux marchaient à côté de nous, et poussaient au large le peu de gens qui se rencontraient encore dans la rue. On me transporta ainsi à Torre-di-Nona, où l'on me déposa dans la prison de la Vie sur un maigre matelas.

Un des sbires resta près de moi toute la nuit, et ne cessa de se lamenter sur ma mauvaise fortune. — « Hélas ! s'écriait-il, que leur as-tu donc fait, pauvre Benvenuto ? » — Les paroles de cet homme et le lieu où je me trouvais ne me laissèrent point de doute sur le sort qui m'était réservé. Pendant une grande partie de la nuit je me fatiguai à chercher pour quelle cause Dieu se plaisait à m'infliger une si rude pénitence, et comme je ne pouvais la découvrir, je me tourmentais violemment. Le sbire s'efforçait de me consoler de son mieux ; mais je le conjurai pour l'amour de Dieu de ne plus m'adresser un mot, attendu qu'abandonné à moi-même, je prendrais une résolution plus vite et plus aisément. Il me promit de se taire.

Alors je tournai mon cœur tout entier vers Dieu, et je le suppliai dévotement de vouloir bien m'accepter dans son royaume, bien que je me fusse plaint de mon sort, en songeant à mon innocence, qui me paraissait évidente. — « En effet, me disais-je, si j'ai commis des homicides, le vicaire du Christ m'a rappelé de ma patrie, et m'a pardonné en vertu de sa propre autorité et de celle que la loi lui confère. Tout ce que j'ai fait n'a été que pour défendre le corps

que Dieu m'a prêté. Ainsi, d'après les lois qui régissent le monde, je ne crois point avoir mérité cette mort. Il me semble qu'il en est de moi comme de ces malheureux qui, en marchant dans la rue, sont tués par une pierre qui leur tombe sur la tête. C'est là un effet incontestable de la puissance des étoiles, qui provient, non de ce qu'elles sont conjurées pour notre bien ou notre mal, mais de ce que nous sommes soumis à leurs conjonctions. Cependant je reconnais que je possède le libre arbitre, et je suis certain que, si ma foi était assez exercée, les anges du ciel me tireraient de cette prison et me délivreraient de tous mes maux. Mais Dieu ne m'a pas jugé digne de cette faveur : il faut donc que les influences célestes assouvissent sur moi leur malignité. » — Après avoir longtemps lutté de cette façon avec ma pensée, je me résignai et je m'endormis.

Au point du jour, le sbire m'éveilla en me disant : — « Pauvre malheureux, il n'est plus temps de dormir. Le messager qui doit t'annoncer une mauvaise nouvelle est arrivé. » — « Plus tôt je sortirai de la prison de ce monde, lui répondis-je, mieux cela vaudra ; car je suis sûr que mon âme sera sauvée et que je mourrai innocent. Christ, notre glorieux et divin Sauveur, me range parmi ses disciples et ses amis, qui, ainsi que lui, ont souffert une mort injuste. Comme eux je meurs innocent et j'en rends grâce à Dieu du fond de mon cœur. Mais pourquoi celui qui doit me lire ma sentence n'entre-t-il pas ? » — « Il pleure sur ton malheureux sort, » — me répondit le sbire. Alors, je l'appelai par son nom, qui était Benedetto da Cagli. — « Avancez, lui criai-je, avancez, messer Benedetto mio, je suis bien préparé et bien résolu. N'est-il pas plus glorieux pour moi de mourir innocent que coupable ? Avancez, je vous prie, et amenez-moi un prêtre à qui je puisse dire quatre mots, bien que je n'en aie pas besoin, car je me suis hautement confessé à Dieu Notre-Seigneur ; c'est seulement pour observer les lois de notre sainte mère l'Église, à qui je pardonne franchement l'inique condamnation qu'elle a prononcée contre moi. Ainsi approchez, messer Benedetto mio, et expédiez-

moi vite avant que la tête ne vienne à me tourner. »

Quand j'eus achevé ces paroles, ce brave homme, sans lequel on ne pouvait m'exécuter, dit au sbire de fermer la porte. — Il courut aussitôt chez la femme du signor Pier Luigi, qui demeurait avec la duchesse Marguerite d'Autriche. Dès qu'on l'eut introduit chez elle il dit : — « Illustrissima padrona, je vous en prie au nom de Dieu, veuillez envoyer dire au pape qu'il charge une autre personne de lire cette sentence à Benvenuto, et de remplir mon office, car j'y renonce, et de ma vie je ne le remplirai. » — Puis il partit en sanglotant amèrement. La duchesse, qui était présente, s'écria avec colère : — « Voilà donc la belle justice qu'administre à Rome le vicaire de Dieu ! Le duc, mon premier époux, qui tenait en haute estime Benvenuto pour son talent et son caractère, avait bien raison de vouloir l'empêcher de retourner à Rome et de le garder près de lui à tout prix. » — Et elle se retira en murmurant des paroles d'indignation.

La femme du signor Pier Luigi, qui se nommait la signora Jerolima, se rendit sur-le-champ chez Sa Sainteté. Elle se jeta à ses genoux, et, en présence de plusieurs cardinaux, parla avec tant de force et d'énergie qu'elle força le pape à rougir et à dire : — « Pour l'amour de vous, nous lui laisserons la vie, bien que notre arrêt ne nous ait été dicté par aucun sentiment d'animosité contre lui. » — Le pape n'agit ainsi qu'à cause des cardinaux qui avaient entendu les paroles de cette admirable et courageuse femme.

Pendant ce temps, j'étais dans une terrible agitation : le cœur me battait avec violence et sans relâche. Les gens qui devaient jouer le triste rôle d'exécuteurs partageaient mon inquiétude. Enfin, à l'heure du dîner, chacun alla à ses affaires, et on m'apporta mon repas. Ma surprise fut extrême. Je m'écriai : — « La vérité a été plus forte que la malignité des influences célestes. Mon Dieu, je vous en prie, si tel est votre bon plaisir, sauvez-moi de ce péril ! » — Je me mis ensuite à manger, et de même que j'avais accepté avec fermeté l'idée de la mort, de même j'accueillis

avec force l'espoir d'un meilleur sort. Je dînai de bon cœur, puis je restai sans voir et sans entendre personne jusqu'à une heure de la nuit. Alors seulement parut le bargello avec bon nombre de sbires. Il me fit asseoir sur cette chaise qui avait servi à me transporter le soir précédent, et, après m'avoir engagé avec bonté à ne rien craindre, il ordonna à ses sbires d'avoir aussi soin de ma jambe cassée que de ses propres yeux. Ils lui obéirent et me ramenèrent au château Sant'-Agnolo, d'où je m'étais évadé.





CHAPITRE VI

(1539.)

Le cachot. — La Bible. — Tentative de suicide. — Un prodige. — Songe. — Dialogue. — Souffrances du prisonnier. — La trappe de Sammalo. — Le souterrain de Foiano. — Remords du gouverneur. — Vision symbolique. — Prières. — Sonnet. — Mort du gouverneur. — Le diamant pilé. — Lione Lioni. — L'évêque de Pavie. — Le cardinal de Ferrare. — Les suites d'une débauche du pape. — Liberté.

Quand nous fûmes arrivés au sommet de la tour du château, à l'endroit où se trouve une petite cour, les sbires m'y laissèrent enfermé quelque temps. Le gouverneur, malgré sa maladie, se fit transporter près de moi. — « Tu vois que je t'ai repris ! » me dit-il. — « Oui, répliquai-je, et toi, tu as vu que je me suis évadé, comme je te l'avais annoncé ! Et tu ne m'aurais pas repris, si, au mépris des lois les plus sacrées, je n'eusse pas été vendu pour un évêché par un cardinal vénitien à un pape romain, à un Farnèse. Mais, puisqu'ils ont établi cet usage infâme, fais le pis que tu pourras, je ne m'en soucie pas le moins du monde. » — Ce pauvre homme se mit alors à crier à tue-tête : — « Hélas ! hélas ! il ne se soucie ni de vivre ni de mourir, et il est encore plus audacieux que quand il était en bonne santé. Mettez-le sous le jardin et ne me parlez jamais de lui, car il est cause de ma mort. »

On me porta donc dans une sombre prison souterraine du jardin, remplie d'eau, de tarentules et d'insectes venimeux. On me jeta à terre un mauvais petit matelas d'étoupes. Le soir, on ne me donna point à manger et on m'enferma à

quadruple serrure. Je restai ainsi jusqu'à la dix-neuvième heure du lendemain. Alors on m'apporta à dîner. Je demandai quelques-uns de mes livres à mes geôliers ; aucun d'eux ne me répondit, mais ils en informèrent ce pauvre diable de gouverneur qui voulait savoir ce que je disais. Le lendemain on me donna ma Bible et les chroniques de Giovan Villani. Lorsque je réclamai d'autres livres, on me signifia que je n'en aurais point d'autres et que j'en avais déjà trop. Je vivais ainsi misérablement, couché sur un matelas pourri. Au bout de trois jours, rien n'avait échappé à l'action de l'humidité et de l'eau. Ma jambe cassée me condamnait à un repos absolu. Quand, pressé par un besoin, je voulais sortir de mon lit pour ne point le souiller, j'étais forcé de me traîner à quatre pattes avec d'atroces souffrances. Chaque jour, pendant une heure et demie à peu près, un léger rayon de lumière pénétrait par réverbération dans mon odieuse caverne, à travers une étroite ouverture. Il ne m'était possible de lire que pendant ce peu de temps. Je passais patiemment le reste du jour et de la nuit dans les ténèbres, sans cesser de penser à Dieu et à la fragilité humaine. J'étais convaincu que ma misérable vie finirait bientôt dans ce souterrain. Cependant je me consolais de mon mieux en songeant combien plus cruel aurait été mon supplice, si, pour quitter cette vie, j'avais dû subir les indicibles angoisses du stylet. Là, au contraire, je m'en allais dans une espèce de somnolence dont la douceur augmentait incessamment. En effet, je sentais que je m'éteignais peu à peu, lorsqu'enfin mon robuste tempérament se fit à ce purgatoire. Quand je vis qu'il s'y était habitué, je me déterminai à supporter mes douleurs tant que mes forces me le permettraient.

Je me mis à lire et à méditer dévotement la Bible. Elle m'enthousiasma au point que, si j'avais pu, j'aurais lu sans relâche ; mais dès que la lumière me manquait, toutes mes misères m'assaillaient et me réduisaient à un tel désespoir, que plusieurs fois je résolus de m'ôter moi-même la vie. Comme on ne me laissait point de couteau, il m'était diffi-

cile d'accomplir ce dessein. Pourtant une fois je disposai, à l'aide d'un énorme billot de bois, une espèce de trébuchet, qui en tombant sur ma tête l'aurait écrasée du coup. Dès que j'eus achevé cette machine, je me préparai à la faire jouer ; mais, au moment où j'allais y porter la main, je fus saisis par une force invincible et lancé à quatre brasses de l'endroit où je me trouvais. Ma terreur fut si grande, que je restai évanoui depuis la pointe du jour jusqu'à la dix-neuvième heure, moment où l'on m'apporta mon dîner. Mes geôliers avaient déjà dû venir plusieurs fois sans que je m'en fusse aperçu ; car, lorsque je les entendis, le capitaine Sandrino Monaldi entra en disant : — « Ah ! le malheureux ! quelle triste fin pour de si rares talents ! » — A ces mots, j'ouvris les yeux et je vis des prêtres revêtus de leurs robes. — « Vous disiez qu'il était mort ! » s'écrièrent-ils. — « Je l'ai dit parce que je l'ai trouvé mort, » répondit Bozza. Aussitôt ils me relevèrent et jetèrent hors de la prison mon matelas qui était pourri, au point qu'il ne formait plus qu'une pâte flasque et filandreuse. Le gouverneur m'en fit donner un autre lorsqu'on lui eut appris tout cela. En cherchant ce qui pouvait m'avoir arrêté dans l'exécution de mon dessein, je pensai que ce devait être mon ange gardien.

La nuit suivante, un être merveilleux m'apparut en songe sous la forme d'un jeune homme d'une beauté ravissante. Il me disait d'un ton de reproche : — « Sais-tu qui t'a confié ce corps que tu voulais détruire avant le temps ? » — Il me sembla que je lui répondis que je le tenais du Dieu tout-puissant. — « Tu méprises donc ses œuvres, reprit-il, puisque tu veux les détruire ? Laisse-toi guider par lui et ne désespère pas de sa bonté. » — Il ajouta une foule d'autres choses admirables dont ma mémoire n'a retenu que la millième partie. Je ne tardai pas à rester convaincu que cet ange m'avait dit la vérité.

En promenant mes regards çà et là dans ma prison, j'aperçus quelques morceaux de briques détrempés par l'humidité. Je les frottai l'un contre l'autre et j'en formai une espèce d'encre. Je me traînai à quatre pattes auprès de la

porte de ma prison, et je la travaillai si bien avec mes dents, que je réussis à en arracher un petit éclat. J'attendis ensuite le moment où la lumière pénétrait dans la prison : elle venait à vingt heures et demie et y restait jusqu'à vingt et une heures et demie. Alors je commençai à écrire de mon mieux, sur des pages blanches qui se trouvaient dans ma Bible, un dialogue où mon corps reprochait à mes esprits de vouloir quitter la vie. Ceux-ci alléguaient leurs souffrances pour excuse, et le corps les ranimait en leur promettant un meilleur avenir. Du reste, voici ce dialogue :

Afflitti spirti miei,
Oimè, crudei, che vi rincresce vita!

Se contra il Ciel tu sei,
Chi fia per noi? chi ne porgerà aita?
Lassa, lassaci andare a miglior vita.

Deh! non partite ancora,
Che più felici e lieti
Promette il Ciel, che voi fussi giammai.

Noi resterem qualche ora,
Purchè dal magno Iddio concesso sieti
Grazia, che non si torni a maggior guai.

Lorsque j'eus puisé en moi-même ces consolations, je repris ma vigueur et je continuai de lire ma Bible. J'avais tellement accoutumé mes yeux à l'obscurité, que j'étais arrivé à pouvoir jouir de cette distraction trois heures au lieu d'une heure et demie. Et j'admirais profondément ce que peut opérer la puissance de Dieu chez les âmes simples dont la foi est assez vive pour qu'il leur accorde tout ce qu'elles désirent. J'espérais que le Très-Haut ne me refuserait pas non plus son aide dans sa miséricorde et en faveur de mon innocence. Toutes mes prières et mes méditations étaient tournées vers lui, et bientôt je trouvai un tel bonheur dans ce pieux exercice, que j'oubliai complètement mes maux, et que je passai toute la journée à chanter

des psaumes et d'autres hymnes de ma composition où je célébrais les louanges du Seigneur.

Cependant mes ongles étaient devenus d'une telle longueur qu'ils me faisaient vivement souffrir. Je ne pouvais ni me toucher sans me déchirer, ni m'habiller sans qu'ils se recourbassent en dedans ou en dehors, en me torturant cruellement. En outre mes dents se gâtèrent, les mauvaises repoussées par les bonnes perçaient peu à peu les gencives, au point que les racines sortaient de leurs alvéoles. Alors je les retirais comme d'un étui, sans éprouver aucun mal et sans répandre une goutte de sang. J'en perdis beaucoup de cette façon. Néanmoins, je me familiarisai encore avec ces nouvelles douleurs. Tantôt je chantais, tantôt je priais, tantôt j'écrivais à l'aide de ces briques pilées dont j'ai parlé plus haut. Je commençai, à la louange de la prison, un *capitolo*[1] où je racontais tous les incidents qui avaient marqué ma captivité. Je rapporterai ces vers en temps et lieu.

Le bon gouverneur envoyait souvent épier secrètement ce que je faisais. Le dernier jour de juillet, je livrai cours à ma joie, en songeant à la grande fête qu'on a coutume de solenniser à Rome le 1er août. Je me disais : — « Les années précédentes, j'ai célébré cette fête au milieu des vanités mondaines, cette fois je la passerai avec Dieu. Ah ! combien ce bonheur est préférable à l'autre !... » — Les espions répétèrent ces paroles au gouverneur, qui s'écria avec un amer dépit : — « Ah ! mon Dieu ! cet homme, malgré toutes les misères qui l'assaillent, vit et triomphe ; et moi, j'ai beau être entouré de tous les biens de ce monde, je souffre et je meurs, et c'est lui qui en est cause. Allez vite, et jetez-le dans ce cachot souterrain où le prédicateur Foiano est mort de faim. Peut-être alors réussirons-nous à le mâter. »

Le capitaine Sandrino Monaldi se rendit aussitôt à ma

1. *Capitolo*, pièce de poésie italienne, du style badin ou satirique, composée de tercets.

prison, en compagnie d'une vingtaine d'estafiers du gouverneur. Ils me trouvèrent agenouillé. Je ne bougeai pas. J'étais en prières devant un Père éternel entouré d'anges, et un Christ victorieux que j'avais dessiné sur le mur avec un peu de charbon que j'avais trouvé recouvert de terre. Depuis quatre mois que j'étais obligé de garder le lit à cause de ma jambe cassée, j'avais rêvé si souvent que les anges venaient me la panser qu'elle avait fini par redevenir aussi vigoureuse que si elle n'eût jamais été brisée. Les émissaires du gouverneur entrèrent chez moi, armés jusqu'aux dents, comme s'ils eussent craint que je ne fusse un dragon venimeux. Le capitaine me dit : — « Nous sommes nombreux, nous avons fait beaucoup de bruit en marchant, tu as dû nous entendre, pourquoi ne te retournes-tu pas ? » — A ces mots, je compris parfaitement ce qui pouvait m'arriver de pis ; mais, comme j'étais façonné à la souffrance, je répondis : — « Mon âme, mes contemplations et toutes mes facultés sont tournées vers ce Dieu du ciel qui me soutient. Quant à vous, je ne vous accorde que ce qui vous est dû, car vous n'êtes point dignes de voir ce qu'il y a de bon en moi, et vous ne pouvez le toucher. Ainsi, faites tout ce que vous voudrez à ce qui est en votre puissance. » — Ce poltron de capitaine, ne sachant quelles étaient mes intentions, dit à quatre de ses hommes les plus robustes : — « Quittez toutes vos armes ; » — et dès qu'ils lui eurent obéi, il ajouta : — « Vite, vite, sautez sur lui et empoignez-le. Serait-il le diable en personne, nous sommes trop nombreux pour avoir peur de lui. Maintenant tenez-le ferme, de crainte qu'il ne vous échappe. » — En me voyant ainsi maltraité et violenté, j'imaginai cent fois pis que ce qui m'arriva. Je levai les yeux au ciel et je m'écriai : — « Oh ! juste Dieu ! tu as racheté sur cette croix tous nos péchés! pourquoi donc mon innocence doit-elle payer pour des fautes qui me sont inconnues? Néanmoins que ta volonté soit faite. » — Pendant que les estafiers du gouverneur m'emportaient, précédés d'une torche allumée, je croyais qu'ils voulaient me jeter dans la trappe du Sammalo. On appelle

ainsi un endroit effroyable où bien des gens ont été engloutis vivants en tombant de là dans un puits creusé sous les fondements du château. Tel ne fut point mon sort : aussi pensais-je que je m'en étais tiré à bon marché. On me déposa dans l'affreux tombeau où le Foiano était mort de faim, et on m'y laissa sans me faire d'autre mal. Dès que je fus seul, je me mis à chanter un *De Profundis*, un *Miserere* et un *In te, Domine, speravi.* Je passai toute cette journée du premier août à célébrer les louanges de Dieu. Mon cœur jubilait de foi et d'espérance. Le lendemain, on me retira de ce tombeau, et on me ramena dans la prison où j'avais dessiné Dieu le Père et son divin Fils. Quand je revis ces images, je versai de douces larmes de joie.

Le gouverneur voulait savoir chaque jour ce que je faisais et ce que je disais. Sur ces entrefaites, le pape apprit tout ce qui s'était passé, et en même temps, que les médecins désespéraient de sauver la vie du gouverneur. A cette nouvelle, il s'écria : — « Je ne veux pas que mon gouverneur quitte ce monde avant de s'être vengé de ce Benvenuto, qui est cause de sa mort. Je lui permets de le faire périr comme bon lui semblera. » — Lorsque le duc Pier Luigi transmit cette décision au gouverneur, celui-ci lui dit : — « Ainsi donc, le pape me donne Benvenuto et veut que je me venge. Eh bien, il n'y a qu'à n'y plus penser et à me laisser faire ! »

Le cœur du pape avait été sans pitié pour moi, mais celui du gouverneur fut d'abord plus cruel et plus barbare encore. Au même instant, cet être invisible qui déjà m'avait empêché de me tuer, me secoua, m'enleva de ma couche, et me dit distinctement : — « Allons, Benvenuto mio, vite, vite, adresse à Dieu tes prières accoutumées, élève vers lui ta voix de toutes tes forces ! » — Dans mon effroi, je me jetai à genoux, je récitai mes prières et un *Qui habitat in adjutorio*, puis je m'entretins avec Dieu. Tout à coup la même voix forte et éclatante me dit : — « Repose-toi et ne redoute plus rien. » — En effet, le gouverneur, après avoir commandé qu'on me mît à mort d'une manière

effroyable, se rétracta subitement et dit : — « Ce Benvenuto n'est-il pas celui que j'ai si souvent défendu, celui dont je connais l'innocence et le sort injuste ? Comment Dieu aura-t-il jamais pitié de moi et de mes péchés, si je ne pardonne pas à ceux qui m'ont offensé ? Pourquoi persécuterais-je un homme de bien qui m'a rendu service ? Allons, au lieu de la mort, je lui donne la vie et la liberté, et, dans mon testament, j'ordonnerai qu'on ne lui réclame rien des frais qu'il aurait à payer ici. » — Quand le pape apprit cela, il en fut vivement irrité.

Je continuai de consacrer mon temps à prier et à écrire mon *capitolo*. Chaque nuit, je faisais les songes les plus gais et les plus agréables qu'on puisse imaginer. Il me semblait que j'étais constamment en compagnie de cet être divin qui, si souvent, m'avait donné des avis salutaires. Pour toute grâce, je le suppliais de me mener dans un endroit où je pusse contempler le soleil. Je lui disais que c'était mon unique désir, et que je mourrais content si je pouvais voir cet astre une seule fois. Je m'étais tellement habitué à toutes les misères de ma prison, que j'avais fini par les oublier.

Cependant les familiers du gouverneur, qui s'attendaient à ce qu'on me pendît au créneau qui avait servi à mon évasion, comme il l'avait annoncé, étaient furieux de ce qu'il avait entièrement changé de résolution. Ils cherchaient continuellement, par tous les moyens possibles, à éveiller en moi la crainte de la mort ; mais, ainsi que je viens de le dire, j'étais accoutumé à tout cela, au point que je ne redoutais plus rien.

Je n'étais plus tourmenté que du seul désir de voir le disque du soleil. Je ne cessais donc d'adresser de ferventes prières au Christ. — « O vrai fils de Dieu ! m'écriais-je, au nom de ta naissance, de ta mort sur la croix et de ta glorieuse résurrection, consens, je t'en supplie, à me trouver digne de voir le soleil, au moins en songe. Si tu permets à mes yeux mortels de le contempler, je m'engage à aller visiter ton saint sépulcre. » — Je fis ce vœu et cette ardente prière le 2 octobre 1539.

Le lendemain matin, je me réveillai à la pointe du jour, à peu près une heure avant le lever du soleil. Je sortis de mon misérable grabat, je m'enveloppai d'une mauvaise robe, car le temps commençait à être froid, et je priai avec plus de dévotion que jamais. Je suppliai le Christ de me révéler, par sa divine inspiration, pour quelle faute je subissais une si rude pénitence ; je le conjurai de ne point me refuser au moins cette grâce, puisqu'il n'avait point consenti à me laisser voir le soleil, même en songe.

A peine eus-je achevé cette prière que mon esprit invisible, semblable à un tourbillon, me saisit et me transporta dans une salle où il se découvrit à moi sous la forme d'un adolescent dont le visage était d'une beauté merveilleuse, mais plutôt austère que riant. — « Tous ces gens que tu vois sont ceux qui ont terminé leur carrière mortelle, » — me dit-il en me désignant la multitude qui remplissait la salle. Je lui demandai pourquoi il m'avait amené en cet endroit, — « Suis-moi, et bientôt tu le sauras, » — me répondit-il. J'étais revêtu d'une cotte de mailles et je tenais un petit poignard à la main. Il me promena dans cette grande salle en me montrant des milliers d'individus qui marchaient de côté et d'autre. Nous avançâmes ensuite jusqu'à une petite porte qui lui livra entrée dans une ruelle étroite où il m'entraîna. Dès que je fus sorti de la salle, je me trouvai désarmé, en chemise blanche, tête nue, et à la droite de mon compagnon. Quand je me vis dans cette situation, mon étonnement fut grand, car je ne reconnaissais pas cette rue. En levant les yeux, j'aperçus la lumière du soleil qui frappait, au-dessus de moi, la façade d'une maison. — « Ami, dis-je alors à mon compagnon, par quel moyen puis-je monter assez haut pour voir le disque du soleil ? » — Il m'indiqua des degrés qui étaient à ma droite et me dit : — « Vas-y seul. » — Je m'éloignai de lui de quelques pas, et je me mis à gravir à reculons ces degrés. Peu à peu j'approchai du soleil. Je me hâtai de monter, et je ne m'arrêtai que quand mes regards embrassèrent le soleil tout entier. La force de ses rayons m'obligea de fer-

mer les yeux. Bientôt, honteux de ma faiblesse, je les rouvris et je dis : — « O mon doux soleil, que j'ai tant désiré, je ne veux plus contempler que ta face resplendissante, tes rayons dussent-ils m'aveugler ! » — Je le regardais fixement depuis quelques instants, lorsque soudain il se dépouilla de ses rayons, qui se jetèrent à sa gauche, et je pus le contempler à mon aise avec un plaisir infini. J'étais émerveillé de ce prodige. Je restai en extase devant la divine grâce que Dieu m'accordait, et je m'écriai à haute voix : — « Oh! que ta puissance est glorieuse et admirable ! Combien ta bonté surpasse mes espérances ! » — Ce soleil sans rayons ressemblait exactement à un bain d'or fondu. Pendant que je considérais ce phénomène, le centre de l'astre lumineux se gonfla, et il en sortit un Christ sur la croix, formé de la même matière que le soleil. Il respirait une grâce et une mansuétude telles, que l'esprit humain ne pourrait en imaginer la millième partie. A cette vue, je m'écriai : — « Miracle ! miracle ! O Dieu ! O clémence ! O pouvoir infini ! de quels bienfaits tu me combles en ce jour ! » — Tandis que je parlais ainsi, le Christ alla rejoindre les rayons ; puis le centre du soleil se gonfla comme la première fois, et prit la forme d'une ravissante Madone assise, et tenant sur son bras l'Enfant divin qui semblait sourire. Elle était placée entre deux anges d'une beauté inestimable. Je vis encore dans le soleil, à droite, un personnage revêtu d'habits sacerdotaux. Il me tournait le dos et regardait la Vierge et son Fils. Toutes ces choses étaient pour moi vraies, distinctes, animées. Je ne cessai de remercier Dieu et de proclamer ses louanges. Enfin, au bout d'un demi-quart d'heure, ce merveilleux spectacle s'évanouit, et je me retrouvai sur mon grabat.

Aussitôt je me mis à crier avec force : — « Le Très-Haut a daigné me montrer sa gloire dans toute sa splendeur, qu'aucun autre œil mortel n'a peut-être jamais contemplée. Cette insigne faveur m'annonce que je vivrai libre, heureux et dans les bonnes grâces de Dieu, tandis que vous, ribauds, brigands, vous serez misérables et maudits du Sei-

gneur. Sachez que le jour de la Toussaint, qui est celui où je vins au monde, l'an 1500, le premier novembre à quatre heures de la nuit, sachez que ce jour-là vous serez forcés de me tirer de ce cachot ténébreux, car je l'ai lu de mes propres yeux sur le trône de Dieu. Ce prêtre, qui regardait Dieu et dont les épaules étaient tournées vers moi, n'était autre que saint Pierre. Il plaidait ma cause, indigné que, dans son royaume, des chrétiens fussent victimes de si affreuses injustices. Ainsi, déclarez à qui vous voudrez que personne n'a plus le pouvoir de me nuire ; et dites à celui qui me retiens ici que, s'il me donne de la cire ou du papier pour représenter la glorieuse vision que j'ai eue, je lui prouverai clairement ce dont peut-être il doute. »

Bien que les médecins n'eussent pas conservé le moindre espoir de sauver le gouverneur, il possédait encore toute sa tête et n'était plus tourmenté par ses accès de folie qui l'attaquaient chaque année. Comme il ne songeait plus qu'au salut de son âme, les remords harcelaient sa conscience, et il reconnaissait que j'avais été encore injustement opprimé. Il instruisit le pape des choses merveilleuses que je racontais ; mais celui-ci, qui ne croyait ni à Dieu ni à diable, se contenta de lui répondre que j'étais fou et qu'il l'engageait à soigner sa santé le mieux possible.

Quand le gouverneur eut reçu cette réponse, il m'envoya tout ce qui était nécessaire pour écrire, et de plus de la cire et de petits outils pour modeler. Il accompagna ce présent de bonnes et consolantes paroles qui me furent répétées par un de ses serviteurs qui avait de l'amitié pour moi, et qui était tout l'opposé de cette bande de ribauds qui désirait ma mort. Je pris le papier et la cire, et, tout en travaillant, je composai ce sonnet, adressé au gouverneur :

S'i' potessi, signor, mostrarvi il vero
Del lume eterno in questa bassa vita,
Qual' ho da Dio, in voi via più gradita
Saria mia fede, che d'ogni alto impero.

Ahi! se'l credessi il gran Pastor del clero,
Che Dio s'è mostro in sua gloria infinita,
Qual mai vide alma, prima che partita
Da questo basso regno aspro e sincero ;

Le porte di Justizia sacre et sante
Sbarrar vedresti, e'l tristo empio furore
Cader legato ed al Ciel mandar la voce.

S'i' avessi luce, ahi lasso! almen la piante
Scolpir del Ciel potessi il gran valore !
Non saria il mio gran mal si greve croce.

Le lendemain, le domestique qui m'était dévoué étant venu m'apporter à manger, je lui confiai ce sonnet. Comme ses camarades ne me voulaient que du mal, il le remit en cachette au gouverneur, qui, convaincu que l'injustice dont j'étais victime était la principale cause de sa mort, m'aurait volontiers relâché. Il prit le sonnet et, après l'avoir lu et relu, il dit : — « Ce ne sont là ni paroles ni pensées de fou, mais bien de brave et honnête homme. » — Et il enjoignit aussitôt à son secrétaire de porter mon sonnet au pape, de le lui remettre en mains propres, et de le prier de me rendre la liberté. Pendant que le secrétaire obéissait à cet ordre, le gouverneur m'envoya de la lumière pour le jour et la nuit, et tout ce qui pouvait contribuer à adoucir ma captivité : aussi ma santé, qui était en très-piteux état, commença-t-elle à s'améliorer. Le pape lut plusieurs fois mon sonnet, puis chargea le secrétaire de dire au gouverneur qu'il ne tarderait pas à faire une chose qui lui serait agréable. Il aurait sans doute consenti à ouvrir ma prison ; mais le signor Pier Luigi, son fils, m'y retenait presque malgré la volonté de Sa Sainteté.

Le matin du jour de la Toussaint j'étais occupé à dessiner et à modeler le prodigieux miracle que j'ai raconté, lorsque le gouverneur, dont la mort approchait, envoya son neveu Piero Ugolini me montrer des pierreries. Dès que je les vis, je m'écriai : — « Voilà le signe de ma délivrance ! » — « Abstiens-toi de jamais penser à cela, Benvenuto, » me dit

alors ce jeune homme à cerveau étroit. — « Emporte tes joyaux, lui répondis-je, car, dans cette sombre caverne, je ne saurais voir assez clair pour apprécier la qualité d'une pierre. Quant à sortir de cette prison, la journée ne s'écoulera pas sans que vous veniez m'en tirer; il faut qu'il en soit ainsi, vous ne pouvez l'empêcher. » — Il sortit, me fit renfermer et s'éloigna. Au bout de plus de deux heures, il revint, sans escorte armée, accompagné seulement de deux jeunes gens, qui m'aidèrent à marcher. Il me conduisit dans la grande chambre que j'avais déjà occupée en 1538, et on m'accorda toutes les aises que je réclamai.

Peu de jours après, le gouverneur ne put résister à la violence de sa maladie, et quitta ce monde en croyant qu'on m'avait rendu la liberté. Il eut pour successeur messer Antonio Ugolini, son frère, qui lui avait persuadé que j'étais sorti de prison. Le pape, d'après ce que j'ai entendu dire, enjoignit à messer Antonio de me laisser dans ma nouvelle prison jusqu'à nouvel ordre.

Messer Durante de Brescia et ce soldat, ex-garçon apothicaire à Prato, dont j'ai parlé plus haut [1], se concertèrent pour mêler à ma nourriture un poison qui causât ma mort en quatre ou cinq mois. Ils imaginèrent de se servir de diamant pilé. Cette pierre n'a rien de vénéneux en soi; mais, à l'opposé des autres pierres qui, en se pulvérisant, perdent leurs angles et s'arrondissent, le diamant, grâce à son indicible dureté, conserve toujours des pointes très-aiguës. Pendant le travail de la digestion, ces particules s'attachent aux parois de l'estomac et des intestins; puis, chassées peu à peu en avant par les aliments qu'on introduit dans l'estomac, elles finissent, au bout de quelque temps, par percer les parois auxquelles elles adhèrent, ce qui entraîne inévitablement la mort. Le verre, au contraire, ou toute espèce de pierre autre que le diamant, ne peut s'arrêter et suit la même route que les aliments. Messer Durante donna donc un diamant d'une faible valeur à un des gardes du château,

1. Voy. chap. IV.

qui, dit-on, chargea un de mes grands ennemis, Lione Lioni[1], orfèvre arétin, de le pulvériser. Comme Lione était très-pauvre et que la pierre valait quelques dizaines d'écus, il remit au garde une autre poudre, en lui disant que c'était celle du diamant qu'on devait m'administrer. Un vendredi matin, on jeta cette poudre dans tous les mets qu'on me servit, dans la salade, les ragoûts et la soupe. Je mangeai de bon appétit, car la veille, qui était un jour de fête, j'avais jeûné le soir. Je sentis bien craquer quelque chose sous mes dents, mais j'étais loin de soupçonner la scélératesse de mes ennemis. Après mon repas, je vis briller, sur un peu de salade que j'avais laissée dans mon assiette, de très-petits grains qui, lorsque je les regardai près de la fenêtre, me rappelèrent le craquement extraordinaire que j'avais remarqué pendant que je mangeais. Après avoir bien examiné ces petits fragments, autant que mes yeux pouvaient en juger, je restai persuadé que c'était du diamant pilé. Aussitôt j'en conclus que j'étais mort.

Convaincu que j'étais perdu sans ressource, je me mis à prier dévotement, et, pendant une heure entière, je remerciai Dieu de m'avoir accordé un genre de mort aussi doux. Puisque mes étoiles m'avaient condamné, je me félicitais de pouvoir quitter la vie par un moyen si peu douloureux. Enfin, j'étais plein de résignation ; je bénissais le monde et le séjour que j'y avais fait, et je songeais à passer à une vie meilleure avec la grâce de Dieu, que je croyais avoir parfaitement acquise.

Pendant que ces pensées me roulaient dans l'esprit, je tenais dans ma main quelques petits grains de cette pierre qui, selon moi, était du diamant. Comme l'espérance ne

1. Lione Lioni d'Arezzo n'avait, à l'époque dont parle Benvenuto, ni la réputation ni le haut crédit dont il commença à jouir vers le milieu de sa vie ; car, en 1540, il fut condamné à perdre une main pour avoir battu un joaillier du pape. Sa peine fut commuée en celle des galères. Il fut gracié au bout d'un an. Il exécuta une foule de statues et de médailles pour Charles-Quint, qui le récompensa en le nommant chevalier et en lui donnant une maison à Milan. Lione y fixa sa demeure et y forma une magnifique collection d'art. — Voy. Vasari, *Vie de Lione Lioni*, t. IX.

s'éteint jamais entièrement, je plaçai plusieurs de ces grains sur un morceau de fer ; puis, avec la pointe d'un couteau, j'appuyai dessus d'abord doucement, ensuite avec plus de force, et bientôt je les entendis s'écraser. Je les examinai de près, et je vis que je ne me trompais pas. Un nouvel espoir agita mon cœur, et je me dis : — « Ce n'est pas là ce que me destinait mon ennemi messer Durante, c'est une mauvaise pierre tendre qui ne peut causer le moindre mal. »

Je ne pensai donc plus à mourir. Je rendis grâces à Dieu, et je bénis la pauvreté qui souvent occasionne la mort des hommes, mais qui, cette fois, me sauvait la vie. En effet, messer Durante, mon ennemi, ou tout autre ayant remis un diamant de la valeur de cent écus à Lione pour le pulvériser, ce dernier, qui était dans l'indigence, le garda et lui substitua un béryl verdâtre du prix de deux carlins, s'imaginant peut-être que cette pierre produirait le même résultat que le diamant.

A cette époque, monsignor de' Rossi de Parme, évêque de Pavie et frère du comte de San-Secondo, se trouvait prisonnier au château, à la suite d'une mauvaise affaire qu'il avait eue à Pavie. Comme il m'aimait beaucoup, je m'approchai de l'ouverture de ma prison, je l'appelai à haute voix, et je lui dis que ces brigands avaient essayé me faire mourir avec du diamant pilé. Je chargeai un de ses domestiques de lui montrer quelques grains que j'avais conservés, mais je m'abstins de lui avouer que j'avais reconnu que ce n'était pas du diamant. Je lui affirmai au contraire que ces bandits avaient certainement profité de la mort de notre brave gouverneur pour m'empoisonner. Je le priai ensuite de me donner chaque jour un de ses pains pendant le peu de temps qui me restait à vivre, parce que je ne voulais plus rien manger qui vînt d'eux. Il me promit de partager ses vivres avec moi.

Le nouveau gouverneur, messer Antonio, qui n'avait certainement pas trempé dans le crime tenté contre moi, fit beaucoup de bruit et voulut voir la pierre pulvérisée, dans

la persuasion que c'était un diamant; mais, ayant ensuite réfléchi que le pape était là-dedans pour quelque chose, il jugea prudent de garder le silence.

Je continuais à écrire mon *Capitulo*, et j'y relatais avec soin tout ce qui m'arrivait de nouveau. Je ne me nourrissais que des mets que l'évêque de Pavie me faisait parvenir. Les vivres que le gouverneur messer Antonio m'envoyait de son côté m'étaient apportés par le soldat Giovanni, cet ex-apothicaire de Prato, mon ennemi mortel, celui-là même qui m'avait administré la poudre de diamant. Je lui déclarai que je ne voulais rien manger de ce qui venait par ses mains avant qu'il ne l'eût goûté. Il me répondit que cela ne se pratiquait que pour les papes. Je lui répliquai que, si les gentilshommes y étaient obligés à l'égard du pape, un Florentin comme moi pouvait, à meilleur droit encore, l'exiger d'un soldat, d'un ex-apothicaire, d'un paysan de Prato comme lui. Une violente dispute s'ensuivit naturellement entre nous.

Messer Antonio, honteux de ce qui s'était passé et désirant me faire payer la dépense dont son frère l'ancien gouverneur m'avait tenu quitte, chargea un autre de ses domestiques de m'apporter mes repas. Celui-là avait de l'affection pour moi et goûtait mes mets sans difficulté. Il m'apprit que chaque jour monseigneur de Montluc me réclamait avec instance de la part du roi, mais que le pape était peu disposé à me relâcher. Il ajouta que le cardinal Farnèse, jadis mon protecteur et mon ami, avait déclaré que de longtemps je ne devais pas songer à sortir de prison. A ces mots, je jurai que je recouvrerais ma liberté en dépit de tout. Mon brave jeune homme me supplia de m'apaiser, et me dit que, si je parlais ainsi, j'aggraverais ma position, et que, si j'avais confiance en Dieu, je devais attendre tranquillement ma délivrance. Je lui répondis que, grâce à Dieu, je n'avais nulle peur de la méchanceté et de l'injustice.

Quelques jours après, le cardinal de Ferrare arriva à Rome. Il alla saluer le pape, qui le retint si longtemps que l'heure du souper sonna. Le pape, qui était un homme de

beaucoup d'esprit, désira continuer à causer à son aise de la France, pensant d'ailleurs qu'à table on dit bien des choses qu'on ne hasarderait pas ailleurs. Le cardinal, qui connaissait à fond le caractère et les mœurs splendides du grand roi François Ier, sut intéresser et amuser le pape bien plus que celui-ci ne s'imaginait : aussi le pape était-il de la meilleure humeur du monde, d'autant plus que cela se passait le jour où il avait coutume, chaque semaine, de faire une solide débauche, après laquelle il vomissait. Quand le cardinal vit que Sa Sainteté était en bonne disposition d'accorder des grâces, il me réclama de la part du roi avec chaleur, en insistant sur le vif désir que Sa Majesté avait de me posséder. Alors le pape, qui sentait approcher l'heure de son vomissement, et chez qui la trop grande abondance de vin produisait son effet, dit au cardinal en riant aux éclats : — « Allons, allons, emmenez-le chez vous sans perdre une minute ! » — Puis il donna des ordres en conséquence et se leva de table. Le cardinal m'envoya chercher sur-le-champ, avant que le signor Pier Luigi le sût, car il ne m'aurait laissé sortir de prison à aucun prix.

A quatre heures de la nuit, deux nobles gentilshommes du cardinal de Ferrare vinrent me tirer de ma prison et me conduisirent auprès de Son Excellence, qui m'accabla d'amitiés et me donna, dans son palais, un logement où je trouvai toutes mes aises.

Messer Antonio, qui avait succédé à son frère le gouverneur, exigea que je payasse toutes les dépenses que j'avais faites au château, et tous les frais que réclament les sbires et autres gens de cette sorte. Il ne tint aucun compte des volontés que son frère avait exprimées à mon égard. Il m'en coûta bien des dizaines d'écus, et cela parce que le cardinal me dit de veiller sur moi si la vie m'était chère, attendu que, s'il ne m'avait pas retiré de prison le soir même, je n'en serais jamais sorti, et que déjà le pape regrettait vivement de m'avoir relâché.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

LIVRE DEUXIÈME

LIVRE TROISIÈME

LIVRE QUATRIÈME


HIPPOLYTUS ESTENSIS CARD

COLLECTION

DES CHEFS-D'ŒUVRE ÉTRANGERS

CETTE ÉDITION
DES *MÉMOIRES DE BENVENUTO CELLINI*
ORNÉE DE BOIS GRAVÉS PAR JULES GERMAIN, D'APRÈS DES ŒUVRES DU GRAND
SCULPTEUR ET ORFÈVRE FLORENTIN,
COMPREND DOUZE CENT VINGT-CINQ
EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS, SAVOIR :

VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR VÉLIN DE RIVES, CONTENANT UNE SUITE DES BOIS GRAVÉS PAR JULES GERMAIN, MARQUÉS DE I A 25 ; DOUZE CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER LAFUMA, MARQUÉS DE 26 A 1225

Elle a été achevée d'imprimer
par Paul HÉRISSEY, à Évreux,
le 25 octobre 1919.

EXEMPLAIRE NUMÉRO
1115

